



LES CARACTERES
DE
THEOPHRASTE,
AVEC LES CARACTERES
OU
LES MOEURS DE CE SIECLE,

Par M. DE LA BRUYERE.

Nouvelle Edition augmentée de quelques Notes,
& de la DEFENSE de

LA BRUYERE & de ses CARACTERES,

PAR M. COSTE.

TOME SECONDE.









LES CARACTERES
DE
THEOPHRASTE,
AVEC LES CARACTERES
OU
LES MOEURS DE CE SIECLE,
Par M. DE LA BRUYERE.

Nouvelle Edition augmentée de quelques Notes,
& de la DEFENSE de

LA BRUYERE & de ses CARACTERES,

PAR M. COSTE.

T O M E S E C O N D.



A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS CHANGUION.
M. DCC. LIX.

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
10 ELMSLEY PLACE
TORONTO 5, CANADA;

DEC 28 1931

3174



T A B L E

DES MATIERES

Contenues dans ce second Volume.

SUITE DES CARACTERES

DE CE SIECLE.

C HAP. XI. <i>De l'Homme.</i>	Pag. 1
CHAP. XII. <i>Des Jugemens.</i>	84
CHAP. XIII. <i>De la Mode.</i>	152
CHAP. XIV. <i>De quelques Usages.</i>	186
CHAP. XV. <i>De la Chaire.</i>	233
CHAP. XVI. <i>Des Esprits-forts.</i>	255
PREFACE, à propos du Discours que La Bruyere prononça le jour de sa Récep- tion dans l'Académie Françoisse.	311
DISCOURS prononcé dans l'Académie Françoisse.	331
	DE-

TABLE DES MATIERES.

DEFENSE DE LA BRUYERE ET
DE SES CARACTERES, *contre*
les Accusations & les Objections de
VIGNEUL - MARVILLE, *par*
PIERRE COSTE.

La Table des Matières de cette DEFEN-
SE est à la fin de l'Ouvrage.





L E S
C A R A C T E R E S
O U
L E S M O E U R S
D E C E S I E C L E .



C H A P I T R E X I .

D E L ' H O M M E .

NE nous emportons point con- C H A P .
X I .
tre les hommes en voyant
leur dureté , leur ingrati-
de , leur injustice , leur fier-
té , l'amour d'eux-mêmes , & l'oubli
des autres : ils sont ainsi faits , c'est
leur nature : c'est ne pouvoir suppor-
Tome II. A ter

De l'Homme. ter que la pierre tombe , ou que le feu s'éleve.

* Les hommes en un sens ne font point légers , ou ne le font que dans les petites choses : ils changent leurs habits , leur langage , les dehors , les bienséances ; ils changent quelquefois de goût ; ils gardent leurs mœurs toujours mauvaises , fermes & constants dans le mal , ou dans l'indifférence pour la Vertu. ◀

* Le Stoïcisme est un jeu d'esprit , & une idée semblable à la République de Platon. Les Stoïques ont feint qu'on pouvoit rire dans la pauvreté ; être insensible aux injures , à l'ingratitude , aux pertes de biens , comme à celles des parens & des amis ; regarder froidement la mort , & comme une chose indifférente qui ne devoit ni réjouir , ni rendre triste ; n'être vaincu ni par le plaisir , ni par la douleur ; sentir le fer ou le feu dans quelque partie de son corps sans pousser le moindre soupir ni jeter une seule larme ; & ce phantôme de vertu & de constance ainsi imaginé , il leur a plû de l'appeller un Sage. Ils ont laissé à l'homme tous les défauts qu'ils lui ont trou-

trouvés, & n'ont presque relevé aucun de ses foibles. Au-lieu de faire de ses vices des peintures affreuses ou ridicules qui servissent à l'en corriger, ils lui ont tracé l'idée d'une perfection & d'un héroïsme dont il n'est point capable, & l'ont exhorté à l'impossible. Ainsi le Sage qui n'est pas, ou qui n'est qu'imaginaire, se trouve naturellement & par lui-même au-dessus de tous les événemens & de tous les maux: ni la goutte la plus douloureuse, ni la colique la plus aigue, ne fauroient lui arracher une plainte: le Ciel & la Terre peuvent être renversés sans l'entraîner dans leur chute; & il demeureroit ferme sous les ruines de l'Univers, pendant que l'homme qui est en effet, sort de son sens, crie, se désespère, étincelle des yeux & perd la respiration pour un chien perdu, ou pour une porcelaine qui est en pièces.

* Inquiétude d'esprit, inégalité d'humeur, inconstance de cœur, incertitude de conduite: tous vices de l'ame, mais différens; & qui avec tout le rapport qui paroît entr'eux, ne se supposent pas toujours l'un l'autre dans un même sujet.

De l'Homme. * Il est difficile de décider si l'irrésolution rend l'homme plus malheureux que méprisable: de même s'il y a toujours plus d'inconvénient à prendre un mauvais parti, qu'à n'en prendre aucun.

* Un homme inégal n'est pas un seul homme, ce sont plusieurs: il se multiplie autant de fois qu'il a de nouveaux goûts & des manières différentes: il est à chaque moment ce qu'il n'étoit point, & il va être bientôt ce qu'il n'a jamais été, il se succède à lui-même. Ne demandez pas de quelle complexion il est, mais quelles sont ses complexions; ni de quelle humeur, mais combien il a de sortes d'humeurs. Ne vous trompez-vous point? Est-ce *Eutichrate* que vous abordez? aujourd'hui quelle glace pour vous! hier il vous recherchoit, il vous caressoit, vous donniez de la jalousie à ses amis: vous reconnoît-il bien? dites-lui votre nom.

* *Ménalque* (a) descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la re-
fer-

(a) Ceci est moins un caractère particulier, qu'un recueil de faits de distractions: ils ne sauroient être en trop grand nombre s'ils sont agréables, car les goûts étant différens on a à choisir.

ferme : il s'apperçoit qu'il est en bonnet de nuit ; & venant à mieux s'examiner , il se trouve rasé à moitié , il voit que son épée est mise du côté droit , que ses bas sont rabbattus sur ses talons , & que sa chemise est par dessus ses chausses. S'il marche dans les places , il se sent tout d'un coup rudement frapper à l'estomac ou au visage , il ne soupçonne point ce que ce peut être , jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux & se réveillant , il se trouve ou devant un timon de charette , ou derrière un long ais de menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vu une fois heurter du front contre celui d'un aveugle , s'embarrasser dans ses jambes , & tomber avec lui chacun de son côté à la renverse. Il lui est arrivé plusieurs fois de se trouver tête à tête à la rencontre d'un Prince & sur son passage , se reconnoître à peine , & n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place. Il cherche , il brouille , il crie , il s'échauffe , il appelle ses valets l'un après l'autre , *on lui perd tout , on lui égare tout* : il demande ses gants qu'il

De l'Homme. a aux mains , semblable à cette femme qui prenoit le tems de demander son masque , lorsqu'elle l'avoit sur son visage. Il entre à l'appartement , & passe sous un lustre où sa perruque s'accroche & demeure suspendue , tous les Courtisans regardent & rient : Ménalque regarde aussi , & rit plus haut que les autres ; il cherche des yeux dans toute l'assemblée où est celui qui montre ses oreilles , & à qui il manque une perruque. S'il va par la ville après avoir fait quelque chemin , il se croit égaré , il s'émeut , & il demande où il est à des passans , qui lui disent précisément le nom de sa rue : il entre ensuite dans sa maison , d'où il sort précipitamment , croyant qu'il s'est trompé. Il descend du Palais , & trouvant au bas du grand degré un carosse qu'il prend pour le sien , il s'y met : le cocher touche , & croit remener son Maître dans sa maison : Ménalque se jette hors de la portière , traverse la cour , monte l'escalier , parcourt l'antichambre , la chambre , le cabinet , tout lui est familier , rien ne lui est nouveau , il s'as-
sit

fit (1), il se repose, il est chez soi. Le Maître arrive, celui-ci se lève pour le recevoir, il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir, & croit faire les honneurs de sa chambre: il parle, il rêve, il reprend la parole: le Maître de la maison s'ennuie, & demeure étonné: Ménalque ne l'est pas moins, & ne dit pas ce qu'il en pense; il a à faire à un fâcheux, à un homme oisif, qui se retirera à la fin, il l'espère, & il prend patience: la nuit arrive qu'il est à peine détrompé. Une autre fois il rend visite à une femme, & se persuadant bientôt que c'est lui qui la reçoit, il s'établit dans son fauteuil, & ne songe nullement à l'abandonner: il trouve ensuite que cette Dame fait ses visites longues, il attend à tous momens qu'elle se lève & le laisse en liberté: mais comme cela tire en longueur, qu'il a faim, & que la nuit est déjà avancée, il la prie à souper; elle rit, & si haut, qu'elle le réveille. Lui-même se marie le matin, l'oublie le soir, & découche la nuit de ses noces: & quelques années après

(1) Sur cette expression voyez la Note, Tome 1. Chap. x. pag. 454.

De l'Homme. après il perd sa femme, elle meurt entre ses bras, il assiste à ses obsèques; & le lendemain, quand on lui vient dire qu'on a servi, il demande si sa femme est prête, & si elle est avertie. C'est lui encore qui entre dans une Eglise, & prenant l'aveugle qui est collé à la porte pour un pilier, & sa tasse pour le benitier, y plonge la main, la porte à son front, lorsqu'il entend tout d'un coup le pilier qui parle, & qui lui offre des oraisons. Il s'avance dans la nef, il croit voir un Prié-Dieu, il se jette lourdement dessus: la machine plie, s'enfonce, & fait des efforts pour crier: Ménalque est surpris de se voir à genoux sur les jambes d'un fort petit homme, appuyé sur son dos, les deux bras passés sur ses épaules, & ses deux mains jointes & étendues qui lui prennent le nez & lui ferment la bouche, il se retire confus & va s'agenouiller ailleurs: il tire un Livre pour faire sa prière, & c'est sa pantoufle qu'il a prise pour ses Heures, & qu'il a mise dans sa poche avant que de sortir. Il n'est pas hors de l'Eglise qu'un homme de livrée court après lui, le joint, lui demande

de en riant s'il n'a point la pantoufle de Monseigneur : Ménalque lui montre la sienne, & lui dit, *Voilà toutes les pantoufles que j'ai sur moi* : il se fouille néanmoins & tire celle de l'Evêque de ** qu'il vient de quitter, qu'il a trouvé malade auprès de son feu, & dont avant de prendre congé de lui, il a ramassé la pantoufle, comme l'un de ses gants qui étoit à terre ; ainsi Ménalque s'en retourne chez soi avec une pantoufle de moins. Il a une fois perdu au jeu tout l'argent qui est dans sa bourse, & voulant continuer de jouer, il entre dans son cabinet, ouvre une armoire, y prend sa cassette, en tire ce qu'il lui plaît, croit la remettre où il l'a prise : il entend aboyer dans son armoire qu'il vient de fermer : étonné de ce prodige il l'ouvre une seconde fois, & il éclate de rire d'y voir son chien qu'il a ferré pour sa cassette. Il joue au trictrac, il demande à boire, on lui en apporte, c'est à lui à jouer, il tient le cornet d'une main, & un verre de l'autre ; & comme il a une grande soif, il avale les dez & presque le cornet, jette le verre d'eau dans le trictrac, & inonde celui con-

De tre qui il joue ; & dans une chambre
 l'Homme. où il est familier , il crache sur le lit ,
 & jette son chapeau à terre , cro-
 yant faire tout le contraire. Il se pro-
 mène sur l'eau , & il demande quelle
 heure il est : on lui présente une mon-
 tre ; à peine l'a-t-il reçue , que ne son-
 geant plus ni à l'heure , ni à la mon-
 tre , il la jette dans la rivière , com-
 me une chose qui l'embarrasse. Lui-
 même écrit une longue Lettre , met
 de la poudre dessus à plusieurs repri-
 ses , & jette toujours la poudre dans
 l'encrier : ce n'est pas tout , il écrit une
 seconde Lettre , & après les avoir a-
 chevées toutes deux , il se trompe à
 l'adresse : un Duc & Pair reçoit l'une
 de ces deux Lettres , & en l'ouvrant
 y lit ces mots , *Maître Olivier , ne man-
 querez pas si-tôt la présente reçue , de m'en-
 voyer ma provision de foin...* Son Fer-
 mier reçoit l'autre , il l'ouvre , & se
 la fait lire : on y trouve , *Monseigneur ,
 j'ai reçu avec une aveugle soumission les
 ordres qu'il a plu à Votre Grandeur*
 Lui-même encore écrit une Lettre pen-
 dant la nuit , & après l'avoir cachetée ,
 il éteint sa bougie , il ne laisse pas d'être
 surpris de ne voir *goute* , & il fait
 à

à peine comment cela est arrivé. Ménalque descend l'escalier du Louvre, un autre le monte, à qui il dit, *c'est vous que je cherche*: il le prend par la main, le fait descendre avec lui, traverse plusieurs cours, entre dans les salles, en sort, il va, il revient sur ses pas: il regarde enfin celui qu'il traîne après soi depuis un quart-d'heure. Il est étonné que ce soit lui, il n'a rien à lui dire, il lui quitte la main, & tourne d'un autre côté. Souvent il vous interroge, & il est déjà bien loin de vous, quand vous songez à lui répondre: ou bien il vous demande en courant comment se porte votre père, & comme vous lui dites qu'il est fort mal, il vous crie qu'il en est bien-aise. Il vous trouve une autre fois sur son chemin: *Il est ravi de vous rencontrer, il sort de chez vous pour vous entretenir d'une certaine chose*; il contemple votre main, vous avez-là, dit-il, un beau rubis, est-il Balais? il vous quitte & continue sa route: voilà l'affaire importante dont il avoit à vous parler. Se trouve-t-il en campagne, il dit à quelqu'un, qu'il le trouve heureux d'avoir pu se dérober à la Cour

De l'Homme. pendant l'automne, & d'avoir passé dans ses terres tout le tems de Fontainebleau : à d'autres il tient d'autres discours, puis revenant à celui-ci, vous avez eu, lui dit-il, de beaux jours à Fontainebleau, vous y avez sans-doute beaucoup chassé. Il commence ensuite un conte qu'il oublie d'achever, il rit en lui-même, il éclate d'une chose qui lui passe par l'esprit, il répond à sa pensée, il chante entre ses dents, il siffle, il se renverse dans une chaise, il pousse un cri plaintif, il bâille, il se croit seul. S'il se trouve à un repas, on voit le pain se multiplier insensiblement sur son assiette : il est vrai que ses voisins en manquent, aussi-bien que de couteaux & de fourchettes, dont il ne les laisse pas jouir long-tems. On a inventé aux tables une grande cueillère pour la commodité du service : il la prend, la plonge dans le plat, l'emplit, la porte à sa bouche, & il ne fort pas d'étonnement de voir répandu sur son linge & sur ses habits le potage qu'il vient d'avalier. Il oublie de boire pendant tout le dîner ; ou s'ils'en souvient, & qu'il trouve qu'on lui donne trop
de

de vin, il en *flaque* plus de la moitié au visage de celui qui est à sa droite: il boit le reste tranquillement, & ne comprend pas pourquoi tout le monde éclate de rire, de ce qu'il a jetté à terre ce qu'on lui a versé de trop. Il est un jour retenu au lit pour quelque incommodité: on lui rend visite, il y a un cercle d'hommes & de femmes dans sa ruelle qui l'entretiennent, & en leur présence il soulève sa couverture & crache dans ses draps. On le mène aux Chartreux, on lui fait voir un Cloître orné d'ouvrages, tous de la main d'un excellent Peintre: le Religieux qui les lui explique, parle de St. Bruno, du Chanoine & de son aventure, en fait une longue histoire, & la montre dans l'un de ses tableaux: Ménalque qui pendant la narration est hors du Cloître, & bien loin au-delà, y revient enfin, & demande au Père si c'est le Chanoine ou St. Bruno qui est damné. Il se trouve par hazard avec une jeune veuve, il lui parle de son défunt mari, lui demande comment il est mort: cette femme à qui ce discours renouvelle ses douleurs, pleure, sanglote, & ne laisse pas de

De l'Homme. reprendre tous les détails de la maladie de son époux, qu'elle conduit depuis la veille de sa fièvre qu'il se portoit bien, jusqu'à l'agonie. *Madame*, lui demande Ménalque, qui l'avoit apparemment écoutée avec attention, *n'aviez-vous que celui-là?* Il s'avise un matin de faire tout hâter dans sa cuisine, il se lève avant le fruit, & prend congé de la compagnie: on le voit ce jour-là en tous les endroits de la ville, hormis en celui où il a donné un rendez-vous précis pour cette affaire qui l'a empêché de dîner, & l'a fait sortir à pied, de peur que son carosse ne le fît attendre. L'entendez-vous crier, gronder, s'emporter contre l'un de ses domestiques, il est étonné de ne le point voir: où peut-il être, dit-il, que fait-il, qu'est-il devenu? qu'il ne se présente plus devant moi, je le chasse dès à cette heure: le valet arrive, à qui il demande fièrement d'où il vient; il lui répond qu'il vient de l'endroit où il l'a envoyé, & lui rend un fidèle compte de sa commission. Vous le prendriez souvent pour tout ce qu'il n'est pas, pour un stupide, car il n'écoute point, & il parle encore moins;

pour

pour un fou, car outre qu'il parle tout feul, il est fujet à de certaines grimaces & à des mouvemens de tête involontaires; pour un homme fier & incivil, car vous le faluez, & il paffe fans vous regarder, ou il vous regarde fans vous rendre le falut; pour un inconfidéré, car il parle de banqueroute au milieu d'une famille où il y a cette tache, d'exécution & d'échafaud devant un homme dont le père y a monté, de roture devant les roturiers qui font riches, & qui se donnent pour nobles. De même il a deffein d'élever auprès de foi un fils naturel, fous le nom & le personnage d'un valet; & quoiqu'il veuille le dérober à la connoiffance de fa femme & de fes enfans, il lui échappe de l'appeller fon fils dix fois le jour: il a pris auffi la réfolution de marier fon fils à la fille d'un Homme d'affaires, & il ne laiffe pas de dire de tems en tems en parlant de fa maifon & de fes ancêtres, que les Ménalques ne fe font jamais mefalliés. Enfin il n'est ni présent ni attentif dans une compagnie, à ce qui fait le fujet de la converfation: il penfe, & il parle tout à la fois, mais la chofe dont il

par-

De l'Homme. parle, est rarement celle à laquelle il pense, aussi ne parle-t-il guères conséquemment & avec suite : où il dit *Non*, souvent il faut dire *Oui*; & où il dit *Oui*, croyez qu'il veut dire *Non*: il a en vous répondant si juste les yeux fort ouverts, mais il ne s'en fert point, il ne regarde ni vous ni personne, ni rien qui soit au monde: tout ce que vous pouvez tirer de lui, & encore dans le tems qu'il est le plus appliqué & d'un meilleur commerce, ce sont ces mots: *Oui vraiment. C'est vrai. Bon! Tout de bon? Oui dà! Je pense qu'oui. Assurément. Ah! Ciel!* & quelques autres monosyllabes qui ne sont pas même placés à propos. Jamais aussi il n'est avec ceux avec qui il paroît être: il appelle sérieusement son laquais *Monsieur*; & son ami il l'appelle *la Ver dure*: il dit *Votre Révérence* à un Prince du Sang, & *Votre Altesse* à un Jésuite. Il entend la Messe, le Prêtre vient à éternuer, il lui dit *Dieu vous assiste*. Il se trouve avec un Magistrat: cet homme grave par son caractère, vénérable par son âge & par sa dignité, l'interroge sur un événement, & lui demande si cela est ainsi: Mé-

nal-

nalque lui répond, *Oui, Mademoiselle.* Il revient une fois de la campagne, ses laquais en livrées entreprennent de le voler & y réussissent, ils descendent de son carosse, ils lui portent un bout de flambeau sous la gorge, lui demandent la bourse, & il la rend : arrivé chez soi il raconte son aventure à ses amis, qui ne manquent pas de l'interroger sur les circonstances, & il leur dit, *demandez à mes gens, ils y étoient.*

* L'incivilité n'est pas un vice de l'ame, elle est l'effet de plusieurs vices, de la sotte vanité, de l'ignorance de ses devoirs, de la paresse, de la distraction, du mépris des autres, de la jalousie; pour ne se répandre que sur les dehors, elle n'en est que plus haïssable, parce que c'est toujours un défaut visible & manifeste : il est vrai cependant qu'il offense plus ou moins selon la cause qui le produit.

* Dire d'un homme colére, inégal, querelleux, chagrin, pointilleux, capricieux, c'est son humeur, n'est pas l'excuser, comme on le croit, mais avouer sans y penser que de si grands défauts sont irrémédiables.

Ce

De l'Homme. Ce qu'on appelle humeur est une chose trop négligée parmi les hommes : ils devroient comprendre qu'il ne leur suffit pas d'être bons, mais qu'ils doivent encore paroître tels, du-moins s'ils tendent à être sociables, capables d'union & de commerce, c'est-à-dire, à être des hommes. On n'exige pas des ames malignes qu'elles ayent de la douceur & de la souplesse : elle ne leur manque jamais ; & elle leur sert de piège pour surprendre les simples, & pour faire valoir leurs artifices : on desireroit de ceux qui ont un bon cœur, qu'ils fussent toujours plians, faciles, complaisans, & qu'il fût moins vrai quelquefois que ce sont les méchans qui nuisent, & les bons qui font souffrir.

* Le commun des hommes va de la colére à l'injure : quelques-uns en usent autrement, ils offensent & puis ils se fâchent : la surprise où l'on est toujours de ce procédé, ne laisse pas de place au ressentiment.

* Les hommes ne s'attachent pas assez à ne point manquer les occasions de faire plaisir. Il semble que l'on n'entre dans un emploi que pour pouvoir

voir obliger, & n'en rien faire. La chose la plus prompte & qui se présente d'abord, c'est le refus; & l'on n'accorde que par réflexion.

CHAP.
XI.

* Sachez précisément ce que vous pouvez attendre des hommes en général, & de chacun d'eux en particulier, & jetez-vous ensuite dans le commerce du monde.

* Si la pauvreté est la mère des crimes, le défaut d'esprit en est le père.

* Il est difficile qu'un fort malhonnête homme ait assez d'esprit: un génie qui est droit & perçant conduit enfin à la règle, à la probité, à la vertu. Il manque du sens & de la pénétration à celui qui s'opiniâtre dans le mauvais comme dans le faux: on cherche envain à le corriger par des traits de satire qui le désignent aux autres, & où il ne se reconnoît pas lui-même: ce sont des injures dites à un fourd. Il seroit desirable pour le plaisir des honnêtes gens & pour la vengeance publique, qu'un coquin ne le fût pas au point d'être privé de tout sentiment.

* Il y a des vices que nous ne devons

De l'Homme. vons à personne, que nous apportons en naissant, & que nous fortifions par l'habitude: il y en a d'autres que l'on contracte, & qui nous font étrangers. On est né quelquefois avec des mœurs faciles, de la complaisance & tout le desir de plaître: mais par les traitemens que l'on reçoit de ceux avec qui l'on vit, ou de qui l'on dépend, on est bientôt jetté hors de ses mesures, & même de son naturel, on a des chagrins, & une bile que l'on ne se connoissoit point, on se voit une autre complexion, on est enfin étonné de se trouver dur & épineux.

* On demande pourquoi tous les hommes ensemble ne composent pas comme une seule Nation, & n'ont point voulu parler une même Langue, vivre sous les mêmes Loix, convenir entr'eux des mêmes Usages & d'un même Culte: & moi pensant à la contrariété des esprits, des goûts & des sentimens, je suis étonné de voir jusqu'à sept ou huit personnes se rassembler sous un même toit, dans une même enceinte, & composer une seule famille.

* Il y a d'étranges pères, & dont toute

toute la vie ne semble occupée qu'à CHAP. I
préparer à leurs enfans des raisons de XI.
se consoler de leur mort.

* Tout est étranger dans l'humeur, les mœurs & les manières de la plupart des hommes. Tel a vécu pendant toute sa vie chagrin, emporté, avare, rampant, soumis, laborieux, intéressé, qui étoit né gai, paisible, paresseux, magnifique, d'un courage fier, & éloigné de toute bassesse. Les besoins de la vie, la situation où l'on se trouve, la loi de la nécessité forcent la nature, & y causent ces grands changemens. Ainsi tel homme au fond, & en lui-même, ne se peut définir : trop de choses qui sont hors de lui, l'altèrent, le changent, le bouleversent ; il n'est point précisément ce qu'il est, ou ce qu'il paroît être.

* La vie est courte & ennuyeuse, elle se passe toute à désirer : on remet à l'avenir son repos & ses joies, à cet âge souvent où les meilleurs biens ont déjà disparu, la santé & la jeunesse. Ce tems arrive qui nous surprend encore dans les desirs ; on en est-là, quand la fièvre nous saisit & nous éteint :

De l'Homme. teint: si l'on eût guéri, ce n'étoit que pour desirer plus long-tems.

* Lorsqu'on desire, on se rend à discrétion à celui de qui l'on espère: est-on sûr d'avoir, on temporise, on parlemente, on capitule.

* Il est si ordinaire à l'homme de n'être pas heureux, & si essentiel à tout ce qui est un bien, d'être acheté par mille peines, qu'une affaire qui se rend facile, devient suspecte. On comprend à peine ou que ce qui coûte si peu puisse nous être fort avantageux, ou qu'avec des mesures justes on doive si aisément parvenir à la fin que l'on se propose. On croit mériter les bons succès, mais n'y devoir compter que fort rarement.

* L'homme qui dit qu'il n'est pas né heureux, pourroit du-moins le devenir par le bonheur de ses amis ou de ses proches. L'envie lui ôte cette dernière ressource.

* Quoi que j'aye pu dire ailleurs, peut-être que les affligés ont tort: les hommes semblent être nés pour l'infortune, la douleur & la pauvreté: peu en échappent; & comme toute disgrâce

grace peut leur arriver , ils devroient être préparés à toute disgrâce.

* Les hommes ont tant de peine à s'approcher sur les affaires , font si épineux sur les moindres intérêts , si hérissés de difficultés , veulent si fort tromper , & si peu être trompés , mettent si haut ce qui leur appartient , & si bas ce qui appartient aux autres , que j'avoue que je ne sai par où & comment se peuvent conclure les Mariages , les Contrats , les Acquisitions , la Paix , la Trêve , les Traités , les Aliances.

* A quelques-uns l'arrogance tient lieu de grandeur ; l'inhumanité , de fermeté ; & la fourberie , d'esprit.

Les fourbes croient aisément que les autres le font : ils ne peuvent guères être trompés , & ils ne trompent pas long-tems.

Je me rachetterai toujours fort volontiers d'être fourbe , par être stupide & passer pour tel.

On ne trompe point en bien , la fourberie ajoute la malice au mensonge.

* S'il y avoit moins de dupes , il y auroit moins de ce qu'on appelle des hom-

De l'Homme. hommes fins ou entendus, & de ceux qui tirent autant de vanité que de distinction d'avoir su pendant tout le cours de leur vie tromper les autres. Comment voulez-vous qu'*Erophile*, à qui le manque de parole, les mauvais offices, la fourberie, bien loin de nuire, ont mérité des graces & des bienfaits de ceux mêmes qu'il a ou manqué de servir, ou desobligés, ne présume pas infiniment de soi & de son industrie?

* On n'entend dans les places & dans les rues des grandes villes, & de la bouche de ceux qui passent, que les mots d'*exploit*, de *saisie*, d'*interrogatoire*, de *promesse*, & de *plaider contre sa promesse*. Est-ce qu'il n'y auroit pas dans le monde la plus petite équité? Seroit-il au-contraire rempli de gens qui demandent froidement ce qui ne leur est pas dû, ou qui refusent nettement de rendre ce qu'ils doivent?

Parchemins inventés pour faire souvenir ou pour convaincre les hommes de leur parole, honte de l'humanité.

Otez les passions, l'intérêt, l'injustice, quel calme dans les plus grandes

des

des villes ! Les besoins & la subsistance n'y font pas le tiers de l'embarras.

CHAP.
XI.

* Rien n'engage tant un esprit raisonnable à supporter tranquillement des parens & des amis les torts qu'ils ont à son égard, que la réflexion qu'il fait sur les vices de l'humanité ; & combien il est pénible aux hommes d'être constans, généreux, fidèles, d'être touchés d'une amitié plus forte que leur intérêt. Comme il connoît leur portée, il n'exige point d'eux qu'ils pénètrent les corps, qu'ils volent dans l'air, qu'ils ayent de l'équité. Il peut haïr les hommes en général, où il y a si peu de vertu : mais il excuse les particuliers, il les aime même par des motifs plus relevés ; & il s'étudie à mériter le moins qu'il se peut une pareille indulgence.

* Il y a de certains biens que l'on desire avec emportement, & dont l'idée seule nous enlève & nous transporte : s'il nous arrive de les obtenir, on les sent plus tranquillement qu'on ne l'eût pensé : on en jouit moins, que l'on aspire encore à de plus grands.

De l'Homme. * Il y a des maux effroyables & d'horribles malheurs où l'on n'ose penser, & dont la seule vue fait frémir: s'il arrive que l'on y tombe, on se trouve des ressources que l'on ne se connoissoit point, on se roidit contre son infortune, & l'on fait mieux qu'on ne l'espéroit.

* Il ne faut quelquefois qu'une jolie maison dont on hérite, qu'un beau cheval, ou un joli chien dont on se trouve le maître, qu'une tapisserie; qu'une pendule pour adoucir une grande douleur, & pour faire moins sentir une grande perte.

* Je suppose que les hommes soient éternels sur la Terre; & je médite ensuite sur ce qui pourroit me faire connoître qu'ils se feroient alors une plus grande affaire de leur établissement, qu'ils ne s'en font dans l'état où sont les choses.

* Si la vie est misérable, elle est pénible à supporter: si elle est heureuse, il est horrible de la perdre. L'un revient à l'autre.

* Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver, & qu'ils ménagent moins que leur propre vie.

* *Irène*

* *Irène* se transporte à grands frais en Epidaure, voit Esculape dans son Temple, & le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lassée & recrue de fatigue, & le Dieu prononce que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire. Elle dit qu'elle est le soir sans appétit, l'Oracle lui ordonne de dîner peu. Elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies, & il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit. Elle lui demande pourquoi elle devient pesante, & quel remède? L'Oracle répond qu'elle doit se lever avant midi, & quelquefois se servir de ses jambes pour marcher. Elle lui déclare que le vin lui est nuisible, l'Oracle lui dit de boire de l'eau; qu'elle a des indigestions, & il ajoute qu'elle fasse diète. Ma vue s'affoiblit, dit *Irène*: prenez des lunettes, dit Esculape. Je m'affoiblis moi-même, continue-t-elle, je ne suis ni si forte ni si saine que j'ai été: c'est, dit le Dieu, que vous vieillissez. Mais quel moyen de guérir de cette langueur? Le plus court, *Irène*, c'est de mourir, comme ont fait votre mère & votre ayeule. Fils d'A-

De l'Homme. pollon, s'écrie *Irène*, quel conseil me donnez-vous ? Est-ce-là toute cette Science que les hommes publient, & qui vous fait révéler de toute la Terre ? Que m'apprenez-vous de rare & de mystérieux ; & ne savois-je pas tous ces remèdes que vous m'enseigniez ? Que n'en usiez-vous donc, répond le Dieu, sans venir me chercher de si loin, & abrèger vos jours par un long voyage ?

* La mort n'arrive qu'une fois, & se fait sentir à tous les momens de la vie : il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir.

* L'inquiétude, la crainte, l'abattement n'éloignent pas la mort, au contraire : je doute seulement que le ris excessif convienne aux hommes qui sont mortels.

* Ce qu'il y a de certain dans la mort, est un peu adouci par ce qui est incertain : c'est un indéfini dans le tems qui tient quelque chose de l'infini, & de ce qu'on appelle éternité.

* Pensons que comme nous soupçons présentement pour la florissante jeunesse qui n'est plus, & ne reviendra

dra point ; la caducité suivra, qui nous fera regretter l'âge viril où nous sommes encore, & que nous n'estimons pas assez.

CHAP.
XI.

* On craint la vieillesse, que l'on n'est pas sûr de pouvoir atteindre.

* On espère de vieillir & l'on craint la vieillesse, c'est-à-dire, on aime la vie & l'on fuit la mort.

* C'est plutôt fait de céder à la nature ou de craindre la mort, que de faire de continuels efforts, s'armer de raisons & de réflexions, & être continuellement aux prises avec soi-même, pour ne pas la craindre.

* Si de tous les hommes les uns mouroient, les autres non, ce seroit une désolante affliction que de mourir.

* Une longue maladie semble être placée entre la vie & la mort, afin que la mort même devienne un soulagement & à ceux qui meurent, & à ceux qui restent.

* A parler humainement, la mort a un bel endroit, qui est de mettre fin à la vieillesse.

La mort qui prévient la caducité, arrive

De rive plus à propos, que celle qui la
l'Homme. termine.

* Le regret qu'ont les hommes du mauvais emploi du tems qu'ils ont déjà vécu, ne les conduit pas toujours à faire de celui qui leur reste à vivre, un meilleur usage.

* La vie est un sommeil. Les vieillards sont ceux dont le sommeil a été plus long; ils ne commencent à se réveiller que quand il faut mourir. S'ils repassent alors sur tout le cours de leurs années, ils ne trouvent souvent ni vertus, ni actions louables qui les distinguent les unes des autres: ils confondent leurs différens âges, ils n'y voyent rien qui marque assez pour mesurer le tems qu'ils ont vécu. Ils ont eu un songe confus, informe & sans aucune suite: ils sentent néanmoins comme ceux qui s'éveillent, qu'ils ont dormi longtems.

* Il n'y a pour l'homme que trois événemens, naître, vivre & mourir: il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, & il oublie de vivre.

* Il y a un tems où la Raison n'est pas encore, où l'on ne vit que par
instinct

instinct à la manière des animaux, & dont il ne reste aucun vestige dans la mémoire. Il y a un second tems où la Raison se développe, où elle est formée, & où elle pourroit agir, si elle n'étoit pas obscurcie & comme éteinte par les vices de la complexion & par un enchaînement de passions qui se succèdent les unes aux autres, & qui conduisent jusqu'au troisième & dernier âge. La Raison alors dans sa force devroit produire, mais elle est refroidie & rallentie par les années, par la maladie & la douleur, déconcertée ensuite par le désordre de la machine qui est dans son déclin : & ces tems néanmoins font la vie de l'homme.

CHAP.
XI.

* Les enfans sont hautains, dédaigneux, colères, envieux; curieux, intéressés, paresseux, volages, timides, intempérans, menteurs, dissimulés; ils rient & pleurent facilement; ils ont des joies immodérées & des afflictions amères sur de très-petits sujets; ils ne veulent point souffrir de mal, & aiment à en faire: ils sont déjà des hommes.

* Les enfans n'ont ni passé ni ave-

De l'Homme. nir; & ce qui ne nous arrive guères, ils jouissent du présent.

* Le caractère de l'enfance paroît unique: les mœurs dans cet âge sont assez les mêmes, & ce n'est qu'avec une curieuse attention qu'on en pénètre la différence: elle augmente avec la Raison, parce qu'avec celle-ci croissent les passions & les vices, qui seuls rendent les hommes si dissemblables entr'eux, & si contraires à eux-mêmes.

* Les enfans ont déjà de leur ame l'imagination & la mémoire, c'est-à-dire, ce que les vieillards n'ont plus; & ils en tirent un merveilleux usage pour leurs petits jeux & pour tous leurs amusemens: c'est par elles qu'ils répètent ce qu'ils ont entendu dire; qu'ils contrefont ce qu'ils ont vu faire; qu'ils font de tous métiers, soit qu'ils s'occupent en effet à mille petits ouvrages, soit qu'ils imitent les divers artisans par le mouvement & par le geste; qu'ils se trouvent à un grand festin & y font bonne chère; qu'ils se transportent dans des palais & dans des lieux enchantés; que bien que seuls ils se

voient un riche équipage & un grand cortége; qu'ils conduisent des Armées, livrent bataille, & jouissent du plaisir de la victoire; qu'ils parlent aux Rois & aux plus grands Princes; qu'ils sont Rois eux-mêmes, ont des Sujets, possèdent des trésors qu'ils peuvent faire de feuilles d'arbres ou de grains de fable, &, ce qu'ils ignorent dans la suite de leur vie, savent à cet âge être les arbitres de leur fortune, & les maîtres de leur propre félicité.

CHAP.
XI.

* Il n'y a ni vices extérieurs, ni défauts du corps qui ne soient aperçus par les enfans: ils les saisissent d'une première vue, & ils savent les exprimer par des mots convenables: on ne nomme point plus heureusement. Devenus hommes, ils sont chargés à leur tour de toutes les imperfections dont ils se sont moqués.

* L'unique soin des enfans est de trouver l'endroit foible de leurs Maîtres, comme de tous ceux à qui ils sont soumis: dès qu'ils ont pu les entamer, ils gagnent le dessus, & prennent sur eux un ascendant qu'ils ne perdent plus. Ce qui nous fait dé-

De l'Homme. cheoir une première fois de cette supériorité à leur égard, est toujours ce qui nous empêche de la recouvrer.

* La paresse, l'indolence, & l'oïveté, vices si naturels aux enfans, disparaissent dans leurs jeux, où ils sont vifs, appliqués, exacts, amoureux des règles & de la symétrie, où ils ne se pardonnent aucune faute les uns aux autres, & recommencent eux-mêmes plusieurs fois une seule chose qu'ils ont manquée: présages certains qu'ils pourront un jour négliger leurs devoirs, mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs.

* Aux enfans tout paroît grand, les cours, les jardins, les édifices, les meubles, les hommes, les animaux: aux hommes les choses du Monde paroissent ainsi, & j'ose dire par la même raison, parce qu'ils sont petits.

* Les enfans commencent entre eux par l'Etat populaire, chacun y est le maître; & ce qui est bien naturel, ils ne s'en accommodent pas longtems, & passent au Monarchique. Quelqu'un se distingue, ou par une plus grande vivacité, ou par une meilleure dif-

disposition du corps , ou par une connoissance plus exacte des jeux différens & des petites loix qui les composent : les autres lui déferent , & il se forme alors un Gouvernement absolu qui ne roule que sur le plaisir.

* Qui doute que les enfans ne conçoivent , qu'ils ne jugent , qu'ils ne raisonnent conséquemment : si c'est seulement sur de petites choses , c'est qu'ils sont enfans , & sans une longue expérience ; & si c'est en mauvais termes , c'est moins leur faute que celle de leurs Parens ou de leurs Maîtres.

* C'est perdre toute confiance dans l'esprit des enfans & leur devenir inutile , que de les punir de fautes qu'ils n'ont point faites , ou même sévèrement de celles qui sont légères. Ils savent précisément & mieux que personne ce qu'ils méritent , & ils ne méritent guères que ce qu'ils craignent : ils connoissent si c'est à tort ou avec raison qu'on les châtie , & ne se gâtent pas moins par des peines mal ordonnées que par l'impunité.

* On ne vit point assez pour profiter de ses fautes : on en commet pendant tout le cours de sa vie ; & tout

De ce que l'on peut faire à force de fail-
l'Humme. lir, c'est de mourir corrigé.

Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang, comme d'avoir su éviter de faire une sottise.

* Le récit de ses fautes est pénible : on veut les couvrir & en charger quelque autre : c'est ce qui donne le pas au Directeur sur le Confesseur.

* Les fautes des sots sont quelquefois si lourdes & si difficiles à prévoir, qu'elles mettent les sages en défaut, & ne sont utiles qu'à ceux qui les font.

* L'esprit de parti abbaïsse les plus grands hommes jusqu'aux petiteffes du peuple.

* Nous faisons par vanité ou par bienséance les mêmes choses, & avec les mêmes dehors que nous les ferions par inclination ou par devoir. Tel vient de mourir à Paris de la fièvre, qu'il a gagnée à veiller sa femme qu'il n'aimoit point.

* Les hommes dans leur cœur veulent être estimés, & ils cachent avec soin l'envie qu'ils ont d'être estimés ; parce que les hommes veulent passer pour vertueux, & que vouloir tirer
 de

de la vertu tout autre avantage que la même vertu , je veux dire l'estime & les louanges , ce ne seroit plus être vertueux , mais aimer l'estime & les louanges , ou être vain. Les hommes sont très-vains , & ils ne haïssent rien tant que de passer pour tels.

CHAP.
XI.

* Un homme vain trouve son compte à dire du bien ou du mal de soi : un homme modeste ne parle point de soi.

On ne voit point mieux le ridicule de la vanité , & combien elle est un vice honteux , qu'en ce qu'elle n'ose se montrer , & qu'elle se cache souvent sous les apparences de son contraire.

La fausse modestie est le dernier raffinement de la vanité : elle fait que l'homme vain ne paroît point tel , & se fait valoir au-contraire par la vertu opposée au vice qui fait son caractère : c'est un mensonge. La fausse gloire est l'écueil de la vanité : elle nous conduit à vouloir être estimé par des choses qui à-la-vérité se trouvent en nous , mais qui sont frivoles & indignes qu'on les relève , c'est une erreur.

* Les hommes parlent de manière sur ce qui les regarde , qu'ils n'avouent

De l'Homme. d'eux-mêmes que de petits défauts; & encore ceux qui supposent en leurs personnes de beaux talens, ou de grandes qualités. Ainsi l'on se plaint de son peu de mémoire, content d'ailleurs de son grand sens & de son bon jugement: on reçoit le reproche de la distraction & de la rêverie, comme s'il nous accordoit le bel-esprit: on dit de soi qu'on est mal-adroit, & qu'on ne peut rien faire de ses mains, fort consolé de la perte de ces petits talens par ceux de l'esprit, ou par les dons de l'ame que tout le monde nous connoît: on fait l'aveu de la paresse en des termes qui signifient toujours son desintéressement, & que l'on est guéri de l'ambition: on ne rougit point de sa malpropreté, qui n'est qu'une négligence pour les petites choses, & qui semble supposer qu'on n'a d'application que pour les solides & les essentielles. Un homme de guerre aime à dire que c'étoit par trop d'empressement ou par curiosité qu'il se trouva un certain jour à la tranchée, ou en quelque autre poste très-périlleux, sans être de garde ni commandé; & il ajoute qu'il en fut repris de son Général. De-même une bon-

bonne tête, ou un ferme génie qui se trouve né avec cette prudence que les autres hommes cherchent vainement à acquérir; qui a fortifié la trempe de son esprit par une grande expérience; que le nombre, le poids, la diversité, la difficulté, & l'importance des affaires occupent seulement, & n'accablent point; qui par l'étendue de ses vues & de sa pénétration se rend maître de tous les événemens; qui bien loin de consulter toutes les réflexions qui sont écrites sur le Gouvernement & la Politique, est peut-être de ces ames sublimes nées pour régir les autres, & sur qui ces premières règles ont été faites; qui est détourné par les grandes choses qu'il fait, des belles ou des agréables qu'il pourroit lire; & qui au contraire ne perd rien à retracer & à feuilleter, pour ainsi dire, sa vie & ses actions; un homme ainsi fait peut dire aisément & sans se commettre, qu'il ne connoît aucun Livre, & qu'il ne lit jamais.

On veut quelquefois cacher ses foibles, ou en diminuer l'opinion par l'aveu libre que l'on en fait. Tel dit, je suis ignorant, qui ne fait rien: un
hom-

De l'Homme. homme dit, je suis vieux, il passe soixante ans: un autre encore, je ne suis pas riche, & il est pauvre.

* La modestie n'est point, ou est confondue avec une chose toute différente de soi, si on la prend pour un sentiment intérieur qui avilit l'homme à ses propres yeux, & qui est une vertu surnaturelle qu'on appelle humilité. L'homme de sa nature pense hautement & superbement de lui-même, & ne pense ainsi que de lui-même: la modestie ne tend qu'à faire que personne n'en souffre: (1) elle est une vertu du dehors qui règle ses yeux, sa démarche, ses paroles, son ton de voix, & qui le fait agir extérieurement avec les autres, comme s'il n'étoit pas vrai qu'il les compte pour rien.

* Le monde est plein de gens qui faisant, extérieurement & par habitude, la comparaison d'eux-mêmes avec les autres, décident toujours en faveur de leur propre mérite, & agissent conséquemment.

* Vous

(1) Ou plutôt, *c'est une vertu* — tour d'expression consacré en quelque manière par l'Usage, & par cela même plus simple, & peut-être plus François.

* Vous dites qu'il faut être modeste, les gens bien nés ne demandent pas mieux : faites seulement que les hommes n'empiètent pas sur ceux qui cèdent par modestie, & ne brisent pas ceux qui plient.

CHAP.
XL

De-même on dit, il faut avoir des habits modestes, les personnes de mérite ne desirent rien davantage : mais le monde veut de la parure, on lui en donne : il est avide de la superfluité, on lui en montre. Quelques-uns n'estiment les autres que par de beau linge ou par une riche étoffe : on ne refuse pas toujours d'être estimé à ce prix. Il y a des endroits où il faut se faire voir : un galon d'or plus large, ou plus étroit, vous fait entrer ou refuser.

* Notre vanité & la trop grande estime que nous avons de nous-mêmes, nous fait soupçonner dans les autres une fierté à notre égard qui y est quelquefois, & qui souvent n'y est pas : une personne modeste n'a point cette délicatesse.

* Comme il faut se défendre de cette vanité qui nous fait penser que les autres nous regardent avec curiosité & avec estime, & ne parlent ensemble que

De que pour s'entretenir de notre mérite
 l'Homme. & faire notre éloge: aussi devons-nous
 avoir une certaine confiance qui nous
 empêche de croire qu'on ne se parle à
 l'oreille que pour dire du mal de nous,
 ou que l'on ne rit que pour s'en mo-
 quer.

* D'où vient qu'*Alcippe* me salue au-
 jourd'hui, me salue & se jette hors
 d'une portière de peur de me man-
 quer? Je ne suis pas riche, & je suis
 à pied, il doit dans les règles ne me
 pas voir: n'est-ce point pour être vu
 lui-même dans un même fond avec un
 Grand?

* On est si rempli de soi-même,
 que tout s'y rapporte: on aime à é-
 tre vu, à être montré, à être salué,
 même des inconnus: ils sont fiers, s'ils
 l'oublient: on veut qu'ils nous devi-
 nent.

* Nous cherchons notre bonheur
 hors de nous-mêmes, & dans l'opi-
 nion des hommes, que nous connoi-
 sons flatteurs, peu sincères, sans équi-
 té, pleins d'envie, de caprices & de
 préventions: quelle bizarrerie!

* Il semble que l'on ne puisse rire
 que des choses ridicules: on voit
 néan-

néanmoins de certaines gens qui rient également des choses ridicules, & de celles qui ne le font pas. Si vous êtes sot & inconfidéré, & qu'il vous échappe devant eux quelque impertinence, ils rient de vous: si vous êtes sage, & que vous ne disiez que des choses raisonnables, & du ton qu'il les faut dire, ils rient de-même.

* Ceux qui nous ravissent les biens par la violence, ou par l'injustice, & qui nous ôtent l'honneur par la calomnie, nous marquent assez leur haine pour nous, mais ils ne nous prouvent pas également qu'ils ayent perdu à notre égard toute sorte d'estime: aussi ne sommes-nous pas incapables de quelque retour pour eux, & de leur rendre un jour notre amitié. La moquerie au-contraire est de toutes les injures celle qui se pardonne le moins: elle est le langage du mépris, & l'une des manières dont il se fait le mieux entendre: elle attaque l'homme dans son dernier retranchement, qui est l'opinion qu'il a de soi-même: elle veut le rendre ridicule à ses propres yeux; & ainsi elle le convainc de la plus mauvaise disposition où l'on puisse

CHAP.
XI.

De se être pour lui, & le rend irréconci-
l'Homme. liable.

C'est une chose monstrueuse que le goût & la facilité qui est en nous de railler, d'improver, & de mépriser les autres; & tout ensemble la colére que nous ressentons contre ceux qui nous raillent, nous improvent, & nous méprisent.

* La fanté & les richesses ôtent aux hommes l'expérience du mal, leur inspirent la dureté pour leurs semblables; & les gens déjà chargés de leur propre misère, sont ceux qui entrent davantage par la compassion dans celle d'autrui.

* Il semble qu'aux ames bien nées les fêtes, les spectacles, la symphonie rapprochent & font mieux sentir l'infortune de nos proches ou de nos amis.

* Une grande ame est au-dessus de l'injure, de l'injustice, de la douleur, de la moquerie; & elle seroit invulnérable, si elle ne souffroit par la compassion.

* Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères.

* On

* On est prompt à connoître ses plus petits avantages, & lent à pénétrer ses défauts : on n'ignore point qu'on a de beaux sourcils, les ongles bien faits : on fait à peine que l'on est borgne : on ne fait point du tout que l'on manque d'esprit.

CHAP.
XI.

Argyre tire son gant pour montrer une belle main, & elle ne néglige pas de découvrir un petit soulier qui suppose qu'elle a le pied petit : elle rit des choses plaisantes ou sérieuses pour faire voir de belles dents : si elle montre son oreille, c'est qu'elle l'a bien faite ; & si elle ne danse jamais, c'est qu'elle est peu contente de sa taille qu'elle a épaisse. Elle entend tous ses intérêts à l'exception d'un seul, elle parle toujours, & n'a point d'esprit.

* Les hommes comptent presque pour rien toutes les vertus du cœur, & idolâtrant les talens du corps & de l'esprit. Celui qui dit froidement de soi, & sans croire blesser la modestie, qu'il est bon, qu'il est constant, fidèle, sincère, équitable, reconnoissant, n'ose dire qu'il est vif, qu'il a les dents bel-

De belles, & la peau douce: cela est trop
l'Homme. fort.

Il est vrai qu'il y a deux vertus que les hommes admirent, la bravoure & la libéralité; parce qu'il y a deux choses qu'ils estiment beaucoup, & que ces vertus font négliger, la vie & l'argent: aussi personne n'avance de soi qu'il est brave ou libéral.

Personne ne dit de soi, & sur-tout sans fondement, qu'il est beau, qu'il est généreux, qu'il est sublime. On a mis ces qualités à un trop haut prix: on se contente de le penser.

* Quelque rapport qu'il paroisse de la jalousie à l'émulation, il y a entr'elles le même éloignement, que celui qui se trouve entre le Vice & la Vertu.

La jalousie & l'émulation s'exercent sur le même objet, qui est le bien ou le mérite des autres, avec cette différence, que celle-ci est un sentiment volontaire, courageux, sincère, qui rend l'ame féconde, qui la fait profiter des grands exemples, & la porte souvent au-dessus de ce qu'elle admire; & que celle-là au-contraire est un mouvement violent, & comme un aveu

con-

contraint du mérite qui est hors d'elle, qu'elle va même jusqu'à nier la Vertu dans les sujets où elle existe, ou qui forcée de la reconnoître, lui refuse les éloges ou lui envie les récompenses; une Passion stérile qui laisse l'homme dans l'état où elle le trouve; qui le remplit de lui-même, de l'idée de sa réputation; qui le rend froid & sec sur les actions ou sur les ouvrages d'autrui; qui fait qu'il s'étonne de voir dans le monde d'autres talens que les siens, ou d'autres hommes avec les mêmes talens dont il se pique. Vice honteux, & qui par son excès rentre toujours dans la vanité & dans la présumption; & ne persuade pas tant à celui qui en est blessé, qu'il a plus d'esprit & de mérite que les autres, qu'il lui fait croire qu'il a lui seul de l'esprit & du mérite.

* L'émulation & la jalousie ne se rencontrent guères que dans les personnes de même Art, de mêmes talens, & de même condition. Les plus vils Artisans sont les plus sujets à la jalousie. Ceux qui font profession des Arts Libéraux ou des Belles-Lettres, les Peintres, les Musiciens, les Orateurs, les Poé-

De l'Homme. Poètes, tous ceux qui se mêlent d'écrire ne devroient être capables que d'émulation.

Toute jalousie n'est point exempte de quelque forte d'envie, & souvent même ces deux passions se confondent. L'envie au-contraire est quelquefois séparée de la jalousie, comme est celle qu'excitent dans notre ame les conditions fort élevées au-dessus de la nôtre, les grandes fortunes, la faveur, le Ministère.

L'envie & la haine s'unissent toujours, & se fortifient l'une l'autre dans un même sujet : & elles ne sont reconnoissables entre elles, qu'en ce que l'une s'attache à la personne, l'autre à l'état & à la condition.

Un homme d'esprit n'est point jaloux d'un Ouvrier qui a travaillé une bonne épée, ou d'un Statuaire qui vient d'achever une belle figure. Il fait qu'il y a dans ces Arts des règles & une méthode qu'on ne devine point; qu'il y a des outils à manier dont il ne connoît ni l'usage, ni le nom, ni la figure; & il lui suffit de penser qu'il n'a point fait l'apprentissage d'un certain métier, pour se consoler de n'y être point maître. Il peut au-contrai-

re être susceptible d'envie & même de
 jalousie contre un Ministre & contre
 ceux qui gouvernent, comme si la
 Raison & le Bon-Sens qui lui sont com-
 muns avec eux, étoient les seuls in-
 strumens qui servent à régir un Etat
 & à présider aux Affaires publiques; &
 qu'ils dussent suppléer aux règles, aux
 préceptes, à l'expérience.

CHAP.
 XI.

* On voit peu d'esprits entière-
 ment lourds & stupides: on en voit
 encore moins qui soient sublimes &
 transcendans. Le commun des hom-
 mes nâge entre ces deux extrémités:
 l'intervalle est rempli par un grand
 nombre de talens ordinaires, mais qui
 font d'un grand usage, servent à la
 République, & renferment en soi l'u-
 tile & l'agréable, comme le Commer-
 ce, les Finances, le détail des Armées,
 la Navigation, les Arts, les Métiers,
 l'heureuse mémoire, l'esprit du jeu,
 celui de la société & de la conversa-
 tion.

* Tout l'esprit qui est au monde,
 est inutile à celui qui n'en a point: il
 n'a aucunes vues, & il est incapable
 de profiter de celles d'autrui.

* Le premier degré dans l'homme

De l'Homme. après la Raïson, ce seroit de sentir qu'il l'a perdue: la folie même est incompatible avec cette connoissance. De-même, ce qu'il y auroit en nous de meilleur après l'esprit, ce seroit de connoître qu'il nous manque: par-là on seroit l'impossible, on sauroit sans esprit n'être pas un sot, ni un fat, ni un impertinent.

* Un homme qui n'a de l'esprit que dans une certaine médiocrité, est sérieux & tout d'une pièce; il ne rit point, il ne badine jamais, il ne tire aucun fruit de la bagatelle: aussi incapable de s'élever aux grandes choses, que de s'accommoder même par relâchement des plus petites, il fait à peine jouer avec ses enfans.

* Tout le monde dit d'un fat qu'il est un fat, personne n'ose le lui dire à lui-même: il meurt sans le savoir, & sans que personne se soit vengé.

* Quelle mesintelligence entre l'esprit & le cœur! Le Philosophe vit mal avec tous ses préceptes, & le Politique rempli de vues & de réflexions ne fait pas se gouverner.

■ L'esprit s'use comme toutes choses; les Sciences sont ses alimens, elles

les le nourrissent & le consomment.

* Les petits sont quelquefois chargés de mille vertus inutiles: ils n'ont pas de quoi les mettre en œuvre.

* Il se trouve des hommes qui soutiennent facilement le poids de la faveur & de l'autorité, qui se familiarisent avec leur propre grandeur, & à qui la tête ne tourne point dans les postes les plus élevés. Ceux au-contraire que la fortune aveugle sans choix & sans discernement a comme accablés de ses bienfaits, en jouissent avec orgueil & sans modération: leurs yeux, leur démarche, leur ton de voix & leur accès marquent longtems en eux l'admiration où ils sont d'eux-mêmes, & de se voir si éminens; & ils deviennent si farouches, que leur chûte seule peut les apprivoiser.

* Un homme haut & robuste, qui a une poitrine large & de larges épaules, porte légèrement & de bonne grace un lourd fardeau, il lui reste encore un bras de libre; un nain seroit écrasé de la moitié de sa charge: ainsi les Postes éminens rendent les grands hommes encore plus grands, & les petits beaucoup plus petits.

De l'Homme. * Il y a des gens qui gagnent à être extraordinaires: ils voguent, ils cinglent dans une mer où les autres échouent & se brisent: ils parviennent, en blessant toutes les règles de parvenir: ils tirent de leur irrégularité & de leur folie tous les fruits d'une sagesse la plus consommée: hommes dévoués à d'autres hommes, aux Rois à qui ils ont sacrifié, en qui ils ont placé leurs dernières espérances, ils ne les servent point, mais ils les amusent: les personnes de mérite & de service sont utiles aux Rois, ceux-ci leur sont nécessaires, ils blanchissent auprès d'eux dans la pratique des bons-mots, qui leur tiennent lieu d'exploits dont ils attendent la récompense: ils s'attirent à force d'être plaisans, des emplois graves, & s'élèvent par un continuel enjouement jusqu'aux sérieux des Dignités: ils finissent enfin, & rencontrent inopinément un avenir qu'ils n'ont ni craint ni espéré. Ce qui reste d'eux sur la Terre, c'est l'exemple de leur fortune, fatal à ceux qui voudroient le suivre.

* On exigeroit de certains personnages qui ont une fois été capables d'une
ne

ne action noble, héroïque, & qui a été vue de toute la Terre, que sans paroître comme épuisés par un si grand effort, ils eussent du-moins dans le reste de leur vie cette conduite sage & judicieuse qui se remarque même dans les hommes ordinaires, qu'ils ne tombassent point dans des petiteffes indignes de la haute réputation qu'ils avoient acquise; que se mêlant moins dans le peuple, & ne lui laissant pas le loisir de les voir de près, ils ne le fissent point passer de la curiosité & de l'admiration à l'indifférence, & peut-être au mépris.

* Il coûte moins à certains hommes de s'enrichir de mille vertus, que de se corriger d'un seul défaut: ils sont même si malheureux, que ce vice est souvent celui qui convenoit le moins à leur état, & qui pouvoit leur donner dans le monde plus de ridicule: il affoiblit l'éclat de leurs grandes qualités, empêche qu'ils ne soient des hommes parfaits, & que leur réputation ne soit entière. On ne leur demande point qu'ils soient plus éclairés & plus amis de l'ordre & de la discipline, plus fidèles à leurs devoirs, plus zélés pour

*De le Bien-public, plus graves: on veut
l'Homme.* seulement qu'ils ne soient point amoureux.

Quelques hommes dans le cours de leur vie sont si différens d'eux-mêmes par le cœur & par l'esprit, qu'on est sûr de se méprendre, si l'on en juge seulement par ce qui a paru d'eux dans leur première jeunesse. Tels étoient pieux, sages, savans, qui par cette mollesse inséparable d'une trop riante fortune ne le sont plus. On en fait d'autres qui ont commencé leur vie par les plaisirs, & qui ont mis ce qu'ils avoient d'esprit à les connoître, que les disgraces ensuite ont rendu religieux, sages, tempérans. Ces derniers sont pour l'ordinaire de grands sujets, & sur qui l'on peut faire beaucoup de fond: ils ont une probité éprouvée par la patience & par l'adversité: ils entent sur cette extrême politesse que le commerce des femmes leur a donnée, & dont ils ne se défont jamais, un esprit de règle, de réflexion, & quelquefois une haute capacité, qu'ils doivent à la chambre & au loisir d'une mauvaise fortune.

Tout

Tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls: de-là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médifance, l'envie, l'oubli de foi-même & de Dieu.

CHAP.
XI.

* L'homme semble quelquefois ne se suffire pas à foi-même: les ténèbres, la solitude le troublent, le jettent dans des craintes frivoles, & dans de vaines terreurs: le moindre mal alors qui puisse lui arriver, est de s'ennuyer.

L'ennui est entré dans le monde par la paresse, elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des plaisirs, du jeu, de la société. Celui qui aime le travail, a assez de foi-même.

* La plupart des hommes emploient la première partie de leur vie à rendre l'autre misérable.

* Il y a des Ouvrages qui commencent par A & finissent par Z: le bon, le mauvais, le pire, tout y entre, rien en un certain genre n'est oublié. Quelle recherche, quelle affectation dans ces Ouvrages! On les appelle des jeux d'esprit. De-même il y a un jeu dans la conduite: on a commencé, il faut finir, on veut fournir toute la carrière.

De l'Homme. Il seroit mieux ou de changer ou de suspendre: mais il est plus rare & plus difficile de poursuivre: on poursuit, on s'anime par les contradictions, la vanité soutient, supplée à la Raison qui cède & qui se défiste: on porte ce raffinement jusques dans les actions les plus vertueuses, dans celles même où il entre de la Religion.

* Il n'y a que nos devoirs qui nous coûtent, parce que leur pratique ne regardant que les choses que nous sommes étroitement obligés de faire, elle n'est pas suivie de grands éloges, qui est tout ce qui nous excite aux actions louables, & qui nous soutient dans nos entreprises. N** aime une piété factieuse qui lui attire l'intendance des besoins des pauvres, le rend dépositaire de leur patrimoine, & fait de sa maison un dépôt public où se font les distributions: les gens à petits collets, & les *Sœurs grises* y ont une libre entrée: toute une ville voit ses aumônes, & les publie: qui pourroit douter qu'il soit homme de bien, si ce n'est peut-être ses créanciers?

* *Géronte* meurt de caducité, & sans avoir fait ce testament qu'il projettoit de-

depuis trente années : dix têtes viennent *ab intestat* partager sa succession. Il ne vivoit depuis longtems que par les soins d'*Astérie* sa femme, qui jeune encore s'étoit dévouée à sa personne, ne le perdoit pas de vue, secouroit sa vieilleffe, & lui a enfin fermé les yeux. Il ne lui laisse pas assez de bien pour pouvoir se passer pour vivre d'un autre vieillard.

* Laisser perdre Charges & Bénéfices plutôt que de vendre, ou de résigner même dans son extrême vieilleffe, c'est se persuader qu'on n'est pas du nombre de ceux qui meurent; ou si l'on croit que l'on peut mourir, c'est s'aimer soi-même & n'aimer que soi.

* *Fausste* est un dissolu, un prodigue, un libertin, un ingrat, un emporté, qu'*Aurèle* son oncle n'a pu haïr ni deshérer.

Frontin neveu d'*Aurèle*, après vingt années d'une probité connue, & d'une complaisance aveugle pour ce vieillard, ne l'a pu fléchir en sa faveur, & ne tire de sa dépouille qu'une légère pension que *Fausste* unique légataire lui doit payer.

* Les haines sont si longues & si

D: opiniâtrées, que le plus grand signe de
P. Homme. mort dans un homme malade, c'est la
 réconciliation.

* On s'insinue auprès de tous les hommes, ou en les flattant dans les passions qui occupent leur ame, ou en compatissant aux infirmités qui affligent leur corps. En cela seul consistent les soins que l'on peut leur rendre : de-là vient que celui qui se porte bien, & qui desire peu de choses, est moins facile à gouverner.

* La mollesse & la volupté naissent avec l'homme, & ne finissent qu'avec lui : ni les heureux, ni les tristes évènements ne l'en peuvent séparer : c'est pour lui ou le fruit de la bonne fortune, ou un dédommagement de la mauvaise.

* C'est une grande difformité dans la nature qu'un vieillard amoureux.

* Peu de gens se souviennent d'avoir été jeunes, & combien il leur étoit difficile d'être chastes & tempérans. La première chose qui arrive aux hommes après avoir renoncé aux plaisirs, ou par bienséance, ou par lassitude, ou par régime, c'est de les condamner dans les autres. Il entre dans cette conduite une sorte d'attache-

chement pour les choses mêmes que l'on vient de quitter : on aimeroit qu'un bien qui n'est plus pour nous , ne fût plus aussi pour le reste du monde : c'est un sentiment de jalousie.

CHAP.
XI.

* Ce n'est pas le besoin d'argent où les vieillards peuvent appréhender de tomber un jour , qui les rend avarés , car il y en a de tels qui ont de si grands fonds qu'ils ne peuvent guères avoir cette inquiétude : & d'ailleurs , comment pourroient-ils craindre de manquer dans leur caducité des commodités de la vie , puisqu'ils s'en privent eux-mêmes volontairement pour satisfaire à leur avarice ? Ce n'est point aussi l'envie de laisser de plus grandes richesses à leurs enfans , car il n'est pas naturel d'aimer quelque autre chose plus que soi-même , outre qu'il se trouve des avarés qui n'ont point d'héritiers. Ce vice est plutôt l'effet de l'âge & de la complexion des vieillards , qui s'y abandonnent aussi naturellement , qu'ils suivoient leurs plaisirs dans leur jeunesse , ou leur ambition dans l'âge viril : il ne faut ni vigueur , ni jeunesse , ni santé pour être avare : on n'a aussi aucun besoin de s'empresser , ou de se

De donner le moindre mouvement pour
 l'Homme. épargner ses revenus : il faut laisser
 seulement son bien dans ses coffres ,
 & se priver de tout. Cela est commo-
 de aux vieillards . à qui il faut une pas-
 sion, parce qu'ils sont hommes.

* Il y a des gens qui sont mal lo-
 gés , mal couchés, mal habillés , &
 plus mal nourris , qui essuyent les ri-
 gueurs des saisons, qui se privent eux-
 mêmes de la société des hommes , &
 passent leurs jours dans la solitude, qui
 souffrent du présent , du passé & de
 l'avenir , dont la vie est comme une
 pénitence continuelle , & qui ont ain-
 si trouvé le secret d'aller à leur perte
 par le chemin le plus pénible : ce sont
 les avares.

* Le souvenir de la jeunesse est
 tendre dans les vieillards. Ils aiment
 les lieux où ils l'ont passée : les per-
 sonnes qu'ils ont commencé de con-
 noître dans ce tems , leur sont ché-
 res : ils affectent quelques mots du
 premier langage qu'ils ont parlé : ils
 tiennent pour l'ancienne manière de
 chanter , & pour la vieille danse : ils
 vantent les modes qui régnoient a-
 lors dans les habits , les meubles &
 les

les équipages : ils ne peuvent encore desapprouver des choses qui servoient à leurs passions, qui étoient si utiles à leurs plaisirs, & qui en rappellent la mémoire. Comment pourroient-ils leur préférer de nouveaux usages, & des modes toutes récentes où ils n'ont aucune part, dont ils n'espèrent rien, que les jeunes-gens ont faites, & dont ils tirent à leur tour de si grands avantages contre la vieillesse?

* Une trop grande négligence, comme une excessive parure dans les vieillards, multiplient leurs rides, & font mieux voir leur caducité.

* Un vieillard est fier, dédaigneux, & d'un commerce difficile, s'il n'a beaucoup d'esprit.

* Un vieillard qui a vécu à la Cour, qui a un grand sens & une mémoire fidèle, est un trésor inestimable : il est plein de faits & de maximes, on y trouve l'histoire du siècle, revêtue de circonstances très-curieuses, & qui ne se lisent nulle part : on y apprend des règles pour la conduite & pour les mœurs, qui sont toujours sûres, parce qu'elles sont fondées sur l'expérience.

De l'Homme. * Les jeunes - gens à cause des passions qui les amusent, s'accoutument mieux de la solitude que les vieillards.

* *Phidippe* déjà vieux raffine sur la propreté & sur la mollesse, il passe aux petites délicatesses: il s'est fait un Art du boire, du manger, du repos & de l'exercice. Les petites règles qu'il s'est prescrites, & qui tendent toutes aux aises de sa personne, il les observe avec scrupule, & ne les rompt pas pour une maîtresse, si le régime lui avoit permis d'en retenir. Il s'est accablé de superfluités, que l'habitude enfin lui rend nécessaires. Il double ainsi & renforce les liens qui l'attachent à la vie; & il veut employer ce qui lui en reste, à en rendre la perte plus douloureuse: n'appréhendoit-il pas assez de mourir?

* *Gnathon* ne vit que pour soi, & tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étoient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres: il oublie que le repas est pour lui & pour toute la compagnie, il se rend maître du plat, & fait son

son propre de chaque service : il ne s'attache à aucun des mets qu'il n'ait achevé d'essayer de tous, il voudroit pouvoir les favouer tous à la fois : il ne se sert à table que de ses mains, il manie les viandes, les remanie, dé-membre, déchire, & en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes : il ne leur épargne aucune de ces mal-proprietés dégoutantes, capables d'ô-ter l'appétit aux plus affamés : le jus & les fausses lui dégoutent du menton & de la barbe : s'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat & sur la nappe, on le suit à la trace : il mange haut & avec grand bruit, il roule les yeux en mangeant, la table est pour lui un ratelier : il écure ses dents, & il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement, & ne souffre pas d'être plus pressé au Sermon ou au Théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carosse que les places du fond qui lui conviennent : dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit & tombe en foiblesse. S'il fait un vo-

yage

De l'Homme. yage avec plusieurs , il les prévient dans les hôtelleries , & il fait toujours se conserver le meilleur lit dans la meilleure chambre ; il tourne tout à son usage : ses valets , ceux d'autrui courent dans le même tems pour son service : tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre , hardes , équipages : il embarrasse tout le monde , ne se contraint pour personne , ne plaint personne , ne connoît de maux que les siens , que sa réplétion & sa bile ; ne pleure point la mort des autres , n'appréhende que la sienne , qu'il rachetteroit volontiers de l'extinction du Genre-humain.

* *Cliton* n'a jamais eu en toute sa vie que deux affaires , qui est de dîner & de souper , il ne semble né que pour la digestion : il n'a de-même qu'un entretien , il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé , il dit combien il y a eu de potages , & quels potages : il place ensuite le rôti & les entremets , il se souvient exactement de quels plats on a relevé le premier service , il n'oublie pas les *bors-d'œuvre* , le fruit & les assiettes : il nomme tous les vins & tou-

toutes les liqueurs dont il a bu, il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre, & il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point: il a sur-tout un palais sûr, qui ne prend point le change; & il ne s'est jamais vu exposé à l'horrible inconvénient de manger un mauvais ragoût, ou de boire d'un vin médiocre. C'est un personnage illustre dans son genre, & qui a porté le talent de se bien nourrir jusqu'où il pouvoit aller; on ne reverra plus un homme qui mange tant & qui mange si bien: aussi est-il l'arbitre des bons morceaux, & il n'est guères permis d'avoir du goût pour ce qu'il désapprouve. Mais il n'est plus, il s'est fait du-moins porter à table jusqu'au dernier soupir: il donnoit à manger le jour qu'il est mort. Quelque part qu'il soit, il mange; & s'il revient au monde, c'est pour manger.

* *Ruffin* commence à grisonner, mais il est sain, il a un visage frais & un œil vif qui lui promettent encore vingt années de vie; il est gai, *jovial*, familier, indifférent; il rit de tout son cœur, & il rit tout seul & sans sujet. Il est content de soi, des siens, de sa
pe-

De petite fortune, il dit qu'il est heureux.
 l'Homme. Il perd son fils unique, jeune-homme de grande espérance, & qui pouvoit un jour être l'honneur de sa famille; il remet sur d'autres le soin de le pleurer; il dit, *Mon fils est mort, cela fera mourir sa mère*; & il est consolé. Il n'a point de passions, il n'a ni amis ni ennemis, personne ne l'embarresse, tout le monde lui convient, tout lui est propre; il parle à celui qu'il voit une première fois, avec la même liberté, & la même confiance, qu'à ceux qu'il appelle de vieux amis, & bientôt il lui fait part de ses *quolibets* & de ses *historiettes*: on l'aborde, on le quitte sans qu'il y fasse attention; & le même conte qu'il a commencé de faire à quelqu'un, il l'achève à celui qui prend sa place.

* N * * est moins affoibli par l'âge que par la maladie, car il ne passe point soixante-huit ans; mais il a la goutte. & il est sujet à une colique néphrétique, il a le visage décharné, le teint verdâtre, & qui menace ruine: il fait marnier sa terre. & il compte que de quinze ans entiers il ne sera obligé

obligé de la fumer : il plante un jeune bois , & il espère qu'en moins de vingt années il lui donnera un beau couvert. Il fait bâtir dans la rue** une maison de pierre de taille , rafermie dans les encogiuures par des mains de fer , & dont il assure en touffant & avec une voix frêle & débile , qu'on ne verra jamais la fin : il se promène tous les jours dans ses ateliers sur le bras d'un valet qui le soulage , il montre à ses amis ce qu'il a fait , & il leur dit ce qu'il a dessein de faire. Ce n'est pas pour ses enfans qu'il bâtit , car il n'en a point ; ni pour ses héritiers , personnes viles , & qui se sont brouillées avec lui ; c'est pour lui seul , & il mourra demain.

* *Antagoras* a un visage trivial & populaire : un Suisse de Paroisse, ou le Saint de pierre qui orne le grand Autel , n'est pas mieux connu que lui de toute la multitude. Il parcourt le matin toutes les Chambres & tous les Greffes d'un Parlement , & le soir les rues & les carrefours d'une Ville : il plaide depuis quarante ans , plus proche de sortir de la vie que de sortir d'affaires. Il n'y a point eu au Palais depuis tout ce tems
de

De l'Homme. de Causes célèbres, ou de Procédures longues & embrouillées où il (1) n'ait du-moins intervenu: auffi a-t-il un nom fait pour remplir la bouche de l'Avocat, & qui s'accorde avec le Demandeur ou le Défendeur, comme le substantif & l'adjectif. Parent de tous, & haï de tous, il n'y a guéres de famille dont il ne se plaigne, & qui ne se plaignent de lui: appliqué fucceffivement à faifir une Terre, à s'opposer au Sceau, à fe servir d'un *Committimus*, ou à mettre un Arrêt à exécution, outre qu'il affifte chaque jour à quelque affemblée de créanciers, par-tout Syndic de directions, & perdant à toutes les banque-routes, il a des heures de refte pour fes visites: vieux meuble de ruelle où il parle procès & dit des nouvelles. Vous l'avez laiffé dans une maifon au Marais, vous le retrouvez au grand Fauxbourg, où il vous a prévenu. & où déjà il reedit fes nouvelles & fon procès. Si vous plaidez vous-même, & que vous alliez le lendemain à la pointe

(1) Si je ne me trompe, il est plus selon l'usage de dire, *Ne soit intervenu*, que *n'ait intervenu*.

te du jour chez l'un de vos Juges pour lesolliciter, le Juge attend pour vous donner audience qu'Antagoras soit expédié.

* Tels hommes passent une longue vie à se défendre des uns & à nuire aux autres ; & ils meurent consumés de vieillesse, après avoir causé autant de maux qu'ils en ont soufferts.

* Il faut des saisies de terre, & des enlèvemens de meubles, des prisons & des suplices, je l'avoue : mais justice, loix, & besoins à part, ce m'est une chose toujours nouvelle de contempler avec quelle férocité les hommes traitent d'autres hommes.

* On voit certains animaux farouches, des mâles & des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, & tout brûlés du Soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent, & qu'ils remuent avec une opiniâreté invincible : ils ont comme une voix articulée ; & quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, & en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau & de racine : ils épargnent aux autres hommes la peine

*De
l'Homme.*

ne de semer , de labourer & de recueillir pour vivre ; & méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

* *Dom Fernand* dans sa Province est oisif , ignorant , médisant , querelleur , fourbe , intempérant , impertinent , mais il tire l'épée contre ses voisins , & pour un rien il expose sa vie : il a tué des hommes , il sera tué.

* Le Noble de Province inutile à sa patrie , à sa famille , & à lui-même , souvent sans toit , sans habits , & sans aucun mérite , répète dix fois le jour qu'il est Gentilhomme , traite les fourrures & les mortiers de bourgeoisie : occupé toute sa vie de ses parchemins & de ses titres , qu'il ne changeroit pas contre les masses d'un Chancelier.

* Il se fait généralement dans tous les hommes des combinaisons infinies de la puissance , de la faveur , du génie , des richesses , des dignités , de la noblesse , de la force , de l'industrie , de la capacité , de la vertu , du vice , de la foiblesse , de la stupidité , de la pauvreté , de l'impuissance , de la roture , & de la bassesse. Ces choses mê-
lées

lées ensemble en mille manières différentes, & compensées l'une par l'autre en divers sujets, forment aussi les divers états & les différentes conditions. Les hommes d'ailleurs, qui tous savent le fort & le foible les uns des autres, agissent aussi réciproquement comme ils croient le devoir faire, connoissent ceux qui leur sont égaux, sentent la supériorité que quelques-uns ont sur eux, & celle qu'ils ont sur quelques autres; & de là naissent entr'eux ou la familiarité, ou le respect & la déférence, ou la fierté & le mépris. De cette source vient que dans les endroits publics, & où le monde se rassemble, on se trouve à tous momens entre celui que l'on cherche à aborder ou à saluer, & cet autre que l'on feint de ne pas connoître, & dont on veut encore moins se laisser joindre, que l'on se fait honneur de l'un, & qu'on a honte de l'autre; qu'il arrive même que celui dont vous vous faites honneur, & que vous voulez retenir, est celui aussi qui est embarrassé de vous, & qui vous quitte; & que le même est souvent celui qui rougit d'autrui & dont on rougit, qui dédaigne ici, & qui là est dédaigné.

De l'Homme. gné. Il est encore assez ordinaire de mépriser qui nous méprise: quelle misère! Et puisqu'il est vrai que dans un si étrange commerce, ce que l'on pense gagner d'un côté, on le perd de l'autre, ne reviendrait-il pas au même de renoncer à toute hauteur & à toute fierté, qui convient si peu aux foibles hommes, & de composer ensemble de se traiter tous avec une mutuelle bonté, qui avec l'avantage de n'être jamais mortifiés, nous procureroit un aussi grand bien que celui de ne mortifier personne?

* Bien loin de s'effrayer, ou de rougir même du nom de Philosophe, il n'y a personne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de Philosophie (a). Elle convient à tout le monde: la pratique en est utile à tous les âges, à tous les sexes, & à toutes les conditions: elle nous console du bonheur d'autrui, des indignes préférences, des mauvais succès, du déclin de nos forces ou de notre beauté: elle nous arme contre la pauvreté, la vieillesse,
la

(a) On ne peut plus entendre que celle qui est dépendante de la Religion Chrétienne.

la maladie, & la mort, contre les fots & les mauvais railleurs: elle nous fait vivre sans une femme; ou nous fait supporter celle avec qui nous vivons.

CHAP.
XI.

* Les hommes en un même jour ouvrent leur ame à de petites joies, & se laissent dominer par de petits chagrins: rien n'est plus inégal & moins suivi, que ce qui se passe en si peu de tems dans leur cœur & dans leur esprit. Le remède à ce mal est de n'estimer les choses du monde précisément que ce qu'elles valent.

* Il est aussi difficile de trouver un homme vain qui se croye assez heureux, qu'un homme modeste qui se croye trop malheureux.

* Le destin du Vigneron, du Soldat & du Tailleur de pierre m'empêche de m'estimer malheureux, par la fortune des Princes ou des Ministres qui me manque.

* Il n'y a pour l'homme qu'un vrai malheur, qui est de se trouver en faute, & d'avoir quelque chose à se reprocher.

* La plupart des hommes pour arriver à leurs fins, sont plus capables

De l'Homme. d'un grand effort, que d'une longue persévérance. Leur paresse ou leur inconstance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencemens. Ils se laissent souvent devancer par d'autres qui sont partis après eux, & qui marchent lentement, mais constamment.

* J'ose presque assurer que les hommes savent encore mieux prendre des mesures que les suivre, résoudre ce qu'il faut faire & ce qu'il faut dire, que de faire ou de dire ce qu'il faut. On se propose fermement dans une affaire qu'on négocie, de taire une certaine chose; & ensuite, ou par passion, ou par une intempérance de langue, ou dans la chaleur de l'entretien, c'est la première qui échappe.

* Les hommes agissent mollement dans les choses qui sont de leur devoir, pendant qu'ils se font un mérite, ou plutôt une vanité de s'empres- ser pour celles qui leur sont étrangères, & qui ne conviennent ni à leur état, ni à leur caractère.

* La différence d'un homme qui se revêt d'un caractère étranger à lui-même,

me, quand il rentre dans le sien, est celle d'un masque à un visage.

CHAP.
XI.

* *Téléphe* a de l'esprit, mais dix fois moins, de compte fait, qu'il ne présume d'en avoir: il est donc dans ce qu'il dit, dans ce qu'il fait, dans ce qu'il médite & ce qu'il projette, dix fois au-delà de ce qu'il a d'esprit; il n'est donc jamais dans ce qu'il a de force & d'étendue: ce raisonnement est juste. Il a comme une barrière qui le ferme, & qui devrait l'avertir de s'arrêter en-deçà; mais il passe outre, il se jette hors de sa sphère, il trouve lui-même son endroit foible, & se montre par cet endroit: il parle de ce qu'il ne fait point, ou de ce qu'il fait mal: il entreprend au-dessus de son pouvoir, il desire au-delà de sa portée: il s'égalé à ce qu'il y a de meilleur en tout genre: il a du bon & du louable qu'il ofusque par l'affectation du grand ou du merveilleux. On voit clairement ce qu'il n'est pas, & il faut deviner ce qu'il est en effet. C'est un homme qui ne se mesure point, qui ne se connoît point: son caractère est de ne savoir pas se renfermer dans celui qui lui est propre, & qui est le sien.

De l'Homme. * L'homme du meilleur esprit est inégal, il souffre des accroissemens & des diminutions, il entre en verve, mais il en sort: alors s'il est sage, il parle peu, il n'écrit point, il ne cherche point à imaginer ni à plaîre. Chante-t-on avec un rhume? Ne faut-il pas attendre que la voix revienne?

Le sot est *Automate*; il est machine, il est ressort, le poids l'emporte, le fait mouvoir, le fait tourner, & toujours, & dans le même sens, & avec la même égalité: il est uniforme, il ne se dément point: qui l'a vu une fois, l'a vu dans tous les instans & dans toutes les périodes de sa vie, c'est tout au plus le bœuf qui meugle, ou le merle qui sifle: il est fixé & déterminé par sa nature, & j'ose dire par son espèce: ce qui paroît le moins en lui, c'est son ame, elle n'agit point, elle ne s'exerce point, elle se repose.

* Le sot ne meurt point, ou, si cela lui arrive selon notre manière de parler, il est vrai de dire qu'il gagne à mourir, & que dans ce moment où les autres meurent, il commence à vivre. Son ame alors pense, raisonne,

ne, infère, conclut, juge, prévoit, fait précisément tout ce qu'elle ne faisoit point : elle se trouve dégagée d'une masse de chair, où elle étoit comme ensévelie sans fonction, sans mouvement, sans aucun du-moins qui fût digne d'elle : je dirois presque qu'elle rougit de son propre corps, & des organes brutes & imparfaits, auxquels elle s'est vue attachée si long-tems, & dont elle n'a pu faire qu'un sot ou qu'un stupide (2) : elle va d'égal avec les grandes ames, avec celles qui font les bonnes têtes ou les hommes d'esprit. L'ame d'*Alain* ne se démêle plus d'avec celles du grand CONDE', de RICHELIEU, de PASCAL, & de LINGENDES.

CHAP.
XI.

* La fausse délicatesse dans les actions

(2) Pure hypothèse, qu'on ne sauroit prouver, & à laquelle on peut opposer celle qui lui est directement contraire. Sur ces deux Propositions contradictoires, il n'appartient pas à l'homme de rien décider positivement; mais la dernière pourroit paroître à bien des gens un peu plus vraisemblable que la première, quoique ce degré de vraisemblance ne suffise pas pour fonder une opinion. Il n'est pas difficile de deviner quelle est la cause de notre ignorance sur cet article.

De l'Homme. tions libres, dans les mœurs ou dans la conduite, n'est pas ainsi nommée, parce qu'elle est feinte, mais parce qu'en effet elle s'exerce sur des choses & en des occasions qui n'en méritent point. La fausse délicatesse de goût & de complexion n'est telle au-contraire, que parce qu'elle est feinte ou affectée: c'est *Emilie* qui crie de toute sa force sur un petit péril qui ne lui fait pas de peur: c'est une autre qui par mignardise pâlit à la vue d'une souris, ou qui veut aimer les violettes, & s'évanouir aux tubereuses.

* Qui oseroit se promettre de contenter les hommes? Un Prince, quelque bon & quelque puissant qu'il fût, voudroit-il l'entreprendre? qu'il l'essaye. Qu'il se fasse lui-même une affaire de leurs plaisirs: qu'il ouvre son Palais à ses Courtisans, qu'il les admette jusques dans son domestique; que dans des lieux dont la vue seule est un spectacle, il leur fasse voir d'autres spectacles, qu'il leur donne le choix des jeux, des concerts & de tous les rafraîchissemens, qu'il y ajoute une chère splendide & une entière liberté, qu'il entre avec eux en société des mêmes

mes amusemens; que le Grand-homme devienne aimable, & que le Héros soit humain & familier, il n'aura pas assez fait. Les hommes s'ennuyent enfin des mêmes choses qui les ont charmés dans leurs commencemens, ils déserteront *la table des Dieux*; & le *Nectar* avec le tems leur devient insipide. Ils n'hésitent pas de critiquer des choses qui sont parfaites, il y entre de la vanité & une mauvaise délicatesse: leur goût, si on les en croit, est encore au-delà de toute l'affectation qu'on auroit à les satisfaire, & d'une dépense toute royale que l'on feroit pour y réussir; il s'y mêle de la malignité, qui va jusqu'à vouloir affoiblir dans les autres la joie qu'ils auroient de les rendre contens. Ces mêmes gens, pour l'ordinaire si flatteurs & si complaisans, peuvent se démentir; quelquefois on ne les reconnoît plus, & l'on voit l'homme jusques dans le Courtisan.

* L'affectation dans le geste, dans le parler, & dans les manières, est souvent une suite de l'oïveté, ou de l'indifférence; & il semble qu'un grand attachement ou de sérieuses

De affaires jettent l'homme dans son naturel.
l'Homme.

* Les hommes n'ont point de caractères, ou s'ils en ont, c'est celui de n'en avoir aucun qui soit suivi, qui ne se démente point, & où ils soient reconnoissables. Ils souffrent beaucoup à être toujours les mêmes; à persévérer dans la règle ou dans le désordre; & s'ils se délassent quelquefois d'une vertu par une autre vertu, ils se dégoûtent plus souvent d'un vice par un autre vice: ils ont des passions contraires, & des foibles qui se contredisent. Il leur coûte moins de joindre les extrémités, que d'avoir une conduite dont une partie naisse de l'autre: ennemis de la modération, ils outrent toutes choses, les bonnes & les mauvaises, dont ne pouvant ensuite supporter l'excès, ils l'adoucissent par le changement. *Adraste* étoit si corrompu & si libertin, qu'il lui a été moins difficile de suivre la mode & de se faire dévot: il lui eût coûté davantage d'être homme de bien.

* D'où vient que les mêmes hommes qui ont un flegme tout prêt pour recevoir indifféremment les plus grands dé-

désastres, s'échappent, & ont une bile intarissable sur les plus petits inconvéniens. Ce n'est pas sagesse en eux qu'une telle conduite, car la vertu est égale & ne se dément point: c'est donc un vice, & quel autre que la vanité qui ne se réveille & ne se recherche que dans les événemens où il y a de quoi faire parler le monde, & beaucoup à gagner pour elle, mais qui se néglige sur tout le reste?

* On se repent rarement de parler peu, très-souvent de trop parler: maxime usée & triviale, que tout le monde fait, & que tout le monde ne pratique pas.

C'est se venger contre soi-même, & donner un trop grand avantage à ses ennemis, que de leur imputer des choses qui ne sont pas vraies, & de mentir pour les décrier.

* Si l'homme savoit rougir de soi, quels crimes non seulement cachés, mais publics & connus ne s'épargneroit-il pas?

* Si certains hommes ne vont pas dans le bien jusqu'où ils pourroient aller, c'est par le vice de leur première instruction.

De
l'Homme.

* Il y a dans quelques hommes une certaine médiocrité d'esprit qui contribue à les rendre sages.

* Il faut aux enfans les verges & la férule : il faut aux hommes faits une couronne , un sceptre , un mortier , des fourrures , des faisceaux , des tymbales , des hoquetons. La Raison & la Justice dénuées de tous leurs ornemens , ni ne persuadent ni n'intimident. L'homme qui est esprit , se méne par les yeux & les oreilles.

* *Timon* ou le Misantrope peut avoir l'ame austère & farouche , mais extérieurement il est civil & cérémonieux : il ne s'échappe pas , il ne s'apprivoise pas avec les hommes ; au- contraire il les traite honnêtement & sérieusement , il emploie à leur égard tout ce qui peut éloigner leur familiarité ; il ne veut pas les mieux connoître ni s'en faire des amis , semblable en ce sens à une femme qui est en visite chez une autre femme.

* La Raison tient de la Vérité , elle est une : on n'y arrive que par un chemin , & l'on s'en écarte par mille. L'étude de la sagesse a moins d'étendue , que celle que l'on feroit des
fots

fots & des impertinens. Celui qui n'a vu que des hommes polis & raisonnables, ou ne connoît pas l'homme, ou ne le connoît qu'à demi: quelque diversité qui se trouve dans les complexions ou dans les mœurs, le commerce du monde & la politesse, donnent les mêmes apparences, font qu'on se ressemble les uns aux autres par des dehors qui plaîsent réciproquement, qui semblent communs à tous, & qui font croire qu'il n'y a rien ailleurs qui ne s'y rapporte. Celui au-contraire qui se jette dans le peuple ou dans la Province, y fait bientôt, s'il a des yeux, d'étranges découvertes, y voit des choses qui lui sont nouvelles, dont il ne se doutoit pas, dont il ne pouvoit avoir le moindre soupçon: il avance par ces expériences continuelles dans la connoissance de l'humanité, calcule presque en combien de manières différentes l'homme peut être insupportable.

* Après avoir mûrement approfondi les hommes, & connu le faux de leurs pensées, de leurs sentimens, de leurs goûts & de leurs affections, on est réduit à dire, qu'il y a moins à per-

De dre pour eux par l'inconstance que par
l'Homme. l'opiniâtreté.

* Combien d'ames foibles, molles & indifférentes, sans de grands défauts, & qui puissent fournir à la satire ! Combien de sortes de ridicules répandus parmi les hommes, mais qui par leur singularité ne tirent point à conséquence, & ne sont d'aucune ressource pour l'instruction & pour la morale ! Ce sont des vices uniques qui ne sont pas contagieux, & qui sont moins de l'humanité que de la personne.



CHAPITRE XII.

DES JUGEMENTS.

CHAP.
XII.

RIEN ne ressemble mieux à la vive persuasion, que le mauvais entêtement : delà les partis, les cabales ; les hérésies.

* On ne pense pas toujours constamment d'un même sujet : l'entêtement & le dégoût se suivent de près.

* Les

* Les grandes choses étonnent, & les petites rebutent; nous nous appri-voisons avec les unes & les autres par l'habitude. CHAP.
XII.

* Deux choses toutes contraires nous préviennent également, l'habitude & la nouveauté.

* Il n'y a rien de plus bas, & qui convienne mieux au peuple, que de parler en des termes magnifiques de ceux mêmes dont on pensoit très-mo-destement avant leur élévation.

* La faveur des Princes n'exclud pas le mérite, & ne le suppose pas aussi.

* Il est étonnant qu'avec tout l'orgueil dont nous sommes gonflés, & la haute opinion que nous avons de nous-mêmes & de la bonté de notre jugement, nous négligions de nous en servir pour prononcer sur le mérite des autres. La vogue, la faveur populaire, celle du Prince nous entraînent comme un torrent. Nous louons ce qui est loué, bien plus que ce qui est louable.

* Je ne fai s'il y a rien au monde qui coûte davantage à approuver & à louer, que ce qui est plus digne d'ap-

Des fugemens. probation & de louange; & si la vertu, le mérite, la beauté, les bonnes actions, les beaux ouvrages ont un effet plus naturel & plus sûr que l'envie, la jalousie & l'antipathie. Ce n'est pas d'un Saint dont un dévot (a) fait dire du bien, mais d'un autre dévot. Si une belle femme approuve la beauté d'une autre femme, on peut conclure qu'elle a mieux que ce qu'elle approuve. Si un Poëte loue les vers d'un autre Poëte, il y a à parier qu'ils sont mauvais & sans conséquence.

* Les hommes ne se goûtent qu'à peine les uns les autres, n'ont qu'une foible pente à s'approuver réciproquement: action, conduite, pensée, expression, rien ne plaît, rien ne contente. Ils substituent à la place de ce qu'on leur récite, de ce qu'on leur dit ou de ce qu'on leur lit, ce qu'ils auroient fait eux-mêmes en pareille conjoncture, ce qu'ils penseroient ou ce qu'ils écriroient sur un tel sujet, & ils sont si pleins de leurs idées qu'il n'y a plus de place pour celles d'autrui.

Le

(a) Faux dévot.

* Le commun des hommes est si enclin au dérèglement & à la bagatelle, & le monde est si plein d'exemples ou pernicioeux ou ridicules, que je croirois assez que l'esprit de singularité, s'il pouvoit avoir ses bornes, & ne pas aller trop loin, approcheroit fort de la droite Raïson & d'une conduite régulière.

* Il faut faire comme les autres : maxime suspecte, qui signifie presque toujours, il faut mal faire, dès qu'on l'étend au-delà de ces choses purement extérieures, qui n'ont point de suite, qui dépendent de l'usage, de la mode & des bienséances.

* Si les hommes sont hommes plutôt qu'ours & panthères, ils sont équitables : s'ils se font justice à eux-mêmes, & qu'ils la rendent aux autres, que deviennent les Loix, leur texte, & le prodigieux accablement de leurs Commentaires? Que devient le *pétitoire* & le *possessoire*, & tout ce qu'on appelle Jurisprudence? Où se réduisent même ceux qui doivent tout leur relief & toute leur enflure à l'autorité où ils sont établis de faire valoir ces mêmes Loix? Si ces mêmes hommes ont
de

*Des Ju-
gemens.*

de la droiture & de la sincérité, s'ils sont guéris de la prévention, où sont évanouies les disputes de l'École, la Scholastique, & les Controverses? S'ils sont tempérans, chastes & modérés, que leur sert le mystérieux jargon de la Médecine, & qui est une mine d'or pour ceux qui s'avisent de le parler: Légistes, Docteurs, Médecins, quelle chûte pour vous, si nous pouvions tous nous donner le mot de devenir sages!

De combien de grands-hommes dans les différens exercices de la Paix & de la Guerre, auroit-on dû se passer! A quel point de perfection & de raffinement n'a-t-on pas porté de certains Arts & de certaines Sciences qui ne devoient point être nécessaires, & qui sont dans le Monde comme des remèdes à tous les maux, dont notre malice est l'unique source!

Que de choses depuis VARRON, que Varron a ignorées! Ne nous suffiroit-il pas même de n'être savant que comme PLATON ou comme SOCRATE?

* Tel à un Sermon, à une Musique, ou dans une Gallerie de peintures

res a entendu à sa droite & à sa gauche, sur une chose précisément la même, des sentimens précisément opposés. Cela me feroit dire volontiers que l'on peut hasarder dans tout genre d'Ouvrages, d'y mettre le bon & le mauvais: le bon plaît aux uns, & le mauvais aux autres: on ne risque guères davantage d'y mettre le pire, il a ses partisans.

* Le Phœnix de la Poësie *Chantante* renaît de ses cendres, il a vu mourir & revivre sa réputation en un même jour. Ce Juge même si infallible & si ferme dans ses jugemens, le Public a varié sur son sujet; ou il se trompe, ou il s'est trompé: celui qui prononceroit aujourd'hui que Quinaut en un certain genre est mauvais Poëte, parleroit presque aussi mal que s'il eût dit il y a quelque tems, *il est bon Poëte*.

Mr. Quinaut.

* Chapelain étoit riche, & Corneille ne l'étoit pas: *la Pucelle* & *Rodogune* méritoient chacune une autre aventure. Ainsi l'on a toujours demandé pourquoi dans telle ou telle profession, celui-ci avoit fait fortune, & cet autre l'avoit manquée; & en cela les

*Des Ju-
gemens.* les hommes cherchent la raison de leurs propres caprices, qui dans les conjonctures pressantes de leurs affaires, de leurs plaisirs, de leur santé, & de leur vie, leur font souvent (1) laisser les meilleurs, & prendre les pires.

* La condition des Comédiens étoit infame chez les Romains, & honorable chez les Grecs. Qu'est-elle chez nous? On pense d'eux comme les Grecs.

* II

(1) Une Personne qui a beaucoup de pénétration & de goût, m'ayant indiqué cet endroit comme entièrement inexplicable, je crus qu'il y avoit ici une faute d'impression, & qu'il falloit mettre *laisser le meilleur, & prendre le pire*. Mais je n'ai pas été long-tems sans m'appercevoir que cette correction n'étoit nullement nécessaire; & que par *les meilleurs & les pires*, il faut entendre ici des *personnes*, ceux qui sont les plus habiles, les plus dignes d'estime, comme *Corneille*; & ceux qui sont les moins habiles, comme *Chapelain*, &c. ce qu'on pourroit expliquer par une espèce d'allusion à ce mot de l'Évangile, *l'un sera pris, & l'autre laissé*. Je ne prétens pas que La Bruyère ait eu cette allusion dans l'esprit, mais je m'en fers pour faire mieux comprendre à ses Lecteurs le sens d'une expression qui paroît d'abord assez obscure.

* Il suffisoit à *Bathylle* d'être Pantomime pour être couru des Dames Romaines, à *Rboé* de danser au Théâtre, à *Roscie* & à *Nérine* de représenter dans les Chœurs, pour s'attirer une foule d'amans. La vanité & l'audace, suites d'une trop grande puissance, avoient ôté aux Romains le goût du secret & du mystère. Ils se plaïsoient à faire du Théâtre public celui de leurs amours: ils n'étoient point jaloux de l'amphithéâtre, & partageoient avec la multitude les charmes de leurs maîtresses. Leur goût n'alloit qu'à laisser voir qu'ils aimoient, non pas une belle personne, ou une excellente Comédienne, mais une Comédienne.

* Rien ne découvre mieux dans quelle disposition sont les hommes à l'égard des Sciences & des Belles-Lettres, & de quelle utilité ils les croient dans la République, que le prix qu'ils y ont mis, & l'idée qu'ils se forment de ceux qui ont pris le parti de les cultiver. Il n'y a point d'Art si mécanique ni de si vile condition, où les avantages ne soient plus sûrs, plus prompts & plus solides. Le Comédien couché dans son carosse jette de
la

Des Ju- gemens. la boue au visage de CORNEILLE qui est à pied. Chez plusieurs, savant & pédant sont synonymes.

Souvent où le riche parle & parle de doctrine, c'est aux doctes à se taire, à s'écouter, à applaudir, s'il veulent du-moins ne passer que pour doctes.

* Il y a une forte de hardiesse à soutenir devant certains esprits la honte de l'érudition : on trouve chez eux une prévention toute établie contre les Savans, à qui ils ôtent les manières du monde, le savoir-vivre, l'esprit de société, & qu'ils renvoyent ainsi dépouillés à leur cabinet & à leurs livres. Comme l'ignorance est un état paisible, & qui ne coûte aucune peine, on s'y range en foule ; & elle forme à la Cour & à la Ville un nombreux parti qui l'emporte sur celui des Savans. S'ils allèguent en leur faveur les noms d'ESTREES, de HARLAY, BOSSUET, SEGUIER, MONTAUSIER, VARDES, CHEVREUSE, NOVION, LA-MOIGNON, SCUDERY*, PELISSON, & de tant d'autres Personnages également doctes & polis, s'ils osent même citer les grands noms de CHARTRES, de CONDE', de CONTI, de BOUR-

* Mlle. Scudery.

BOURBON, du MAINE, de VENDOME, comme de Princes qui ont su joindre aux plus belles & aux plus hautes connoissances, & l'Atticisme des Grecs, & l'Urbanité des Romains, on ne feint point de leur dire que ce sont des exemples singuliers; & s'ils ont recours à de solides raisons, elles sont foibles contre la voix de la multitude. Il semble néanmoins que l'on devroit décider sur cela avec plus de précaution, & se donner seulement la peine de douter, si ce même esprit qui fait faire de si grands progrès dans les Sciences, qui fait bien penser, bien juger, bien parler & bien écrire, ne pourroit point encore servir à être poli.

Il faut très-peu de fond pour la politesse dans les manières: il en faut beaucoup pour celle de l'esprit.

* Il est savant, dit un Politique, il est donc incapable d'affaires, je ne lui confierois pas l'état de ma garde-robe; & il a raison. OSSAT, XIMENE'S, RICHELIEU étoient savans, étoient-ils habiles? ont-ils passé pour de bons Ministres? Il fait le Grec, continue l'Homme d'Etat, c'est un Grimaud, c'est un Philosophe. Et en effet,

*Des Ju-
gemens.*

fet, une Fruitière à Athènes selon les apparences parloit Grec, & par cette raison étoit Philosophe. Les BIGNONS, les LAMOIGNONS, étoient de purs Grimauds: qui en peut douter? ils favoient le Grec. Quelle vision, quel délire au grand, au sage, au judicieux ANTONIN de dire, *qu'alors les peuples seroient heureux, si l'Empereur philosophoit, ou si le Philosophe, ou le Grimaud venoit à l'Empire!*

Les Langues sont la clef ou l'entrée des Sciences, & rien davantage: le mépris des unes tombe sur les autres. Il ne s'agit point si les Langues sont anciennes ou nouvelles, mortes ou vivantes; mais si elles sont grossières ou polies, si les Livres qu'elles ont formés, sont d'un bon ou d'un mauvais goût. Supposons que notre Langue pût un jour avoir le sort de la Grecque & de la Latine, seroit-on pédant quelques siècles après qu'on ne la parleroit plus, pour lire MOLIERE ou LA FONTAINE?

* Je nomme *Euripile*, & vous dites, c'est un Bel-esprit: vous dites aussi de celui qui travaille une poutre, il est Charpentier; & de celui qui refait un mur, il est Maçon, Je vous demande

mande quel est l'atelier où travaille cet homme de métier, ce Bel-esprit? quelle est son enseigne? à quel habit le reconnoît-on? quels sont ses outils? est-ce le coin, font-ce le marteau ou l'enclume? où fend-il, où cogne-t-il son ouvrage, où l'expose-t-il en vente? Un Ouvrier se pique d'être Ouvrier: Euripile se pique-t-il d'être Bel-esprit? S'il est tel, vous me peignez un fat, qui met l'esprit en roture, une ame vile & mécanique, à qui ni ce qui est beau, ni ce qui est esprit, ne sauroient s'appliquer sérieusement; & s'il est vrai qu'il ne se pique de rien, je vous entends, c'est un homme sage & qui a de l'esprit. Ne dites-vous pas encore du Savantasse, il est Bel-esprit, & ainsi du mauvais Poëte? Mais vous-même, vous croyez-vous sans aucun esprit? & si vous en avez, c'est sans-doute de celui qui est beau & convenable, vous voilà donc un Bel-esprit: ou s'il s'en faut peu que vous ne preniez ce nom pour une injure, continuez, j'y consens, de le donner à Euripile, & d'employer cette ironie comme les fots sans le moindre discernement, ou comme les ignorans qu'elle

le

*Des Ju-
gemens.* le console d'une certaine culture qui leur manque, & qu'ils ne voyent que dans les autres.

* Qu'on ne me parle jamais d'encre, de papier, de plume, de style, d'Imprimeur, d'Imprimerie; qu'on ne se hazarde plus de me dire, vous écrivez si bien, *Antisthène*, continuez d'écrire; ne verrons-nous point de vous un *in-folio*? Traitez de toutes les vertus & de tous les vices dans un Ouvrage suivi, méthodique, qui n'ait point de fin, ils devroient ajouter, & nul cours. Je renonce à tout ce qui a été, qui est, & qui sera Livre. *Bérylle* tombe en syncope à la vue d'un Chat, & moi à la vue d'un Livre. Suis-je mieux nourri & plus lourdement vêtu, suis-je dans ma chambre à l'abri du Nord, ai-je un lit de plumes après vingt ans entiers qu'on me débite dans la place? J'ai un grand nom, dites-vous, & beaucoup de gloire: dites que j'ai beaucoup de vent qui ne sert à rien: ai-je un grain de ce métal qui procure toutes choses? Le vil Praticien grossit son mémoire, se fait rembourser des frais qu'il n'avance pas, & il a pour gendre un Comte ou un Magi-

gistrat. Un homme *rouge* ou *feuille-morte* devient *Commis*; & bientôt plus riche que son Maître, il le laisse dans la roture, & avec de l'argent il devient noble. B** s'enrichit à montrer dans un cercle des marionnettes, BB** à vendre en bouteilles l'eau de la rivière.*. Un autre Charlatan arrive ici de-delà les Monts avec une malle, il n'est pas déchargé que les pensions courent; & il est prêt à retourner d'où il arrive, avec des mulets & des fourgons. *Mercurus est Mercurus*, & rien davantage, & l'or ne peut payer ses médiations & ses intrigues: on y ajoute la faveur & les distinctions. Et sans parler que des gains licites, on paye au Tuillier sa tuille, & à l'Ouvrier son tems & son ouvrage: paye-t-on à un Auteur ce qu'il pense & ce qu'il écrit? & s'il pense très-bien, le paye-t-on largement? se meuble-t-il, s'annoblit-il à force de penser & d'écrire juste? Il faut que les hommes soient habillés, qu'ils soient rasés, il faut que retirés dans leurs maisons ils aient une porte qui ferme bien. Est-il nécessaire qu'ils soient instruits? Folie, simplicité, imbécillité, continue Antisthène,

*Des Ju-
gemens.*

de mettre l'enseigne d'Auteur ou de Philosophe ! Avoir, s'il se peut, un *Office lucratif*, qui rende la vie aimable, qui fasse prêter à ses amis, & donner à ceux qui ne peuvent rendre : écrire alors par jeu, par oisiveté, & comme *Tityre* sifle, ou joue de la flûte, cela, ou rien : j'écris à ces conditions, & je cède ainsi à la violence de ceux qui me prennent à la gorge, & me disent, vous écrirez. Ils liront pour titre de mon nouveau Livre, DU BEAU, DU BON, DU VRAI. DES IDEES. DU PREMIER PRINCIPE, par *Antisthene Vendeur de marée.*

* Si les Ambassadeurs des Princes étrangers étoient des Singes instruits à marcher sur leurs pieds de derrière, & à se faire entendre par interprète, nous ne pourrions pas marquer un plus grand étonnement que celui qui nous donne la justesse de leurs réponses, & le bon-sens qui paroît quelquefois dans leurs discours. La prévention du País, jointe à l'orgueil de la Nation, nous fait oublier que la Raison est de tous les climats, & que l'on pense juste partout où il y a des hommes. Nous n'aimerions pas à être traités ainsi de ceux que nous appellons barbares ; & s'il

s'il y a en nous quelque barbarie, elle
 consiste à être épouvantés de voir d'au-
 tres Peuples raisonner comme nous.

CHAP.
 XII.

* Tous les Etrangers ne sont pas
 barbares, & tous nos Compatriotes ne
 sont pas civilisés: de-même toute Cam-
 pagne n'est pas agreste (a), & toute
 Ville n'est pas polie. Il y a en Eu-
 rope (2) un endroit d'une Province
 maritime d'un grand Royaume, où le
 Villageois est doux & insinuant, le
 Bourgeois au contraire & le Magistrat
 grossiers, & dont la rusticité est héré-
 ditaire.

* Avec un langage si pur, une si
 grande recherche dans nos habits,
 des mœurs si cultivées, de si belles
 Loix & un visage blanc, nous som-
 mes

(a) Ce terme s'entend ici métaphorique-
 ment.

(2) Cet endroit m'est absolument incon-
 nu: mais je m'imagine que si le Bourgeois
 & le Magistrat de ce Lieu-là venoient à jet-
 ter les yeux sur le caractère que leur donne
 ici La Bruyère, & à se reconnoître dans
 cette peinture, ils deviendroient avec le
 tems aussi polis & aussi doux que le Villa-
 geois. Un Roi qui avoit l'haleine forte, fut
 longtems sans le savoir, parce que sa fem-
 me ne lui en disoit rien. Il auroit pu corriger
 ou pallier ce défaut, s'il en eût été averti.

Des Ju- mes barbares pour quelques Peuples.
gemens.

* Si nous entendions dire des Orientaux, qu'ils boivent ordinairement d'une liqueur qui leur monte à la tête, leur fait perdre la raison, & les fait vomir, nous dirions, cela est bien barbare.

* Ce Prélat se montrè peu à la Cour, il n'est d'aucun commerce, on ne le voit point avec des femmes: il ne joue ni à grande ni à petite prime, il n'assiste ni aux fêtes ni aux spectacles, il n'est point homme de cabale, & il n'a point l'esprit d'intrigue: toujours dans son Evêché, où il fait une résidence continuelle, il ne songe qu'à instruire son peuple par la parole, & à l'édifier par son exemple: il consume son bien en aumônes, & son corps par la pénitence: il n'a que l'esprit de régularité, & il est imitateur du zèle & de la piété des Apôtres. Les tems sont changés, & il est menacé sous ce Règne d'un titre plus éminent.

* Ne pourroit-on point faire comprendre aux personnes d'un certain caractère & d'une profession sérieuse, pour ne rien dire de plus, qu'ils ne sont point obligés à faire dire d'eux, qu'ils

qu'ils jouent, qu'ils chantent, & qu'ils badinent comme les autres hommes; & qu'à les voir si plaisans & si agréables, on ne croiroit point qu'ils fussent d'ailleurs si réguliers & si sévères? oseroit-on même leur insinuer qu'ils s'éloignent par de telles manières de la politesse dont ils se piquent; qu'elle assortit au contraire & conforme les dehors aux conditions, qu'elle évite le contraste, & de montrer le même homme sous des figures différentes, & qui font de lui un composé bizarre, ou un grotesque?

CHAP.
XII.

* Il ne faut pas juger des hommes comme d'un tableau ou d'une figure sur une seule & première vue: il y a un intérieur, & un cœur qu'il faut approfondir: le voile de la modestie couvre le mérite, & le masque de l'hypocrisie cache la malignité. Il n'y a qu'un très-petit nombre de connoisseurs qui discerne, & qui soit en droit de prononcer. Ce n'est que peu à peu, & forcés même par le tems & les occasions que la vertu parfaite, & le vice consommé viennent enfin à se déclarer.

„ * Il disoit que l'esprit
„ dans cette belle personne étoit un
„ diamant bien mis en œuvre; & con-

Frag-
ment.

*Des Ju-
gemens.*

„ tinuant de parler d'elle : c'est, ajou-
 „ toit-il, comme une nuance de rai-
 „ son & d'agrément qui occupe les
 „ yeux & le cœur de ceux qui lui par-
 „ lent, on ne fait si on l'aime ou si
 „ on l'admire : il y a en elle de quoi
 „ faire une parfaite amie, il y a aussi
 „ de quoi vous mener plus loin que
 „ l'amitié : trop jeune & trop fleurie
 „ pour ne pas plaître, mais trop mo-
 „ deste pour songer à plaître, elle ne
 „ tient compte aux hommes que de
 „ leur mérite, & ne croit avoir que
 „ des amis. Pleine de vivacités & ca-
 „ pable de sentimens elle surprend &
 „ elle intéresse ; & sans rien ignorer
 „ de ce qui peut entrer de plus déli-
 „ cat & de plus fin dans les conversa-
 „ tions, elle a encore ces saillies heureau-
 „ ses qui entr'autres plaisirs qu'elles
 „ font, dispensent toujours de la re-
 „ plique. Elle vous parle comme cel-
 „ le qui n'est pas savante, qui doute
 „ & qui cherche à s'éclaircir ; & elle
 „ vous écoute comme celle qui fait
 „ beaucoup, qui connoît le prix de
 „ ce que vous lui dites, & auprès de
 „ qui vous ne perdez rien de ce qui
 „ vous échappe. Loin de s'appli-
 „ quer

„ quer à vous contredire avec esprit, CHAP.
 „ & d'imiter *Elvire* qui aime mieux XII.
 „ passer pour une femme vive, que
 „ marquer du bon-sens & de la justef-
 „ se, elle s'approprie vos sentimens;
 „ elle les croit siens, elle les étend,
 „ elle les embellit; vous êtes content
 „ de vous d'avoir pensé si bien, & d'a-
 „ voir mieux dit encore que vous n'a-
 „ viez cru. Elle est toujours au-des-
 „ sus de la vanité, soit qu'elle parle,
 „ soit qu'elle écrive: elle oublie les
 „ traits où il faut des raisons, elle a
 „ déjà compris que la simplicité est é-
 „ loquente. S'il s'agit de servir quel-
 „ qu'un & de vous jeter dans les mê-
 „ mes intérêts, laissant à *Elvire* les
 „ jolis discours & les belles Lettres
 „ qu'elle met à tous usages, *Arténice*
 „ n'emploie auprès de vous que la
 „ sincérité, l'ardeur, l'empressement
 „ & la persuasion. Ce qui domine en
 „ elle, c'est le plaisir de la lecture, avec
 „ le goût des personnes de nom &
 „ de réputation, moins pour en être
 „ connue que pour les connoître. On
 „ peut la louer d'avance de toute la
 „ sagesse qu'elle aura un jour, & de
 „ tout le mérite qu'elle se prépare par

*Des Fil-
gemens.*

„ les années, puisqu'avec une bonne
 „ conduite elle a de meilleures inten-
 „ tions, des principes sûrs, utiles à
 „ celles qui sont comme elles expo-
 „ sées aux soins & à la flatterie; &
 „ qu'étant assez particulière sans pour-
 „ tant être farouche, ayant même un
 „ peu de penchant pour la retraite,
 „ il ne lui sauroit peut-être manquer
 „ que les occasions, ou ce qu'on ap-
 „ pelle un grand théâtre pour y faire
 „ briller toutes ses vertus.

* Une belle femme est aimable dans son naturel, elle ne perd rien à être négligée, & sans autre parure que celle qu'elle tire de sa beauté & de sa jeunesse. Une grace naïve éclate sur son visage, anime ses moindres actions: il y auroit moins de péril à la voir avec tout l'attirail de l'ajustement & de la mode. De-même un homme de bien est respectable par lui-même, & indépendamment de tous les dehors dont il voudroit s'aider pour rendre sa personne plus grave, & sa vertu plus précieuse. Un air réformé, une modestie outrée, la singularité de l'habit, une ample calotte, n'ajoutent rien à la probité, ne relèvent pas le mérite, ils le

le fardent, & font peut-être qu'il est moins pur, & moins ingénu.

CHAP.
XII.

Une gravité trop étudiée devient comique : ce sont comme des extrémités qui se touchent, & dont le milieu est dignité : cela ne s'appelle pas être grave, mais en jouer le personnage : celui qui songe à le devenir, ne le sera jamais. Ou la gravité n'est point, ou elle est naturelle ; & il est moins difficile d'en descendre que d'y monter.

* Un homme de talent & de réputation, s'il est chagrin & austère, il effarouche les jeunes-gens, les fait penser mal de la vertu, & la leur rend suspecte d'une trop grande réforme & d'une pratique trop ennuyeuse : s'il est au-contraire d'un bon commerce, il leur est une leçon utile, il leur apprend qu'on peut vivre gayement & laborieusement, avoir des vues sérieuses sans renoncer aux plaisirs honnêtes : il leur devient un exemple qu'on peut suivre.

* La physionomie n'est pas une règle qui nous soit donnée pour juger des hommes : elle nous peut servir de conjecture.

* L'air spirituel est dans les hommes,

*Des fu-
gemens.*

ce que la régularité des traits est dans les femmes: c'est le genre de beauté où les plus vains puissent aspirer.

* Un homme qui a beaucoup de mérite & d'esprit, & qui est connu pour tel, n'est pas laid, même avec des traits difformes; ou s'il a de la laideur, elle ne fait pas son impref-
sion.

* Combien d'art pour rentrer dans la nature! combien de tems, de ré-
gles, d'attention & de travail pour dan-
ser avec la même liberté & la même
grace que l'on fait marcher, pour chan-
ter comme on parle, parler & s'ex-
primer comme on pense, jeter au-
tant de force, de vivacité, de passion
& de persuasion dans un Discours étu-
dié & que l'on prononce en public,
qu'on en a quelquefois naturellement
& sans préparation dans les entretiens
les plus familiers.

* Ceux qui sans nous connoître as-
sez, pensent mal de nous, ne nous
font pas de tort. Ce c'est pas nous
qu'ils attaquent, c'est le fantôme de
leur imagination.

* Il y a de petites règles, des de-
voirs, des bienséances attachées aux
lieux,

lieux, aux tems, aux personnes, qui ne se devinent point à force d'esprit, & que l'usage apprend sans aucune peine: juger des hommes par les fautes qui leur échappent en ce genre, avant qu'ils soient assez instruits, c'est en juger par leurs ongles, ou par la pointe de leurs cheveux, c'est vouloir un jour être détrompé.

CHAP.
XII.

* Je ne sai s'il est permis de juger des hommes par une faute qui est unique; & si un besoin extrême, ou une violente passion, ou un premier mouvement tirent à conséquence.

* Le contraire des bruits qui courent des affaires ou des personnes est souvent la vérité.

Sans une grande roideur & une continuelle attention à toutes ses paroles, on est exposé à dire en moins d'une heure le oui & le non sur une même chose, ou sur une même personne, déterminé seulement par un esprit de société & de commerce, qui entraîne naturellement à ne pas contredire celui-ci & celui-là qui en parlent différemment.

* Un homme partial est exposé à de petites mortifications; car comme il

Des Fugemens.

est également impossible que ceux qu'il favorise soient toujours heureux ou sages, & que ceux contre qui il se déclare soient toujours en faute ou malheureux, il naît de-là qu'il lui arrive souvent de perdre contenance dans le public, ou par le mauvais succès de ses amis, ou par une nouvelle gloire qu'acquièrent ceux qu'il n'aime point.

* Un homme sujet à se laisser prévenir, s'il ose remplir une Dignité ou Séculière ou Ecclésiastique, est un aveugle qui veut peindre, un muët qui s'est chargé d'une harangue, un sourd qui juge d'une symphonie: foibles images, & qui n'expriment qu'imparfaitement la misère de la prévention. Il faut ajouter qu'elle est un mal désespéré, incurable, qui infecte tous ceux qui s'approchent du malade, qui fait déserter les égaux, les inférieurs, les parens, les amis, jusqu'aux Médecins: ils sont bien éloignés de le guérir, s'ils ne peuvent le faire convenir de sa maladie, ni des remèdes, qui seroient d'écouter, de douter, de s'informer, & de s'éclaircir. Les flatteurs, les fourbes les calomniateurs, ceux qui ne délient

délient leur langue que pour le mensonge & l'intérêt, sont les charlatans en qui il se confie, & qui lui font avaler tout ce qui leur plaît : ce sont eux aussi qui l'empoisonnent & qui le tuent.

* La règle de DESCARTES, qui ne veut pas qu'on décide sur les moindres vérités avant qu'elles soient connues clairement & distinctement, est assez belle & assez juste, pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des personnes.

* Rien ne nous venge mieux des mauvais jugemens que les hommes font de notre esprit, de nos mœurs & de nos manières, que l'indignité & le mauvais caractère de ceux qu'ils approuvent.

Du même fond dont on néglige un homme de mérite, on fait encore admirer un sot.

* Un sot est celui qui n'a pas même ce qu'il faut d'esprit pour être fat.

* Un fat est celui que les sots croient un homme de mérite.

* L'impertinent est un fat outré. Le fat lasse, ennuye, dégoûte, rebute : l'impertinent rebute, aigrit,

Des Jugemens. irrite, offense, il commence où l'autre finit.

Le fat est entre l'impertinent & le sot, il est composé de l'un & de l'autre.

* Les vices partent d'une dépravation du cœur; les défauts, d'un vice de tempérament; le ridicule, d'un défaut d'esprit.

L'homme ridicule est celui qui tant qu'il demeure tel, a les apparences du sot.

Le sot ne se tire jamais du ridicule, c'est son caractère: on y entre quelquefois avec de l'esprit, mais on en sort.

Une erreur de fait jette un homme sage dans le ridicule.

La sottise est dans le sot, la fatuité dans le fat, & l'impertinence dans l'impertinent: il semble que le ridicule réside tantôt dans celui qui en effet est ridicule, & tantôt dans l'imagination de ceux qui croient voir le ridicule où il n'est point, & ne peut être.

6 La grossièreté, la rusticité, la brutalité peuvent être les vices d'un homme d'esprit.

* Le

* Le stupide est un sot qui ne parle point, en cela plus supportable que le sot qui parle. CHAP.
XII.

* La même chose est souvent dans la bouche d'un homme d'esprit, une naïveté ou un bon-mot; & dans celle du sot, une sottise.

* Si le fat pouvoit craindre de mal parler, il fortiroit de son caractère.

* L'une des marques de la médiocrité de l'esprit, est de conter toujours.

* Le sot est embarrassé de sa personne, le fat a l'air libre & assuré, l'impertinent passe à l'effronterie, le mérite a de la pudeur.

* Le suffisant est celui en qui la pratique de certains détails que l'on honore du nom d'affaires, se trouve jointe à une très-grande médiocrité d'esprit.

Un grain d'esprit & une once d'affaires plus qu'il n'en entre dans la composition du suffisant, font l'important.

Pendant qu'on ne fait que rire de l'important, il n'a pas un autre nom: dès qu'on s'en plaint, c'est l'arrogant.

L'hon-

*Des Fu-
gemens.*

* L'honnête homme tient le milieu entre l'habile homme & l'homme de bien, quoique dans une distance inégale de ces deux extrêmes.

La distance qu'il y a de l'honnête homme à l'habile homme s'affoiblit de jour à autre, & est sur le point de disparaître.

L'habile homme est celui qui cache ses passions, qui entend ses intérêts, qui y sacrifie beaucoup de choses, qui a su acquérir du bien, ou en conserver.

L'honnête homme est celui qui ne vole pas sur les grands-chemins, & qui ne tue personne, dont les vices enfin ne sont pas scandaleux.

On connoît assez qu'un homme de bien est honnête homme, mais il est plaisant d'imaginer que tout honnête homme n'est pas homme de bien.

L'homme de bien est celui qui n'est ni un saint ni un dévot *, & qui s'est peiné à n'avoir que de la vertu.

* Faux
dévot.

* Talent, goût, esprit, bon-sens, choses différentes, non incompatibles.

Entre le bon-sens & le bon goût il y a la différence de la cause à son effet.

En

Entre esprit & talent il y a la proportion du tout à sa partie.

CHAP.
XII.

Appellerai-je homme d'esprit, celui qui borné & renfermé dans quelque Art, ou même dans une certaine Science qu'il exerce dans une grande perfection, ne montre hors de-là ni jugement, ni mémoire, ni vivacité, ni mœurs, ni conduite; qui ne m'entend pas, qui ne pense point, qui s'énonce mal; un Musicien, par exemple, qui après m'avoir comme enchanté par ses accords, semble s'être remis avec son luth dans un même étui, ou n'être plus sans cet instrument qu'une machine démontée à laquelle il manque quelque chose, & dont il n'est plus permis de rien attendre?

Que dirai-je encore de l'esprit du jeu, pourroit-on me le définir? Ne faut-il ni prévoyance, ni finesse, ni habileté pour jouer l'Hombre ou les Echecs? & s'il en faut, pourquoi voit-on des imbécilles qui y excellent, & de très-beaux génies qui n'ont pu même atteindre la médiocrité, à qui une pièce ou une carte dans les mains, troublent la vue, & fait perdre contenance?

*Des Ju-
gemens.*

Il y a dans le monde quelque chose, s'il se peut, de plus incompréhensible. Un homme paroît grossier, lourd, stupide; il ne fait pas parler, ni raconter ce qu'il vient de voir: s'il se met à écrire, c'est le modèle des bons contes, il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point: ce n'est que légèreté, qu'élégance, que beau naturel, que délicatesse dans ses Ouvrages.

Un autre est simple, timide, d'une ennuyeuse conversation: il prend un mot pour un autre, & il ne juge de la bonté de sa pièce que par l'argent qui lui en revient, il ne fait pas la réciter ni lire son écriture. Laissez-le s'élever par la composition, il n'est pas au-dessous d'AUGUSTE, de POMPEE, de NICOMEDE, d'HERACLIUS, il est Roi, & un grand Roi, il est Politique, il est Philosophe: il entreprend de faire parler des Héros, de les faire agir: il peint les Romains: ils sont plus grands & plus Romains dans ses vers que dans leur Histoire.

* Voulez-vous quelque autre prodige: concevez un homme facile, doux,
com-

complaisant, traitable, & tout d'un coup violent, colére, fougueux, capricieux. Imaginez-vous un homme simple, ingénu, crédule, badin, voyage, un enfant en cheveux gris: mais permettez-lui de se recueillir, ou plutôt de se livrer à un génie qui agit en lui, j'ose dire, sans qu'il y prenne part, & comme à son insu, quelle verve! quelle élévation! quelles images! quelle Latinité! Parlez-vous d'une même personne, me direz-vous? Oui, du même, de *Théodas*, & de lui seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se relève, il tonne, il éclate; & du milieu de cette tempête il sort une lumière qui brille, qui réjouit: disons-le sans figure, il parle comme un fou, & pense comme un homme sage: il dit ridiculement des choses vraies, & follement des choses sensées & raisonnables: on est surpris de voir naître & éclore le bon-sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces & les contorsions: qu'ajouterai-je davantage, il dit & il fait mieux qu'il ne fait: ce sont en lui comme deux âmes qui ne se connoissent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont

Des Jugemens. ont chacune leur tour, ou leurs fonctions toutes séparées. Il manqueroit un trait à cette peinture si surprenante, si j'oublois de dire qu'il est tout-à-la fois avide & insatiable de louanges, prêt de se jeter aux yeux de ses critiques, & dans le fond assez docile pour profiter de leur censure. Je commence à me persuader moi-même que j'ai fait le portrait de deux personnages tout différens: il ne seroit pas même impossible d'en trouver un troisième dans Théodas; car il est bon homme, il est plaisant homme, & il est excellent homme.

* Après l'esprit de discernement, ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les diamans & les perles.

* Tel connu dans le monde par de grands talens, honoré & chéri partout où il se trouve, est petit dans son domestique & aux yeux de ses proches qu'il n'a pu réduire à l'estimer: tel autre au-contraire, prophète dans son païs, jouit d'une vogue qu'il a parmi les siens, & qui est resserrée dans l'enceinte de sa maison, s'applaudit d'un mérite rare & singulier, qui lui est accordé par sa famille dont il est l'idole,

l'idole, mais qu'il laisse chez soi toutes les fois qu'il sort, & qu'il ne porte nulle part.

CHAP.
XII.

* Tout le monde s'élève contre un homme qui entre en réputation : à peine ceux qu'il croit ses amis lui pardonnent-ils un mérite naissant, & une première vogue qui semble l'associer à la gloire dont ils sont déjà en possession. On ne se rend qu'à l'extrémité, & après que le Prince s'est déclaré par les récompenses : tous alors se rapprochent de lui ; & de ce jour-là seulement il prend son rang d'homme de mérite.

* Nous affectons souvent de louer avec exagération des hommes assez médiocres, & de les élever, s'il se pouvoit, jusqu'à la hauteur de ceux qui excellent, ou parce que nous sommes las d'admirer toujours les mêmes personnes, ou parce que leur gloire ainsi partagée offense moins notre vue, & nous devient plus douce & plus supportable.

* On voit des hommes que le vent de la faveur pousse d'abord à pleines voiles, ils perdent en un moment la terre de vue, & font leur route : tout leur

*Des Ju-
genens.* leur rit, tout leur succède; action, ouvrage, tout est comblé d'éloges & de récompenses, ils ne se montrent que pour être embrassés & félicités. Il y a un rocher immobile qui s'élève sur une côte, les flots se brisent au pied: la puissance, les richesses, la violence, la flatterie, l'autorité, la faveur, tous les vents ne l'ébranlent pas, c'est le Public où ces gens échouent.

* Il est ordinaire & comme naturel de juger du travail d'autrui, seulement par rapport à celui qui nous occupe. Ainsi le Poëte rempli de grandes & sublimes idées estime peu le discours de l'Orateur, qui ne s'exerce souvent que sur de simples faits; & celui qui écrit l'Histoire de son País, ne peut comprendre qu'un esprit raisonnable emploie sa vie à imaginer des fictions & à trouver une rime: de-même le Bachelier plongé dans les quatre premiers siècles traite toute autre doctrine, de Science triste, vaine & inutile, pendant qu'il est peut-être méprisé du Géomètre.

* Tel a assez d'esprit pour exceller dans une certaine matière & en faire
des

des leçons, qui en manque pour voir qu'il doit se taire sur quelque autre, dont il n'a qu'une foible connoissance: il sort hardiment des limites de son génie, mais il s'égaré, & fait que l'homme illustre parle comme un sot.

* *Hérille*, soit qu'il parle, qu'il harangue, ou qu'il écrive, veut citer: il faut dire au Prince des Philosophes que le vin enivre, & à l'Orateur Romain que l'eau le tempère. S'il se jette dans la Morale, ce n'est pas lui, c'est le divin Platon qui assure que la Vertu est aimable, le Vice odieux, ou que l'un & l'autre se tournent en habitude. Les choses les plus communes, les plus triviales, & qu'il est même capable de penser, il veut les devoir aux Anciens, aux Latins, aux Grecs: ce n'est ni pour donner plus d'autorité à ce qu'il dit, ni peut-être pour se faire honneur de ce qu'il fait: il veut citer.

* C'est souvent hazarder un bon-mot & vouloir le perdre, que de le donner pour sien: il n'est pas relevé, il tombe avec des gens d'esprit, ou qui se croient tels, qui ne l'ont pas dit,
&

*Des Ju-
gemens.*

& qui devoient le dire. C'est au contraire le faire valoir, que de le rapporter comme d'un autre. Ce n'est qu'un fait, & qu'on ne se croit pas obligé de savoir: il est dit avec plus d'insinuation, & reçu avec moins de jalousie: personne n'en souffre: on rit, s'il faut rire; & s'il faut admirer, on admire.

* On a dit de SOCRATE qu'il étoit en délire, & que c'étoit un fou tout plein d'esprit: mais ceux des Grecs qui parloient ainsi d'un homme si sage, passoient pour fous. Ils disoient: „ Quels „ bizarres portraits nous fait ce Phi- „ losophe! quelles mœurs étrangères „ & particulières ne décrit-il point! „ Où a-t-il rêvé, creusé, rassemblé „ des idées si extraordinaires? quelles „ couleurs! quel pinceau! ce sont des „ chimères. „ Ils se trompoient: c'étoient des monstres, c'étoient des vices, mais peints au naturel: on croyoit les voir, ils faisoient peur. Socrate s'éloignoit du Cynique, il épargnoit les personnes, & blâmoit les mœurs qui étoient mauvaises.

* Celui qui est riche par son savoir-faire, connoît un Philosophe, ses pré-
cep-

ceptes, sa morale & sa conduite; & n'imaginant pas dans tous les hommes une autre fin de toutes leurs actions, que celle qu'il s'est proposée lui-même toute sa vie, dit en son cœur: Je le plains, je le tiens échoué ce rigide Censeur, il s'égare & il est hors de route; ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent, & que l'on arrive au délicieux port de la fortune: & selon ses principes il raisonne juste.

CHAP.
XII.

Je pardonne, dit *Antistius*, à ceux que j'ai loués dans mon Ouvrage, s'ils m'oublient: qu'ai-je fait pour eux? ils étoient louables. Je le pardonnerois moins à tous ceux dont j'ai attaqué les vices sans toucher à leurs personnes, s'ils me devoient un aussi grand bien que celui d'être corrigés: mais comme c'est un événement qu'on ne voit point, il fuit de-là que ni les uns ni les autres ne sont tenus de me faire du bien.

On peut, ajoute ce Philosophe, envier ou refuser à mes Écrits leur récompense: on ne sauroit en diminuer la réputation; & si on le fait, qui m'empêchera de le mépriser?

* Il est bon d'être Philosophe, il n'est guères utile de passer pour tel. Il

Des Jugemens. n'est pas permis de traiter quelqu'un de Philosophe : ce sera toujours lui dire une injure, jusqu'à ce qu'il ait plû aux hommes d'en ordonner autrement ; & en restituant à un si beau nom son idée propre & convenable, de lui concilier toute l'estime qui lui est dûe.

* Il y a une Philosophie qui nous élève au-dessus de l'ambition & de la fortune, qui nous égale, que dis-je, qui nous place plus haut que les riches, que les grands, & que les puissans ; qui nous fait négliger les postes, & ceux qui les procurent ; qui nous exempte de desirer, de demander, de prier, de solliciter, d'importuner ; & qui nous sauve même l'émotion & l'excessive joie d'être exaucés. Il y a une autre Philosophie qui nous soumet & nous assujettit à toutes ces choses en faveur de nos proches ou de nos amis : c'est la meilleure.

* C'est abrégé, & s'épargner mille discussions, que de penser de certains gens, qu'ils sont incapables de parler juste, & de condamner ce qu'ils disent, ce qu'ils ont dit, & ce qu'ils diront.

Nous

Nous n'approuvons les autres que par les rapports que nous sentons qu'ils ont avec nous-mêmes ; & il semble qu'estimer quelqu'un, c'est l'égaliser à soi.

CHAP.
XII.

* Les mêmes défauts qui dans les autres sont lourds & insupportables, sont chez nous comme dans leur centre ; ils ne présentent plus, on ne les sent pas. Tel parle d'un autre, & en fait un portrait affreux, qui ne voit pas qu'il se peint lui-même.

Rien ne nous corrigeroit plus promptement de nos défauts, que si nous étions capables de les avouer & de les reconnoître dans les autres : c'est dans cette juste distance, que nous paroissant tels qu'ils sont, ils se feroient haïr autant qu'ils le méritent.

* La sage conduite roule sur deux pivots, le passé & l'avenir. Celui qui a la mémoire fidèle & une grande prévoyance, est hors du péril de censurer dans les autres, ce qu'il a peut-être fait lui-même, ou de condamner une action dans un pareil cas, & dans toutes les circonstances, où elle lui fera un jour inévitable.

*Des Ju-
gemens.*

* Le Guerrier & le Politique non plus que le Joueur habile, ne font pas le hazard, mais ils le préparent, ils l'attirent, & semblent presque le déterminer: non seulement ils savent ce que le sot & le poltron ignorent, je veux dire, se servir du hazard quand il arrive; ils savent même profiter par leurs précautions & leurs mesures d'un tel ou d'un tel hazard, ou de plusieurs tout à la fois. Si ce point arrive, ils gagnent: si c'est cet autre, ils gagnent encore: un même point souvent les fait gagner de plusieurs manières. Ces hommes sages peuvent être loués de leur bonne fortune comme de leur bonne conduite; & le hazard doit être récompensé en eux comme la vertu.

* Je ne mets au-dessus d'un grand Politique que celui qui néglige de le devenir, & qui se persuade de plus en plus que le monde ne mérite point qu'on s'en occupe.

* Il y a dans les meilleurs conseils de quoi déplaire: ils viennent d'ailleurs que de notre esprit: c'est assez pour être rejetés d'abord par présomption & par humeur, & suivis seulement par nécessité ou par réflexion.

* Quel

* Quel bonheur surprenant a accompagné ce Favori pendant tout le cours de sa vie ! quelle autre fortune mieux soutenue, sans interruption, sans la moindre disgrâce ! les premiers postes, l'oreille du Prince, d'immenses trésors, une santé parfaite, & une mort douce : mais quel étrange compte à rendre d'une vie passée dans la faveur, des conseils que l'on a donnés, de ceux qu'on a négligé de donner ou de suivre, des biens que l'on n'a point fait, des maux au-contraire que l'on a fait, ou par soi-même, ou par les autres, en un mot, de toute sa prospérité.

* On gagne à mourir, d'être loué de ceux qui nous survivent, souvent sans autre mérite que celui de n'être plus : le même éloge sert alors pour *Caton* & pour *Pison*.

Le bruit court que *Pison* est mort : c'est une grande perte : c'étoit un homme de bien, & qui méritoit une plus longue vie ; il avoit de l'esprit & de l'agrément, de la fermeté & du courage ; il étoit sûr, généreux, fidèle : ajoutez, pourvu qu'il soit mort.

* La manière dont on se recrie sur

Des Ju-gemens. quelques-uns qui se distinguent par la bonne foi, le desintéressement & la probité, n'est pas tant leur éloge, que le décréditement du Genre-humain.

* Tel soulage les misérables, qui néglige sa famille & laisse son fils dans l'indigence: un autre élève un nouvel édifice, qui n'a pas encore payé les plombs d'une maison qui est achevée depuis dix ans: un troisième fait des présens & des largesses, & ruine ses créanciers. Je demande, la pitié, la libéralité, la magnificence, sont-ce les vertus d'un homme injuste; ou plutôt si la bizarrerie & la vanité ne sont pas les causes de l'injustice?

* Une circonstance essentielle à la justice que l'on doit aux autres, c'est de la faire promptement & sans différer: la faire attendre, c'est injustice.

Ceux-là sont bien, qui sont ce qu'ils doivent. Celui qui dans toute sa conduite laisse longtems dire de soi, qu'il fera bien, fait très-mal.

* On dit d'un Grand qui tient table deux fois le jour, & qui passe la vie à faire digestion, qu'il meurt de
faim,

faim , pour exprimer qu'il n'est pas riche , ou que ses affaires sont fort mauvaises : c'est une figure , on le diroit plus à la lettre de ses créanciers.

CHAP.
XII.

* L'honnêteté , les égards & la politesse des personnes avancées en âge de l'un & de l'autre sexe , me donnent bonne opinion de ce qu'on appelle le vieux tems.

* C'est un excès de confiance dans les parens d'espérer tout de la bonne éducation de leurs enfans , & une grande erreur de n'en attendre rien & de la négliger.

* Quand ce que plusieurs disent , seroit vrai , que l'éducation ne donne point à l'homme un autre cœur ni une autre complexion , qu'elle ne change rien dans son fond , & ne touche qu'aux superficies , je ne laisserois pas de dire qu'elle ne lui est pas inutile.

* Il n'y a que de l'avantage pour celui qui parle peu , la présomption est qu'il a de l'esprit ; & s'il est vrai qu'il n'en manque pas , la présomption est qu'il l'a excellent.

*Des Ju-
gemens.*

* Ne songer qu'à soi & au présent, source d'erreur dans la Politique.

* Le plus grand malheur après celui d'être convaincu d'un crime, est souvent d'avoir à s'en justifier. Tels arrêts nous déchargent & nous renvoient absous, qui sont infirmés par la voix du peuple.

* Un homme est fidèle à de certaines pratiques de Religion, on le voit s'en acquitter avec exactitude, personne ne le loue ni ne le desapprouve, on n'y pense pas: tel autre y revient après les avoir négligées dix années entières, on se recrie, on l'exalte, cela est libre: moi je le blâme d'un si long oubli de ses devoirs, & je le trouve heureux d'y être rentré.

* Le Flatteur n'a pas assez bonne opinion de soi ni des autres.

* Tels sont oubliés dans la distribution des graces, & font dire d'eux, *pourquoi les oublier?* qui, si l'on s'en étoit souvenu, auroient fait dire, *pourquoi s'en souvenir?* D'où vient cette contrariété? Est-ce du caractère de ces personnes, ou de l'incertitude de nos jugemens, ou même de tous les deux?

* On

* On dit communément après un tel qui fera Chancelier? qui fera Primat des Gaules? qui fera Pape? On va plus loin : chacun selon ses souhaits ou son caprice fait sa promotion, qui est souvent de gens plus vieux & plus caducs que celui qui est en place : & comme il n'y a pas de raison qu'une Dignité tue celui qui s'en trouve revêtu, qu'elle sert au-contraindre à le rajeunir, & à donner au corps & à l'esprit de nouvelles ressources, ce n'est pas un événement fort rare à un titulaire d'enterrer son successeur.

* La disgrâce éteint les haines & les jalousies. Celui-là peut bien faire, qui ne nous aigrit plus par une grande faveur : il n'y a aucun mérite, il n'y a sorte de vertus qu'on ne lui pardonne : il seroit un Héros impunément.

* Rien n'est bien d'un homme disgracié : vertus, mérite, tout est dédaigné, ou mal expliqué, ou imputé à vice : qu'il ait un grand cœur, qu'il ne craigne ni le fer, ni le feu, qu'il aille d'aussi bonne grace à l'ennemi que BAYARD & MONTRE-

*Des Ju-
gemens.*

† Marq.
de Mont-
revel.

Comm.
Gén.D.L.
C. Lieut.
Gén.

VEL †, c'est un bravache, on en plai-
fante: il n'a plus de quoi être un Héros.

Je me contredis, il est vrai: ac-
cusez-en les hommes, dont je ne fais
que rapporter les jugemens, je ne
dis pas de différens hommes, je dis
les mêmes qui jugent si différemment.

* Il ne faut pas vingt années accom-
plies pour voir changer les hommes
d'opinion sur les choses les plus sé-
rieuses, comme sur celles qui leur ont
paru les plus sûres & les plus vraies.
Je ne hazarderai pas d'avancer que le
feu en soi & indépendamment de nos
sensations, n'a aucune chaleur, c'est-
à-dire, rien de semblable à ce que nous
éprouvons en nous-mêmes à son ap-
proche, de peur que quelque jour il
ne devienne aussi chaud qu'il a jamais
été. J'assurerais aussi peu qu'une ligne
droite tombant sur une autre ligne droi-
te fait deux angles droits, ou égaux à
deux droits, de peur que les hommes
venant à découvrir quelque chose de
plus ou de moins, je ne sois raillé de
ma proposition. Ainsi dans un autre
genre, je dirai à peine avec toute la
France, VAUBAN est infailible, on
n'en appelle point: qui me garan-
tiroit

tiroit que dans peu de tems on n'insinuera pas que même sur le siège, qui est son fort & où il décide souverainement, il erre quelquefois, sujet aux fautes comme *Antiphile*?

CHAP.
XII.

* Si vous en croyez des personnes aigriés l'une contre l'autre, & que la passion domine, l'homme docte est un *Savantasse*, le Magistrat un *Bourgeois* ou un *Praticien*, le Financier un *Maltotier*, & le Gentilhomme un *Gentillâtre*: mais il est étrange que de si mauvais noms, que la colére & la haine ont su inventer, deviennent familiers; & que le dédain tout froid & tout paisible qu'il est, ose s'en servir.

* Vous vous agitez, vous vous donnez un grand mouvement, sur-tout lorsque les ennemis commencent à fuir, & que la victoire n'est plus douteuse, ou devant une ville après qu'elle a capitulé: vous aimez dans un combat ou pendant un siège à paroître en cent endroits pour n'être nulle part, à prévenir les ordres du Général de peur de les suivre, & à chercher les occasions plutôit que de les attendre & les

Des Fugemens. recevoir : votre valeur seroit-elle fautive ?

* Faites garder aux hommes quelque poste où ils puissent être tués, & où néanmoins ils ne soient pas tués : ils aiment l'honneur & la vie.

* A voir comme les hommes aiment la vie, pouvoit-on soupçonner qu'ils aimassent quelque autre chose plus que la vie, & que la gloire qu'ils préfèrent à la vie, ne fût souvent qu'une certaine opinion d'eux-mêmes établie dans l'esprit de mille gens, ou qu'ils ne connoissent point, ou qu'ils n'estiment point.

* Ceux qui ni Guerriers ni Courtisans vont à la Guerre & suivent la Cour, qui ne font pas un siège mais qui y assistent, ont bientôt épuisé leur curiosité sur une Place de guerre, quelque surprenante qu'elle soit, sur la tranchée, sur l'effet des bombes & du canon, sur les coups de main, comme sur l'ordre & le succès d'une attaque qu'ils entrevoyent : la résistance continue, les pluyes surviennent, les fatigues croissent, on plonge dans la fange, on a à combattre les saisons & l'ennemi,

nemi, on peut être forcé dans ses lignes & enfermé entre une Ville & une Armée; que les extrémités! on perd courage, on murmure. Est-ce un si grand inconvénient que de lever un siège! Le salut de l'Etat dépend-il d'une citadelle de plus ou de moins? Ne faut-il pas, ajoutent-ils, fléchir sous les ordres du Ciel, qui semble se déclarer contre nous, & remettre la partie à un autre tems? Alors ils ne comprennent plus la fermeté, &, s'ils osoient dire, l'opiniâtreté du Général qui se roidit contre les obstacles, qui s'anime par la difficulté de l'entreprise, qui veille la nuit & s'expose le jour pour la conduire à sa fin. A-t-on capitulé, ces hommes si découragés relèvent l'importance de cette conquête, en prédisent les suites, exagèrent la nécessité qu'il y avoit de la faire, le péril & la honte qui suivoient de s'en désister, prouvent que l'Armée qui nous couvroit des ennemis étoit invincible: ils reviennent avec la Cour, passent par les Villes & les Bourgades, fiers d'être regardés de la Bourgeoisie qui est aux fenêtres; comme ceux mêmes qui ont pris la Place, ils en triomphent par les

*Des Fu-
gemens.*

chemins, ils se croyent braves: revenus chez eux ils vous étourdissent de flancs, de redans, de ravelins, de fausse-braye, de courtines, & de chemin couvert: ils rendent compte des endroits où *l'envie de voir* les a portés, & où *il ne laissoit pas d'y avoir du péril*, des hazards qu'ils ont courus à leur retour d'être pris ou tués par l'ennemi: ils taisent seulement qu'ils ont eu peur.

* C'est le plus petit inconvénient du monde, que de rester court dans un Sermon ou dans une Harangue. Il laisse à l'Orateur ce qu'il a d'esprit, de bon-sens, d'imagination, de mœurs & de doctrine, il ne lui ôte rien: mais on ne laisse pas de s'étonner que les hommes ayant voulu une fois y attacher une espèce de honte & de ridicule, s'exposent par de longs & souvent d'inutiles discours à en courir tout le risque.

* Ceux qui employent mal leurs tems, sont les premiers à se plaindre de sa briéveté. Comme ils le consomment à s'habiller, à manger, à dormir, à de fots discours, à se résoudre sur ce qu'ils doivent faire, & souvent à ne rien faire, ils en
man-

manquent pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs : ceux au-contraindre qui en font un meilleur usage, en ont de reste.

Il n'y a point de Ministre si occupé qui ne sache perdre chaque jour deux heures de tems, cela va loin à la fin d'une longue vie : & si le mal est encore plus grand dans les autres conditions des hommes, quelle perte infinie ne se fait pas dans le monde, d'une chose si précieuse, & dont on se plaint qu'on n'a point assez !

* Il y a des créatures de Dieu qu'on appelle des hommes, qui ont une ame qui est esprit, dont toute la vie est occupée, & toute l'attention est réunie à scier du marbre : cela est bien simple, c'est bien peu de chose. Il y en a d'autres qui s'en étonnent, mais qui sont entièrement inutiles, & qui passent les jours à ne rien faire : c'est encore moins que de scier du marbre.

* La plupart des hommes oublient si fort qu'ils ont une ame, & se répandent en tant d'actions & d'exercices, où il semble qu'elle est inutile, que l'on croit parler avantageusement de quelqu'un, en disant qu'il pense : cet éloge
même

*Des Ju-
gemens.* même est devenu vulgaire, qui pour-
tant ne met cet homme qu'au-dessus du
chien ou du cheval.

* A quoi vous divertissez-vous ? à
quoi passez-vous le tems ? vous deman-
dent les fots & les gens d'esprit. Si je
replique que c'est à ouvrir les yeux &
à voir, à prêter l'oreille & à enten-
dre, & à avoir la santé ; le repos, la
liberté, ce n'est rien dire. Les solides
biens, les grands biens, les seuls biens
ne sont pas comptés, ne se font pas
sentir. Jouez-vous ? masquez-vous ? Il
faut répondre.

Est-ce un bien pour l'homme que
la liberté, si elle peut être trop gran-
de & trop étendue, teile enfin qu'elle
ne serve qu'à lui faire desirer quelque
chose, qui est d'avoir moins de liber-
té ?

La liberté n'est pas oisiveté, c'est
un usage libre du tems, c'est le choix
du travail & de l'exercice : être libre
en un mot n'est pas ne rien faire, c'est
être seul arbitre de ce qu'on fait ou
de ce qu'on ne fait point : quel bien en
ce sens que la liberté !

* CÉSAR n'étoit point trop vieux
pour penser à la conquête de l'Univers

(a)

(a): il n'avoit point d'autre béatitude à se faire que le cours d'une belle vie, & un grand nom après sa mort: né fier, ambitieux, & se portant bien comme il faisoit, il ne pouvoit mieux employer son tems qu'à conquérir le Monde. ALEXANDRE étoit bien jeune pour un dessein si sérieux: il est étonnant que dans ce premier âge les femmes ou le vin n'ayent plutôt rompu son entreprise.

CHAP.
XII.

* UN JEUNE PRINCE, D'UNE RACE AUGUSTE. L'AMOUR ET L'ESPERANCE DES PEUPLES. DONNE' DU CIEL POUR PROLONGER LA FELICITE' DE LA TERRE. PLUS GRAND QUE SES AYEUX. FILS D'UN HEROS QUI EST SON MODELE, A DEJA MONTRE' A L'UNIVERS PAR SES DIVINES QUALITE'S, ET PAR UNE VERTU ANTICIPE'E, QUE LES ENFANS DES HEROS SONT PLUS PROCHES (b) DE L'ETRE QUE LES AUTRES HOMMES.

* Si

(a) Voyez les Pensées de Mr. Pascal, Ch. 31. où il dit le contraire.

(b) Contre la maxime Latine, & triviale, *Heroum filii noxæ.*

*Des fu-
gemens.*

* Si le Monde dure seulement cent millions d'années, il est encore dans toute sa fraîcheur, & ne fait presque que commencer : nous-mêmes nous touchons aux premiers hommes & aux Patriarches ; & qui pourra ne nous pas confondre avec eux dans des siècles si reculés ? Mais si l'on juge de l'avenir par le passé, quelles choses nouvelles nous sont inconnues dans les Arts, dans les Sciences, dans la Nature, & j'ose dire dans l'Histoire ! quelles découvertes ne fera-t-on point ! quelles différentes révolutions ne doivent pas arriver sur toute la face de la Terre, dans les Etats, & dans les Empires ! quelle ignorance est la nôtre ! & quelle légère expérience que celle de six ou sept mille ans !

* Il n'y a point de chemin trop long à qui marche lentement & sans se presser : il n'y a point d'avantages trop éloignés à qui s'y prépare par la patience.

* Ne faire sa cour à personne, ni attendre de quelqu'un qu'il vous fasse la sienne, douce situation, âge d'or, état de l'homme le plus naturel.

* Le monde est pour ceux qui suivent les Cours ou qui peuplent les Villes.

les. La Nature n'est que pour ceux qui habitent la campagne: eux seuls vivent, eux seuls du-moins connoissent qu'ils vivent.

CHAP.
XII.

* Pourquoi me faire froid, & vous plaindre de ce qui m'est échappé sur quelques Jeunes-gens qui peuplent les Cours? Etes-vous vicieux, ô *Thrasylle*? Je ne le savois pas, & vous me l'apprenez: ce que je fai, c'est que vous n'êtes plus jeune.

Et vous qui voulez être offensé personnellement de ce que j'ai dit de quelques Grands, ne criez-vous point de la blessure d'un autre? Etes-vous dédaigneux, malaisant, mauvais plaisant, flatteur, hypocrite? Je l'ignorois, & ne pensois pas à vous; j'ai parlé des Grands.

* L'esprit de modération & une certaine sagesse dans la conduite, laissent les hommes dans l'obscurité: il leur faut de grandes vertus pour être connus & admirés, ou peut-être de grands vices.

* Les hommes sur la conduite des grands & des petits indifféremment, sont prévenus, charmés, enlevés par la réussite: il s'en faut peu que le crime

Des Fillemens. me heureux ne soit loué comme la vertu même, & que le bonheur ne tienne lieu de toutes les vertus. C'est un noir attentat, c'est une sale & odieuse entreprise, que celle que le succès ne sauroit justifier.

* Les hommes séduits par de belles apparences & de spécieux prétextes, goûtent aisément un projet d'ambition que quelques Grands ont médité, ils en parlent avec intérêt, il leur plaît même par la hardiesse ou par la nouveauté qu'on lui impute, ils y sont déjà accoutumés, & n'en attendent que le succès, lorsque venant au-contraire à avorter, ils décident avec confiance & sans nulle crainte de se tromper, qu'il étoit téméraire & ne pouvoit réussir.

* Il y a des projets d'un si grand éclat & d'une conséquence si vaste, qui font parler les hommes si longtems, qui font tant espérer ou tant craindre selon les divers intérêts des Peuples, que toute la gloire & toute la fortune d'un homme y sont commises. Il ne peut pas avoir paru sur la scène avec un si bel appareil, pour se retirer sans rien dire: quelques affreux périls qu'il
com-

commence à prévoir dans la suite de son entreprise, il faut qu'il l'entame : le moindre mal pour lui, est de la manquer.

CHAP.
XII.

* Dans un méchant homme il n'y a pas de quoi faire un grand-homme. Louez ses vues & ses projets, admirez sa conduite, exagérez son habileté à se servir des moyens les plus propres & les plus courts pour parvenir à ses fins : si ses fins sont mauvaises, la prudence n'y a aucune part ; & où manque la prudence, trouvez la grandeur si vous le pouvez.

Un ennemi est mort, qui étoit à la tête d'une Armée formidable, destinée à passer le Rhin : il savoit la guerre, & son expérience pouvoit être secondée de la fortune. Quels feux de joie a-t-on vus, quelle fête publique ! Il y a des hommes au-contraire naturellement odieux, & dont l'aversion devient populaire. Ce n'est point précisément par les progrès qu'ils font, ni par la crainte de ceux qu'ils peuvent faire, que la voix du peuple éclate à leur mort, & que tout tressaille jusqu'aux enfans, dès que l'on murmure dans les places ; que la Terre enfin en est délivrée.

* O

Des Ju-
gemens.

* O tems ! ô mœurs ! s'écrie *Héraclite*, ô malheureux siècle ! siècle rempli de mauvais exemples, où la vertu souffre, où le crime domine, où il triomphe ! Je veux être un *Lycaon*, un *Ægiste* ; l'occasion ne peut être meilleure, ni les conjonctures plus favorables, si je desire du-moins de fleurir & de prospérer. Un homme dit, je passerai la mer, je dépouillerai mon Père de son patrimoine ; je le chasserai lui, sa femme, son héritier, de ses Terres & de ses Etats : & comme il l'a dit, il l'a fait. Ce qu'il devoit appréhender, c'étoit le ressentiment de plusieurs Rois qu'il outrage en la personne d'un seul Roi, mais ils tiennent pour lui : ils lui ont presque dit, passez la mer, dépouillez votre Père, montrez à tout l'Univers qu'on peut chasser un Roi de son Royaume, ainsi qu'un petit Seigneur de son Château, ou un Fermier de sa Métairie ; qu'il n'y ait plus de différence entre de simples particuliers & nous, nous sommes las de ces distinctions. Apprenez au monde que ces peuples que Dieu a mis sous nos pieds, peuvent nous abandonner, nous trahir, nous livrer, se livrer eux-mê-

mêmes à un Etranger ; & qu'ils ont moins à craindre de nous , que nous d'eux , & de leur puissance. Qui pourroit voir des choses si tristes avec des yeux secs , & une ame tranquille ? Il n'y a point de Charges qui n'ayent leurs privilèges : il n'y a aucun Titulaire qui ne parle , qui ne plaide , qui ne s'agite pour les défendre : la Dignité Royale seule n'a plus de privilèges , les Rois eux-mêmes y ont renoncé. Un seul , toujours bon & magnanime , ouvre ses bras à une famille malheureuse. Tous les autres se liguent comme pour se venger de lui , & de l'appui qu'il donne à une cause qui lui est commune : l'esprit de pique & de jalousie prévaut chez eux à l'intérêt de l'Honneur , de la Religion , & de leur Etat. Est-ce assez ? à leur intérêt personnel & domestique : il y va , je ne dis pas de leur élection , mais de leur succession , de leurs droits comme héréditaires , enfin l'homme l'emporte en tout sur le Souverain. Un Prince délivroit l'Europe , se délivroit lui-même (4) d'un fatal ennemi , alloit jouir de la gloire
d'a-

(4) *Le Turc.*

Des Jugemens. d'avoir détruit un grand Empire: il la néglige pour une guerre douteuse. Ceux qui sont nés Arbitres & Médiateurs temporisent; & lorsqu'ils pourroient avoir déjà employé utilement leur médiation, ils la promettent. O pasteurs, continue Heraclite, ô rustres qui habitez sous le chaume & dans les cabanes, si les événemens ne vont point jusqu'à vous, si vous n'avez point le cœur percé par la malice des hommes, si on ne parle plus d'hommes dans vos contrées, mais seulement de renards & de loups-cerviers, recevez-moi parmi vous à manger votre pain noir, & à boire l'eau de vos citernes.

§* Petits hommes, hauts de six pieds, tout au plus de sept, qui vous enfermez aux foires comme des géans, comme des pièces rares dont il faut acheter la vue, dès que vous allez jusqu'à huit pieds, qui vous donnez sans pudeur de la *Hautesse* & de l'*Eminence*, qui est tout ce que l'on pourroit accorder à ces montagnes voisines du Ciel, & qui voyent les nuages se former au-dessous d'elles, espèce d'animaux glorieux & superbes, qui méprisez toute autre espèce, qui ne faites pas même comparaison avec
l'Ele-

l'Eléphant & la Baleine , approchez , hommes, répondez un peu à *Démocrite*. Ne dites-vous pas en commun proverbe, *des loups ravissans, des lions furieux, malicieux comme un singe?* & vous autres, qui êtes-vous? J'entends corner sans-cesse à mes oreilles, *l'homme est un animal raisonnable.* Qui vous a passé cette définition? sont-ce les loups, les singes, & les lions; ou si vous vous l'êtes accordée à vous-mêmes? C'est déjà une chose plaisante, que vous donniez aux animaux vos confrères ce qu'il y a de pire, pour prendre pour vous ce qu'il y a de meilleur: laissez-les un peu se définir eux-mêmes, & vous verrez comme ils s'oublieront, & comme vous serez traités. Je ne parle point, ô hommes, de vos légéretés, de vos folies & de vos caprices, qui vous mettent au-dessous de la taupe & de la tortue, qui vont sagement leur petit train, & qui suivent, sans varier, l'instinct de leur nature: mais écoutez-moi un moment. Vous dites d'un tiercelet de faucon qui est fort léger, & qui fait une belle descente sur la perdrix, voilà un bon oiseau; & d'un lévrier qui prend un lièvre corps à corps, c'est un bon lévrier:

*Des Fu-
gemens.*

je consens aussi que vous disiez d'un homme qui court le sanglier, qui le met aux abois, qui l'atteint & qui le perce, voilà un brave homme. Mais si vous voyez deux chiens qui s'aboyent, qui s'affrontent, qui se mordent & se déchirent, vous dites, voilà de fots animaux, & vous prenez un bâton pour les séparer. Que si l'on vous disoit que tous les chats d'un grand país se sont assemblés par milliers dans une plaine, & qu'après avoir miaulé tout leur soul, ils se sont jettés avec fureur les uns sur les autres, & ont joué ensemble de la dent & de la griffe; que de cette mêlée il est demeuré de part & d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues de-là par leur puanteur; ne diriez-vous pas, voilà le plus abominable *fabat* dont on ait jamais oui parler? Et si les loups en faisoient de-même, quels hurlemens, quelle boucherie! & si les uns ou les autres vous disoient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce discours, qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainsi & à anéantir leur propre espèce; ou, après l'avoir conclu, ne ri-

riez-

riez-vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes ? Vous avez déjà en animaux raisonnables, & pour vous distinguer de ceux qui ne se fervent que de leurs dents & de leurs ongles, imaginé les lances, les piques, les dards, les fabres & les cimenterres, & à mon gré fort judicieusement ; car avec vos seules mains que pouviez-vous vous faire les uns aux autres, que vous arracher les cheveux, vous égratigner au visage, ou tout au plus vous arracher les yeux de la tête : au lieu que vous voilà munis d'instrumens commodes, qui vous servent à vous faire réciproquement de larges playes, d'où peut couler votre sang jusqu'à la dernière goutte, sans que vous puissiez craindre d'en échapper. Mais comme vous devenez d'année à autre plus raisonnables, vous avez bien enchéri sur cette vieille manière de vous exterminer : vous avez de petits globes qui vous tuent tout d'un coup, s'ils peuvent seulement vous atteindre à la tête ou à la poitrine : vous en avez d'autres plus pesans & plus massifs, qui vous coupent en deux, ou qui vous éventrent, sans compter ceux qui

*Des Ju-
gemens.*

tombant sur vos toits , enfoncent les planchers , vont du grenier à la cave , en enlèvent les voûtes , & font sauter en l'air avec vos maisons , vos femmes qui sont en couche , l'enfant & la nourrice ; & c'est-là encore où *gît* la gloire , elle aime le *remue-ménage* , & elle est personne d'un grand fracas. Vous avez d'ailleurs des armes défensives , & dans les bonnes règles vous devez en guerre être habillés de fer , ce qui est sans mentir une jolie parure , & qui me fait souvenir de ces quatre puces célèbres que montrait autrefois un Charlatan subtil ouvrier , dans une phiole où il avoit trouvé le secret de les faire vivre : il leur avoit mis à chacune une salade en tête , leur avoit passé un corps de cuirasse , mis des brassards , des genouillères , la lance sur la cuisse , rien ne leur manquoit , & dans cet équipage elles alloient par sauts & par bonds dans leur bouteille. Feignez un homme de la taille du Mont *Athos* , pourquoi non , une ame seroit-elle embarrassée d'animer un tel corps ? elle en seroit plus au large : si cet homme avoit la vue assez subtile pour vous

dé-

découvrir quelque part sur la Terre avec vos armes offensives & défensives, que croyez-vous qu'il penseroit de petits marmoufets ainsi équipés, & de ce que vous appelez Guerre, Cavalerie, Infanterie, un Siège mémorable, une fameuse Journée. N'entendrai-je donc plus bourdonner autre chose parmi vous? le monde ne se divise-t-il plus qu'en Régimens & en Compagnies? tout est-il devenu Bataillon ou Escadron? *Il a pris une ville, il en a pris une seconde, puis une troisième; il a gagné une bataille, deux batailles; il chasse l'ennemi, il vainc sur mer, il vainc sur terre: est-ce de quelques-uns de vous autres, est-ce d'un géant, d'un Athos que vous me parlez? Vous avez surtout un homme pâle & livide qui n'a pas sur soi dix onces de chair, & que l'on croiroit renverser du moindre souffle. Il fait néanmoins plus de bruit que quatre autres, & met tout en combustion, il vient de pêcher en eau trouble une Ile toute entière: ailleurs à-la-vérité il est battu & poursuivi, mais il se sauve par les marais, & ne veut écouter ni paix ni trêve. Il a montré de bonne heure ce qu'il favoit faire, il a*

Des Ju- gemens. mordu le sein de sa nourrice, elle en est morte la pauvre femme; je m'entends, il suffit. En un mot il étoit né Sujet, & il ne l'est plus; au- contraire il est le Maître; & ceux qu'il a domptés & mis sous le joug, vont à la char- rue, & labourent de bon courage: ils semblent même appréhender les bon- nes gens, de pouvoir se délier un jour & de devenir libres; car ils ont étendu la courroie & allongé le fouët de ce- lui qui les fait marcher, ils n'oublient rien pour accroître leur servitude; ils lui font passer l'eau pour se faire d'au- tres Vassaux, & s'acquérir de nouveaux Domaines: il s'agit, il est vrai, de pren- dre son Père & sa Mère par les épau- les, & de les jeter hors de leur mai- son; & ils l'aident dans une si honnête-entreprise. Les gens de-delà l'eau & ceux d'en-deçà se cottisent & met- tent chacun du leur, pour se le ren- dre à eux tous de jour en jour plus re- doutable: les *Pictes* & les *Saxons* im- posent silence aux *Bataves*, & ceux-ci aux *Pictes* & aux *Saxons*, tous se peu- vent vanter d'être ses humbles esclaves, & autant qu'ils le souhaitent. Mais qu'entends-je de certains person-
na.

nages qui ont des couronnes, je ne dis pas de Comtes ou de Marquis dont la Terre fourmille, mais de Princes & de Souverains ? ils viennent trouver cet homme dès qu'il a sifflé, ils se découvrent dès son antichambre, & ils ne parlent que quand on les interroge. Sont-ce là ces mêmes Princes si pointilleux, si formalistes sur leurs rangs & sur leurs préséances, & qui consument pour les régler des mois entiers dans une Diète ? Que fera ce nouvel *Archonte* pour payer une si aveugle soumission, & pour répondre à une si haute idée qu'on a de lui ? S'il se livre une bataille, il doit la gagner, & en personne : si l'ennemi fait un siège, il doit le lui faire lever, & avec honneur : à-moins que tout l'Océan ne soit entre lui & l'ennemi, il ne sauroit moins faire en faveur de ses Courtisans. CESAR lui-même ne doit-il pas en venir grossir le nombre ? il en attend du moins d'importans services : car ou l'Archonte échouera avec ses Alliés, ce qui est plus difficile qu'impossible à concevoir ; ou s'il réussit & que rien ne lui résiste, le voilà tout porté avec ses Alliés.

CHAP.
XII.

*Des Ju-
gemens.*

jaloux de la Religion & de la puissance de CESAR pour fondre sur lui, pour lui enlever l'*Aigle*, & le réduire lui & son héritier à la *fasce d'argent* & aux païs héréditaires. Enfin c'en est fait, ils se sont tous livrés à lui volontairement, à celui peut-être de qui ils devoient se défier davantage. Esope (5) ne leur diroit-il pas? *La gent volatile d'une certaine contrée prend l'allarme, & s'effraye du voisinage du lion, dont le seul rugissement lui fait peur: elle se réfugie auprès de la bête, qui lui fait parler d'accommodement & la prend sous sa protection, qui se termine enfin à les croquer tous l'un après l'autre.*

(5) Ici La Bruyère raisonne plutot en Poëte qu'en Historien.



CHAPITRE XIII.

DE LA MODE.

CHAP.
XIII.

UNE chose folle & qui découvre bien notre petitesse, c'est l'assujettissement aux modes quand on l'étend à ce qui concerne le goût, le vivre,

vre, la fanté & la conscience. La viande noire est hors de mode, & par cette raison insipide: ce seroit pécher contre la mode, que de guérir de la fièvre par la saignée: de-même on ne mourroit plus depuis longtems par *Théotime*; ses tendres exhortations ne sauroient plus que le peuple; & *Théotime* a vu son successeur.

* La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a, & ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode. Ce n'est pas un amusement, mais une passion, & souvent si violente, qu'elle ne cède à l'amour & à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on a généralement pour les choses rares & qui ont cours, mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare, & pourtant à la mode.

Le Fleuriste a un jardin dans un Fauxbourg, il y court au lever du Soleil, & il en revient à son coucher. Vous le voyez planté, & qui a pris racine

De la
Mode.

au milieu de ses tulipes & devant la *solitaire*: il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie: il la quitte pour l'*orientale*, de-là il va à la *veuve*, il passe au *drap d'or*, de celle-ci à l'*agathe*, d'où il revient enfin à la *solitaire*, où il se fixe, où il se laisse, où il (1) s'assit, où il oublie de dîner: aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pièces emportées: elle a un beau vase ou un beau calice: il la contemple, il l'admire. DIEU & la Nature font en tout cela ce qu'il n'admire point: il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe, qu'il ne livreroit pas pour mille écus, & qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées, & que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une âme, qui a un Culte & une Religion, revient chez soi, fatigué, affamé, mais fort content de sa journée: il a vu des tulipes.

Parlez à cet autre de la richesse des
mois-

(1) Voyez sur cette expression ce qui a été remarqué ci-dessus. *Tome I. Cb, X, p. 454.*

moissons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange, il est curieux de fruits, vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre : parlez-lui de figes & de melons, dites que les poiriers rompent de fruit cette année, que les pêchers ont donné avec abondance, c'est pour lui un idiôme inconnu, il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même de vos pruniers: il n'a de l'amour que pour une certaine espèce, toute autre que vous lui nommez le fait sourire & se moquer. Il vous mène à l'arbre, cueille artilement cette prune exquisite, il l'ouvre, vous en donne une moitié, & prend l'autre: quelle chair! dit-il, goûtez-vous cela? cela est-il divin? voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs: & là-dessus ses narines s'enflent, il cache avec peine sa joie & sa vanité par quelques dehors de modestie. O l'homme divin en effet! homme qu'on ne peut jamais assez louer & admirer! homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles! que je voye sa taille & son visage pendant qu'il vit, que j'observe les traits & la contenance d'un homme

CHAP.
XIII.

*De la
Mode.*

qui seul entre les mortels possède une telle prune.

Un troisième que vous allez voir, vous parle des curieux ses confrères, & sur-tout de *Diognète*. Je l'admire, dit-il, & je le comprends moins que jamais. Pensez-vous qu'il cherche à s'instruire par les médailles, & qu'il les regarde comme des preuves parlantes de certains faits, & des momumens fixes & indubitables de l'ancienne Histoire: rien moins. Vous croyez peut-être que toute la peine qu'il se donne pour recouvrer une *tête*, vient du plaisir qu'il se fait de ne voir pas une suite d'Empereurs interrompue, c'est encore moins. *Diognète* fait d'une médaille le *frust*, le *feloux* & la *fleur de coin*; il a une tablette dont toutes les places sont garnies à l'exception d'une seule, ce vuide lui blesse la vue, & c'est précisément & à la lettre pour le remplir, qu'il emploie son bien & sa vie.

Vous voulez, ajoute *Démocède*, voir mes estampes, & bientôt il les étale & vous les montre. Vous en rencontrez une qui n'est ni noire, ni nette, ni dessinée, & d'ailleurs moins propre
à

à être gardée dans un cabinet, qu'à tapiffer un jour de Fête le petit-pont ou la rue-neuve. Il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée, mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la seule qui soit en France de ce dessein, qu'il l'a achetée très-cher, & qu'il ne la changeroit pas pour ce qu'il a de meilleur. J'ai, continue-t-il, une sensible affliction, & qui m'obligera de renoncer aux estampes pour le reste de mes jours: j'ai tout *Calot* hormis une seule, qui n'est pas à-la-vérité de ses bons ouvrages, au-contraire c'est un des moindres: mais qui m'achéveroit *Calot*? je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, & je désespère enfin d'y réussir, cela est bien rude.

Tel autre fait la fatyre de ces gens qui s'engagent par inquiétude ou par curiosité dans de longs voyages, qui ne font ni mémoires ni relations, qui ne portent point de tablettes, qui vont pour voir & qui ne voyent pas, ou qui oublient ce qu'ils ont vu, qui désirent seulement de connoître de nou-

*De la
Mode.*

velles tours ou de nouveaux clochers, & de passer des rivières qu'on n'appelle ni la Seine ni la Loire, qui sortent de leur patrie pour y retourner, qui aiment à être absens, qui veulent un jour être revenus de loin: & ce satyrique parle juste, & se fait écouter.

Mais quand il ajoute que les Livres en apprennent plus que les Voyages, & qu'il m'a fait comprendre par ses discours qu'il a une Bibliothèque, je souhaite de la voir: je vais trouver cet homme, qui me reçoit dans une maison, où dès l'escalier je tombe en foiblesse d'une odeur de maroquin noir dont ses Livres sont tous couverts. Il a beau me crier aux oreilles pour me ranimer, qu'ils sont dorés sur tranche, ornés de filets d'or, & de la bonne édition, me nommer les meilleurs l'un après l'autre, dire que sa gallerie est remplie à quelques endroits près, qui sont peints de manière qu'on les prend pour de vrais Livres arrangés sur des tablettes, & que l'œil s'y trompe; ajouter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette gallerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir;

je

je le remercie de sa complaisance, & ne veux non plus que lui visiter sa tannerie, qu'il appelle Bibliothèque.

CHAP.
XIII.

* Quelques-uns par une intempérance de savoir, & pour ne pouvoir se résoudre à renoncer à aucune sorte de connoissance, les embrassent toutes, & n'en possèdent aucune. Ils aiment mieux savoir beaucoup, que de savoir bien; & être foibles & superficiels dans diverses Sciences, que d'être sûrs & profonds dans une seule. Ils trouvent en toutes rencontres celui qui est leur maître & qui les redresse: ils sont les dupes de leur vaine curiosité, & ne peuvent au plus par de longs & pénibles efforts que se tirer d'une ignorance crasse.

D'autres ont la clef des Sciences, où ils n'entrent jamais: ils passent leur vie à déchiffrer les Langues Orientales & les Langues du Nord, celles des deux Indes, celles des deux Poles, & celle qui se parle dans la Lune. Les idiômes les plus inutiles avec les caractères les plus bisarres & les plus magiques, sont précisément ce qui réveille leur

*De la
Mode.*

leur passion & qui excite leur travail. Ils plaignent ceux qui se bornent ingénument à savoir leur Langue, ou tout au plus la Grecque & la Latine. Ces gens lisent toutes les Histoires, & ignorent l'Histoire: ils parcourent tous les Livres, & ne profitent d'aucun: c'est en eux une stérilité de faits & de principes qui ne peut être plus grande, mais à-la-vérité la meilleure récolte & la richesse la plus abondante de mots & de paroles qui puisse s'imaginer: ils plient sous le faix, leur mémoire en est accablée, pendant que leur esprit demeure vuide.

Un Bourgeois aime les bâtimens, il se fait bâtir un Hôtel si beau, si riche & si orné, qu'il est inhabitable: le Maître honteux de s'y loger, ne pouvant peut-être se résoudre à le louer à un Prince ou à un Homme d'affaires, se retire au galetas, où il achève sa vie pendant que l'enfilade & les planchers de rapport sont en proie aux Anglois & aux Allemands qui voyagent, & qui viennent-là du Palais Royal, du Palais L... G... & du Luxembourg. On heurte sans fin à cette belle

belle porte: tous demandent à voir la maison, & personne à voir Monsieur. CHAP.
XIII.

On en fait d'autres qui ont des filles à qui ils ne peuvent pas donner une dot; que dis-je, elles ne sont pas vêtues, à peine nourries; qui se refusent un tour de lit & du linge blanc, qui sont pauvres: & la source de leur misère n'est pas fort loin, c'est un garde-meuble chargé & embarrassé de bustes rares, déjà poudreux & couverts d'ordures, dont la vente les mettroit au large, mais qu'ils ne peuvent se résoudre à mettre en vente.

Diphile commence par un oiseau, & finit par mille: sa maison n'en est pas égayée, mais empestée: la cour, la sale, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est volière: ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme, les vents d'Automne & les eaux dans leurs plus grandes crues ne font pas un bruit si perçant & si aigu, on ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens aient
abo-

*De la
Mode.*

aboyé. Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement, c'est une affaire laborieuse & à laquelle à peine il peut suffire. Il passe les jours, ces jours qui échappent & qui ne reviennent plus, à verser* du grain & à nettoyer des ordures: il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministère que de sifler des serins au flageolet, & de faire couver des *Canaries*. Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre, car ses enfans sont sans maîtres & sans éducation. Il se renferme le soir fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos, que ses oiseaux ne reposent; & que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante; ne cesse de chanter. Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil: lui-même il est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche, il rêve la nuit qu'il mue, ou qu'il couve.

Qui pourroit épuiser tous les différens genres de Curieux? Devineriez-vous à entendre parler celui-ci de son *léopard* *, de sa *plume* *, de sa *musique* *, les vanter comme ce qu'il y a sur la Terre de plus singulier & de plus merveilleux.

* Noms
de Co-
quillages.

veilleux, qu'il veut vendre ses coquilles? Pourquoi non? s'il les achète au poids de l'or.

CHAP.
XIII.

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplettes: c'est sur-tout le premier homme de l'Europe pour les papillons, il en a de toutes les tailles & de toutes les couleurs. Quel tems prenez-vous pour lui rendre visite? il est plongé dans une amère douleur, il a l'humeur noire, chagrine, & dont toute sa famille souffre, aussi a-t-il fait une perte irréparable: approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie, & qui vient d'expirer, c'est une chenille, & quelle chenille!

Le duel est le triomphe de la mode, & l'endroit où elle a exercé sa tyrannie avec plus d'éclat. Cet usage n'a pas laissé au poltron la liberté de vivre, il l'a mené se faire tuer par un plus brave que soi, & l'a confondu avec un homme de cœur: il a attaché de l'honneur & de la gloire à une action folle & extravagante: il a été approuvé par la présence des Rois, il y a eu quelquefois une espèce de Religion à le pra-

*De la
Mode.*

pratiquer : il a décidé de l'innocence des hommes, des accusations fausses ou véritables sur des crimes capitaux : il s'étoit enfin si profondément enraciné dans l'opinion des peuples, & s'étoit si fort saisi de leur cœur & de leur esprit, qu'un des plus beaux endroits de la vie d'un très-grand Roi, a été de les guérir de cette folie.

* Tel a été à la mode ou pour le commandement des Armées & la Négociation, ou pour les Vers, qui n'y est plus. Y a-t-il des hommes qui dégénèrent de ce qu'ils furent autrefois ? Est-ce leur mérite qui est usé, ou le goût que l'on avoit pour eux ?

* Un homme à la mode dure peu, car les modes passent : s'il est par hasard homme de mérite, il n'est pas anéanti, & il subsiste encore par quelque endroit : également estimable, il est seulement moins estimé.

La Vertu a cela d'heureux, qu'elle se suffit à elle-même, & qu'elle fait se passer d'admirateurs, de partisans & de protecteurs : le manque d'appui & d'approbation non seulement ne lui nuit pas, mais il la conserve, l'épure
&

& la rend parfaite : qu'elle soit à la mode, qu'elle n'y soit plus, elle demeure Vertu.

CHAP.
XIII.

* Si vous dites aux Hommes & surtout aux Grands, qu'un tel a de la vertu, ils vous disent, qu'il la garde; qu'il a bien de l'esprit, de celui surtout qui plaît & qui amuse, ils vous répondent, tant mieux pour lui; qu'il a l'esprit fort cultivé, qu'il fait beaucoup, ils vous demandent quelle heure il est, ou quel tems il fait. Mais si vous leur apprenez qu'il y a un *Tigillin* qui *soufle* ou qui *jette en sable* un verre d'eau de vie, &, chose merveilleuse ! qui y revient à plusieurs fois en un repas, alors ils disent, où est-il ? amenez-le moi demain, ce soir; me l'amèneriez-vous ? On le leur amène; & cet homme propre à parer les avenues d'une Foire, & à être montré en chambre pour de l'argent, ils l'admettent dans leur familiarité.

* Il n'y a rien qui mette plus subitement un homme à la mode, & qui le soulève davantage que le grand jeu, cela va du pair avec la crapule. Je voudrois bien voir un homme poli, enjoué, spirituel, fût-il un CATUL-

LE

*De la
Mode.*

LE ou son disciple, faire quelque comparaison avec celui qui vient de perdre huit cens pistoles en une séance.

* Une personne à la mode ressemble à une *fleur bleue*, qui croît de soi-même dans les sillons, où elle étouffe les épis, diminue la moisson, & tient la place de quelque chose de meilleur, qui n'a de prix & de beauté que ce qu'elle emprunte d'un caprice léger qui naît & qui tombe presque dans le même instant: aujourd'hui elle est courue, les femmes s'en parent: demain elle est négligée, & rendue au peuple.

Une personne de mérite au-contraire est une fleur qu'on ne désigne pas par sa couleur, mais que l'on nomme par son nom, que l'on cultive (2) par sa beauté ou par son odeur, l'une des graces de la Nature, l'une de ces choses qui embellissent le Monde, qui est de tous les tems & d'une vogue ancienne & populaire, que nos pères ont estimée, & que nous estimons après eux, à qui le dégoût ou l'antipa-

(2) Ou plutôt, à mon avis, *pour sa beauté* ou *pour son odeur*.

tipathie de quelques-uns ne sauroit nuire: Un lys, une rose.

CHAP.
XIII.

* On voit *Eustrate* assis dans sa nacelle, où il jouit d'un air pur & d'un ciel serein: il avance d'un bon vent & qui a toutes les apparences de devoir durer; mais il tombe tout d'un coup, le ciel se couvre, l'orage se déclare, un tourbillon enveloppe la nacelle, elle est submergée. On voit *Eustrate* revenir sur l'eau & faire quelques efforts; on espère qu'il pourra du moins se sauver & venir à bord, mais une vague l'enfonce, on le tient perdu. Il paroît une seconde fois, & les espérances se réveillent, lorsqu'un flot survient & l'abîme; on ne le revoit plus, il est noyé.

VOITURE & SARRASIN étoient nés pour leur siècle, & ils ont paru dans un tems où il semble qu'ils étoient attendus. S'ils s'étoient moins pressés de venir, ils arrivoient trop tard; & j'ose douter qu'ils fussent tels aujourd'hui qu'ils furent alors. Les conversations légères, les cercles, la fine plaisanterie, les lettres enjouées & familières, les petites parties où l'on étoit admis seulement avec de l'esprit, tout
a dif-

*De la
Mode.*

a disparu; & qu'on ne dise point qu'ils les feroient revivre : ce que je puis faire en faveur de leur esprit, est de convenir que peut-être ils excelleroient dans un autre genre. Mais les femmes font de nos jours ou dévotes, ou coquettes, ou joueuses, ou ambitieuses, quelques-unes même tout cela à la fois : le goût de la faveur, le jeu, les galans, les directeurs ont pris la place, & la défendent contre les gens d'esprit.

* Un homme fat & ridicule porte un long chapeau, un pourpoint à ailerons, des chausses à éguilletes & des bottines : il rêve la veille par où & comment il pourra se faire remarquer le jour qui suit. Un Philosophe se laisse habiller par son Tailleur. Il y a autant de foiblesse à fuir la mode, qu'à l'affecter.

* On blâme une mode qui divisant la taille des hommes en deux parties égales, en prend une toute entière pour le buste, & laisse l'autre pour le reste du corps : on condamne celle qui fait de la tête des femmes la base d'un édifice à plusieurs étages, dont l'ordre & la structure changent selon leurs caprices,

prices , qui éloigne les cheveux du visage , quoiqu'ils ne croissent que pour l'accompagner , qui les relève & les hériffe à la manière des Bacchantes , & semble avoir pourvu à ce que les femmes changent leur physionomie douce & modeste , en une autre qui soit fière & audacieuse. On se recrie enfin contre une telle ou telle mode , qui cependant , toute bizarre qu'elle est , pare & embellit pendant qu'elle dure , & dont on tire tout l'avantage qu'on en peut espérer , qui est de plaire. Il me paroît qu'on devoit seulement admirer l'inconstance & la légéreté des hommes , qui attachent successivement les agrémens & la bienséance à des choses tout opposées , qui employent pour le comique & pour la mascarade , ce qui leur a servi de parure grave , & d'ornemens les plus sérieux ; & que si peu de tems en fasse la différence.

* N... est riche , elle mange bien , elle dort bien , mais les coëffures changent ; & lorsqu'elle y pense le moins & qu'elle se croit heureuse , la sienne est hors de mode.

Iphis voit à l'Église un foulier d'une nouvelle mode , il regarde le sien , &

*De la
Mode.*

en rougit, il ne se croit plus habillé: il étoit venu à la Messe pour s'y montrer, & il se cache: le voilà retenu par le pied dans sa chambre tout le reste du jour. Il a la main douce, & il l'entretient avec une pâte de senteur. Il a soin de rire pour montrer ses dents: il fait la petite bouche, & il n'y a guères de momens où il ne veuille sourire: il regarde ses jambes, il se voit au miroir, on ne peut être plus content de personne qu'il l'est de lui-même: il s'est acquis une voix claire & délicate, & heureusement il parle gras: il a un mouvement de tête, & je ne fai quel adoucissement dans les yeux, dont il n'oublie pas de s'embellir: il a une démarche molle, & le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer: il met du rouge, mais rarement, il n'en fait pas habitude: il est vrai aussi qu'il porte des chausses & un chapeau, & qu'il n'a ni boucles d'oreilles ni colier de perles: aussi ne l'ai-je pas mis dans le chapitre des Femmes.

* Ces mêmes modes que les hommes suivent si volontiers pour leurs personnes, ils affectent de les négliger dans leurs portraits. comme s'ils sentoient

toient ou qu'ils prévissent l'indécence & le ridicule où elles peuvent tomber dès qu'elles auront perdu ce qu'on appelle la fleur ou l'agrément de la nouveauté : ils leur préfèrent une parure arbitraire, une drapperie indifférente, fantaisies du Peintre qui ne sont prises ni sur l'air, ni sur le visage, qui ne rappellent ni les mœurs ni la personne : ils aiment des attitudes forcées ou immodestes, une manière dure, sauvage, étrangère, qui font un Capitain d'un jeune Abbé, & un Matamor d'un Homme de robe, une Diane d'une Femme de ville, comme d'une Femme simple & timide une Amazone ou une Pallas, une Laïs d'une honnête Fille, un Scythe, un Attila d'un Prince qui est bon & magnanime.

CHAP.
XIII.

Une mode a à peine détruit une autre mode, qu'elle est abolie par une plus nouvelle, qui cède elle-même à celle qui la suit, & qui ne sera pas la dernière, telle est notre légéreté. Pendant ces révolutions un siècle s'est écoulé qui a mis toutes ces parures au rang des choses passées & qui ne sont plus. La mode alors la plus curieuse & qui fait plus de plaisir à voir, c'est la plus

De la Mode. ancienne : aidée du tems & des années, elle a le même agrément dans les portraits qu'a le faye ou l'habit Romain sur les théâtres, qu'ont la mante *, le voile * & la tiare * dans nos tapifferies & dans nos peintures.

* Habits des Orientaux.
* Offensives & défensives.

Nos pères nous ont transmis avec la connoissance de leurs personnes, celle de leurs habits, de leurs coëffures, de leurs armes *, & des autres ornemens qu'ils ont aimés pendant leur vie : nous ne saurions bien reconnoître cette sorte de bienfait, qu'en traitant de-même nos descendans.

* Le Courtifan autrefois avoit ses cheveux, étoit en chausses & en pourpoint, portoit de larges canons, & il étoit libertin : cela ne sied plus. Il porte une perruque, l'habit ferré, le bas uni, & il est dévot : tout se règle par la mode.

* Celui qui depuis quelque tems étoit dévot à la Cour, & par-là contre toute raison peu éloigné du ridicule, pouvoit-il espérer de devenir à la mode ?

* De quoi n'est point capable un Courtifan dans la vue de sa fortune, si pour ne la pas manquer il devient dévot.

* Les

* Les couleurs sont préparées, & la toile est toute prête : mais comment le fixer, cet homme inquiet, léger, inconstant, qui change de mille & mille figures? Je le peins dévot, & je crois l'avoir attrapé, mais il m'échappe, & déjà il est libertin. Qu'il demeure du moins dans cette mauvaise situation, & je saurai le prendre dans un point de dérèglement de cœur & d'esprit où il sera reconnoissable : * mais la mode presse, il est dévot.

CHAP.
XIII.

* Celui qui a pénétré la Cour, connoît ce que c'est que vertu, & ce que c'est que dévotion *, & il ne peut plus s'y tromper.

* Fausse
dévo-
tion.

* Négliger Vêpres comme une chose antique & hors de mode, garder sa place soi-même pour le Salut, savoir les êtres de la Chapelle, connoître le flanc, savoir où l'on est vu & où l'on n'est pas vu, penser dans l'Eglise à Dieu & à ses affaires, y recevoir des visites, y donner des ordres & des commissions, y attendre les réponses, avoir un Directeur mieux écouté que l'Evangile, tirer toute sa sainteté & tout son relief de la réputation de son Directeur, dédaigner ceux dont le Di-

*De la
Mode.*

recteur a moins de vogue ; & convenir à peine de leur salut , n'aimer de la Parole de Dieu que ce qui s'en préche chez soi ou par son Directeur , préférer sa Messe aux autres Messes , & les Sacremens donnés de sa main à ceux qui ont moins de cette circonstance ; ne se repaître que de Livres de spiritualité , comme s'il n'y avoit ni Evangiles ni Epîtres des Apôtres , ni Morale des Pères ; lire ou parler un jargon inconnu aux premiers siècles , circonstancier à confesse les défauts d'autrui , y pallier les siens , s'accuser de ses souffrances , de sa patience , dire comme un péché son peu de progrès dans l'héroïsme , être en liaison secrète avec de certaines gens contre certains autres , n'estimer que soi & sa cabale , avoir pour suspecte la Vertu même , goûter , favoriser la prospérité & la faveur , n'en vouloir que pour soi , ne point aider au mérite , faire servir la piété à son ambition , aller à son salut par le chemin de la fortune & des dignités , c'est du-moins jusqu'à ce jour le plus bel effort de la dévotion du tems.

* Faux
dévot.

Un dévot * est celui qui sous un Roi athée , seroit athée.

* Les

* Les dévots † ne connoissent de crimes que l'incontinence , parlons plus précisément , que le bruit ou les dehors de l'incontinence. Si *Phérécyde* passe pour être guéri des femmes , ou *Phérenice* pour être fidèle à son mari , ce leur est assez : laissez-les jouer un jeu ruineux , faire perdre leurs créanciers , se réjouir du malheur d'autrui & en profiter , idolâtrer les grands , mépriser les petits , s'enivrer de leur propre mérite , fécher d'envie , mentir , médire , cabaler , nuire , c'est leur état : voulez-vous qu'ils empiètent sur celui des gens de bien , qui avec les vices cachés fuyent encore l'orgueil & l'injustice ?

* Quand un Courtisan sera humble , guéri du faste & de l'ambition , qu'il n'établira point sa fortune sur la ruine de ses concurrens , qu'il sera équitable , soulagera ses vassaux , payera ses créanciers , qu'il ne sera ni fourbe , ni médisant , qu'il renoncera aux grands repas & aux amours illégitimes , qu'il priera autrement que des lèvres , & même hors de la présence du Prince : quand d'ailleurs il ne fera point d'un abord farouche & difficile , qu'il n'au-

CHAP.
XIII.
† Faux
dévots.

De la
Mode.

ra point le visage austère & la mine triste, qu'il ne sera point paresseux & contemplatif, qu'il saura rendre par une scrupuleuse attention divers emplois très-compatibles, qu'il pourra & qu'il voudra même tourner son esprit & ses soins aux grandes & laborieuses affaires, à celles sur-tout d'une suite la plus étendue pour les Peuples & pour tout l'Etat : quand son caractère me fera craindre de le nommer en cet endroit, & que sa modestie l'empêchera, si je ne le nomme pas, de s'y reconnoître, alors je dirai de ce personnage, il est dévot, ou plutôt, c'est un homme donné à son siècle pour le modèle d'une vertu sincère & pour le discernement de l'hypocrisie.

* *Onuphre* n'a pour tout lit qu'une housse de serge grise, mais il couche sur le coton & sur le duvet : de même il est habillé simplement, commodément, je veux dire d'une étoffe fort légère en Été, & d'une autre fort moëlleuse pendant l'Hiver, il porte des chemises très-déliées, qu'il a un très-grand soin de bien cacher. Il ne dit point *ma haine* & *ma discipline* ; au-contraire, il passeroit pour ce qu'il est,
pour

pour un hypocrite , & il veut passer pour ce qu'il n'est pas , pour un homme dévot : il est vrai qu'il fait en sorte que l'on croit sans qu'il le dise , qu'il porte une haire & qu'il se donne la discipline. Il y a quelques Livres répandus indifféremment dans sa chambre , ouvrez-les , c'est le *Combat spirituel* , le *Chrétien intérieur* , l'*Année sainte* : d'autres Livres sont sous la clef. S'il marche par la ville & qu'il découvre de loin un homme devant qui il est nécessaire qu'il soit dévot , les yeux baissés , la démarche lente & modeste , l'air recueilli lui sont familiers : il joue son rôle. S'il entre dans une Eglise , il observe d'abord de qui il peut être vu ; & selon la découverte qu'il vient de faire , il se met à genoux & prie , ou il ne songe ni à se mettre à genoux ni à prier. Arrive-t-il vers lui un homme de bien & d'autorité qui le verra & qui peut l'entendre , non seulement il prie , mais il médite , il pousse des élans & des soupirs : si l'homme de bien se retire , celui-ci qui le voit partir s'appaise & ne souffle pas. Il entre une autre fois dans un lieu saint , perce la foule , choisit un endroit pour se re-

*De la
Mode.*

cueillir, & où tout le monde voit qu'il s'humilie : s'il entend des Courtifans qui parlent, qui rient, & qui font à la Chapelle avec moins de silence que dans l'antichambre, il fait plus de bruit qu'eux pour les faire taire : il reprend sa méditation, qui est toujours la comparaison qu'il fait de ces personnes avec lui-même, & où il trouve son compte. Il évite une Eglise déserte & solitaire, où il pourroit entendre deux Messes de suite, le Sermon, Vêpres & Complies, tout cela entre Dieu & lui, & sans que personne lui en fût gré : il aime la Paroisse, il fréquente les Temples où se fait un grand concours : on n'y manque point son coup, on y est vu. Il choisit deux ou trois jours dans toute l'année, ou à propos de rien il jeûne ou fait abstinence : mais à la fin de l'Hiver il touffe, il a une mauvaise poitrine, il a des vapeurs, il a eu la fièvre : il se fait prier, presser, quereller pour rompre le Carême dès son commencement, & il en vient-là par complaisance. Si Onuphre est nommé arbitre dans une querelle de parens ou dans un procès de famille, il est pour les plus riches ; & il ne se persuade

suade point que celui ou celle qui a beaucoup de bien puisse avoir tort. S'il se trouve bien d'un homme opulent, à qui il a su imposer, dont il est le parasite, & dont il peut tirer de grands secours, il ne cajolle point sa femme, il ne lui fait du moins ni avance ni déclaration: il s'enfuira, il lui laissera son manteau, s'il n'est aussi sûr d'elle que de lui-même: il est encore plus éloigné d'employer pour la flatter & pour la séduire le jargon de la * dévotion: ce n'est point par habitude qu'il le parle, mais avec dessein, & selon qu'il lui est utile, & jamais quand il ne serviroit qu'à le rendre ridicule. Il fait où se trouvent des femmes plus sociables & plus dociles que celle de son ami, il ne les abandonne pas pour long-tems, quand ce ne seroit que pour faire dire de soi dans le public qu'il fait des retraites: qui en effet pourroit en douter, quand on le revoit paroître avec un visage exténué & d'un homme qui ne se ménage point? Les femmes d'ailleurs qui fleurissent & qui prospèrent à l'ombre de la dévotion *, lui conviennent, seulement avec cette petite différence, qu'il néglige celles qui

* Fausse
dévo-
tion.

* Fausse
dévo-
tion.

*De la
Mode.*

ont vieilli, & qu'il cultive les jeunes, & entre celles-ci les plus belles & les mieux faites, c'est son attrait : elles vont, & il va : elles reviennent, & il revient : elles demeurent, & il demeure. C'est en tous lieux & à toutes les heures qu'il a la consolation de les voir : qui pourroit n'en être pas édifié ? Elles sont dévotes, & il est dévot. Il n'oublie pas de tirer avantage de l'aveuglement de son ami, & de la prévention où il l'a jetté en sa faveur : tantôt il lui emprunte de l'argent, tantôt il fait si bien que cet ami lui en offre : il se fait reprocher de n'avoir pas recours à ses amis dans ses besoins. Quelquefois il ne veut pas recevoir une obole sans donner un billet qu'il est bien sûr de ne jamais retirer. Il dit une autre fois & d'une certaine manière, que rien ne lui manque, & c'est lorsqu'il ne lui faut qu'une petite somme. Une autre fois il vante publiquement la générosité de cet homme pour le piquer d'honneur, & le conduire à lui faire une grande largesse : il ne pense point à profiter de toute sa succession, ni à s'attirer une donation générale de tous ses biens, s'il s'agit sur-

tout

tout de les enlever à un fils, le légitime héritier. Un homme dévot n'est ni avare, ni violent, ni injuste, ni même intéressé. Onuphre n'est pas dévot, mais il veut être cru tel, & par une parfaite, quoique fausse, imitation de la piété, ménager sourdement ses intérêts: aussi ne se joue-t-il pas à la ligne directe, & il ne s'insinue jamais dans une famille, où se trouve tout à la fois une fille à pourvoir & un fils à établir, il y a-là des droits trop forts & trop inviolables, on ne les traverse point sans faire de l'éclat, (& il l'appréhende) sans qu'une pareille entreprise vienne aux oreilles du Prince, - à qui il dérobe sa marche par la crainte qu'il a d'être découvert & de paroître ce qu'il est. Il en veut à la ligne collatérale, on l'attaque plus impunément: il est la terreur des cousins & des cousines, du neveu & de la nièce, le flatteur & l'ami déclaré de tous les oncles qui ont fait fortune. Il se donne pour l'héritier légitime de tout vieillard qui meurt riche & sans enfans; & il faut que celui-ci le deshérite, s'il veut que ses parens recueillent sa succession: si Onuphre ne trouve pas jour à les en

*De la
Mode.*

frustrer à fond, il leur en ôte du-moins une bonne partie : une petite calomnie, moins que cela, une légère médisance lui suffit pour ce pieux dessein, c'est le talent qu'il possède au plus haut degré de perfection : il se fait même souvent un point de conduite de ne le pas laisser inutile : il y a des gens, selon lui, qu'on est obligé en conscience de décrier, & ces gens sont ceux qu'il n'aime point, à qui il veut nuire, & dont il desire la dépouille. Il vient à ses fins sans se donner même la peine d'ouvrir la bouche : on lui parle d'*Eudoxe*, il sourit, ou il soupire : on l'interroge, on insiste, il ne répond rien ; & il a raison, il en a assez dit.

* Riez, *Zélie*, foyez badine & folâtre à votre ordinaire, qu'est devenue votre joie ? Je suis riche, dites-vous, me voilà au large, & je commence à respirer : riez plus haut, *Zélie*, éclatez : que sert une meilleure fortune, si elle amène avec soi le sérieux & la tristesse ? Imitiez les Grands qui sont nés dans le sein de l'opulence ; ils rient quelquefois, ils cèdent à leur tempérament, suivez le vôtre : ne faites pas dire de vous qu'une nouvelle pla-

place ou que quelques mille livres de rente de plus ou de moins vous font passer d'une extrémité à l'autre. Je tiens, dites-vous, à la faveur par un endroit: je m'en doutois, Zélie; mais croyez-moi, ne laissez pas de rire, & même de me sourire en passant comme autrefois; ne craignez rien, je n'en ferai ni plus libre ni plus familier avec vous; je n'aurai pas une moindre opinion de vous & de votre poste, je croirai également que vous êtes riche & en faveur. Je suis dévote, ajoutez-vous: c'est assez, Zélie, & je dois me souvenir que ce n'est plus la sérénité & la joie que le sentiment d'une bonne conscience étale sur le visage. Les passions tristes & austères ont pris le dessus & se répandent sur les dehors, elles mènent plus loin, & l'on ne s'étonne plus de voir que la dévotion * fache encore mieux que la beauté & la jeunesse rendre une femme fière & dédaigneuse.

* Fausse dévotion.

* On a été loin depuis un siècle dans les Arts & dans les Sciences, qui toutes ont été poussées à un grand point de raffinement, jusqu'à celle du salut que l'on a réduit en règle & en méthode, & augmentée de tout ce que l'es-

De la Mode. l'esprit des hommes pouvoit inventer de plus beau & de plus sublime. La Dévotion † & la Géométrie ont leurs façons de parler, ou ce qu'on appelle les termes de l'Art: celui qui ne les fait pas, n'est ni Dévot, ni Géomètre. Les premiers dévots, ceux mêmes qui ont été dirigés par les Apôtres, ignoroient ces termes; simples gens qui n'avoient que la foi & les œuvres, & qui se réduisoient à croire & à bien vivre.

† Fausse dévotion.

* C'est une chose délicate à un Prince religieux de réformer la Cour, & de la rendre pieuse: instruit jusqu'où le Courtisan veut lui plaître, & aux dépens de quoi il feroit sa fortune, il le ménage avec prudence, il tolère, il dissimule, de peur de le jeter dans l'hypocrisie ou le sacrilège: il attend plus de Dieu & du tems que de son zèle & de son industrie.

* C'est une pratique ancienne dans les Cours de donner des pensions, & de distribuer des grâces à un Musicien, à un Maître de danse, à un Farceur, à un Joueur de flûte, à un Flatteur, à un Complaisant: ils ont un mérite fixe, & des talens sûrs & connus qui a-

mu-

musent les Grands, & qui les délassent de leur grandeur. On fait que Favier est beau danseur, & que Lorenzani fait de beaux motets. Qui fait au contraire si l'homme dévot a de la vertu ? il n'y a rien pour lui sur la Cassette ni à l'Épargne, & avec raison : c'est un métier aisé à contrefaire, qui, s'il étoit récompensé, exposeroit le Prince à mettre en honneur la dissimulation & la fourberie, & à payer pension à l'hypocrite.

CHAP.
XIII.

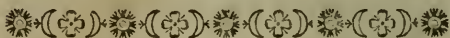
* On espère que la dévotion de la Cour ne laissera pas d'inspirer la rési-dence.

Je ne doute point que la vraie dévotion ne soit la source du repos. Elle fait supporter la vie & rend la mort douce : on n'en tire pas tant de l'hypocrisie.

* Chaque heure en soi, comme à notre égard, est unique : est-elle écoulée une fois, elle a péri entièrement, les millions de siècles ne la ramèneront pas. Les jours, les mois, les années s'enfoncent, & se perdent sans retour dans l'abîme des tems. Le tems même sera détruit : ce n'est qu'un point dans les espaces immenses de l'éternité ;

*De la
Mode.*

té; & il fera effacé. Il y a de légères & frivoles circonstances du tems qui ne sont point stables, qui passent, & que j'appelle des modes, la grandeur, la faveur, les richesses, la puissance, l'autorité, l'indépendance, le plaisir, les joies, la superfluité. Que deviendront ces modes, quand le tems même aura disparu? La Vertu; seule si peu à la mode, va au-delà des tems.



CHAPITRE XIV.

DE QUELQUES USAGES.

*De quel-
ques
Usages.*

IL y a des gens qui n'ont pas le moyen d'être nobles.

Il y en a de tels, que s'ils eussent obtenu six mois de délai de leurs créanciers, ils étoient nobles*.

* Vété-
rans.

Quelques autres se couchent roturiers & se lèvent nobles*.

Combien de nobles dont le père & les aînés sont roturiers?

* Tel abandonne son père qui est connu, & dont on cite le Greffe ou la Boutique pour se retrancher sur son ayeul, qui mort depuis longtems est inconnu & hors de prise. Il montre
en-

ensuite un gros revenu, une grande charge, de belles alliances; & pour être noble, il ne lui manque que des titres.

CHAP.
XIV.

* Réhabilitations, mot en usage dans les Tribunaux, qui a fait vieillir & rendu gothique celui de Lettres de noblesse, autrefois si François & si usité. Se faire réhabiliter, suppose qu'un homme devenu riche, originairement est noble, qu'il est d'une nécessité plus que morale qu'il le soit, qu'à-la-vérité son père a pu déroger ou par la charrue, ou par la houe, ou par la malle, ou par les livrées, mais qu'il ne s'agit pour lui que de rentrer dans les premiers droits de ses ancêtres, & de continuer les armes de sa maison; les mêmes pourtant qu'il a fabriquées, & tout autres que celles de sa vaisselle d'é-tain: qu'en un mot les Lettres de noblesse ne lui conviennent plus, qu'elles n'honorent que le roturier, c'est-à-dire, celui qui cherche encore le secret de devenir riche.

* Un homme du peuple à force d'affurer qu'il a vu un prodige, se persuade faussement qu'il en a vu un. Celui qui continue de cacher son âge,

*De quel-
ques
Ufages.* âge, pense enfin lui-même être aussi jeune qu'il veut le faire croire aux autres. De-même le roturier qui dit par habitude qu'il tire son origine de quelque ancien Baron ou de quelque Châtelain dont il est vrai qu'il ne descend pas, a le plaisir de croire qu'il en descend.

* Quelle est la roture un peu heureuse & établie, à qui il manque des armes, & dans ces armes une pièce honorable, des supports, un cimier, une devise, & peut-être le cri de guerre? Qu'est devenue la distinction des Casques & des *Heaumes*, le nom & l'usage en sont abolis. Il ne s'agit plus de les porter de front ou de côté, ouverts ou fermés; & ceux-ci de tant ou de tant de grilles: on n'aime pas les minuties, on passe droit aux Couronnes, cela est plus simple: on s'en croit digne, on se les ajuge. Il reste encore aux meilleurs Bourgeois une certaine pudeur qui les empêche de se parer d'une Couronne de Marquis, trop satisfait de la Comtale: quelques-uns même ne vont pas la chercher fort loin, & la font passer de leur enseigne à leur carosse.

* Il fuffit de n'être point né dans une ville, mais fous une chaumière répandue dans la campagne, ou fous une ruine qui trempe dans un marécage, & qu'on appelle Château, pour être cru noble fur fa parole.

CHAP.
XIV.

* Un bon Gentilhomme veut paffer pour un petit Seigneur, & il y parvient. Un grand Seigneur affecte la Principauté, & il ufe de tant de précautions, qu'à force de beaux noms, de difputes fur le rang & les préféances, de nouvelles armes, & d'une généalogie que d'HosIER ne lui a pas faite, il devient enfin un petit Prince.

* Les Grands fe forment & fe moulent en tout fur de plus grands, qui de leur part, pour n'avoir rien de commun avec leurs inférieurs, renoncent volontiers à toutes les rubriques d'honneurs & de diftinctions dont leur condition fe trouve chargée, & préfèrent à cette fervitude une vie plus libre & plus commode: ceux qui fuivent leur pifte, observent déjà par émulation cette simplicité & cette modestie: tous ainfi fe réduiront par hauteur à vivre naturellement & comme le peuple. Horrible inconvenient!

* Cer-

De quel-
ques
Usages.

* Certaines gens portent trois noms de peur d'en manquer : ils en ont pour la campagne & pour la ville, pour les lieux de leur service ou de leur emploi. D'autres ont un seul nom dissyllabe qu'ils annoblissent par des particules, dès que leur fortune devient meilleure. Celui-ci par la suppression d'une syllabe fait de son nom obscur un nom illustre : celui-là par le changement d'une lettre en une autre se travestit, & de *Syrus* devient *Cyrus*. Plusieurs suppriment leurs noms qu'ils pourroient conserver sans honte, pour en adopter de plus beaux, où ils n'ont qu'à perdre par la comparaison que l'on fait toujours d'eux qui les portent, avec les grands-hommes qui les ont portés. Il s'en trouve enfin qui nés à l'ombre des clochers de Paris veulent être Flamans ou Italiens, comme si la roture n'étoit pas de tout païs, allongent leurs noms François d'une terminaison étrangère, & croient que venir de bon lieu, c'est venir de loin.

* Le besoin d'argent a réconcilié la noblesse avec la roture, & a fait évanouir la preuve des quatre quartiers.

* A

* A combien d'enfans seroit utile la Loi qui décideroit que c'est le ventre qui annoblit ! mais à combien d'autres seroit-elle contraire !

CHAP.
XIV.

* Il y a peu de familles dans le monde qui ne touchent aux plus grands Princes par une extrémité, & par l'autre au simple peuple.

* Il n'y a rien à perdre à être noble : Franchises, immunités, exemptions, privilèges, que manque-t-il à ceux qui ont un titre ? Croyez-vous que ce soit pour la noblesse que des Solitaires * se sont faits nobles ? Ils ne sont pas si vains : c'est pour le profit qu'ils en reçoivent. Cela ne leur sied-il pas mieux que d'entrer dans les Gabelles ? je ne dis pas à chacun en particulier, leurs vœux s'y opposent, je dis même à la Communauté.

* Maison Religieuse, Secrétaire du Roi.

* Je le déclare nettement, afin que l'on s'y prépare, & que personne un jour n'en soit surpris. S'il arrive jamais que quelque Grand me trouve digne de ses soins, si je fais enfin une belle fortune, il y a un Geoffroi de la Bruyère que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France qui suivirent GODE-

FROY

De quel-ques Ujages. FROY DE BOUILLON à la conquête de la Terre-Sainte: voilà alors de qui jè descends en ligne directe.

* Si la noblesse est vertu, elle se perd par tout ce qui n'est pas vertueux: & si elle n'est pas vertu, c'est peu de chose.

* Il y a des choses qui ramenées à leurs principes & à leur première institution, sont étonnantes & incompréhensibles. Qui peut concevoir en effet que certains Abbés à qui il ne manque rien de l'ajustement, de la mollesse & de la vanité des sexes & des conditions, qui entrent auprès des femmes en concurrence avec le Marquis & le Financier, & qui l'emportent sur tous les deux, qu'eux-mêmes soient originairement & dans l'étymologie de leur nom, les pères & les chefs de saints Moines & d'humbles Solitaires, & qu'ils en devroient être l'exemple? Quelle force, quel empire, quelle tyrannie de l'usage! Et sans parler de plus grands désordres, ne doit-on pas craindre de voir un jour un simple Abbé en velours gris & à rames comme une Eminence, ou avec des mouches & du rouge comme une Femme?

* Que

* Que les saletés des Dieux, la Vénus, le Ganyméde, & les autres nudités du Carache ayent été faites pour des Princes de l'Eglise, & qui se disent successeurs des Apôtres, le Palais Farnése en est la preuve.

CHAP.
XIV.

* Les belles choses le font moins hors de leur place: les bienséances mettent la perfection, & la Raison met les bienséances. Ainsi l'on n'entend point une gigue à la Chapelle, ni dans un Sermon des tons de théâtre: on ne voit point d'images profanes

* dans les Temples, un CHRIST par exemple, & le Jugement de Pâris dans le même Sanctuaire; ni à des personnes consacrées à l'Eglise le train & l'équipage d'un Cavalier.

*Tapif.
series.

* Déclarerai-je donc ce que je pense de ce qu'on appelle dans le monde un beau Salut: la décoration souvent profane, les places retenues & payées, des † Livres distribués comme au théâtre, les entrevues & les rendez-vous fréquens, le murmure & les causeries étourdissantes, quelqu'un monté sur une
ne

† Le Motet traduit en vers François par L. L. **

*De quel-
ques
Ujages.* ne tribune qui y parle familièrement, séchement, & sans autre zèle que de rassembler le peuple, l'amuser, jusqu'à ce qu'un Orchestre, le dirai-je, & des voix qui concertent depuis longtems, se fassent entendre. Est-ce à moi à m'écrier que le zèle de la Maison du Seigneur me consume, & à tirer le voile léger qui couvre les mystères, témoins d'une telle indécence. Quoi? parce qu'on ne danse pas encore aux T T **, me forcera-t-on d'appeller tout ce spectacle, Office Divin?

* On ne voit point faire de vœux ni de pèlerinages, pour obtenir d'un Saint d'avoir l'esprit plus doux, l'ame plus reconnoissante, d'être plus équitable & moins malfaisant, d'être guéri de la vanité, de l'inquiétude, & de la mauvaise raillerie.

* Quelle idée plus bizarre, que de se représenter une foule de Chrétiens de l'un & de l'autre sexe qui se rassemblent à certains jours dans une salle pour y applaudir à une troupe d'excommuniés, qui ne le font que par le plaisir qu'ils leur donnent, & qui est déjà payé d'avance. Il me semble qu'il
fau-

faudroit, ou fermer les Théâtres, ou prononcer moins sévèrement sur l'état des Comédiens.

CHAP.
XIV.

* Dans ces jours qu'on appelle saints le Moine confesse, pendant que le Curé tonne en chaire contre le Moine, & ses adhérens: telle femme pieuse sort de l'Autel, qui entend au Prône qu'elle vient de faire un sacrilège. N'y a-t-il point dans l'Eglise une puissance à qui il appartienne, ou de faire taire le Pasteur, ou de suspendre pour un tems le pouvoir du *Barnabite*?

* Il y a plus de retributions dans les Paroisses pour un mariage que pour un baptême, & plus pour un baptême que pour la confession. On diroit que ce soit un tau sur les Sacremens, qui semblent par-là être appréciés. Ce n'est rien au fond que cet usage; & ceux qui reçoivent pour les choses saintes, ne croyent point les vendre, comme ceux qui donnent ne pensent point à les acheter: ce sont peut-être des apparences qu'on pourroit épargner aux simples & aux indévots.

* Un Pasteur frais & en parfaite santé, en linge fin & en point de Ve-

*De quel-
ques
Usages.*

nise, a sa place dans l'Oeuvre auprès les pourpres & les fourrures, il y achève sa digestion; pendant que le Feuillant ou le Recollet quitte sa cellule & son désert, où il est lié par ses vœux & par la bienfiance, pour venir le prêcher, lui & ses ouailles, & en recevoir le salaire, comme d'une pièce d'étoffe. Vous m'interrompez, & vous dites, quelle censure! & combien elle est nouvelle & peu attendue! Ne voudriez-vous point interdire à ce Pasteur & à son troupeau la Parole Divine, & le pain de l'Évangile? Au contraire, je voudrois qu'il le distribuât lui-même le matin, le soir, dans les Temples, dans les maisons, dans les places, sur les toits; & que nul ne prétendît à un emploi si grand, si laborieux, qu'avec des intentions, des talens & des poumons capables de lui mériter les belles offrandes & les riches rétributions qui y sont attachées. Je suis forcé, il est vrai, d'excuser un Curé sur cette conduite, par un usage reçu, qu'il trouve établi, & qu'il laissera à son successeur: mais c'est cet usage bizarre & dénué de fondement & d'apparence que je ne puis approuver,

ver, & que je goûte encore moins que celui de se faire payer quatre fois des mêmes obsèques, pour soi, pour ses droits, pour sa présence, pour son assistance.

CHAP.
XIV.

* *Tite* par vingt années de service dans une seconde place, n'est pas encore digne de la première qui est vacante: ni ses talens, ni sa doctrine, ni une vie exemplaire, ni les vœux des Paroissiens ne sauroient l'y faire asseoir. Il naît de dessous terre un autre *Clerc pour la remplir. *Tite* est reculé ou congédié, il ne s'en plaint pas: c'est l'usage.

* Ecclésiastique.

* *Moi*, dit le Cheffecier, je suis Maître du Chœur: qui me forcera d'aller à Mâtines? mon prédécesseur n'y alloit point, suis-je de pire condition, dois-je laisser avilir ma Dignité entre mes mains, ou la laisser telle que je l'ai reçue? Ce n'est point, dit l'Ecolâtre, mon intérêt qui me mène, mais celui de la Prébende: il seroit bien dur qu'un grand Chanoine fût sujet au Chœur, pendant que le Trésorier, l'Archidiacre, le Pénitencier & le Grand-Vicaire s'en croient exempts. Je suis bien fondé, dit le Prévôt, à deman-

*De quel-
ques
Usages.*

der la rétribution fans me trouver à l'Office: il y a vingt années entières que je suis en possession de dormir les nuits, je veux finir comme j'ai commencé, & l'on ne me verra point déroger à mon titre. Que me serviroit d'être à la tête d'un Chapitre? mon exemple ne tire point à conséquence. Enfin c'est entr'eux tous à qui ne louera point Dieu, à qui fera voir par un long usage qu'il n'est point obligé de le faire: l'émulation de ne se point rendre aux Offices Divins ne fauroit être plus vive, ni plus ardente. Les cloches sonnent dans une nuit tranquille; & leur mélodie qui réveille les Chantres & les Enfans de chœur, endort les Chanoines, les plonge dans un sommeil doux & facile, & qui ne leur procure que de beaux songes: ils se lèvent tard, & vont à l'Eglise se faire payer d'avoir dormi.

* Qui pourroit s'imaginer, si l'expérience ne nous le mettoit devant les yeux, quelle peine ont les hommes à se résoudre d'eux-mêmes à leur propre félicité, & qu'on ait besoin de gens d'un certain habit, qui par un discours préparé, tendre & pathétique, par
de

de certaines inflexions de voix, par des larmes, par des mouvemens qui les mettent en fueur & qui les jettent dans l'épuisement, fassent enfin consentir un homme chrétien & raisonnable, dont la maladie est sans ressource, à ne se point perdre & à faire son salut.

* La fille d'*Aristippe* est malade & en péril, elle envoie vers son pere, veut se réconcilier avec lui & mourir dans ses bonnes graces. Cet homme si sage, le conseil de toute une ville, fera-t-il de lui-même cette démarche si raisonnable, y entraînera-t-il sa femme? Ne faudra-t-il point, pour les remuer tous deux, la machine du Directeur?

* Une mère, je ne dis pas qui cède & qui se rend à la vocation de sa fille, mais qui la fait Religieuse, se charge d'une ame avec la sienne, en répond à Dieu même, en est la caution: afin qu'une telle mère ne se perde pas, il faut que sa fille se sauve.

* Un homme joue & se ruine: il marie néanmoins l'ainée de ses deux filles de ce qu'il a pu sauver des mains d'un *Ambreville*. La cadette est sur le point de faire ses vœux, qui n'a point

De quelques Usages. d'autre vocation que le jeu de son père.

* Il s'est trouvé des filles qui avoient de la vertu, de la santé, de la ferveur & une bonne vocation, mais qui n'étoient pas assez riches pour faire dans une riche Abbaïe vœu de pauvreté.

* Celle qui délibère sur le choix d'une Abbaïe ou d'un simple Monastère pour s'y renfermer, agite l'ancienne question de l'état populaire & du despotique.

* Faire une folie & se marier *par amourette*, c'est épouser *Mélite*, qui est jeune, belle, sage, économe; qui plaît, qui vous aime, qui a moins de bien qu'*Ægine* qu'on vous propose; & qui avec une riche dot apporte de riches dispositions à la consumer, & tout votre fond avec sa dot.

* Il étoit délicat autrefois de se marier, c'étoit un long établissement, une affaire sérieuse, & qui méritoit qu'on y pensât: on étoit pendant toute sa vie le mari de sa femme, bonne ou mauvaise: même table, même demeure, même lit: on n'en étoit point quitte pour une pension: avec des enfans

fans & un ménage complet, on n'avoit pas les apparences & les délices du célibat.

CHAP.
XIV.

* Qu'on évite d'être vu seul avec une femme qui n'est point la sienne, voilà une pudeur qui est bien placée: qu'on sente quelque peine à se trouver dans le monde avec des personnes dont la réputation est attaquée, cela n'est pas incompréhensible. Mais quelle mauvaise honte fait rougir un homme de sa propre femme, & l'empêche de paroître en public avec celle qu'il s'est choisie pour sa compagne inséparable, qui doit faire sa joie, ses délices & toute sa société; avec celle qu'il aime & qu'il estime, qui est son ornement, dont l'esprit, le mérite, la vertu, l'alliance lui font honneur? Que ne commence-t-il par rougir de son mariage?

Je connois la force de la coutumè, & jusqu'ou elle maîtrise les esprits, & contraint les mœurs, dans les choses même les plus dénuées de raison & de fondement: je sens néanmoins que j'aurois l'impudence de me promener au Cours, & d'y passer en revue

De quel-ques Usages. avec une personne qui feroit ma femme.

* Ce n'est pas une honte, ni une faute à un jeune-homme que d'épouser une femme avancée en âge, c'est quelquefois prudence, c'est précaution. L'infamie est de se jouer de sa bienfaitrice par des traitemens indignes, & qui lui découvrent qu'elle est la dupe d'un hypocrite & d'un ingrat. Si la fiction est excusable, c'est où il faut feindre de l'amitié: s'il est permis de tromper, c'est dans une occasion où il y auroit de la dureté à être sincère. Mais elle vit longtems. Aviez-vous stipulé qu'elle mourût après avoir signé votre fortune, & l'acquit de toutes vos dettes? N'a-t-elle plus après ce grand ouvrage qu'à retenir son haleine, qu'à prendre de l'opium ou de la cigue? A-t-elle tort de vivre? Si même vous mouriez avant celle dont vous aviez déjà réglé les funeraillies, à qui vous destiniez la grosse sonnerie & les beaux ornemens, en est-elle responsable?

* Il y a depuis longtems dans le monde une manière † de faire valoir son bien,

† Billets & Obligations.

bien, qui continue toujours d'être pra-
 tiquée par d'honnêtes gens, & d'être
 condamnée par d'habiles Doc-
 teurs.

CHAP.
XIV.

* On a toujours vu dans la Répu-
 blique de certaines charges, qui sem-
 blent n'avoir été imaginées la premié-
 re fois, que pour enrichir un seul aux
 dépens de plusieurs : le fond, ou l'ar-
 gent des particuliers y coule sans fin
 & sans interruption; dirai-je qu'il n'en
 revient plus, ou qu'il n'en revient
 que tard? C'est un gouffre, c'est une
 mer qui reçoit les eaux des fleuves, &
 qui ne les rend pas; ou si elle les rend,
 c'est par des conduits secrets & souter-
 rains, sans qu'il y paroisse, ou qu'elle
 en soit moins grosse & moins en-
 flée, ce n'est qu'après en avoir joui long-
 tems, & qu'elle ne peut plus les retenir.

* Le fonds perdu, autrefois si sûr,
 si religieux & si inviolable, est devenu
 avec le tems, & par les soins de ceux
 qui en étoient chargés, un bien per-
 du. Quel autre secret de doubler mes
 revenus & de thésauriser? Entrerai-je
 dans le Huitième Denier, ou dans les
 Aides? Serai-je avare, partisan, ou
 administrateur?

De quel-
ques
Usages.

* Vous avez une pièce d'argent ou même une pièce d'or, ce n'est pas assez, c'est le nombre qui opère: faites-en, si vous pouvez, un amas considérable & qui s'élève en pyramide, & je me charge du reste. Vous n'avez ni naissance, ni esprit, ni talens, ni expérience, n'importe: ne diminuez rien de votre monceau, & je vous placerai si haut que vous vous couvrirez devant votre Maître si vous en avez: il sera même fort éminent, si avec votre métal qui de jour à autre se multiplie, je ne fais en sorte qu'il se découvre devant vous.

* *Orante* plaide depuis dix ans entiers en régleme[n]t de Juges, pour une affaire juste, capitale, & où il y va de toute sa fortune: elle saura peut-être dans cinq années quels seront les Juges, & dans quel Tribunal elle doit plaider le reste de sa vie.

On applaudit à la coutume qui s'est introduite dans les Tribunaux, d'interrompre les Avocats au milieu de leur action, de les empêcher d'être éloquens & d'avoir de l'esprit, de les ramener au fait & aux preuves toutes sèches qui établissent leurs causes & le droit

droit de leurs Parties; & cette pratique si sévère qui laisse aux Orateurs le regret de n'avoir pas prononcé les plus beaux traits de leurs Discours, qui bannit l'Eloquence du seul endroit où elle est en sa place, & qui va faire du Parlement une Jurisdiction muëtte; on l'autorise par une raison solide & sans réplique, qui est celle de l'expédition: il est seulement à désirer qu'elle fût moins oubliée en toute autre rencontre, qu'elle réglât au contraire les Bureaux comme les Audiences, & qu'on cherchât une fin aux Ecritures *, comme on a fait aux Plaidoyers.

* Procès par écrit.

* Le devoir des Juges est de rendre la Justice, leur métier est de la différer: quelques-uns savent leur devoir, & font leur métier.

* Celui qui sollicite son Juge ne lui fait pas honneur: car ou il se défie de ses lumières, & même de sa probité; ou il cherche à le prévenir, ou il lui demande une injustice.

* Il se trouve des Juges auprès de qui la faveur, l'autorité, les droits de l'amitié & de l'alliance nuisent à une bonne cause; & qu'une trop grande af-

*De quel-
ques
Usages.* fectation de passer pour incorruptibles,
expose à être injustes.

* Le Magistrat coquet ou galant est pire dans les conséquences que le dissolu: celui-ci cache son commerce & ses liaisons, & l'on ne fait souvent par où aller jusqu'à lui: celui-là est ouvert par mille foibles qui sont connus, & l'on y arrive par toutes les femmes à qui il veut plaire.

* Il s'en faut peu que la Religion & la Justice n'aillent de pair dans la République, & que la Magistrature ne consacre les hommes comme la Prêtresse. L'Homme de robe ne sauroit guères danser au Bal, paroître aux Théâtres, renoncer aux habits simples & modestes, sans consentir à son propre avilissement; & il est étrange qu'il ait fallu une Loi pour régler son extérieur, & le contraindre ainsi à être grave & plus respecté.

Il n'y a aucun métier qui n'ait son apprentissage, & en montant des moindres conditions jusques aux plus grandes, on remarque dans toutes un tems de pratique & d'exercice, qui prépare aux emplois, où les fautes sont sans
con-

conséquence, & mènent au-contre à la perfection. La guerre même ne semble naître & durer que par la confusion & le désordre, a ses préceptes: on ne se massacre pas par pelotons & par troupes en rase campagne sans l'avoir appris, & l'on s'y tue méthodiquement: il y a l'Ecole de la Guerre. Où est l'Ecole du Magistrat? Il y a un Usage, des Loix, des Coutumes: où est le tems, & le tems assez long que l'on emploie à les digérer & à s'en instruire? L'essai & l'apprentissage d'un jeune adolescent qui passe de la fêrûle à la pourpre, & dont la consignation a fait un Juge, est de décider souverainement des vies & des fortunes des hommes.

CHAP
XIV.

* La principale partie de l'Orateur, c'est la probité: sans elle il dégénère en déclamateur, il déguise ou il exagère les faits, il cite faux, il calomnie, il épouse la passion & les haines de ceux pour qui il parle, & il est de la classe de ces Avocats, dont le proverbe dit qu'ils sont payés pour dire des injures.

* Il est vrai, dit-on, cette somme lui est dûe, & ce droit lui est acquis:
mais

De quel-
ques
Usages.

mais je l'attends à cette petite formalité. S'il l'oublie, il n'y revient plus, & *conséquemment* il perd sa somme, ou il est *incontestablement* déchu de son droit: or il oubliera cette formalité. Voilà ce que j'appelle une conscience de Praticien.

Une belle maxime pour le Palais, utile au Public, remplie de raison, de sagesse & d'équité, ce seroit précisément la contradictoire de celle qui dit que la forme emporte le fond.

* La question est une invention merveilleuse & tout-à-fait sûre, pour perdre un innocent qui a la complexion foible, & sauver un coupable qui est né robuste.

* Un coupable puni est un exemple pour la canaille: un innocent condamné est l'affaire de tous les honnêtes gens.

Je dirai presque de moi, je ne serai pas voleur ou meurtrier: je ne serai pas un jour puni comme tel, c'est parler bien hardiment.

Une condition lamentable est celle d'un homme innocent à qui la précipitation & la procédure ont trouvé un crime, celle même de son

son Juge peut-elle l'être davantage ?

CHAP.
XIV.

* Si l'on me racontoit qu'il s'est trouvé autrefois un Prévôt, ou l'un de ces Magistrats créés pour poursuivre les voleurs & les exterminer, qui les connoissoit tous depuis longtems de nom & de visage, favoit leurs vols, j'entends l'espèce, le nombre & la quantité, pénétrait si avant dans toutes ces profondeurs, & étoit si initié dans tous ces affreux mystères qu'il fut rendre à un homme de crédit un bijou qu'on lui avoit pris dans la foule au sortir d'une Assemblée, & dont il étoit sur le point de faire de l'éclat, que le Parlement intervînt dans cette affaire, & fît le procès à cet Officier, je regarderois cet événement comme l'une de ces choses dont l'Histoire se charge, & à qui le tems ôte la croyance : comment donc pourrois-je croire qu'on doive présumer par des faits récents, connus & circonstanciés, qu'une connivence si pernicieuse dure encore, qu'elle ait même tourné en jeu & passé en coutume ?

* Combien d'hommes qui sont forts contre les foibles, fermes & inflexibles aux sollicitations du simple peuple, fans

De quel-ques Ujages. fans nuls égards pour les petits , rigides & sévères dans les minuties , qui refusent les petits présens , qui n'écoutent ni leurs parens ni leurs amis , & que les femmes seules peuvent corrompre.

Il n'est pas absolument impossible , qu'une personne qui se trouve dans une grande faveur perde un procès.

* Les mourans qui parlent dans leurs testamens , peuvent s'attendre à être écoutés comme des oracles : chacun les tire de son côté , & les interprète à sa manière , je veux dire selon ses desirs ou ses intérêts.

* Il est vrai qu'il y a des hommes dont on peut dire que la mort fixe moins la dernière volonté , qu'elle ne leur ôte avec la vie l'irrésolution & l'inquiétude. Un dépit pendant qu'ils vivent , les fait telter , ils s'appaisent , & déchirent leur minute , la voilà en cendres. Ils n'ont pas moins de testamens dans leur cassette que d'almanacs sur leur table , ils les comptent par les années : un second se trouve détruit par un troisième , qui est anéanti lui-même par un autre mieux digéré , & celui-ci encore par un cinquième

Olo-

Olographe. Mais si le moment, ou la malice, ou l'autorité manque à celui qui a intérêt de le supprimer, il faut qu'il en effuye les clauses & les conditions: car *appert*-il mieux des dispositions des hommes les plus inconstans, que par un dernier Acte, signé de leur main, & après lequel ils n'ont pas du moins eu le loisir de vouloir tout le contraire.

* S'il n'y avoit point de testamens pour régler le droit des héritiers, je ne sai si l'on auroit besoin de Tribunaux pour régler les différends des hommes. Les Juges seroient presque réduits à la triste fonction d'envoyer au gibet les Voleurs & les Incendiaires. Qui voit-on dans les lanternes des chambres, au parquet, à la porte ou dans la salle du Magistrat, des héritiers *ab intestat*? Non, les Loix ont pourvu à leurs partages: on y voit les testamentaires qui plaident en explication d'une clause ou d'un article, les personnes exhérédiées, ceux qui se plaignent d'un testament fait avec loisir, avec maturité, par un homme grave, habile, consciencieux, & qui a été aidé d'un bon conseil, d'un Acte où le Pra-
ti-

*De quel-
ques
Ujages.* ticien n'a rien *omis* de son jargon & de ses finesses ordinaires : il est signé du testateur & des témoins publics , il est paraphé : c'est en cet état qu'il est cassé & déclaré nul.

* *Titius* assiste à la lecture d'un testament avec des yeux rouges & humides, & le cœur ferré de la perte de celui dont il espère recueillir la succession : un article lui donne la charge, un autre les rentes de la ville, un troisième le rend maître d'une terre à la campagne : il y a une clause qui, bien entendue, lui accorde une maison située au milieu de Paris, comme elle se trouve, & avec les meubles : son affliction augmente, les larmes lui coulent des yeux : le moyen de les contenir ? Il se voit Officier, logé aux champs & à la ville, meublé de-même, il se voit une bonne table, & un carosse : *Y avoit-il au monde un plus honnête homme que le défunt, un meilleur homme ?* Il y a un codicile, il faut le lire : il fait *Mævius* légataire universel, & il renvoie *Titius* dans son fauxbourg, sans rentes, sans titre & le met à pied. Il essuye ses larmes : c'est à *Mævius* à s'affliger.

* La.

* La Loi qui défend de tuer un homme n'embrace-t-elle pas dans cette défense, le fer, le poison, le feu, l'eau, les embuches, la force ouverte, tous les moyens enfin qui peuvent servir à l'homicide? La Loi qui ôte aux maris & aux femmes le pouvoir de se donner réciproquement, n'a-t-elle connu que les voies directes & immédiates de donner? a-t-elle manqué de prévoir les indirectes? a-t-elle introduit les fidéi-commis, ou si même elle les tolère? Avec une femme qui nous est chère & qui nous survit, légue-t-on son bien à un ami fidèle par un sentiment de reconnoissance pour lui, ou plutôt par une extrême confiance, & par la certitude qu'on a du bon usage qu'il saura faire de ce qu'on lui légue? donne-t-on à celui que l'on peut soupçonner de ne devoir pas rendre à la personne, à qui en effet on veut donner? faut-il se parler, faut-il s'écrire, est-il besoin de pacte, ou de sermens pour former cette collusion? Les hommes ne sentent-ils pas en cette rencontre ce qu'ils peuvent espérer les uns des autres? Et si au-contraire la propriété d'un tel bien est dévolue au Fidéi-

com-

*De quel-
ques
Ujages.*

commiffaire, pourquoi perd-il fa réputation à le retenir ? fur quoi fonde-t-on la fatyre & les vaudevilles ? voudroit-on le comparer au dépositaire qui trahit le dépôt, à un domestique qui vole l'argent que fon Maître lui envoie porter ? on auroit tort : y a-t-il de l'infamie à ne pas faire une libéralité, & à conferver pour foi ce qui est à foi ? Etrange embarras, horrible poids que le fidéicommis ! Si par la révérence des Loix on se l'approprie, il ne faut plus passer pour l'homme de bien : si par le respect d'un ami mort on suit ses intentions, en le rendant à fa veuve, on est confidentiaire, on blesse la Loi. Elle quadre donc bien mal avec l'opinion des hommes, cela peut être ; & il ne me convient pas de dire ici, la Loi péche, ni les hommes se trompent.

* J'entends dire de quelques Particuliers ou de quelques Compagnies, tels & tels Corps se contestent l'un à l'autre la préférence : le Mortier & la Pairie se disputent le pas. Il me paroît que celui des deux qui évite de se rencontrer aux Assemblées, est celui qui cède, & qui sentant son foible ju-
ge

ge lui-même en faveur de son concurrent.

CHAP.
XIV.

* *Typhon* fournit un Grand de chiens & de chevaux, que ne lui fournit-il point? Sa protection le rend audacieux: il est impunément dans sa Province tout ce qu'il lui plaît d'être, assassin, parjure: il brûle ses voisins, & il n'a pas besoin d'asyle. Il faut enfin que le Prince se mêle lui-même de sa punition.

* Ragoûts, liqueurs, entrées, entremets, tous mots qui devoient être barbares & inintelligibles en notre Langue; & s'il est vrai qu'ils ne devoient pas être d'usage en pleine paix, où ils ne servent qu'à entretenir le luxe & la gourmandise, comment peuvent-ils être entendus dans le tems de la guerre & d'une misère publique, à la vue de l'ennemi, à la veille d'un combat, pendant un siège? Où est-il parlé de la table de *Scipion*, ou de celle de *Marius*? Ai-je lu quelque part que *Miltiade*, qu'*Epaminondas*, qu'*Agésilas* aient fait une chère délicate? Je voudrois qu'on ne fît mention de la délicatesse, de la propreté & de la somptuosité des Généraux, qu'après n'avoir plus rien
à

De quel-
ques
Uages.

à dire sur leur sujet, & s'être épuisé sur les circonstances d'une bataille gagnée & d'une ville prise: j'aimerois même qu'ils voulussent se priver de cet éloge.

* *Hermippe* est l'esclave de ce qu'il appelle ses petites commodités, il leur sacrifie l'usage reçu, la coutume, les modes, la bienséance: il les cherche en toutes choses, il quitte une moindre pour une plus grande, il ne néglige aucune de celles qui sont praticables, il s'en fait une étude, & il ne se passe aucun jour qu'il ne fasse une découverte en ce genre. Il laisse aux autres hommes le dîner & le souper, à peine en admet-il les termes, il mange quand il a faim, & les mets seulement où son appétit le porte. Il voit faire son lit: quelle main assez adroite ou assez heureuse pourroit le faire dormir comme il veut? Il sort rarement de chez soi, il aime la chambre, où il n'est ni oisif, ni laborieux, où il n'agit point, où il *tracasse*, & dans l'équipage d'un homme qui a pris médecine. On dépend servilement d'un Serrurier & d'un Menuisier selon ses besoins: pour lui, s'il faut limer, il

a

a une lime, une scie s'il faut scier, & des tenailles s'il faut arracher. Imaginez, s'il est possible, quelques outils qu'il n'ait pas, & meilleurs & plus commodes à son gré que ceux mêmes dont les Ouvriers se servent: il en a de nouveaux & d'inconnus, qui n'ont point de nom, productions de son esprit, & dont il a presque oublié l'usage. Nul ne se peut comparer à lui pour faire en peu de tems & sans peine un travail fort inutile. Il faisoit dix pas pour aller de son lit dans sa garde-robe, il n'en faut plus que neuf par la manière dont il a su tourner sa chambre: combien de pas épargnés dans le cours d'une vie! Ailleurs on tourne la clef, on pousse contre, ou l'on tire à soi, & une porte s'ouvre, quelle fatigue! voilà un mouvement de trop qu'il fait s'épargner, & comment? c'est un mystère qu'il ne révèle point: il est à-la-vérité un grand maître pour le ressort & pour la mécanique, pour celle du-moins dont tout le monde se passe. Hermippe tire le jour de son appartement d'ailleurs que de la fenêtre, il a trouvé le secret de monter & de descendre autrement que par l'escalier, & il cherche

CHAP.
XIV.

De quel-ques Usages. celui d'entrer & de sortir plus commodément que par la porte.

* Il y a déjà longtems que l'on improuve les Médecins, & que l'on s'en sert : le Théâtre & la Satyre ne touchent point à leurs pensions. Ils dotent leurs filles, placent leurs fils aux Parlemens & dans la Prélature; & les railleurs eux-mêmes fournissent l'argent. Ceux qui se portent bien deviennent malades, il leur faut des gens dont le métier soit de les assurer qu'ils ne mourront point: tant que les hommes pourront mourir, & qu'ils aimeront à vivre, le Médecin fera raillé & bien payé.

* Un bon Médecin est celui qui a des remèdes spécifiques, ou, s'il en manque, qui permet à ceux qui les ont, de guérir son malade.

* La témérité des Charlatans, & leurs tristes succès qui en font les suites, font valoir la Médecine & les Médecins: si ceux-ci laissent mourir, les autres tuent.

* *Carro Carri* débarque avec une recette qu'il appelle un prompt remède, & qui quelquefois est un poison lent: c'est un bien de famille, mais amélioré en ses mains: de spécifique qu'il étoit

toit contre la colique , il guérit de la CHAP. fièvre quarte, de la pleurésie, de l'hy- XIV. dropisie, de l'apoplexie, de l'épilepsie. Forcez un peu votre mémoire, nommez une maladie, la première qui vous viendra en l'esprit: l'hémorragie, dites-vous? il la guérit. Il ne refuse personne, il est vrai, il ne rend pas la vie aux hommes, mais il les conduit nécessairement jusqu'à la décrépitude; & ce n'est que par hazard que son père & son ayeul, qui avoient ce secret, sont morts fort jeunes. Les Médecins reçoivent pour leurs visites ce qu'on leur donne, quelques-uns se contentent d'un remerciement. Carro Carri est si sûr de son remède, & de l'effet qui en doit suivre, qu'il n'hésite pas de s'en faire payer d'avance, & de recevoir avant que de donner: si le mal est incurable, tant mieux, il n'en est que plus digne de son application & de son remède: commencez par lui livrer quelques sacs de mille francs, passez-lui un contrat de constitution, donnez-lui une de vos terres, la plus petite; & ne soyez pas ensuite plus inquiet que lui de votre guérison. L'émulation de cet homme a peuplé le

De quel-ques Usages. Monde de noms en O & en I, noms vénérables, qui imposent aux malades & aux maladies. Vos Médecins, * Fagon, & de toutes les Facultés, avouez-le, ne guérissent pas toujours, ni sûrement : ceux au-contraire qui ont hérité de leurs pères la Médecine pratique, & à qui l'expérience est échue par succession, promettent toujours & avec sermens qu'on guérira. Qu'il est doux aux hommes de tout espérer d'une maladie mortelle, & de se porter encore passablement bien à l'agonie ! La mort surprend agréablement, & sans s'être fait craindre : on la sent plutôt qu'on n'a songé à s'y préparer & à s'y résoudre. O FAGON ESCULAPE ! faites régner sur toute la Terre le Quinquina & l'Emétique, conduisez à sa perfection la Science des Simples, qui sont données aux hommes pour prolonger leur vie : observez dans les cures, avec plus de précision & de sagesse que personne n'a encore fait, le climat, les tems, les symptômes & les complexions : guérissez de la manière seule qu'il convient à chacun d'être guéri :

* Fagon, premier Médecin du Roi.

guéri: chassez des corps où rien ne vous est caché de leur économie, les maladies les plus obscures & les plus invétérées: n'attendez pas sur celles de l'esprit, elles sont incurables: laissez à *Corinne*, à *Lesbie*, à *Canidie*, à *Trimalcion* & à *Carpus* la passion ou la fureur des Charlatans.

CHAP.
XIV.

* On souffre dans la République les Chiromanciens & les Devins, ceux qui font l'horoscope & qui tirent la figure; ceux qui connoissent le passé par le mouvement du *Sas*, ceux qui font voir dans un miroir ou dans un vase d'eau la claire vérité; & ces gens sont en effet de quelque usage: ils prédisent aux hommes qu'ils feront fortune, aux filles qu'elles épouseront leurs amans, consolent les enfans dont les pères ne meurent point, & charment l'inquiétude des jeunes femmes qui ont de vieux maris: ils trompent enfin à très-vil prix ceux qui cherchent à être trompés.

* Que penser de la Magie & du Sortilège? La théorie en est obscure, les principes vagues, incertains, & qui approchent du visionnaire: mais il y a des faits embarrassans, affirmés par des

*De quel-
ques
Ujages.* hommes graves qui les ont vus, ou qui les ont appris de personnes qui leur ressembtent. Les admettre tous, ou les nier tous, paroît un inconvénient égal; & j'ose dire qu'en cela, comme dans toutes les choses extraordinaires & qui sortent des régles communes, il y a un parti à trouver entre les ames crédules & les esprits-forts.

* On ne peut guères charger l'enfance de la connoissance de trop de Langues; & il me semble que l'on devroit mettre toute son application à l'en instruire. Elles sont utiles à toutes les conditions des hommes, & elles leur ouvrent également l'entrée ou à une profonde, ou à une facile & agréable érudition. Si l'on remet cette étude si pénible à un âge un peu plus avancé, & qu'on appelle la jeunesse, on n'a pas la force de l'embrasser par choix, ou l'on n'a pas celle d'y persévérer; & si l'on y persévère, c'est consumer à la recherche des Langues le même tems qui est consacré à l'usage que l'on en doit faire, c'est borner à la Science des mots un âge qui veut déjà aller plus loin & qui demande des choses, c'est au-moins avoir perdu les premières & les

les plus belles années de sa vie. Un si grand fond ne se peut bien faire, que lorsque tout s'imprime dans l'ame naturellement & profondément, que la mémoire est neuve, prompte & fidèle, que l'esprit & le cœur sont encore vuides de passions, de soins & de desirs; & que l'on est déterminé à de longs travaux par ceux de qui l'on dépend. Je suis persuadé que le petit nombre d'habiles, ou le grand nombre de gens superficiels vient de l'oubli de cette pratique.

CHAP.
 XIV.

* L'étude des textes ne peut jamais être assez recommandée: c'est le chemin le plus court, le plus sûr & le plus agréable pour tout genre d'érudition: ayez les choses de la première main, puisiez à la source, maniez, remaniez le texte, apprenez-le de mémoire, citez-le dans les occasions, songez surtout à en pénétrer le sens dans toute son étendue & dans ses circonstances, conciliez un Auteur original, ajustez ses principes, tirez vous-même les conclusions. Les premiers Commentateurs se sont trouvés dans le cas où je desire que vous foyez: n'empruntez leurs lumières, & ne suivez leurs vues, qu'ou

*De quel-
ques
Ujages.* les vôtres seroient trop courtes : leurs explications ne sont pas à vous, & peuvent aisément vous échapper. Vos observations au contraire naissent de votre esprit & y demeurent, vous les retrouvez plus ordinairement dans la conversation, dans la consultation & dans la dispute : ayez le plaisir de voir que vous n'êtes arrêté dans la lecture que par les difficultés qui sont invincibles, où les Commentateurs & les Scholastes eux-mêmes restent court, si fertiles d'ailleurs, si abondans & si chargés d'une vaine & fastueuse érudition dans les endroits clairs, & qui ne font de peine ni à eux ni aux autres : achevez ainsi de vous convaincre par cette méthode d'étudier, que c'est la paresse des hommes qui a encouragé le pédantisme à grossir plutôt qu'à enrichir les Bibliothèques, à faire périr le texte sous le poids des Commentaires ; & qu'elle a en cela agi contre soi-même & contre ses plus chers intérêts, en multipliant les lectures, les recherches & le travail qu'elle cherchoit à éviter.

* Qui règle les hommes dans leur manière de vivre & d'user des alimens?

La

La fanté & le régime: cela est douteux. Une Nation entière mange les viandes après les fruits, une autre fait tout le contraire. Quelques-uns commencent leurs repas par de certains fruits, & les finissent par d'autres: est-ce raison, est-ce usage? Est-ce par un soin de leur fanté que les hommes s'habillent jusqu'au menton, portent des fraises & des colets, eux qui ont eu si long-tems la poitrine découverte? Est-ce par bienséance, sur-tout dans un tems où ils avoient trouvé le secret de paroître nuds tout habillés? Et d'ailleurs les femmes qui montrent leur gorge & leurs épaules, sont-elles d'une complexion moins délicate que les hommes, ou moins sujettes qu'eux aux bienséances? Quelle est la pudeur qui engage celles-ci à couvrir leurs jambes & presque leurs pieds, & qui leur permet d'avoir les bras nuds au-dessus du coude? Qui avoit mis autrefois dans l'esprit des hommes, qu'on étoit à la guerre ou pour se défendre, ou pour attaquer; & qui leur avoit insinué l'usage des armes offensives & des défensives? Qui les oblige aujourd'hui de renoncer à celles-ci, & pendant qu'ils

De quel-
ques
Ujages.

se bottent pour aller au bal, de soutenir sans armes & en pourpoint des travailleurs exposés à tout le feu d'une contrescarpe? Nos Pères qui ne jugeoient pas une telle conduite utile au Prince & à la Patrie, étoient-ils sages ou insensés? Et nous-mêmes, quels Héros célébrons-nous dans notre Histoire? Un du Guesclin, un Clifson, un Foix, un Boucicaut, qui tous ont porté l'armet & endossé une cuirasse.

* Qui pourroit rendre raison de la fortune de certains mots, & de la proscription de quelques autres? *Ains* a péri, la voyelle qui le commence, & si propre pour l'élision, n'a pu le sauver, il a cédé à un autre monosyllabe *, & qui n'est au plus que son anagramme. *Certes* est beau dans sa vieillesse, & a encore de la force sur son déclin: la Poësie le reclame, & notre Langue doit beaucoup aux Ecrivains qui le disent en prose, & qui se commettent pour lui dans leurs Ouvrages. *Maint* est un mot qu'on ne devoit jamais abandonner, & par la facilité qu'il y avoit à le couler dans le style, & par son origine qui est Françoisse. *Moult*,
quoi-

* Mais.

quoique Latin , étoit dans son tems d'un même mérite, & je ne vois pas par où *beaucoup* l'emporte sur lui. Quelle persécution le *Car* n'a-t-il pas essu- yée? & s'il n'eût trouvé de la protec- tion parmi les gens polis , n'étoit-il pas banni honteusement d'une Langue à qui il a rendu de si longs services, fans qu'on fût quel mot lui substituer. *Cil* a été dans ses beaux jours le plus joli mot de la Langue Françoisé, il est douloureux pour les Poëtes qu'il ait vieilli. *Douloureux* ne vient pas plus naturellement de *douleur* , que de *cha- leur* vient *chaleureux* ou *chaloureux*, ce- lui-ci se passe, quoique ce fût une richesse pour la Langue, & qu'il se dise fort juste où *chaud* ne s'emploie qu'improprement. *Valeur* devoit aussi nous conserver *valeureux*; *Haine*, *hai- neux*; *Peine*, *peincux*; *Fruit*, *fructueux*; *Pitié*, *piteux*; *Foie*, *jovial*; *Foi*, *féal*; *Cour*, *courtois*; *Giste*, *Gisant*; *Haleine*, *halené*; *Vanterie*, *vantart*; *Mensonge*, *mensonger*; *Coutume*, *coutumier*. Com- me *Part* maintient *partial*; *Point*, *poin- tu* & *pointilleux*; *Ton*, *tonnant*; *Son*, *sonore*; *Frein*, *effrené*; *Front*, *effronté*; *Ris*, *ridicule*; *Loi*, *loyal*; *Cœur*, *cor- dial*;

De quel-
ques
Ujages.

dial; *Bien*, *benin*; *Mal*, *malicieux*. *Heur* se plaçoit où *bonheur* ne fauroit entrer, il a fait *heureux*, qui est François, & il a cessé de l'être: si quelques Poètes s'en sont servis, c'est moins par choix que par la contrainte de la mesure. *Issue* prospère, & vient d'*issir* qui est aboli. *Fin* subsiste sans conséquence pour *finer* qui vient de lui, pendant que *cessé* & *cesser* régissent également. *Verd* ne fait plus *verdoyer*; ni *fête*, *fêtoyer*; ni *larme*, *larmoyer*; ni *deuil*, *se douloir*, *se condouloir*; ni *joye*, *s'éjouir*, quoiqu'il fasse toujours *se réjouir*, *se conjouir*; ainsi qu'*orgueil*, *s'enorgueillir*. On a dit *gent*, le corps *gent*: ce mot si facile non seulement est tombé, on voit même qu'il a entraîné *gentil* dans sa chute. On dit *diffamé*, qui dérive de *fame* qui ne s'entend plus. On dit *curieux*, dérivé de *cure* qui est hors d'usage. Il y avoit à gagner de dire *si que* pour *de sorte que*, ou *de manière que*; *de moi* au lieu de *pour moi* ou de *quant à moi*; de dire, *je sai que c'est qu'un mal*, plutôt que *je sai ce que c'est qu'un mal*, soit par l'analogie Latine, soit par l'avantage qu'il y a souvent à avoir un mot
de

de moins à placer dans l'oraison. L'usage a préféré *par conséquent* à *par conséquence*, & *en conséquence* à *en conséquent*; *façons de faire* à *manières de faire*, & *manières d'agir* à *façons d'agir*.... Dans les verbes, *travailler* à *ouvrer*; *être accoutumé* à *souloir*; *convenir* à *duire*; *faire du bruit* à *bruire*; *injurier* à *vilainer*; *piquer* à *poindre*; *faire ressouvenir* à *ramentevoir*..... Et dans les noms *pensées* à *pensers*, un si beau mot, & dont le vers se trouvoit si bien, *grandes actions* à *prouesses*, *louanges* à *loz*, *méchanceté* à *mauvaistié*, *porte* à *huis*, *navire* à *nef*, *armée* à *ost*, *monastère* à *monstier*, *prairies* à *prés*..... Tous mots qui pouvoient durer ensemble d'une égale beauté, & rendre une Langue plus abondante. L'usage a par l'addition, la suppression, le changement ou le dérangement de quelques lettres, fait *frelater* de *fralater*; *Prouver* de *preuver*; *Profit* de *proufit*; *Froment* de *froument*; *Profil* de *pourfil*; *Provision* de *pourveoir*; *Promener* de *pourmener*; & *Promenade* de *pourmenade*. Le même usage fait selon l'occasion d'*habile*, d'*utile*, de *facile*, de *docile*, de *mobile* & de *fertile*, sans y rien changer, des

De quel-ques Usages. genres différens: au-contraire de *vil, vile; subtil, subtile*, selon leur terminaison masculins ou féminins. Il a altéré les terminaisons anciennes. De *scel* il a fait *sceau*; de *mantel*, *man-teau*; de *capel*, *chapeau*; de *coutel*, *cou-teau*; de *hamel*, *hameau*; de *damoisel*, *damoiseau*; de *jouvancel*, *jouvanceau*; & cela sans que l'on voye guères ce que la Langue Françoisse gagne à ces différences & à ces changemens. Est-ce donc faire pour le progrès d'une Langue que de déférer à l'usage? seroit-il mieux de secouer le joug de son empire si despotique? faudroit-il dans une Langue vivante écouter la seule Raison qui prévient les équivoques, suit la racine des mots, & le rapport qu'ils ont avec les Langues originaires dont ils sont fortis; si la Raison d'ailleurs veut qu'on suive l'usage?

Si nos Ancêtres ont mieux écrit que nous, ou si nous l'emportons sur eux par le choix des mots, par le tour & l'expression, par la clarté & la brièveté du discours, c'est une question souvent agitée, toujours indécidée: on ne la terminera point, en comparant, comme l'on fait quelquefois, un froid

E-

Ecrivain de l'autre siècle aux plus célèbres de celui-ci, ou les vers de Laurent payé pour ne plus écrire, à ceux de MAROT & de DESPORTES. Il faudroit pour prononcer juste sur cette matière, opposer siècle à siècle, & excellent Ouvrage à excellent Ouvrage, par exemple les meilleurs Rondeaux de BENSERADE à ces deux-ci, qu'une tradition nous a conservés, sans nous en marquer le tems ni l'Auteur.

CHAP.
XIV.

Bien à propos s'en vint Ogier en France
 Pour le païs de mescréans monder :
 Ja n'est besoin de conter sa vaillance,
 Puisqu'ennemis n'osoient le regarder.

Or quand il eût tout mis en assurance,
 De voyager il voulut s'enharder :
 En Paradis trouva l'eau de jouvance,
 Dont il se sceut de vieillesse engarder
 Bien à propos.

Puis par cette eau son corps tout décrépité,
 Transmué fut par manière subite
 En jeune gars, gracieux & droit.

Grand dommage est que cecy soit sornettes,
 Filles connoy qui ne sont pas jeunettes,
 A qui cette eau de jouvance viendroit
 Bien à propos.

De

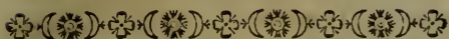
De quel-ques Ujages. **D**E cettuy preux maints grands clercs ont
escrit

Qu'oncques dangier n'estonna son courage,
Abusé fut par le malin Esprit
Qu'il espousa sous féminin visage.

Si piteux cas à la fin découvrit
Sans un seul brin de peur ni de doinnage,
Dont grand renom par tout le monde acquit,
Si qu'on tenoit très-honneste langage
De cettuy preux.

Bien-toft après fille de Roi s'esprit
De son amour, qui volontiers s'offrit
Au bon Richard en second mariage.

Donc s'il vaut mieux ou diable ou femme
avoir,
Et qui des deux bruït plus en ménage,
Ceux qui voudront, si le pourront sçavoir
De cettuy preux.



CHAPITRE XV.

DE LA CHAIRE.

LE Discours Chrétien est devenu un spectacle. Cette tristesse Evangelique qui en est l'ame ne s'y remarque plus : elle est suppléée par les avantages de la mine, par les inflexions de la voix, par la régularité du geste, par le choix des mots, & par les longues énumérations. On n'écoute plus sérieusement la Parole sainte : c'est une sorte d'amusement entre mille autres, c'est un jeu où il y a de l'émulation & des parieurs.

CHAP;
XV.

* L'Eloquence profane est transposée; pour ainsi dire, du Barreau où LE MAITRE, PUCELLE & FOURCROY l'ont fait régner & où elle n'est plus d'usage, à la Chaire où elle ne doit pas être.

On fait assaut d'éloquence jusqu'au pied de l'Autel & en la présence des Mystères. Celui qui écoute s'établit juge de celui qui prêche, pour condamner ou pour applaudir; & n'est pas plus

*De la
Chaire.*

plus converti par le Discours qu'il favorise, que par celui auquel il est contraire. L'Orateur plaît aux uns, déplaît aux autres, & convient avec tous dans une chose, que comme il ne cherche point à les rendre meilleurs, ils ne pensent pas aussi à le devenir.

Un apprentif est docile, il écoute son Maître, il profite de ses leçons, & il devient maître. L'homme indocile critique le Discours du Prédicateur, comme le Livre du Philosophe; & il ne devient ni chrétien ni raisonnable.

* Jusqu'à ce qu'il revienne un homme, qui avec un style nourri des saintes Ecritures, explique au peuple la Parole divine uniment & familièrement, les Orateurs & les Déclamateurs seront suivis.

* Les citations profanes, les froides allusions, le mauvais pathétique, les antithèses, les figures outrées ont fini, les portraits finiront, & feront place à une simple explication de l'Evangile, jointe aux mouvemens qui inspirent la conversion.

* Cet homme que je souhaitois im-
pa-

patiemment, & que je ne daignois pas espérer de notre siècle, est enfin venu. Les Courtisans à force de goût & de connoître les bienséances lui ont applaudi: ils ont, chose incroyable! abandonné la Chapelle du Roi, pour venir entendre avec le peuple la Parole de Dieu annoncée par cet homme Apostolique. * La ville n'a pas été de l'avis de la Cour: où il a prêché les Paroissiens ont déserté, jusqu'aux Marguilliers ont disparu: les Pasteurs ont tenu ferme, mais les ouailles se sont dispersées, & les Orateurs voisins en ont grossi leur auditoire. Je devois le prévoir, & ne pas dire qu'un tel homme n'avoit qu'à se montrer pour être suivi, & qu'à parler pour être écouté: ne savois-je pas quelle est dans les hommes & en toutes choses la force indomptable de l'habitude? Depuis trente années on prête l'oreille aux Rhéteurs, aux Déclamateurs, aux *Enumérateurs*: on court ceux qui peignent en grand, ou en miniature. Il n'y a pas long-tems qu'ils avoient des chûtes ou des transitions ingénieuses, quelquefois même si vives & si aigues qu'elles pouvoient passer pour épigrammes: ils les ont adou-

CHAP.
XV.

* Le P.
Séraphin,
Capucin.

*De la
Chaire.*

doucies, je l'avoue, & ce ne sont plus que des Madrigaux. Ils ont toujours d'une nécessité indispensable & géométrique trois sujets admirables de vos attentions: ils prouveront une telle chose dans la première partie de leur Discours, cette autre dans la seconde partie, & cette autre encore dans la troisième: ainsi vous ferez convaincu d'abord d'une certaine vérité, & c'est leur premier point; d'une autre vérité, & c'est leur second point; & puis d'une troisième vérité, & c'est leur troisième point: desorte que la première réflexion vous instruira d'un principe des plus fondamentaux de votre Religion, la seconde d'un autre principe qui ne l'est pas moins, & la dernière réflexion d'un troisième & dernier principe le plus important de tous, qui est remis pourtant faute de loisir à une autre fois: enfin pour reprendre & abrégier cette division, & former un plan..... *Encore, dites-vous, & quelles préparations pour un Discours de trois quarts-d'heure qui leur reste à faire! plus ils cherchent à le digérer & à l'éclaircir, plus ils m'embrouillent.* Je vous crois sans peine, & c'est l'effet le plus naturel de tout cet amas
d'i-

d'idées qui reviennent à la même, dont ils chargent sans pitié la mémoire de leurs auditeurs. Il semble à les voir s'opiniâtrer à cet usage, que la grace de la conversion soit attachée à ces énormes partitions : comment néanmoins seroit-on converti par de tels Apôtres, si l'on ne peut qu'à peine les entendre articuler, les suivre, & ne les pas perdre de vue? Je leur demanderois volontiers qu'au milieu de leur course impétueuse ils voulussent plusieurs fois reprendre haleine, souffler un peu, & laisser souffler leurs auditeurs. Vains discours, paroles perdues! Le tems des Homélies n'est plus, les Basiles, les Chrysoftômes ne le raméneroient pas: on passeroit en d'autres Diocèses pour être hors de la portée de leur voix, & de leurs instructions familières. Le commun des hommes aime les phrases & les périodes, admire ce qu'il n'entend pas, se suppose instruit, content de décider entre un premier & un second point, ou entre le dernier Sermon & le pénultième.

* Il y a moins d'un siècle qu'un Livre François étoit un certain nombre de pages Latines, où l'on découvroit quel-

CHAP.
XV.

*De la
Chaire.*

quelques lignes ou quelques mots en notre Langue. Les passages, les traits & les citations n'en étoient pas demeurés-là. Ovide & Catulle achevoient de décider des mariages & des testamens, & venoient avec les Pandectes au secours de la veuve & des pupilles. Le sacré & le profane ne se quittoient point, ils s'étoient glissés ensemble jusques dans la Chaire: St. Cyrille, Horace, St. Cyprien, Lucrece parloient alternativement: les Poètes étoient de l'avis de St. Augustin & de tous les Pères: on parloit Latin & longtems devant des Femmes & des Marguillers: on a parlé Grec. Il falloit savoir prodigieusement pour prêcher si mal. Autre tems, autre usage: le texte est encore Latin, tout le discours est François, l'Evangile même n'est pas cité. Il faut savoir aujourd'hui très-peu de chose pour bien prêcher:

* On a enfin banni la Scholastique de toutes les Chaires des grandes Villes, & on l'a releguée dans les Bourgs & dans les Villages pour l'instruction & pour le salut du Laboureur ou du Vigneron.

* C'est avoir de l'esprit que de plaî-
re

re au peuple dans un Sermon par un style fleuri, une morale enjouée, des figures réitérées, des traits brillans & de vives descriptions, mais ce n'est point en avoir assez. Un meilleur esprit néglige ces ornemens étrangers, indignes de servir à l'Évangile: il prêche simplement, fortement, chrétiennement.

CHAP.
XV.

* L'Orateur fait de si belles images de certains désordres, y fait entrer des circonstances si délicates, met tant d'esprit, de tour & de raffinement dans celui qui péche, que si je n'ai pas de pente à vouloir ressembler à ses portraits, j'ai besoin du-moins de quelque Apôtre qui, avec un style plus Chrétien, me dégoûte des vices dont on m'avoit fait une peinture si agréable.

* Un beau Sermon est un Discours oratoire qui est dans toutes ses règles, purgé de tous ses défauts, conforme aux préceptes de l'Eloquence Humaine, & paré de tous les ornemens de la Rhétorique. Ceux qui entendent finement n'en perdent pas le moindre trait ni une seule pensée, ils suivent sans peine l'Orateur dans toutes les énu-

*De la
Chaire.*

énumérations où il se proméne, comme dans toutes les évaluations où il se jette: ce n'est une énigme que pour le peuple.

* Le solide & l'admirable Discours que celui qu'on vient d'entendre! Les points de Religion les plus essentiels, comme les plus pressans motifs de conversion, y ont été traités. Quel grand effet n'a-t-il pas dû faire sur l'esprit & dans l'ame de tous les Auditeurs? Les voilà rendus, ils en sont émus, & touchés au point de résoudre dans leur cœur sur ce Sermon de *Théodore*, qu'il est encore plus beau que le dernier qu'il a prêché.

* La morale douce & relâchée tombe avec celui qui la prêche: elle n'a rien qui réveille & qui pique la curiosité d'un homme du monde, qui craint moins qu'on ne pense une doctrine sévère, & qui l'aime même dans celui qui fait son devoir en l'annonçant. Il semble donc qu'il y ait dans l'Eglise comme deux Etats qui doivent la partager: celui de dire la vérité dans toute son étendue, sans égards, sans déguisement; celui de l'écouter avidement,

ment , avec goût , avec admiration , avec éloges , & de n'en faire cependant ni pis ni mieux.

CHAP.
XV.

* On peut faire ce reproche à l'héroïque vertu des grands-hommes, qu'elle a corrompu l'Eloquence, ou du-moins amolli le style de la plupart des Prédicateurs : au-lieu de s'unir seulement avec les peuples pour bénir le Ciel de si rares présens , qui en sont venus , (1) ils ont entré en société avec les Auteurs & les Poètes ; & devenus comme eux Panégyristes , ils ont enchéri sur les Epîtres Dédicatoires , sur les Stances & sur les Prologues : ils ont changé la Parole sainte en un tissu de louanges , justes à-la-vérité , mais mal placées , intéressées , que personne n'exige d'eux , & qui ne conviennent point à leur caractère. On est heureux , si à l'occasion du Héros qu'ils célèbrent jusques dans le Sanctuaire , ils di-

(1) Des Personnes très-intelligentes dans la Langue , m'ont assuré que La Bruyère se seroit exprimé plus correctement s'il eût écrit *ils sont entrés*. Nous saurons à quoi nous en tenir absolument , si l'Académie Françoisse s'avise jamais de prononcer sur cette petite difficulté grammaticale.

*De la
Cbaire.*

difent un mot de Dieu & du myftère qu'ils devoient prêcher. Il s'en est trouvé quelques-uns qui ayant affujetti le Saint Évangile qui doit être commun à tous , à la présence d'un (2) feul Auditeur, fe font vus déconcertés par des hazards qui le retenoient ailleurs, n'ont pu prononcer devant des Chrétiens, un Discours Chrétien qui n'étoit pas fait pour eux; & ont été fuppléés par d'autres Orateurs, qui n'ont eu le tems que de louer Dieu dans un Sermon précipité.

* *Théodule* a moins réuffi que quelques-uns de fes Auditeurs ne l'appréhendoient, ils font contens de lui & de fon Discours: il a mieux fait à leur gré, que de charmer l'efprit & les oreilles, qui est de flatter leur jalousie.

* Le métier de la Parole refsemble en une chofe à celui de la Guerre, il y a plus de rifque qu'ailleurs, mais la fortune y est plus rapide.

* Si vous êtes d'une certaine qualité, & que vous ne vous fentiez point d'au-

(2) Louis XIV. dont l'éloge faisoit la plus grande partie du Discours,

d'autre talent que celui de faire de froids Discours, prêchez, faites de froids Discours; il n'y a rien de pire pour sa fortune, que d'être entièrement ignoré. *Théodat* a été payé de ses mauvaises phrases & de son ennuyeuse monotonie.

CHAP.
XV.

* On a eu de grands Evêchés par un mérite de chaire, qui présentement ne vaudroit pas à son homme une simple Prébende.

* Le nom de ce Panégyriste semble gémir sous le poids des titres dont il est accablé, leur grand nombre rempli de vastes affiches, qui sont distribuées dans les maisons, où qu'on lit par les rues en caractères monstrueux, & qu'on ne peut non plus ignorer que la Place publique. Quand sur une si belle montre on a seulement essayé du personnage, & qu'on l'a un peu écouté, on reconnoît qu'il manque au dénombrement de ses qualités celle de mauvais Prédicateur.

* L'oisiveté des femmes & l'habitude qu'ont les hommes de les courir partout où elles s'assemblent, donnent du nom à de froids Orateurs, & soutien-

*De la
Chaire.*

nent quelque tems ceux qui ont décliné.

* Devroit-il suffire d'avoir été grand & puissant dans le Monde, pour être louable ou non, & devant le saint Autel, & dans la Chaire de la Vérité loué & célébré à ses funeraillles? N'y a-t-il point d'autre grandeur que celle qui vient de l'autorité & de la naissance? Pourquoi n'est-il pas établi de faire publiquement le Panégyrique d'un homme qui a excellé pendant sa vie dans la bonté, dans l'équité, dans la douceur, dans la fidélité, dans la piété? Ce qu'on appelle une Oraison funébre n'est aujourd'hui bien reçue du plus grand nombre des auditeurs, qu'à mesure qu'elle s'éloigne davantage du Discours Chrétien, ou, si vous l'aimez mieux, qu'elle approche de plus près d'un éloge profane.

* L'Orateur cherche un Evêché par ses Discours: l'Apôtre fait des conversions, il mérite de trouver ce que l'autre cherche.

* On voit des Clercs revenir de quelques Provinces où ils n'ont pas fait un long séjour, vains des conversions qu'ils

qu'ils ont trouvées toutes faites, comme de celles qu'ils n'ont pu faire, se comparer déjà aux VINCENS & aux XAVIERS, & se croire des hommes Apostoliques: de si grands travaux & de si heureuses Missions ne seroient pas à leur gré payées d'une Abbaye.

* Tel tout d'un coup & sans y avoir pensé la veille, prend du papier, une plume, dit en soi-même, je vais faire un Livre, sans autre talent pour écrire que le besoin qu'il a de cinquante pistoles. Je lui crie inutilement, prenez une scie, *Dioscore*, sciez, ou bien tournez ou faites une jante de roue, vous aurez votre salaire. Il n'a point fait d'apprentissage de tous ces métiers: copiez donc, transcrivez, soyez au plus Correcteur d'Imprimerie, n'écrivez point. Il veut écrire & faire imprimer; & parce qu'on n'envoie pas à l'Imprimeur un cahier blanc, il le barbouille de ce qui lui plaît: il écriroit volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a sept jours dans la semaine, ou que le tems est à la pluye; & comme ce discours n'est ni contre la Religion ni contre l'Etat, & qu'il ne fera point d'autre désordre dans le

*De la
Chaire.*

Public que de lui gâter le goût & l'accoutumer aux choses fades & insipides, il passe à l'Examen, il est imprimé, & à la honte du siècle, comme pour l'humiliation des bons Auteurs, réimprimé. De-même un homme dit en son cœur, je prêcherai, & il prêche: le voilà en chaire sans autre talent ni vocation que le besoin d'un Bénéfice.

* Un Clerc mondain ou irreligieux, s'il monte en chaire, est déclamateur.

Il y a au-contre des hommes saints, & dont le seul caractère est efficace pour la persuasion: ils paroissent; & tout un peuple qui doit les écouter est déjà ému & comme persuadé par leur présence: le Discours qu'ils vont prononcer, fera le reste.

* L'Evêque † de MEAUX & le P. BOURDALOUE me rappellent DEMOSTHENE & CICERON. Tous deux Maîtres dans l'Eloquence de la Chaire ont eu le destin des grands modèles: l'un a fait de mauvais censeurs, l'autre de mauvais copistes.

L'E-

† Jaques Bénigne Bossuet.

L'Eloquence de la Chaire, en ce qui y entre d'humain & du talent de l'Orateur, est cachée, connue de peu de personnes, & d'une difficile exécution. Quel Art en ce genre pour plaître en persuadant! Il faut marcher par des chemins battus, dire ce qui a été dit, & ce que l'on prévoit que vous allez dire: les matières sont grandes, mais usées & triviales: les principes sûrs, mais dont les Auditeurs pénètrent les conclusions d'une seule vue: il y entre des sujets qui sont sublimes, mais qui peut traiter le sublime? Il y a des mystères que l'on doit expliquer, & qui s'expliquent mieux par une Leçon de l'Ecole, que par un Discours Oratoire. La Morale même de la Chaire, qui comprend une matière aussi vaste & aussi diversifiée que le sont les mœurs des hommes, roule sur les mêmes pivots, retrace les mêmes images, & se prescrit des bornes bien plus étroites que la satyre. Après l'invective commune contre les honneurs, les richesses & le plaisir, il ne reste plus à l'Orateur qu'à courir à la fin de son Discours & à congédier l'Assemblée. Si quelquefois on pleure, si l'on

*De la
Cbaire.*

est ému, après avoir fait attention au génie & au caractère de ceux qui font pleurer, peut-être conviendra-t-on que c'est la matière qui se prêche elle-même, & notre intérêt le plus capital qui se fait sentir, que c'est moins une véritable éloquence, que la ferme poitrine du Missionnaire, qui nous ébranle & qui cause en nous ces mouvemens. Enfin le Prédicateur n'est point soutenu comme l'Avocat par des faits toujours nouveaux, par différens événemens, par des aventures inouïes; il ne s'exerce point sur les questions douteuses, il ne fait point valoir les violentes conjectures & les présomptions, toutes choses néanmoins qui élèvent le génie, lui donnent de la force & de l'étendue, & qui contraignent bien moins l'Eloquence qu'elles ne la fixent & ne la dirigent: il doit au contraire tirer son Discours d'une source commune, & où tout le monde puise; & s'il s'écarte de ces lieux communs, il n'est plus populaire, il est abstrait ou déclamateur, il ne prêche plus l'Evangile. Il n'a besoin que d'une noble simplicité, mais il faut l'atteindre, talent rare, & qui passe les forces du commun des hommes: ce
qu'ils

qu'ils ont de génie, d'imagination, d'érudition & de mémoire ne leur sert souvent qu'à s'en éloigner. CHAP.
XV.

La fonction de l'Avocat est pénible, laborieuse, & suppose dans celui qui l'exerce, un riche fond & de grandes ressources. Il n'est pas seulement chargé comme le Prédicateur d'un certain nombre d'Oraisons composées à loisir, récitées de mémoire, avec autorité, sans contradicteurs, & qui avec de médiocres changemens lui font honneur plus d'une fois. Il prononce de graves Plaidoyers devant des Juges qui peuvent lui imposer silence, & contre des adversaires qui l'interrompent: il doit être prêt sur la réplique, il parle en un même jour, dans divers Tribunaux, de différentes affaires. Sa maison n'est pas pour lui un lieu de repos & de retraite, ni un asyle contre les Plaideurs: elle est ouverte à tous ceux qui viennent l'accabler de leurs questions & de leurs doutes. Il ne se met pas au lit, on ne l'essuye point, on ne lui prépare point des rafraîchissemens, il ne se fait point dans sa chambre un concours de monde de tous les états & de tous les sexes, pour le féliciter sur

*De la
Chaire.*

l'agrément & sur la politesse de son langage, lui remettre l'esprit sur un endroit où il a couru risque de rester court, ou sur un scrupule qu'il a sur le chevet d'avoir plaidé moins vivement qu'à l'ordinaire. Il se délasse d'un long Discours par de plus longs Ecrits, il ne fait que changer de travaux & de fatigues: j'ose dire qu'il est dans son genre, ce qu'étoient dans le leur les premiers Hommes Apostoliques.

Quand on a ainsi distingué l'Eloquence du Barreau de la fonction de l'Avocat, & l'Eloquence de la Chaire du ministère du Prédicateur, on croit voir qu'il est plus aisé de prêcher que de plaider, & plus difficile de bien prêcher que de bien plaider.

* Quel avantage n'a pas un Discours prononcé sur un Ouvrage qui est écrit! Les hommes sont les dupes de l'action & de la parole, comme de tout l'appareil de l'Auditoire: pour peu de prévention qu'ils ayent en faveur de celui qui parle, ils l'admirent, & cherchent ensuite à le comprendre: avant qu'il ait commencé ils s'écrient qu'il va bien faire, ils s'endorment bientôt, & le Discours fini ils se réveillent pour dire

dire qu'il a bien fait. On se passionne moins pour un Auteur, son Ouvrage est lu dans le loisir de la campagne, ou dans le silence du cabinet : il n'y a point de rendez-vous publics pour lui applaudir, encore moins de cabale pour lui sacrifier tous ses rivaux, & pour l'élever à la Prélatu-CHAP.
XV.re. On lit son Livre, quelque excellent qu'il soit, dans l'esprit de le trouver médiocre : on le feuillette, on le discute, on le confronte : ce ne sont pas des sons qui se perdent en l'air, & qui s'oublent : ce qui est imprimé demeure imprimé. On l'attend quelquefois plusieurs jours avant l'impression pour le décrier ; & le plaisir le plus délicat que l'on en tire, vient de la critique qu'on en fait : on est piqué d'y trouver à chaque page des traits qui doivent plaire, on va même souvent jusqu'à appréhender d'en être divertie, & on ne quitte ce Livre que parce qu'il est bon. Tout le monde ne se donne pas pour Orateur : les phrases, les figures, le don de la mémoire, la robe ou l'engagement de celui qui prêche, ne sont pas des choses qu'on ose

De la ou qu'on veuille toujours s'approprier :
Chaire. chacun au-contraire croit penser bien
 & écrire encore mieux ce qu'il a pen-
 sé, il en est moins favorable à celui
 qui pense & qui écrit aussi-bien que
 lui. En un mot le *Sermonneur* est plu-
 tôt Evêque que le plus solide Ecrivain
 n'est revêtu d'un Prieuré simple ; &
 dans la distribution des graces, de nou-
 velles sont accordées à celui-là, pen-
 dant que l'Auteur grave se tient heu-
 reux d'avoir ses restes.

* S'il arrive que les méchans vous
 haïssent & vous persécutent, les gens
 de bien vous conseillent de vous hu-
 milier devant Dieu, pour vous met-
 tre en garde contre la vanité qui pour-
 roit vous venir de déplaire à des gens
 de ce caractère: de même si certains
 hommes sujets à se recrier sur le mé-
 diocre, désapprouvent un Ouvrage que
 vous aurez écrit, ou un Discours que
 vous venez de prononcer en public,
 soit au Barreau, soit dans la Chaire,
 ou ailleurs, humiliez-vous, on ne peut
 guères être exposé à une tentation
 d'orgueil plus délicate & plus prochai-
 ne.

* Il me semble qu'un Prédicateur devroit faire choix dans chaque Discours, d'une vérité unique mais capitale, terrible ou instructive; la manier à fond & l'épuiser; abandonner toutes ces divisions si recherchées, si retournées, si remaniées & si différenciées; ne point supposer ce qui est faux; je veux dire que le grand ou le beau monde fait sa Religion & ses devoirs, & ne pas appréhender de faire ou à ces bonnes têtes ou à ces esprits si raffinés des Catéchismes; ce tems si long que l'on use à composer un long Ouvrage, l'employer à se rendre si maître de sa matière, que le tour & les expressions naissent dans l'action, & coulent de source; se livrer, après une certaine préparation, à son génie & aux mouvemens qu'un grand sujet peut inspirer, qu'il pourroit enfin s'épargner ces prodigieux efforts de mémoire qui ressemblent mieux à une gaure qu'à une affaire sérieuse, qui corrompent le geste & défigurent le visage; jeter au-contraince par un bel enthousiasme la persuasion dans les esprits & l'allarme dans le cœur; & tou-

*De la
Chaire.*

cher ses Auditeurs d'une toute autre crainte que de celle de le voir rester court.

* Que celui qui n'est pas encore assez parfait pour s'oublier soi-même dans le ministère de la Parole sainte, ne se décourage point par les règles austères qu'on lui prescrit, comme si elles lui ôtoient les moyens de faire montre de son esprit, & de monter aux Dignités où il aspire. Quel plus beau talent que celui de prêcher apostoliquement, & quel autre mérite mieux un Evêché? FENELON (a) en étoit-il indigne? auroit-il pu échapper au choix du Prince, que par un autre choix?

(a) L'Archevêque de Cambrai, Auteur de *Télémaque*.



CHAPITRE XVI.

DES ESPRITS-FORTS.

LEs Esprits-forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie? Quelle plus grande foiblesse que d'être incertains quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connoissances, & quelle en doit être la fin? Quel découragement plus grand que de douter si son ame n'est point matière comme la pierre & le reptile, & si elle n'est point corruptible comme ces viles créatures? N'y a-t-il pas plus de force & de grandeur à recevoir dans notre esprit l'idée d'un Être supérieur à tous les Êtres, qui les a tous faits, & à qui tous se doivent rapporter; d'un Être souverainement parfait, qui est pur, qui n'a point commencé & qui ne peut finir; dont notre ame est l'image, & si j'ose dire, une portion comme esprit, & comme immortelle?

CHAP.
XVI.

* Le docile & le foible sont susceptibles

*Des
Esprits-
forts.*

tibles d'impressions; l'un en reçoit de bonnes, l'autre de mauvaises, c'est-à-dire, que le premier est persuadé & fidèle, & que le second est entêté & corrompu. Ainsi l'esprit docile admet la vraie Religion; & l'esprit foible, ou n'en admet aucune, ou en admet une fausse: or l'Esprit-fort ou n'a point de Religion, ou se fait une Religion: donc l'Esprit-fort, c'est l'esprit foible.

* J'appelle mondains, terrestres ou grossiers, ceux dont l'esprit & le cœur sont attachés à une petite portion de ce Monde qu'ils habitent, qui est la Terre, qui n'estiment rien, qui n'aiment rien au-delà; gens aussi limités que ce qu'ils appellent leurs possessions, ou leur domaine, que l'on mesure, dont on compte les arpens, & dont on montre les bornes. Je ne m'étonne pas que des hommes qui s'appuyent sur un atome, chancellent dans les moindres efforts qu'ils font pour fonder la Vérité, si avec des vues si courtes ils ne percent point à travers le Ciel & les Astres jusqu'à Dieu même, si ne s'apercevant point ou de l'excellence de ce qui est esprit

ou de la dignité de l'ame, ils ressentent encore moins combien elle est difficile à acquérir, combien la Terre entière est au-dessous d'elle, de quelle nécessité lui devient un Etre souverainement parfait qui est DIEU, & quel besoin indispensable elle a d'une Religion qui le lui indique, & qui lui en est une caution sûre. Je comprends au contraire fort aisément, qu'il est naturel à de tels esprits de tomber dans l'indifférence; & de faire servir Dieu & la Religion à la Politique, c'est-à-dire, à l'ordre & à la décoration de ce Monde, la seule chose selon eux qui mérite qu'on y pense.

* Quelques-uns achèvent de se corrompre par de longs voyages, & perdent le peu de Religion qui leur restoit: ils voyent de jour à autre un nouveau culte, diverses mœurs, diverses cérémonies: ils ressemblent à ceux qui entrent dans les magasins, indéterminés sur le choix des étoffes qu'ils veulent acheter; le grand nombre de celles qu'on leur montre les rend plus indifférens, eiles ont chacune leur agrément & leur bienséance; ils ne se fixent point, ils sortent sans acheter.

CHAP.
XVI.

*Des
Esprits-
forts.*

* Il y a des hommes qui attendent à être dévots & religieux, que tout le monde se déclare impie & libertin: ce fera alors le parti du Vulgaire, ils sauront s'en dégager. La singularité leur plaît dans une matière si sérieuse & si profonde: ils ne suivent la mode & le commun que dans les choses de rien & de nulle suite. Qui fait même s'ils n'ont pas déjà mis une sorte de bravoure & d'intrépidité à courir tout le risque de l'avenir? Il ne faut pas d'ailleurs que dans une certaine condition, avec une certaine étendue d'esprit, & de certaines vues, on songe à croire comme les Savans & le Peuple.

* Une
fille.

* On doute de Dieu dans une pleine santé, comme on doute que ce soit pécher que d'avoir un commerce avec une personne libre *: quand on devient malade, & que l'hydropisie est formée, on quitte sa concubine, & l'on croit en Dieu.

* Il faudroit s'éprouver & s'examiner très-sérieusement, avant que de se déclarer Esprit-fort ou Libertin, afin au-moins & selon ses principes de finir comme on a vécu; ou, si l'on ne se

se sent pas la force d'aller si loin , se réfoudre à vivre comme on veut mourir. C H A P.
XVI.

* Toute plaisanterie dans un homme mourant est hors de sa place : si elle roule sur de certains chapitres , elle est funeste. C'est une extrême misère que de donner à ses dépens à ceux qu'on laisse , le plaisir d'un bon-mot.

Quelque prévenu que l'on puisse être sur ce qui doit suivre la mort , c'est une chose bien sérieuse que de mourir : ce n'est point alors le badinage qui sied bien , mais la constance.

* Il y a eu de tout tems de ces gens d'un bel esprit , & d'une agréable littérature , esclaves des Grands dont ils ont épousé le libertinage & porté le joug toute leur vie contre leurs propres lumières , & contre leur conscience. Ces hommes n'ont jamais vécu que pour d'autres hommes , & ils semblent les avoir regardés comme leur dernière fin. Ils ont eu honte de se sauver à leurs yeux , de paroître tels qu'ils étoient peut-être dans le cœur ; & ils se sont perdus par déférence ou
par

*Des
Esprits-
forts.*

par foiblesse. Y a-t-il donc sur la Terre des Grands assez grands, & des Puissans assez puissans pour mériter de nous que nous croyions, & que nous vivions à leur gré, selon leur goût & leurs caprices; & que nous pussions la complaisance plus loin, en mourant, non de la manière la plus sûre pour nous, mais de celle qui leur plaît davantage?

* J'exigerois de ceux qui vont contre le train commun & les grandes règles, qu'ils fussent plus que les autres, qu'ils eussent des raisons claires, & de ces argumens qui emportent conviction.

* Je voudrois voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu: il parleroit du-moins sans intérêt, mais cet homme ne se trouve point.

* J'aurois une extrême curiosité de voir celui qui seroit persuadé que Dieu n'est point: il me diroit du-moins la raison invincible qui l'a convaincu.

* L'impossibilité où je suis de prouver que Dieu n'est pas, me découvre son existence.

* Dieu

* Dieu condamne & punit ceux qui l'offensent, seul Juge en sa propre cause, ce qui répugne s'il n'est lui-même la Justice & la Vérité, c'est-à-dire, s'il n'est Dieu. C H A P.
XVI.

* Je sens qu'il y a un Dieu, & je ne sens pas qu'il n'y en ait point, cela me suffit, tout le raisonnement du monde m'est inutile : je conclus que Dieu existe. Cette conclusion est dans ma nature : j'en ai reçu les principes trop aisément dans mon enfance ; & je les ai conservés depuis trop naturellement dans un âge plus avancé, pour les soupçonner de fausseté. Mais il y a des esprits qui se défont de ces principes : c'est une grande question s'il s'en trouve de tels ; & quand il seroit ainsi, cela prouve seulement qu'il y a des monstres.

* L'Athéisme n'est point. Les Grands qui en sont le plus soupçonnés, sont trop paresseux pour décider en leur esprit que Dieu n'est pas : leur indolence va jusqu'à les rendre froids & indifférens sur cet article si capital, comme sur la nature de leur ame, & sur les conséquences d'une vraie Religion : ils ne nient ces choses, ni ne
les

*Des
Esprits-
forts.*

les accordent, ils n'y pensent point.

* Nous n'avons pas trop de toute notre fanté, de toutes nos forces, & de tout notre esprit pour penser aux hommes ou au plus petit intérêt: il semble au- contraire que la bienséance & la coutume exigent de nous que nous ne pensions à Dieu que dans un état où il ne reste en nous qu'autant de raison qu'il faut pour ne pas dire qu'il n'y en a plus.

* Un Grand croit s'évanouir, & il meurt: un autre Grand périt insensiblement, & perd chaque jour quelque chose de soi-même avant qu'il soit éteint: formidables leçons, mais inutiles! Des circonstances si marquées & si sensiblement opposées, ne se relèvent point, & ne touchent personne. Les hommes n'y font pas plus d'attention qu'à une fleur qui se fane, ou à une feuille qui tombe: ils envient les places qui demeurent vacantes, ou ils s'informent si elles sont remplies, & par qui.

* Les hommes sont-ils assez bons, assez fidèles, assez équitables, pour mériter toute notre confiance, & ne nous pas faire desirer du-moins que
Dieu

Dieu existât, à qui nous pussions appeler de leurs jugemens, & avoir recours quand nous en sommes persécutés ou trahis?

CHAP.
XVI.

* Si c'est le grand & le sublime de la Religion qui éblouit, ou qui confond les Esprits-forts, ils ne sont plus des Esprits-forts, mais de foibles génies & de petits esprits: si c'est au-contraire ce qu'il y a d'humble & de simple qui les rebute, ils sont à-la-vérité des Esprits-forts, & plus forts que tant de grands Hommes si éclairés, si élevés, & néanmoins si fidèles, que les LEONS, les BASILES, les JEROMES, les AUGUSTINS.

* Un Père, un Docteur de l'Eglise, quels noms! quelle tristesse dans leurs Ecrits! quelle sécheresse, quelle froide dévotion, & peut-être quelle Scholastique! disent ceux qui ne les ont jamais lus: mais plutôt quel étonnement pour tous ceux qui se sont fait une idée des Pères si éloignée de la vérité! S'ils voyoient dans leurs Ouvrages plus de tour & de délicatesse, plus de politesse & d'esprit, plus de richesse d'expressions & plus de force de raisonnement, des traits plus vifs &
des

*Des
Esprits-
forts.*

des graces plus naturelles, qu'on n'en remarque dans la plupart des Livres de ce tems, qui sont lus avec goût, qui donnent du nom & de la vanité à leurs Auteurs. Quel plaisir d'aimer la Religion, & de la voir crue, soutenue, expliquée par de si beaux génies & par de si solides esprits! surtout lorsque l'on vient à connoître que pour l'étendue de connoissance, pour la profondeur & la pénétration, pour les principes de la pure Philosophie, pour leur application & leur développement, pour la justesse des conclusions, pour la dignité du discours, pour la beauté de la morale & des sentimens, il n'y a rien, par exemple, que l'on puisse comparer à St. AUGUSTIN que PLATON & que CICERON.

* L'homme est né menteur: la Vérité est simple & ingénue, & il veut du spécieux & de l'ornement. Elle n'est pas à lui, elle vient du Ciel toute faite, pour ainsi dire; & dans toute sa perfection, & l'homme n'aime que son propre ouvrage, la fiction & la fable. Voyez le peuple, il controuve, il augmente, il charge par grossièreté & par sottise: demandez même

me au plus honnête homme, s'il est toujours vrai dans ses discours, s'il ne se surprend pas quelquefois dans des déguisemens où engagent nécessairement la vanité & la légéreté, si pour faire un meilleur conte il ne lui échappe pas souvent d'ajouter à un fait qu'il récite, une circonstance qui y manque. Une chose arrive aujourd'hui, & presque sous nos yeux ; cent personnes qui l'ont vue, la racontent en cent façons différentes ; celui-ci, s'il est écouté, la dira encore d'une manière qui n'a pas été dite : quelle créance donc pourrois-je donner à des faits qui sont anciens & éloignés de nous par plusieurs siècles ? quel fonds dois-je faire sur les plus graves Historiens ? que devient l'Histoire ? César a-t-il été massacré au milieu du Sénat ? y a-t-il eu un César ? Quelle conséquence ! me dites-vous, quels doutes ! quelle demande ! Vous riez, vous ne me jugez digne d'aucune réponse, & je crois même que vous avez raison. Je suppose néanmoins que le Livre qui fait mention de César, ne soit pas un Livre profane, écrit de la main des hommes qui sont menteurs, trouvé par hasard dans

*Des
Esprits-
forts.*

les Bibliothèques parmi d'autres manuscrits qui contiennent des Histoires vraies ou apocryphes; qu'au-contrai-
re il soit inspiré, saint, divin, qu'il porte en foi ces caractères, qu'il se trouve depuis près de deux mille ans dans une Société nombreuse qui n'a pas permis qu'on y ait fait pendant tout ce tems la moindre altération, & qui s'est fait une religion de le conserver dans toute son intégrité; qu'il y ait même un engagement religieux & indispensable d'avoir de la foi pour tous les faits contenus dans ce volume où il est parlé de César & de sa Dictature, avouez-le, *Lucile*, vous douterez alors qu'il y ait eu un César.

* Toute Musique n'est pas propre à louer Dieu, & à être entendue dans le Sanctuaire. Toute Philosophie ne parle pas dignement de Dieu, de sa puissance, des principes de ses opérations, & de ses mystères: plus cette Philosophie est subtile & idéale, plus elle est vaine & inutile pour expliquer des choses, qui ne demandent des hommes qu'un sens droit pour être connues jusqu'à un certain point, & qui au-delà sont inexplicables. Vou-
loir

loir rendre raison de Dieu, de ses perfections, & si j'ose ainsi parler, de ses actions, c'est aller plus loin que les anciens Philosophes, que les Apôtres, que les premiers Docteurs; mais ce n'est pas rencontrer si juste; c'est creuser long-tems & profondément, sans trouver les sources de la Vérité. Dès qu'on a abandonné les termes de *bonté*, de *miséricorde*, de *justice* & de *toute-puissance*, qui donnent de Dieu de si hautes & de si aimables idées, quelque grand effort d'imagination qu'on puisse faire, il faut recevoir les expressions séches, stériles, vuides de sens, admettre les pensées creuses, écartées des notions communes, ou tout au plus les subtiles & les ingénieuses, & à mesure que l'on acquiert d'ouverture dans une nouvelle Métaphysique, perdre un peu de sa Religion.

* Jusqu'où les hommes ne se portent-ils point par l'intérêt de la Religion, dont ils sont si peu persuadés, & qu'ils pratiquent si mal.

* Cette même Religion que les hommes défendent avec chaleur & avec zèle contre ceux qui en ont une toute contraire, ils l'altèrent eux-mêmes dans

*Des
Esprits-
forts.*

leur esprit par des sentimens particuliers; ils y ajoutent, & en retranchent mille choses souvent essentielles selon ce qui leur convient; & ils demeurent fermes & inébranlables dans cette forme qu'ils lui ont donnée. Ainsi, à parler populairement, on peut dire d'une seule Nation, qu'elle vit sous un même Culte, & qu'elle n'a qu'une seule Religion: mais, à parler exactement, il est vrai qu'elle en a plusieurs, & que chacun presque y a la sienne.

* Deux fortes de gens fleurissent dans les Cours, & y dominent en divers tems, les Libertins & les Hypocrites; ceux-là gayement, ouvertement, sans art & sans dissimulation; ceux-ci finement, par des artifices, par la cabale: cent fois plus épris de la fortune que les premiers, ils en sont jaloux jusqu'à l'excès, ils veulent la gouverner, la posséder seuls, la partager entr'eux, & en exclure tout autre: dignités, charges, postes, bénéfices, pensions, honneurs, tout leur convient, & ne convient qu'à eux, le reste des hommes en est indigne, ils ne comprennent point que sans leur

at-

attache on ait l'impudence de les espérer : une troupe de masques entre dans un Bal, ont-ils la main, ils dansent, ils se font danser les uns les autres, ils dansent encore, ils dansent toujours, ils ne (1) rendent la main à personne de l'Assemblée, quelque digne qu'elle soit de leur attention : on languit, on sèche de les voir danser, & de ne danser point : quelques-uns murmurent, les plus sages prennent leur parti, & s'en vont.

* Il y a deux espèces de Libertins ; les Libertins, ceux du-moins qui croient l'être ; & les Hypocrites ou Faux-dévots, c'est-à-dire, ceux qui ne veulent pas être crus Libertins : les derniers dans ce genre-là sont (2) les meilleurs.

Le

(1) *Ont-ils la main*, venoit de dire La Bruyère, ce qui prouve évidemment qu'il faut laisser ici *rendent*, au-lieu de mettre *tendent*, comme vouloit un de mes amis, qui pensa me persuader que cette correction étoit nécessaire, son ton affirmatif m'ayant d'abord empêché de faire attention à ce qui précède, *ont-ils la main*, &c.

(2) C'est-à-dire, *les plus vrais, les plus parfaits Libertins*. Ou c'est ici le sens de ce mot, ou il ne signifie rien du tout, à mon avis.

Mais

*Des
Esprits-
forts.*

Le Faux-dévoit ou ne croit pas en Dieu, ou se moque de Dieu; parlons de lui obligeamment, il ne croit pas en Dieu.

* Si toute Religion est une crainte respectueuse de la Divinité, que penser de ceux qui osent la blesser dans sa plus vive image, qui est le Prince?

* Si l'on nous assuroit que le motif secret de l'Ambassade des Siamois a été d'exciter le Roi Très-Chrétien à renoncer au Christianisme, à permettre l'entrée de son Royaume aux *Talapains*, qui eussent pénétré dans nos maisons, pour persuader leur Religion à nos femmes, à nos enfans & à nous-mêmes par leurs Livres & par leurs entretiens, qui eussent élevé des *Pagodes* au milieu des Villes, où ils eussent

Mais quoique cette explication paroisse assez bien justifiée par ce que La Bruyère dit immédiatement après, *Que le Faux-dévoit ou ne croit pas en Dieu, ou se moque de Dieu*, comme en ce cas-là le terme de *meilleur* est employé dans un sens fort impropre, & très-peu naturel, je serois tenté de croire que La Bruyère a écrit par mégarde *derniers* au-lieu de *premiers*, ou que cette méprise doit être imputée à l'Imprimeur.

sont placé des figures de métal pour être adorées, avec quelles risées & quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choses si extravagantes? Nous faisons cependant six mille lieues par mer pour la conversion des Indes, des Royaumes de Siam, de la Chine & du Japon, c'est-à-dire, pour faire très-sérieusement à tous ces Peuples des propositions qui doivent leur paroître très-folles & très-ridicules. Ils supportent néanmoins nos Religieux & nos Prêtres: ils les écoutent quelquefois, leur laissent bâtir leurs Eglises, & faire leurs Missions: qui fait cela en eux & en nous, ne seroit-ce point la force de la Vérité?

CHAP.
XVI.

* Il ne convient pas à toute sorte de personnes de lever l'étendard d'Aumônier, & d'avoir tous les pauvres d'une Ville assemblés à sa porte, qui y reçoivent leurs portions. Qui ne fait pas au-contraire des misères plus secrètes, qu'il peut entreprendre de soulager, immédiatement & par ses secours, ou du-moins par sa médiation? De-même il n'est pas donné à tous de monter en Chaire, & d'y distribuer en Missionnaire ou en Catéchiste la Parole

*Des
Esprits-
forts.*

sainte : mais qui n'a pas quelquefois sous sa main un Libertin à réduire, & à ramener par de douces & insinuanes conversations, à la docilité ? Quand on ne feroit pendant sa vie que l'Apôtre d'un seul homme, ce ne feroit pas être en vain sur la Terre, ni lui être un fardeau inutile.

* Il y a deux Mondes, l'un où l'on séjourne peu, & dont on doit sortir pour n'y plus rentrer ; l'autre où l'on doit bientôt entrer pour n'en jamais sortir. La faveur, l'autorité, les amis, la haute réputation, les grands biens servent pour le premier Monde : le mépris de toutes ces choses sert pour le second. Il s'agit de choisir.

* Qui a vécu un seul jour, a vécu un siècle : même Soleil, même Terre, même Monde, mêmes sensations, rien ne ressemble mieux à aujourd'hui que le lendemain : il y auroit quelque curiosité à mourir, c'est-à-dire à n'être plus un corps, mais à être seulement esprit. L'homme cependant, impatient de la nouveauté, n'est point curieux sur ce seul article : né inquiet & s'ennuyant de tout, il ne s'ennuye point de vivre, il consentiroit peut-être à vivre toujours.

jours. Ce qu'il voit de la mort le frappe plus violemment que ce qu'il en fait : la maladie, la douleur, le cadavre le dégoûtent de la connoissance d'un autre Monde : il faut tout le sérieux de la Religion pour le réduire.

* Si Dieu avoit donné le choix de mourir ou de toujours vivre, après avoir médité profondément ce que c'est que de ne voir point de fin à la pauvreté, à la dépendance, à l'ennui, à la maladie ; ou de n'essayer des richesses, de la grandeur, des plaisirs & de la santé, que pour les voir changer inviolablement, & par la révolution des tems en leurs contraires, & être ainsi le jouët des biens & des maux, on ne fauroit guères à quoi se résoudre. La Nature nous fixe, & nous ôte l'embaras de choisir ; & la mort qu'elle nous rend nécessaire, est encore adoucie par la Religion.

* Si ma Religion étoit fausse, je l'avoue, voilà le piège le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer ; il étoit inévitable de ne pas donner tout au travers, & de n'y être pas pris : quelle majesté, quel éclat des mystères !

*Des
Esprits-
forts.*

res! quelle suite & quel enchaînement de toute la doctrine! quelle raison éminente! quelle candeur, quelle innocence de mœurs! quelle force invincible & accablante des témoignages. rendus successivement & pendant trois siècles entiers par des millions de personnes, les plus sages, les plus modérées qui fussent alors sur la Terre, & que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort & du dernier supplice! Prenez l'Histoire, ouvrez, remontez jusqu'au commencement du Monde, jusqu'à la veille de sa naissance, y a-t-il eu rien de semblable dans tous les tems? Dieu même pouvoit-il jamais mieux rencontrer pour me séduire? par où échapper? où aller, où me jeter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche? S'il faut périr, c'est par-là que je veux périr; il m'est plus doux de nier Dieu, que de l'accorder avec une tromperie si précieuse & si entière: mais je l'ai approfondi, je ne puis être athée, je suis donc ramené & entraîné dans ma Religion, c'en est fait.

* La

* La Religion est vraie, ou elle est fausse : si elle n'est qu'une vaine fiction, voilà, si l'on veut, soixante années perdues pour l'Homme de bien, pour le Chartreux ou le Solitaire, ils ne courent pas un autre risque. Mais si elle est fondée sur la Vérité même, c'est alors un épouvantable malheur pour l'Homme vicieux : l'idée seule des maux qu'il se prépare, me trouble l'imagination : la pensée est trop foible pour les concevoir, & les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes, en supposant même dans le Monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet sur la vérité de la Religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la Vertu.

* Je ne sai si ceux qui osent nier l'existence de Dieu, méritent qu'on s'efforce de la leur prouver, & qu'on les traite plus sérieusement que l'on n'a fait dans ce chapitre. L'ignorance qui est leur caractère, les rend incapables des principes les plus clairs & des raisonnemens les mieux suivis. Je consens néanmoins qu'ils lisent celui que je vais faire, pourvu qu'ils ne se persuadent.

CHAP.
XVI.

*Des
Esprits-
forts.*

pas que c'est tout ce que l'on pouvoit dire sur une vérité si éclatante.

Il y a quarante ans que je n'étois point, & qu'il n'étoit pas en moi de pouvoir jamais être, comme il ne dépend pas de moi qui suis une fois, de n'être plus: j'ai donc commencé, & je continue d'être par quelque chose qui est hors de moi, qui durera après moi, qui est meilleur & plus puissant que moi: si ce quelque chose n'est pas Dieu, qu'on me dise ce que c'est.

* Objec-
tion ou
système
des Li-
bertins.

Peut-être que moi qui existe, n'existe ainsi que par la force d'une Nature universelle qui a toujours été telle que nous la voyons en remontant jusqu'à l'infinité des tems *: mais cette Nature, ou elle est seulement esprit, & c'est Dieu; ou elle est Matière, & ne peut par conséquent avoir créé mon esprit; ou elle est un Composé de matière & d'esprit, & alors ce qui est esprit dans la Nature, je l'appelle Dieu.

Peut-être aussi que ce que j'appelle mon esprit, n'est qu'une portion de matière qui existe par la force d'une Nature universelle qui est aussi matiére,

re, qui a toujours été, & qui sera toujours telle que nous la voyons, & qui n'est point Dieu* : mais du-moins faut-il m'accorder que ce que j'appelle mon esprit, quelque chose que ce puisse être, est une chose qui pense; & que s'il est matière, il est nécessairement une matière qui pense; car on ne me persuadera point qu'il n'y ait pas en moi quelque chose qui pense, pendant que je fais ce raisonnement. Or ce quelque chose qui est en moi & qui pense, s'il doit son être & sa conservation à une Nature universelle, qui a toujours été & qui sera toujours, laquelle il reconnoisse comme sa cause, il faut indispensablement que ce soit à une Nature universelle, ou qui pense, ou qui soit plus noble & plus parfaite que ce qui pense; & si cette Nature ainsi faite est matière, on doit encore conclure que c'est une matière universelle qui pense, ou qui est plus noble & plus parfaite que ce qui pense.

Je continue, & je dis: cette matière telle qu'elle vient d'être supposée, si elle n'est pas un être chimérique, mais réel, n'est pas aussi imperceptible à

CHAP.
XVI.

* Instance des Libertins.

*Des
Esprits-
forts.*

tous les Sens, & si elle ne se découvre pas par elle-même, on la connoît du-moins dans le divers arrangement de ses parties, qui constitue les corps, & qui en fait la différence: elle est donc elle-même tous ces différens corps: & comme elle est une matière qui pense selon la supposition, ou qui vaut mieux que ce qui pense, il s'enfuit qu'elle est telle du-moins selon quelques-uns de ces corps, & par une suite nécessaire selon tous ces corps, c'est-à-dire, qu'elle pense dans les pierres, dans les métaux, dans les mers, dans la terre, en moi-même qui ne suis qu'un corps, comme dans toutes les autres parties qui la composent: c'est donc à l'assemblage de ces parties si terrestres, si grossières, si corporelles, qui toutes ensemble font la Matière universelle ou ce Monde visible, que je dois ce quelque chose qui est en moi, qui pense, & que j'appelle mon esprit, ce qui est absurde.

Si au-contre cette Nature universelle, quelque chose que ce puisse être, ne peut pas être tous ces corps, ni aucun de ces corps, il suit de-là qu'elle n'est point matière, ni perceptible

tible par aucun des Sens : si cependant elle pense, ou si elle est plus parfaite que ce qui pense, je conclus encore qu'elle est Esprit, ou un Etre meilleur & plus accompli que ce qui est esprit. Si d'ailleurs il ne reste plus à ce qui pense en moi, & que j'appelle mon esprit, que cette Nature universelle à laquelle il puisse remonter pour rencontrer sa première cause & son unique origine, parce qu'il ne trouve point son principe en soi, & qu'il le trouve encore moins dans la matière, ainsi qu'il a été démontré, alors je ne dispute point des noms, mais cette source originaire de tout esprit, qui est esprit elle-même, & qui est plus excellente que tout esprit, je l'appelle Dieu.

En un mot je pense, donc Dieu existe : car ce qui pense en moi, je ne le dois point à moi-même, parce qu'il n'a pas plus dépendu de moi de me le donner une première fois, qu'il ne dépend encore de moi de me le conserver un seul instant. Je ne le dois point à un Etre qui soit au-dessous de moi, & qui soit matière; puisqu'il est impossible que la matière soit au-dessus de
ce

*Des
Esprits-
forts.*

ce qui pense : je le dois donc à un Etre qui est au-dessus de moi , & qui n'est point matière ; & c'est Dieu.

* De ce qu'une Nature universelle qui pense, exclut de soi généralement tout ce qui est matière, il suit nécessairement, qu'un Etre particulier qui pense, ne peut pas aussi admettre en soi la moindre matière : car quoiqu'un Etre universel qui pense, renferme dans son idée infiniment plus de grandeur, de puissance, d'indépendance & de capacité qu'un Etre particulier qui pense, il ne renferme pas néanmoins une plus grande exclusion de matière, puisque cette exclusion dans l'un & l'autre de ces deux Etres est aussi grande qu'elle peut être & comme infinie, & qu'il est autant impossible que ce qui pense en moi soit matière, qu'il est inconcevable que Dieu soit matière : ainsi comme Dieu est esprit, mon ame aussi est esprit.

* Je ne fais point si le chien choisit, s'il se ressouvient, s'il affectionne, s'il craint, s'il imagine, s'il pense : quand donc on me dit que toutes ces choses ne font en lui ni passions, ni sentiment, mais l'effet naturel & nécessaire de la disposition de sa machine préparée par le

le divers arrangement des parties de la matière, je puis au-moins acquiescer à cette doctrine. Mais je pense, & je suis certain que je pense: or quelle proportion y a-t-il de tel ou de tel arrangement des parties de la matière, c'est-à-dire, d'une étendue selon toutes ces dimensions, qui est longue, large & profonde, & qui est divisible dans tous ces sens, avec ce qui pense?

CHAP.
XVI.

* Si tout est matière, & si la pensée en moi, comme dans tous les autres hommes, n'est qu'un effet de l'arrangement des parties de la matière, qui a mis dans le Monde toute autre idée que celle des choses matérielles, la Matière a-t-elle dans son fond une idée aussi pure, aussi simple, aussi immatérielle qu'est celle de l'Esprit? comment peut-elle être le principe de ce qui la nie, & l'exclut de son propre être? comment est-elle dans l'homme ce qui pense, c'est-à-dire, ce qui est à l'homme même une conviction qu'il n'est point matière?

* Il y a des Etres qui durent peu, parce qu'ils sont composés de choses très-différentes, & qui se nuisent ré-
ci-

*Des
Esprits-
forts.*

ciiproquement : il y a en a d'autres qui durent davantage, parce qu'ils sont plus simples; mais ils périssent, parce qu'ils ne laissent pas d'avoir des parties selon lesquelles ils peuvent être divisés. Ce qui pense en moi doit durer beaucoup, parce que c'est un être pur, exempt de tout mélange & de toute composition : & il n'y a pas de raison qu'il doive périr; car qui peut corrompre ou séparer un être simple, & qui n'a point de parties?

L'ame voit la couleur par l'organe de l'œil, & entend les sons par l'organe de l'oreille, mais elle peut cesser de voir ou d'entendre, quand ces sens ou ces objets lui manquent, sans que pour cela elle cesse d'être; parce que l'ame n'est point précisément ce qui voit la couleur, ou ce qui entend les sons, elle n'est que ce qui pense. Or comment peut-elle cesser d'être telle? Ce n'est point par le défaut d'organe, puisqu'il est prouvé qu'elle n'est point matière; ni par le défaut d'objet, tant qu'il y aura un Dieu & d'éternelles vérités: elle est donc incorruptible.

* Je

* Je ne conçois point qu'une ame que Dieu a (1) voulu remplir de l'idée de son Etre infini, & souverainement parfait, doive être anéantie.

CHAP.
XVI.

* Voyez, *Lucile*, ce morceau de terre plus propre, & plus orné que les autres terres qui lui sont contigues: ici ce sont des compartimens mêlés d'eaux plates & d'eaux jaillissantes, là des allées en palissades qui n'ont pas de fin & qui vous couvrent des vents de Nord: d'un côté c'est un Bois épais qui défend de tous les Soleils & d'un autre un beau point de vue; plus bas
une

(1) Si Dieu est incompréhensible par rapport à l'homme, il n'est pas aisé de voir en quel sens on peut dire que Dieu a voulu remplir l'ame de l'homme de l'idée de son Etre infini. Il semble au-contraire que l'ame de l'homme ne peut avoir qu'une idée fort incomplète de Dieu, puisque Dieu ne lui a donné qu'une capacité très-bornée: ce qui me fait souvenir de la pensée d'un Poëte Italien, qui dit fort sagement, parlant de Dieu, *Non inteso da noi, e sol se stesso intende*. A bien examiner cet Axiôme qui paroît dicté par la nature, peut-être trouveroit-on qu'il est plus évidemment vrai que tout ce que la Théologie & la Métaphysique nous débitent sur ce grand article.

*Des
Esprits-
forts.*

une Yvette ou un Lignon qui couloit obscurément entre les faules & les peupliers, est devenu un canal qui est revêtu : ailleurs de longues & fraîches avenues se perdent dans la campagne, & annoncent la maison qui est entourée d'eaux : vous recrierez-vous, quel jeu du hazard ! combien de belles choses se sont rencontrées ensemble inopinément ! Non sans-doute : vous direz au-contraire, cela est bien imaginé & bien ordonné, il régne ici un bon goût & beaucoup d'intelligence : je parlerai comme vous, & j'ajouterai que ce doit être la demeure de quelqu'un de ces gens chez qui un NAUTRE va tracer, & prendre des alignemens dès le jour même qu'ils sont en place. Qu'est-ce pourtant que cette pièce de terre ainsi disposée, & où tout l'art d'un Ouvrier habile a été employé pour l'embellir ? si même toute la Terre n'est qu'un atôme suspendu en l'air, & si vous écoutez ce que je vais dire.

Vous êtes placé, ô Lucile, quelque part sur cet atôme, il faut donc que vous soyez bien petit, car vous n'y occupez pas une grande place : cependant vous avez des yeux qui sont deux
points

points imperceptibles, ne laissez pas de les ouvrir vers le Ciel; qu'y apercevez-vous quelquefois, la Lune dans son plein? Elle est belle alors & fort lumineuse, quoique sa lumière ne soit que la réflexion de celle du Soleil. Elle paroît grande comme le Soleil, plus grande que les autres Planètes, & qu'aucune des Etoiles: mais ne vous laissez pas tromper par les dehors: il n'y a rien au Ciel de si petit que la Lune, sa superficie est treize fois plus petite que celle de la Terre, sa solidité quarante-huit fois, & son diamètre de sept cens cinquante lieues n'est que le quart de celui de la Terre: aussi est-il vrai qu'il n'y a que son voisinage qui lui donne une si grande apparence, puisqu'elle n'est guères plus éloignée de nous que de trente fois le diamètre de la Terre, ou que sa distance n'est que de cent mille lieues. Elle n'a presque pas même de chemin à faire en comparaison du vaste tour que le Soleil fait dans les espaces du Ciel, car il est certain qu'elle n'achève par jour que cinq cens quarante mille lieues: ce n'est par heure que vingt-deux mille cinq cens lieues, & trois

cens

*Des
Esprits-
forts.*

cens soixante & quinze lieues dans une minute. Il faut néanmoins pour accomplir cette course, qu'elle aille cinq mille six cents fois plus vite qu'un cheval de poste qui feroit quatre lieues par heure, qu'elle vole quatre-vingt fois plus légèrement que le son, que le bruit, par exemple, du canon & du tonnerre, qui parcourt en une heure deux cents soixante & dix-sept lieues.

Mais quelle comparaison de la Lune au Soleil pour la grandeur, pour l'éloignement, pour la course! vous verrez qu'il n'y en a aucune. Souvenez-vous seulement du diamètre de la Terre, il est de trois mille lieues, celui du Soleil est cent fois plus grand, il est donc de trois cents mille lieues. Si c'est-là sa largeur en tout sens, quelle peut être toute sa superficie! quelle est sa solidité! Comprenez-vous bien cette étendue, & qu'un million de Terres comme la nôtre ne feroient toutes ensemble pas plus grosses que le Soleil? Quel est donc, direz-vous, son éloignement, si l'on en juge par son apparence? vous avez raison, il est prodigieux: il est démontré, qu'il ne peut pas y avoir de la Terre au Soleil moins de dix

dix mille diamètres de la Terre, autrement moins de trente millions de lieues: peut-être y a-t-il quatre fois, six fois, dix fois plus loin, on n'a aucune méthode pour déterminer cette distance.

CHAP.
XVI.

Pour aider seulement votre imagination à se la représenter, supposons une meule de moulin qui tombe du Soleil sur la Terre, donnons-lui la plus grande vitesse qu'elle soit capable d'avoir, celle même que n'ont pas les corps tombans de fort haut: supposons encore qu'elle conserve toujours cette même vitesse, sans en acquérir & sans en perdre, qu'elle parcourt quinze toises par chaque seconde de tems, c'est-à-dire, la moitié de l'élevation des plus hautes tours, & ainsi neuf cens toises en une minute; passons-lui mille toises en une minute pour une plus grande facilité: mille toises font une demie lieue commune, ainsi en deux minutes la meule fera une lieue, & en une heure elle en fera trente, & en un jour elle fera sept cens vingt lieues: or elle a trente millions à traverser avant que d'arriver à terre, il lui faudra donc quarante-un mille six cent soixante & six jours, qui sont plus

*Des
Esprits-
forts.*

plus de cent quatorze années pour faire ce voyage. Ne vous effrayez pas, Lucile, écoutez-moi: la distance de la Terre à Saturne est au-moins décuple de celle de la Terre au Soleil, c'est vous dire qu'elle ne peut être moindre que de trois cens millions de lieues, & que cette pierre employeroit plus d'onze cens quarante ans pour tomber de Saturne en terre.

Par cette élévation de Saturne élevez vous-même, si vous le pouvez, votre imagination à concevoir quelle doit être l'immensité du chemin qu'il parcourt chaque jour au-dessus de nos têtes: le cercle que Saturne décrit a plus de six cens millions de lieues de diamètre, & par conséquent plus de dix-huit cens millions de lieues de circonférence: un Cheval Anglois, qui feroit dix lieues par heure, n'auroit à courir que vingt mille cinq cens quarante-huit ans pour faire ce tour.

Je n'ai pas tout dit, ô Lucile, sur le miracle de ce Monde visible, ou, comme vous parlez quelquefois, sur les merveilles du Hazard, que vous admettez seul pour la Cause première de toutes choses: il est encore un Ouvrier

vrier plus admirable que vous ne pensez : connoissez le hazard , laissez-vous instruire de toute la puissance de votre Dieu. Savez-vous que cette distance de trente millions de lieues qu'il y a de la Terre au Soleil , & celle de trois cens millions de lieues de la Terre à Saturne , sont si peu de chose , comparée à l'éloignement qu'il y a de la Terre aux Etoiles , que ce n'est pas même s'énoncer assez juste que de se servir sur le sujet de ces distances , du terme de comparaison. Quelle proportion à-la-vérité de ce qui se mesure , quelque grand qu'il puisse être , avec ce qui ne se mesure pas ? On ne connoît point la hauteur d'une Etoile , elle est , si j'ose ainsi parler , *immensurable* ; il n'y a plus ni angles , ni sinus , ni parallaxes dont on puisse s'aider. Si un homme observoit à Paris une Etoile fixe , & qu'un autre la regardât du Japon , les deux lignes qui partiroient de leurs yeux pour aboutir jusqu'à cet Astre , ne feroient pas un angle , & se confondroient en une seule & même ligne , tant la Terre entière n'est pas espace par rapport à cet éloignement.

*Des
Esprits.
forts.*

Mais les Etoiles ont cela de commun avec Saturne & avec le Soleil, il faut dire quelque chose de plus. Si deux Observateurs, l'un sur la Terre & l'autre dans le Soleil, observoient en même tems une Etoile, les rayons visuels de ces deux Observateurs ne formeroient point d'angle sensible. Pour concevoir la chose autrement: si un homme étoit situé dans une Etoile, notre Soleil, notre Terre, & les trente millions de lieues qui les séparent, lui paroîtroient un même point: cela est démontré.

On ne fait pas aussi la distance d'une Etoile d'avec une autre Etoile, quelque voisines qu'elles nous paroissent. Les Pléyades se touchent presque, à en juger par nos yeux: une Etoile paroît assise sur l'une de celles qui forment la queue de la grande Ourse, à peine la vue peut-elle atteindre à discerner la partie du Ciel qui les sépare, c'est comme une Etoile qui paroît double. Si cependant tout l'art des Astronomes est inutile pour en marquer la distance, que doit-on penser de l'éloignement de deux Etoiles, qui

en

en effet paroissent éloignées l'une de l'autre, & à plus forte raison des deux polaires? Quelle est donc l'immensité de la ligne qui passe d'une polaire à l'autre, & que fera-ce que le cercle dont cette ligne est le diamètre? Mais n'est-ce pas quelque chose de plus que de sonder les abymes, que de vouloir imaginer la solidité du Globe, dont ce cercle n'est qu'une section? Serons-nous encore surpris que ces mêmes Etoiles si demesurées dans leur grandeur ne nous paroissent néanmoins que comme des étincelles? N'admirerons-nous pas plutôt que d'une hauteur si prodigieuse elles puissent conserver une certaine apparence, & qu'on ne les perde pas toutes de vue? Il n'est pas aussi imaginable combien il nous en échappe. On fixe le nombre des Etoiles, oui de celles qui sont apparentes: le moyen de compter celles qu'on n'aperçoit point? celles, par exemple, qui composent la Voie de lait, cette trace lumineuse qu'on remarque au Ciel dans une nuit sereine du Nord au Midi, & qui par leur élévation extraordinaire ne pouvant percer jusqu'à

*Des
Esprits-
forts.*

nos yeux pour être vues chacune en particulier, ne font au plus que blanchir cette route des Cieux où elles sont placées.

Me voilà donc sur la Terre comme sur un grain de sable qui ne tient à rien, & qui est suspendu au milieu des airs: un nombre presque infini de Globes de feu d'une grandeur inexprimable, & qui confond l'imagination, d'une hauteur qui surpasse nos conceptions, tournent, roulent autour de ce grain de sable, & traversent chaque jour depuis plus de six mille ans les vastes & immenses espaces des Cieux. Voulez-vous un autre Système, & qui ne diminue rien du merveilleux? La Terre elle-même est emportée avec une rapidité inconcevable autour du Soleil, le centre de l'Univers. Je me les représente tous ces Globes, ces corps effroyables qui sont en marche, ils ne s'embarrassent point l'un l'autre, ils ne se choquent point, ils ne se dérangent point: si le plus petit d'eux tous venoit à se démentir & à rencontrer la Terre, que deviendroit la Terre? Tous au-contraire sont en leur

leur place, demeurent dans l'ordre qui leur est marqué, & si paisiblement à notre égard, que personne n'a l'oreille assez fine pour les entendre marcher, & que le Vulgaire ne fait pas s'ils font au monde. O économie merveilleuse du hazard! l'Intelligence même pourroit-elle mieux réussir? Une seule chose, Lucile, me fait de la peine: ces grands corps sont si précis & si constans dans leurs marches, dans leurs révolutions, & dans tous leurs rapports, qu'un petit animal relegué dans un coin de cet espace immense qu'on appelle Monde, après les avoir observés, s'est fait une méthode infailible de prédire à quel point de leur course tous ces Astres se trouveront d'aujourd'hui en deux, en quatre, en vingt mille ans: voilà mon scrupule, Lucile; si c'est par hazard qu'ils observent des règles si invariables, qu'est-ce que l'ordre, qu'est-ce que la règle?

Je vous demanderai même ce que c'est que le hazard: est-il corps, est-il esprit, est-ce un être distingué des autres êtres, qui ait son existence par-

CHAP.
XVI.

*Des
Esprits-
forts.*

ticulière, qui soit quelque part? ou plutôt, n'est-ce pas un mode, ou une façon d'être? Quand une boule rencontre une pierre, on dit, c'est un hazard: mais est-ce autre chose que ces deux corps qui se choquent fortuitement? Si par ce hazard ou cette rencontre, la boule ne va plus droit, mais obliquement, si son mouvement n'est plus direct, mais réfléchi, si elle ne roule plus sur son axe, mais qu'elle tournoie & qu'elle pirouette, conclurai-je que c'est par ce même hazard qu'en général la boule est en mouvement? Ne soupçonnerai-je pas plus volontiers qu'elle se meut, ou de soi-même, ou par l'impulsion du bras qui l'a jettée? Et parce que les roues d'une Pendule sont déterminées l'une par l'autre à un mouvement circulaire d'une telle ou telle vitesse, examinerai-je moins curieusement quelle peut être la cause de tous ces mouvemens, s'ils se font d'eux-mêmes, ou par la force mouvante d'un poids qui les emporte. Mais ni ces roues, ni cette boule, n'ont pu se donner le mouvement d'eux-mêmes, ou ne l'ont point par leur nature,

ture, s'ils peuvent le perdre fans changer de nature : il y a donc apparence qu'ils font mus d'ailleurs, & par une puissance qui leur est étrangère. Et les corps célestes, s'ils venoient à perdre leur mouvement, changeroient-ils de nature? seroient-ils moins des corps? je ne me l'imagine pas ainsi: ils se meuvent cependant, & ce n'est point d'eux-mêmes & par leur nature. Il faudroit donc chercher, ô Lucile, s'il n'y a point hors d'eux un principe qui les fait mouvoir : quoi que vous trouviez, je l'appelle Dieu.

Si nous supposions que ces grands corps sont sans mouvement, on ne demanderoit plus à-la-vérité qui les met en mouvement, mais on seroit toujours reçu à demander qui a fait ces corps, comme on peut s'informer qui a fait ces roues, ou cette boule; & quand chacun de ces grands corps seroit supposé un amas fortuit d'atomes qui se sont liés & enchaînés ensemble par la figure & la conformation de leurs parties, je prendrois un de ces atomes, & je dirois, qui a créé cet atome? est-il matière, est-il intelli-

*Des
Esprits-
forts.*

gence? a-t-il eu quelque idée de soi-même, avant que de se faire soi-même? Il étoit donc un moment avant que d'être : il étoit, & il n'étoit pas tout à la fois ; & s'il est auteur de son être & de sa manière d'être, pourquoi s'est-il fait corps plutôt qu'esprit? Bien plus, cet atome n'a-t-il point commencé? est-il éternel? est-il infini? ferez-vous un Dieu de cet atome?

* Le ciron a des yeux, il se détourne à la rencontre des objets qui lui pourroient nuire: quand on le met sur de l'ébène pour le mieux remarquer, si dans le tems qu'il marche vers un côté on lui présente le moindre fêtu, il change de route: est-ce un jeu du hazard que son crystallin, sa rétine, & son nerf optique?

On voit dans une goutte d'eau, que le poivre qu'on y a mis tremper a altérée, un nombre presque innombrable de petits animaux, dont le microscope nous fait appercevoir la figure, & qui se meuvent avec une rapidité incroyable, comme autant de monstres dans une vaste mer. Chacun de ces animaux est plus petit mil-
le

le fois qu'un ciron; & néanmoins c'est un corps qui vit, qui se nourrit, qui croît, qui doit avoir des muscles, des vaisseaux équivalens aux veines, aux nerfs, aux artères, & un cerveau pour distribuer les esprits animaux. CHAP.
XVI.

Une tache de moisissure de la grandeur d'un grain de sable, paroît au microscope comme un amas de plusieurs plantes très-distinctes, dont les unes ont des fleurs, les autres des fruits: il y'en a qui n'ont que des boutons à demi ouverts: il y en a quelques-unes qui sont fanées: de quelle étrange petitesse doivent être les racines, & les philtres qui séparent les alimens de ces petites plantes! Et si l'on vient à considérer que ces plantes ont leurs graines ainsi que les Chênes & les Pins, & que ces petits animaux dont je viens de parler, se multiplient par voie de génération comme les Eléphants & les Baleines, où cela ne mène-t-il point? Qui a su travailler à des ouvrages si délicats, si fins, qui échappent à la vue des hommes, & qui tiennent de l'infini comme les Cieux, quoique dans l'autre extrémité? Ne seroit-

*Des
Esprits-
ferts.*

ce point celui qui a fait les Cieux, les Astres, ces masses énormes, épouvantables par leur grandeur, par leur élévation, par la rapidité & l'étendue de leur course, & qui se joue à les faire mouvoir ?

* Il est de fait que l'homme jouit du Soleil, des Astres, des Cieux, de leurs influences, comme il jouit de l'air qu'il respire, & de la terre sur laquelle il marche & qui le soutient; & s'il falloit ajouter à la certitude d'un fait la convenance ou la vraisemblance, elle y est toute entière, puisque les Cieux & tout ce qu'ils contiennent, ne peuvent pas entrer en comparaison pour la noblesse & la dignité avec le moindre des hommes qui sont sur la Terre; & que la proportion qui se trouve entr'eux & lui, est celle de la matière incapable de sentiment, qui est seulement une étendue selon trois dimensions, à ce qui est Esprit, Raison ou Intelligence. Si l'on dit que l'homme auroit pu se passer à moins pour sa conservation, je répons que Dieu ne pouvoit moins faire pour étaler son pouvoir, sa bonté & sa magnificence;

ce ; puisque quelque chose que nous voyions qu'il ait fait, il pouvoit faire infiniment davantage.

Le Monde entier s'il est fait pour l'homme, est à la lettre la moindre chose que Dieu ait faite pour l'homme ; la preuve s'en tire du fond de la Religion. Ce n'est donc ni vanité ni présomption à l'homme, de se rendre sur ses avantages à la force de la vérité : ce seroit en lui stupidité & aveuglement de ne pas se laisser convaincre par l'enchaînement des preuves dont la Religion se sert pour lui faire connoître ses privilèges, ses ressources, ses espérances, pour lui apprendre ce qu'il est, & ce qu'il peut devenir. Mais la Lune est habitée, il n'est pas du-moins impossible qu'elle le soit. Que parlez-vous, Lucile, de la Lune, & à quel propos ? En supposant Dieu, quelle est en effet la chose impossible ? Vous demandez peut-être si nous sommes les seuls dans l'Univers que Dieu ait si bien traités : s'il n'y a point dans la Lune, ou d'autres hommes, ou d'autres créatures que Dieu ait aussi favorisées. Vaine curio-

*Des
Esprits-
forts.*

fité, frivole demande ! La Terre, Lucile, est habitée, nous l'habitons, & nous savons que nous l'habitons ; nous avons nos preuves, notre évidence, nos convictions sur tout ce que nous devons penser de Dieu, & de nous-mêmes. Que ceux qui peuplent les Globes Célestes, quels qu'ils puissent être, s'inquiètent pour eux-mêmes, ils ont leurs soins, & nous les nôtres. Vous avez, Lucile, observé la Lune, vous avez reconnu ses taches, ses abymes, ses inégalités, sa hauteur, son étendue, son cours, ses éclipses, tous les Astronomes n'ont pas été plus loin. Imaginez de nouveaux instrumens, observez-la avec plus d'exaétitude ; voyez-vous qu'elle soit peuplée, & de quels animaux ! Ressemblent-ils aux hommes, sont-ce des hommes ? Laissez-moi voir après vous ; & si nous sommes convaincus l'un & l'autre que des hommes habitent la Lune, examinons alors s'ils sont Chrétiens, & si Dieu a partagé ses faveurs entr'eux & nous.

Tout est grand & admirable dans la Nature, il ne s'y voit rien qui ne soit marqué au coin de l'Ouvrier ; ce qui
s'y

s'y voit quelquefois d'irrégulier & d'imparfait, suppose regle & perfection. Homme vain & présomptueux, faites un vermisséau que vous foulez aux pieds, que vous méprisez : vous avez horreur du crapaud, faites un crapaud, s'il est possible : quel excellent Maître que celui qui fait des ouvragés, je ne dis pas que les hommes admirent, mais qu'ils craignent ! Je ne vous demande pas de vous mettre à votre atelier pour faire un homme d'esprit, un homme bien fait, une belle femme, l'entreprise est forte & au-dessus de vous : essayez seulement de faire un bossu, un fou, un monstre, je suis content.

Rois, Monarques, Potentats, Sacrées Majestés, vous ai-je nommés par tous vos superbes noms ? Grands de la Terre, très-hauts, très-puissans, & peut-être bientôt *tout-puissans Seigneurs*, nous autres hommes nous avons besoin pour nos moissons d'un peu de pluye, de quelque chose de moins, d'un peu de rosée : faites de la rosée, envoyez sur la terre une goutte d'eau.

L'ordre, la décoration, les effets de la Nature sont populaires : les cau-

*Des
Esprits-
forts.*

ses, les principes ne le font point: demandez à une femme comment un bel œil n'a qu'à s'ouvrir pour voir, demandez-le à un homme docte.

* Plusieurs millions d'années, plusieurs centaines de millions d'années, en un mot tous les tems ne sont qu'un instant, comparés à la durée de Dieu, qui est éternelle: tous les espaces du Monde entier ne sont qu'un point, qu'un léger atome, comparés à son immensité. S'il en est ainsi, comme je l'avance, (car quelle proportion du fini à l'infini!) je demande, qu'est-ce que le cours de la vie d'un homme? qu'est-ce qu'un grain de poussière qu'on appelle la Terre? qu'est-ce qu'une petite portion de cette Terre que l'homme possède, & qu'il habite? Les méchans prospèrent pendant qu'ils vivent; quelques méchans, je l'avoue: la vertu est opprimée, & le crime est quelquefois impuni sur la Terre, j'en conviens. C'est une injustice: point du tout. Il faudroit, pour tirer cette conclusion, avoir prouvé qu'absolument les méchans sont heureux, que la vertu ne l'est pas, & que le crime de-
meu-

meure impuni : il faudroit du-moins que ce peu de tems où les bons souffrent, & où les méchans prospèrent, eût une durée ; & que ce que nous appellons prospérité & fortune , ne fût pas une apparence fausse & une ombre vaine qui s'évanouit ; que cette Terre, cet atome, où il paroît que la vertu & le crime rencontrent si rarement ce qui leur est dû, fût le seul endroit de la scène où se doivent passer la punition & les récompenses.

De ce que je pense, je n'infère pas plus clairement que je suis esprit, que je conclus de ce que je fais, ou ne fais point selon qu'il me plaît, que je suis libre : or liberté, c'est choix, autrement une détermination volontaire au bien ou au mal, & ainsi une action bonne ou mauvaise, & ce qu'on appelle vertu ou crime. Que le crime soit absolument impuni, il est vrai, c'est injustice : qu'il le soit sur la Terre, c'est un mystère. Supposons pourtant avec l'Athée, que c'est injustice : toute injustice est une négation, ou une privation de justice, donc toute injustice suppose justice. Toute justice

*Des
Esprits-
forts.*

tice est une conformité à une souveraine Raison. Je demande en effet, quand il n'a pas été raisonnable que le crime fût puni, à-moins qu'on ne dise que c'est quand le triangle avoit moins de trois angles : or toute conformité à la Raison est une vérité : cette conformité, comme il vient d'être dit, a toujours été ; elle est donc de ces vérités qu'on appelle éternelles. Cette vérité d'ailleurs, ou n'est point, & ne peut être, ou elle est l'objet d'une connoissance : elle est donc éternelle cette connoissance (4), & c'est Dieu.

Les dénouemens qui découvrent les crimes les plus cachés, & où la précaution des coupables, pour les dérober aux yeux des hommes, a été plus grande, paroissent si simples & si faciles, qu'il semble qu'il n'y ait que Dieu seul qui puisse en être l'auteur ;

&

(4) *Ou plutôt, ce qui conduit nécessairement à Dieu, à qui cette connoissance est éternellement présente. C'est apparemment ce que La Bruyère a voulu nous faire entendre par cette expression hardie, & peut-être trop énigmatique, qu'une connoissance éternelle est Dieu.*

& les faits d'ailleurs que l'on en rap-
 porte, font en si grand nombre, que
 s'il plaît à quelques-uns de les attri-
 buer à de purs hazards, il faut donc
 qu'ils foutiennent que le hazard a pas-
 sé de tout tems en coutume.

CHAP.
 XVI.

* Si vous faites cette supposition,
 que tous les hommes qui peuplent la
 Terre sans exception, soient chacun
 dans l'abondance, & que rien ne leur
 manque, j'infère de-là que nul hom-
 me qui est sur la Terre n'est dans l'a-
 bondance, & que tout lui manque. Il
 n'y a que deux fortes de richesses,
 auxquelles les deux autres se réduisent,
 l'argent & les terres: si tous sont ri-
 ches, qui cultivera les terres, & qui
 fouillera les mines? Ceux qui sont é-
 loignés des mines, ne les fouilleront
 pas, ni ceux qui habitent des terres
 incultes & minérales, ne pourront pas
 en tirer des fruits: on aura recours au
 Commerce, & on le suppose: mais si
 les hommes abondent de biens, & que
 nul ne soit dans le cas de vivre par son
 travail, qui transportera d'une région
 à une autre les lingots, ou les cho-
 ses échangées? qui mettra des vais-
 seaux

*Des
Esprits-
forts.*

seaux en mer, qui se chargera de les conduire? qui entreprendra des caravanes? on manquera alors du nécessaire, & des choses utiles. S'il n'y a plus de besoins, il n'y a plus d'Arts, plus de Sciences, plus d'Invention, plus de Méchanique. D'ailleurs cette égalité de possessions & de richesses en établit une autre dans les conditions, bannit toute subordination, réduit les hommes à se servir eux-mêmes, & à ne pouvoir être secourus les uns des autres; rend les Loix frivoles & inutiles, entraîne une anarchie universelle; attire la violence, les injures, les massacres, l'impunité.

Si vous supposez au contraire que tous les hommes sont pauvres, envain le Soleil se lève pour eux sur l'horison, envain il échauffe la Terre & la rend féconde, envain le Ciel verse sur elle ses influences; envain les Fleuves l'arrosent, & répandent dans les diverses contrées la fertilité & l'abondance; inutilement aussi la Mer laisse sonder ses abymes profonds, les rochers & les montagnes s'ouvrent pour laisser fouiller dans leur sein, & en

en tirer tous les trésors qu'ils y renferment. Mais si vous établissez que de tous les hommes répandus dans le Monde, les uns soient riches & les autres pauvres & indigens, vous faites alors que le besoin rapproche mutuellement les hommes, les lie, les réconcilie: ceux-ci servent, obéissent, inventent, travaillent, cultivent, perfectionnent: ceux-là jouissent, nourrissent, secourent, protègent, gouvernent: tout ordre est rétabli, & Dieu se découvre.

CHAP.
XVI.

* Mettez l'autorité, les plaisirs & l'oisiveté d'un côté, la dépendance, les soins & la misère de l'autre, ou ces choses sont déplacées par la malice des hommes, ou Dieu n'est pas Dieu.

Une certaine inégalité dans les conditions qui entretient l'ordre & la subordination, est l'ouvrage de Dieu, ou suppose une Loi divine: une trop grande disproportion, & telle qu'elle se remarque parmi les hommes, est leur ouvrage, ou la loi des plus forts.

Les extrémités sont vicieuses, & partent

*Des
Esprits-
forts.*

tent de l'homme: toute compensation est juste & vient de Dieu.

* Si on ne goûte point ces Caractères, je m'en étonne; & si on les goûte, je m'en étonne de-même.



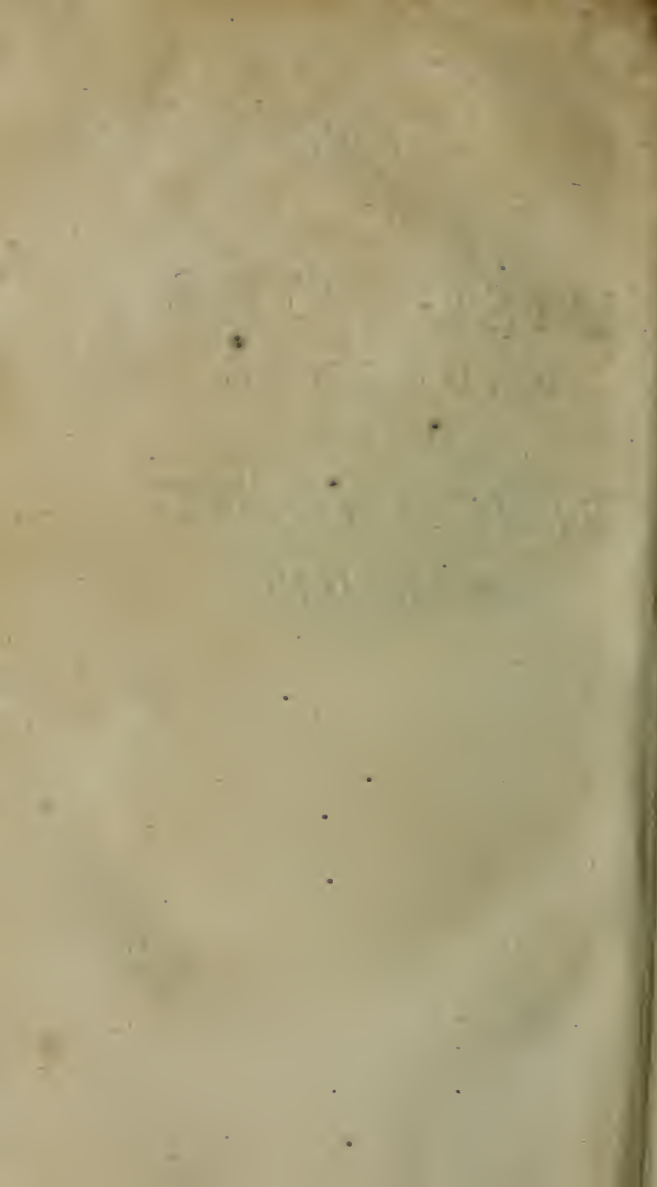
DISCOURS

PRONONCÉ

DANS

L'ACADEMIE

FRANÇOISE.





P R E F A C E.

C E U X qui interrogés sur le Discours que je fis à l'Académie Française le jour que j'eus l'honneur d'y être reçu, ont dit séchement que j'avois fait des Caractères, croyant le blâmer en ont donné l'idée la plus avantageuse que je pouvois désirer moi-même; car le Public ayant approuvé ce genre d'écrire où je me suis appliqué depuis quelques années, c'étoit le prévenir en ma faveur que de faire une telle réponse. Il ne restoit plus que de savoir, si je n'aurois pas dû renoncer aux Caractères dans le Discours dont il s'agissoit; Et cette question s'évanouit dès qu'on sait que l'usage a prévalu, qu'un nouvel Académicien compose celui qu'il doit prononcer le jour de sa réception, de l'éloge du Roi, de ceux du Cardinal de Richelieu, du Chancelier Seguier, de la personne à qui il succède, Et de l'Académie Française: de ces cinq éloges il y en a quatre de personnels: or je demande à mes Censeurs, qu'ils me posent si bien
la

la différence qu'il y a des éloges personnels aux caractères qui louent, que je la puisse sentir, & avouer ma faute. Si chargé de faire quelque autre Harangue je retombe encore dans des peintures, c'est alors qu'on pourra écouter leur critique, & peut-être me condamner; je dis peut-être, puisque les caractères, ou du-moins les images des choses & des personnes sont inévitables dans l'Oraison, que tout Ecrivain est Peintre, & tout excellent Ecrivain excellent Peintre.

J'avoue que j'ai ajouté à ces tableaux qui étoient de commande, les louanges de chacun des Hommes illustres qui composent l'Académie Française; & ils ont dû me le pardonner, s'ils ont fait attention qu'autant pour ménager leur pudeur que pour éviter les caractères, je me suis abstenu de toucher à leurs personnes; pour ne parler que de leurs Ouvrages, dont j'ai fait des éloges critiques plus ou moins étendus, selon que les sujets qu'ils y ont traités, pouvoient l'exiger. J'ai loué des Académiciens encore vivans, disent quelques-uns; il est vrai, mais je les ai loué tous; qui d'entr'eux auroit une raison de se plaindre? C'est une conduite toute nouvelle, ajoutent-ils, & qui n'avoit point encore eu d'exemple; j'en conviens; & que j'ai pris soin de m'é-

carter

carter des lieux communs & des phrases proverbiales usées depuis si longtems pour avoir servi à un nombre infini de pareils Discours depuis la naissance de l'Académie Françoisse. M'étoit-il donc si difficile de faire entrer Rome & Athènes, le Lycée & le Portique dans l'éloge de cette savante Compagnie? Etre au comble de ses vœux de se voir Académicien; protester que ce jour où l'on jouit pour la première fois d'un si rare bonheur, est le jour le plus beau de sa vie; douter si cet honneur qu'on vient de recevoir est une chose vraie, ou qu'on ait songée; espérer de puiser désormais à la source les plus pures eaux de l'Eloquence Françoisse; n'avoir accepté, n'avoir désiré une telle place que pour profiter des lumières de tant de personnes si éclairées; promettre que tout indigne de leur choix qu'on se reconnoisse, on s'efforcera de s'en rendre digne; & cent autres formules de pareils complimens sont-elles si rares & si peu connues, que je n'eusse pu les trouver, les placer, & en mériter des applaudissemens?

Parce donc que j'ai cru que quoi que l'envie & l'injustice publient de l'Académie Françoisse, quoi qu'elles veuillent dire de

son âge d'or & de sa décadence, elle n'a jamais depuis son établissement rassemblé un si grand nombre de personnages illustres par toutes sortes de talens & en tout genre d'érudition, qu'il est facile aujourd'hui d'y en remarquer; & que dans cette prévention où je suis, je n'ai pas espéré que cette Compagnie pût être une autre fois plus belle à peindre, ni prise dans un jour plus favorable, & que je me suis servi de l'occasion, ai-je rien fait qui doive m'attirer les moindres reproches? Cicéron a pu louer impunément Brutus, César, Pompée, Marcellus, qui étoient vivans, qui étoient présens; il les a loués plusieurs fois, il les a loués seuls, dans le Sénat, souvent en présence de leurs ennemis, toujours devant une Compagnie jalouse de leur mérite, & qui avoit bien d'autres délicatesses de politique sur la vertu des grands Hommes, que n'en sauroit avoir l'Académie Française. J'ai loué les Académiciens, je les ai loués tous, & ce n'a pas été impunément: que me seroit-il arrivé si je les avois blâmés tous?

Je viens d'entendre, a dit Théobalde, une grande vilaine Harangue, qui m'a fait bâiller vingt fois, qui m'a ennuyé à la mort. Voilà ce qu'il a dit, & voilà en-

ensuite ce qu'il a fait, lui & peu d'autres qui ont cru devoir entrer dans les mêmes intérêts. Ils partirent pour la Cour le lendemain de la prononciation de ma Harangue, ils allèrent de maison en maison, ils dirent aux personnes auprès de qui ils ont accès, que je leur avois balbutié la veille un Discours où il n'y avoit ni style, ni sens-commun, qui étoit rempli d'extravagances, & une vraie satire. Revenus à Paris ils se cantonnèrent en divers quartiers, où ils répandirent tant de venin contre moi, s'acharnèrent si fort à diffamer cette Harangue, soit dans leurs conversations, soit dans les Lettres qu'ils écrivirent à leurs amis dans les Provinces, en dirent tant de mal, & le persuadèrent si fortement à qui ne l'avoit pas entendue, qu'ils crurent pouvoir insinuer au Public, ou que les Caractères faits de la même main étoient mauvais, ou que s'ils étoient bons, je n'en étois pas l'Auteur, mais qu'une femme de mes amies m'avoit fourni ce qu'il y avoit de plus supportable: ils prononcèrent aussi que je n'étois pas capable de faire rien de suivi, pas même la moindre Préface, tant ils estimoient impraticable à un homme même qui est dans l'habitude de penser & d'écrire ce qu'il pense, l'art de lier

ses pensées & de faire des transitions.

*Ils firent plus : violant les loix de l'Académie Françoisé, qui défendent aux Académiciens d'écrire ou de faire écrire contre leurs Confrères, ils lâchèrent sur moi deux Auteurs associés à une même Gazette *. Ils les animèrent, non pas à publier contre moi une satyre fine & ingénieuse, Ouvrage trop au-dessous des uns & des autres, facile à manier, & dont les moindres esprits se trouvent capables; mais à me dire de ces injures grossières & personnelles, si difficiles à rencontrer, si pénibles à prononcer ou à écrire, sur-tout à des gens à qui je veux croire qu'il reste encore quelque pudeur & quelque soin de leur réputation.*

Et en-vérité je ne doute point que le Public ne soit enfin étourdi & fatigué d'entendre depuis quelques années de vieux corbeaux croasser autour de ceux qui d'un vol libre & d'une plume légère se sont élevés à quelque gloire par leurs Ecrits. Ces oiseaux lugubres semblent par leurs cris continuels leur vouloir imputer le décri universel où tombe nécessairement tout ce qu'ils exposent au grand jour de l'impression, comme si on étoit cause qu'ils manquent de force & d'haleine, ou qu'on dût être responsable

* Mer-
cure Ga-
lant.

sable de cette médiocrité répandue sur leurs Ouvrages. S'il s'imprime un Livre de Mœurs assez mal digéré pour tomber de soi-même & ne pas exciter leur jalousie, ils le louent volontiers, & plus volontiers encore ils n'en parlent point : mais s'il est tel que le monde en parle, ils l'attaquent avec furie, Prose, Vers, tout est sujet à leur censure, tout est en proie à une haine implacable qu'ils ont conçue contre ce qui ose paroître dans quelque perfection, & avec des signes d'une approbation publique. On ne fait plus quelle morale leur fournir qui leur agrée, il faudra leur rendre celle de La Serre ou de Desmarets, & s'ils en sont crus, revenir au Pédagogue Chrétien & à la Cour Sainte. Il paroît une nouvelle Satyre écrite contre les vices en général, qui d'un vers fort & d'un style d'airain enfonce ses traits contre l'avarice, l'excès du jeu, la chicane, la mollesse, l'ordure & l'hypocrisie, où personne n'est nommé ni désigné, où aucune femme vertueuse ne peut ni ne doit se reconnoître : un BOURDALOUE en chaire ne fait point de peintures du crime ni plus vives, ni plus innocentes, il n'importe, c'est médisance, c'est calomnie. Voilà depuis quelque tems leur unique ton, celui qu'ils employent

ployent contre les Ouvrages de Mœurs qui réussissent : ils y prennent tout à la lettre , ils les lisent comme une histoire , ils n'y entendent ni la poësie ni la figure , ainsi ils les condamnent : ils y trouvent des endroits foibles ; il y en a dans Homère , dans Pindare , dans Virgile & dans Horacé , où n'y en a-t-il point ? si ce n'est peut-être dans leurs Ecrits. BERNIN n'a pas manié le marbre , ni traité toutes ses figures d'une égale force ; mais on ne laisse pas de voir dans ce qu'il a moins heureusement rencontré , de certains traits si achevés , tout proche de quelques autres qui le sont moins , qu'ils découvrent aisément l'excellence de l'Ouvrier : si c'est un cheval , les crins sont tournés d'une main hardie ; ils voltigent & semblent être le jouët du vent , l'œil est ardent , les nazeaux soufflent le feu & la vie , un cizeau de Maître s'y retrouve en mille endroits ; il n'est pas donné à ses copistes ni à ses envieux d'arriver à de telles fautes par leurs chefs-d'œuvres ; on voit bien que c'est quelque chose de manqué par un habile homme , & une faute de PRAXITELE.

Mais qui sont ceux qui si tendres & si scrupuleux ne peuvent même supporter , que sans blesser & sans nommer les vicieux

on se déclare contre le vice ? Sont-ce des Chartreux & des Solitaires ? sont-ce les Jésuites , hommes pieux & éclairés ? sont-ce ces hommes religieux qui habitent en France les Cloîtres & les Abbâies ? Tous au-contraire lisent ces sortes d'Ouvrages , en particulier & en public , à leurs heures de récréations : ils en inspirent la lecture à leurs Pensionnaires , à leurs Elèves ; ils en dépeuplent les boutiques , ils les conservent dans leurs Bibliothèques. N'ont-ils pas les premiers reconnu le plan & l'économie du Livre des Caractères ? n'ont-ils pas observé que de seize Chapitres qui le composent , il y en a quinze qui s'attachant à découvrir le faux & le ridicule qui se rencontrent dans les objets des passions & des attachemens humains , ne tendent qu'à ruiner tous les obstacles qui affoiblissent d'abord , & qui éteignent ensuite dans tous les hommes la connoissance de Dieu , qu'ainsi ils ne sont que des préparations au seizième & dernier Chapitre , où l'Athéisme est attaqué & peut-être confondu ; où les preuves de Dieu , une partie du-moins de celles que les foibles hommes sont capables de recevoir dans leur esprit , sont apportées ; où la Providence de Dieu est défendue contre l'insulte & les plaintes des

Libertins? Qui sont donc ceux qui osent répéter contre un Ouvrage si séricieux & si utile ce continuel refrain, c'est médisance, c'est calomnie? Il faut les nommer, ce sont des Poëtes, mais quels Poëtes? des Auteurs d'Hymnes sacrées, ou des Traducteurs de Pscaumes, des Godeaux ou des Corneilles? Non: mais des Faiseurs de Stances & d'Elégies amoureuses, de ces Beaux-esprits qui tournent un Sonnet sur une absence ou sur un retour, qui font une Epigramme sur une belle gorge, un Madrigal sur une jouissance. Voilà ceux qui par délicatesse de conscience ne souffrent qu'impatiemment, qu'en ménageant les particuliers avec toutes les précautions que la prudence peut suggérer, j'essaye dans mon Livre des Mœurs de décrier, s'il est possible, tous les vices du cœur & de l'esprit, de rendre l'homme raisonnable & plus proche de devenir Chrétien. Tels ont été les Théobaldes, ou ceux du-moins qui travaillent sous eux & dans leur atelier.

Ils sont encore allés plus loin; car palliant d'une politique zélée le chagrin de ne se sentir pas à leur gré si bien loués & si longtems que chacun des autres Académiciens, ils ont osé faire des applications délicates & dangereuses de l'endroit de ma
Ha-

Harangue ; où m'exposant seul à prendre le parti de toute la Littérature contre leurs plus irréconciliables ennemis , gens pécunieux , que l'excès d'argent ou qu'une fortune faite par de certaines voies , jointe à la faveur des Grands qu'elle leur attire nécessairement , mène jusqu'à une froide insolence , je leur fais à-la-vérité à tous une vive apostrophe , mais qu'il n'est pas permis de détourner de dessus eux pour la rejeter sur un seul , & sur tout autre.

Ainsi en usent à mon égard , excités peut-être par les Théobaldes , ceux qui se persuadent qu'un Auteur écrit seulement pour les amuser par la satyre , & point du tout pour les instruire par une saine morale , au lieu de prendre pour eux & de faire servir à la correction de leurs mœurs les divers traits qui sont semés dans un Ouvrage , s'appliquent à découvrir , s'ils le peuvent , quels de leurs amis ou de leurs ennemis ces traits peuvent regarder , négligent dans un Livre tout ce qui n'est que remarques solides ou réflexions sérieuses , quoiqu'en si grand nombre qu'elles le composent presque tout entier , pour ne s'arrêter qu'aux peintures ou aux caractères ; & après les avoir expliqués à leur manière , & en avoir cru trouver les originaux , donnent au Pu-

blic de longues listes , ou comme ils les appellent des clefs , fausses clefs , & qui leur sont aussi inutiles qu'elles sont injurieuses aux personnes dont les noms s'y voyent déchiffrés , & à l'Ecrivain qui en est la cause , quoiqu'innocente.

J'avois pris la précaution de protester dans une Préface contre toutes ces interprétations , que quelque connoissance que j'ai des hommes m'avoit fait prévoir jusqu'à hésiter quelque tems si je devois rendre mon Livre public , & à balancer entre le desir d'être utile à ma Patrie par mes Ecrits , & la crainte de fournir à quelques-uns de quoi exercer leur malignité : mais puisque j'ai eu la foiblesse de publier ces Caractères , quelle digue élèverai-je contre ce déluge d'explications qui inonde la Ville , & qui bientôt va gagner la Cour ? Dirai-je sérieusement , & protesterai-je avec d'horribles sermens que je ne suis ni auteur ni complice de ces clefs qui courent , que je n'en ai donné aucune , que mes familiers amis savent que je les leur ai toutes refusées , que les personnes les plus accréditées de la Cour ont désespéré d'avoir mon secret ? n'est-ce pas la même chose que si je me tourmentoïs beaucoup à soutenir que je ne suis pas un malhonnête-homme , un homme
sans

sans pudeur, sans mœurs, sans conscience, tel enfin que les Gazetiers dont je viens de parler ont voulu me représenter dans leur Libelle diffamatoire ?

Mais d'ailleurs comment aurois-je donné ces sortes de clefs, si je n'ai pu moi-même les forger telles qu'elles sont, & que je les ai vues ? Etant presque toutes différentes entr'elles, quel moyen de les faire servir à une même entrée, je veux dire à l'intelligence de mes remarques ? Nommant des personnes de la Cour & de la Ville à qui je n'ai jamais parlé, que je ne connois point, peuvent-elles partir de moi, & être distribuées de ma main ? Aurois-je donné celles qui se fabriquent à Remorentin, à Mortaigne & à Bèlésine, dont les différentes applications sont à la Baillive, à la Femme de l'Assesseur, au Président de l'Élection, au Prévôt de la Maréchaussée, & à celui de la Collégiale ? Les noms y sont fort bien marqués, mais ils ne m'aident pas davantage à connoître les personnes. Qu'on me permette ici une vanité sur mon Ouvrage : je suis presque disposé à croire qu'il faut que mes peintures expriment bien l'homme en général, puisqu'elles ressemblent à tant de particuliers, & que chacun y croit voir ceux de sa Vil-

le ou de sa Province. J'ai peint à-la-vérité d'après nature, mais je n'ai pas toujours songé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon Livre des Mœurs. Je ne me suis point loué au Public pour faire des portraits qui ne fussent que vrais & ressemblans, de peur que quelquefois ils ne fussent pas croyables, & ne parussent feints ou imaginés: me rendant plus difficile je suis allé plus loin, j'ai pris un trait d'un côté & un trait d'un autre; & de ces divers traits qui pouvoient convenir à une même personne, j'en ai fait des peintures vraisemblables, cherchant moins à réjouir les Lecteurs par le caractère, ou, comme le disent les mécontens, par la satyre de quelqu'un, qu'à leur proposer des défauts à éviter, & des modèles à suivre.

Il me semble donc que je dois être moins blâmé, que plaint de ceux qui par hazard verroient leurs noms écrits dans ces insolentes listes que je desavoue, & que je condamne autant qu'elles le méritent. J'ose même attendre d'eux cette justice, que sans s'arrêter à un Auteur Moral qui n'a eu aucune intention de les offenser par son Ouvrage, ils passeront jusqu'aux Interprètes dont la noirceur est inexcusable. Je dis en effet ce que je dis, & nullement ce qu'on

qu'on assure que j'ai voulu dire, & je réponds encore moins de ce qu'on me fait dire, & que je ne dis point. Je nomme nettement les personnes que je veux nommer, toujours dans la vue de louer leur vertu ou leur mérite: j'écris leurs noms en lettres capitales, afin qu'on les voie de loin, & que le Lecteur ne coure pas risque de les manquer. Si j'avois voulu mettre des noms véritables aux peintures moins obligantes, je me serois épargné le travail d'emprunter des noms de l'ancienne Histoire, d'employer des lettres initiales qui n'ont qu'une signification vaine & incertaine, de trouver enfin mille tours & mille faux-fuyans pour dépaïser ceux qui me lisent, & les dégoûter des applications. Voilà la conduite que j'ai tenue dans la composition des Caractères.

Sur ce qui concerne la Harangue qui a paru longue & ennuyeuse au chef des mécontents, je ne sai en effet pourquoi j'ai tenté de faire de ce Remercement à l'Académie Françoisse un Discours Oratoire qui eût quelque force & quelque étendue: de zélés Académiciens m'avoient déjà frayé ce chemin, mais ils se sont trouvés en petit nombre, & leur zèle pour l'honneur & pour la réputation de l'Académie n'a eu

que peu d'imitateurs. Je pouvois suivre l'exemple de ceux qui postulant une place dans cette Compagnie sans avoir jamais rien écrit, quoiqu'ils sachent écrire, annoncent dédaigneusement la veille de leur réception, qu'ils n'ont que deux mots à dire, & qu'un moment à parler, quoique capables de parler longtems, & de parler bien.

J'ai pensé au-contraire, qu'ainsi que nul Artisan n'est agrégé à aucune Société, ni n'a ses Lettres de Maîtrise sans faire son chef-d'œuvre, de-même & avec encore plus de bienséance un homme associé à un Corps qui ne s'est soutenu, & ne peut jamais se soutenir que par l'éloquence, se trouvoit engagé à faire en y entrant un effort en ce genre, qui le fît paroître aux yeux de tous digne du choix dont il venoit de l'honorer. Il me sembloit encore que puisque l'Eloquence profane ne paroissoit plus régner au Barreau, d'où elle a été bannie par la nécessité de l'expédition, & qu'elle ne devoit plus être admise dans la Chaire où elle n'a été que trop soufferte, le seul asyle qui pouvoit lui rester, étoit l'Académie Française; & qu'il n'y avoit rien de plus naturel, ni qui pût rendre cette Compagnie plus célèbre, que si au sujet des ré-

ceptions de nouveaux Académiciens, elle savoit quelquefois attirer la Cour & la Ville à ses Assemblées, par la curiosité d'y entendre des Pièces d'Eloquence d'une juste étendue, faites de main de maîtres, & dont la profession est d'exceller dans la Science de la parole.

Si je n'ai pas atteint mon but, qui étoit de prononcer un Discours éloquent, il me paroît du-moins que je me suis disculpé de l'avoir fait trop long de quelques minutes: car si d'ailleurs Paris à qui on l'avoit promis mauvais, satyrique & insensé, s'est plaint qu'on lui avoit manqué de parole; si Marly, où la curiosité de l'entendre s'étoit répandue, n'a point retenti d'applaudissemens que la Cour ait donnés à la critique qu'on en avoit faite; si l'a su franchir Chantilly, écueil des mauvais Ouvrages; si l'Académie Française à qui j'avois appelé comme au Juge souverain de ces sortes de Pièces, étant assemblée extraordinairement, a adopté celle-ci, l'a fait imprimer par son Libraire, l'a mise dans ses Archives; si elle n'étoit pas en effet composée d'un style affecté, dur & interrompu, ni chargée de louanges fades & outrées, telles qu'on les lit dans les Prologues d'Opéras & dans tant d'Epitres
Dédi-

Dédicatoires, il ne faut plus s'étonner qu'elle ait ennuyé Théobalde. Je vois les tems, le Public me permettra de le dire, où ce ne sera pas assez de l'approbation qu'il aura donnée à un Ouvrage pour en faire la réputation, & que pour y mettre le dernier sceau, il sera nécessaire que de certaines gens le desaprouvent, qu'ils y a-yent bâillé.

Car voudroient-ils, présentement qu'ils ont reconnu que cette Harangue a moins mal réussi dans le Public qu'ils ne l'avoient espéré, qu'ils savent que deux Libraires ont plaidé* à qui l'imprimeroit, voudroient-ils desavouer leur goût, & le jugement qu'ils en ont porté dans les premiers jours qu'elle fut prononcée? Me permettroient-ils de publier ou seulement de soupçonner une toute autre raison de l'âpre censure qu'ils en firent, que la persuasion où ils étoient qu'elle la méritoit? On sait que cet homme d'un nom & d'un mérite si distingué avec qui j'eus l'honneur d'être reçu à l'Académie Françoisse, prié, sollicité, persécuté de consentir à l'impression de sa Harangue par ceux mêmes qui vouloient supprimer la mienne, & en éteindre la mémoire, leur ré-

sista

* L'Instance étoit aux Requêtes de l'Hôtel.

ſiſta toujours avec fermeté. Il leur dit, qu'il ne pouvoit ni ne devoit approuver une diſtinction ſi odieufe qu'ils vouloient faire entre lui & moi; que la préférence qu'ils donnoient à ſon Diſcours avec cette affectation & cet empreſſement qu'ils lui marquoient, bien loin de l'obliger, comme ils pouvoient le croire, lui faisoit au-contraire une véritable peine; que deux Diſcours également innocens, prononcés dans le même jour, devoient être imprimés dans le même tems. Il s'expliqua enfuite obligeamment en public & en particulier ſur le violent chagrin qu'il reſſentoit de ce que les deux Auteurs de la Gazette que j'ai cités, avoient fait ſervir les louanges qu'il leur avoit plû de lui donner, à un deſſein formé de médire de moi, de mon Diſcours & de mes Caractères; & il me fit ſur cette ſatyre injurieuſe, des explications & des excuſes qu'il ne me devoit point. Si l'on vouloit donc inférer de cette conduite des Théobaldes, qu'ils ont cru fauſſement avoir beſoin de comparaiſons & d'une Harangue folle & décriée pour relever celle de mon Collègue, ils doivent répondre pour ſe laver de ce ſoupçon qui les deſhonore, qu'ils ne ſont ni courtiſans ni dévoués

voués à la faveur, ni intéressés, ni adulateurs; qu'au-contraire ils sont sincères, & qu'ils ont dit naïvement ce qu'ils pensoient du plan, du style & des expressions de mon Remerciment à l'Académie Française. Mais on ne manquera pas d'insister, & de leur dire que le jugement de la Cour & de la Ville, des Grands & du Peuple, lui a été favorable: qu'importe, ils répliqueront avec constance que le Public a son goût, & qu'ils ont le leur: réponse qui me ferme la bouche, & qui termine tout différend. Il est vrai qu'elle m'éloigne de plus en plus de vouloir leur plaire par aucun de mes Ecrits: car si j'ai un peu de santé avec quelques années de vie, je n'aurai plus d'autre ambition que celle de rendre par des soins assidus & par de bons conseils, mes Ouvrages tels qu'ils puissent toujours partager les Théobaldes & le Public.



DISCOURS

PRONONCÉ

DANS

L'ACADÉMIE

FRANÇOISE,

Le Lundi quinzisième Juin 1693.

MESSIEURS,

Il seroit difficile d'avoir l'honneur de se trouver au milieu de vous, d'avoir devant ses yeux l'Académie Françoise, d'avoir lu l'Histoire de son établissement, sans penser d'abord à celui à qui elle en est redevable, & sans se persuader qu'il

qu'il n'y a rien de plus naturel, & qui doive moins vous déplaire, que d'entamer ce tissu de louanges, qu'exigent le devoir & la coutume, par quelques traits où ce grand Cardinal soit reconnoissable, & qui en renouvellent la mémoire.

Ce n'est point un personnage qu'il soit facile de rendre ni d'exprimer par de belles paroles, ou par de riches figures; par ces Discours moins faits pour relever le mérite de celui que l'on veut peindre, que pour montrer tout le feu & toute la vivacité de l'Orateur. Suivez le Règne de Louis le Juste, c'est la Vie du Cardinal de Richelieu, c'est son éloge, & celui du Prince qui l'a mis en œuvre. Que pourrois-je ajouter à des faits encore récents & si mémorables? Ouvrez son Testament Politique, digérez cet Ouvrage, c'est la peinture de son esprit, son ame toute entière s'y développe, on y découvre le secret de sa conduite & de ses actions, on y trouve la source & la vraisemblance de tant & de si grands événemens qui ont paru sous son administration; on y voit sans peine qu'un homme qui pense si viri-

le-

lement & si juste, a pu agir sûrement & avec succès ; & que celui qui a achevé de si grandes choses, ou n'a jamais écrit, ou a dû écrire comme il a fait.

Génie fort & supérieur, il a su tout le fond & tout le mystère du Gouvernement : il a connu le beau & le sublime du Ministère ; il a respecté l'Etranger , ménagé les Couronnes , connu le poids de leur Alliance ; il a opposé des Alliés à des Ennemis ; il a veillé aux intérêts du dehors, à ceux du dedans, il n'a oublié que les siens : une vie laborieuse & languissante, souvent exposée, a été le prix d'une si haute vertu. Dépositaire des trésors de son Maître, comblé de ses bienfaits, ordonnateur , dispensateur de ses Finances, on ne sauroit dire qu'il est mort riche.

Le croiroit-on , Messieurs , cette amé sérieuse & austère , formidable aux Ennemis de l'Etat, inexorable aux factieux , plongée dans la négociation, occupée tantôt à affoiblir le parti de l'Hérésie , tantôt à déconcerter une Ligue, & tantôt à méditer une conquête , a trouvé le loisir d'être savante,

te, a goûté les Belles-Lettres & ceux qui en faisoient profession. Comparez-vous, si vous l'osez, au grand Richelieu, Hommes dévoués à la fortune, qui par le succès de vos affaires particulières vous jugez dignes que l'on vous confie les affaires publiques; qui vous donnez pour des génies heureux & pour de bonnes têtes; qui dites que vous ne savez rien, que vous n'avez jamais lu, que vous ne lirez point, ou pour marquer l'inutilité des Sciences, ou pour paroître ne devoir rien aux autres, mais puiser tout de votre fond, apprenez que le Cardinal de Richelieu a su, qu'il a lu; je ne dis pas qu'il n'a point eu d'éloignement pour les Gens de Lettres, mais qu'il les a aimés, caressés, favorisés; qu'il leur a ménagé des privilèges, qu'il leur destinoit des pensions, qu'il les a réunis en une Compagnie célèbre, qu'il en a fait l'Académie Françoisse. Oui, Hommes riches & ambitieux, contempteurs de la vertu & de toute association qui ne roule pas sur les établissemens & sur l'intérêt, celle-ci est une des pensées de ce grand Ministre, né Homme d'Etat, dévoué à l'Etat, esprit solide, é-

mi-

éminent, capable dans ce qu'il faisoit des motifs les plus relevés, & qui tenoient au Bien-public comme à la gloire de la Monarchie, incapable de concevoir jamais rien qui ne fût digne de lui, du Prince qu'il servoit, de la France à qui il avoit consacré ses méditations & ses veilles.

Il favoit quelle est la force & l'utilité de l'Eloquence, la puissance de la parole qui aide la Raison & la fait valoir, qui insinue aux hommes la justice & la probité, qui porte dans le cœur du Soldat l'intrépidité & l'audace, qui calme les émotions populaires, qui excite à leurs devoirs les Compagnies entières, ou la multitude : il n'ignoroit pas quels sont les fruits de l'Histoire & de la Poësie, quelle est la nécessité de la Grammaire, la base & le fondement des autres Sciences, & que pour conduire ces choses à un degré de perfection qui les rendît avantageuses à la République, il falloit dresser le plan d'une Compagnie, où la vertu seule fût admise, le mérite placé, l'esprit & le savoir rassemblés par des suffrages, n'allons pas plus loin; voilà, Messieurs, vos principes & votre règle,
dont

dont je ne suis qu'une exception.

Rappelez en votre mémoire (la comparaison ne vous fera pas injurieuse) rappelez ce grand & premier Concile, où les Pères qui le composoient, étoient remarquables chacun par quelques membres mutilés, ou par les cicatrices qui leur étoient restées des fureurs de la persécution: ils sembloient tenir de leurs playes le droit de s'asseoir dans cette Assemblée générale de toute l'Eglise: il n'y avoit aucun de vos illustres prédécesseurs qu'on ne s'empressât de voir, qu'on ne montrât dans les places, qu'on ne désignât par quelque Ouvrage fameux qui lui avoit fait un grand nom, & qui lui donnoit rang dans cette Académie naissante qu'ils avoient comme fondée; tels étoient ces grands Artisans de la Parole, ces premiers Maîtres de l'Eloquence Françoisse; tels vous êtes, Messieurs, qui ne cédez ni en savoir ni en mérite à aucun de ceux qui vous ont précédés.

L'un aussi correct dans sa Langue que s'il l'avoit apprise par règles & par principes, aussi élégant dans les Langues étrangères que si elles lui étoient natu-

naturelles, en quelque idiôme qu'il compose, semble toujours parler celui de son país: il a entrepris, il a fini une pénible Traduction que le plus bel Esprit pourroit avouer, & que le plus pieux Personnage devoit desirer d'avoir faite.

L'autre fait revivre Virgile parmi nous, transmet dans notre Langue les graces & les richesses de la Latine, fait des Romans qui ont une fin, en bannit le prolix & l'incroyable pour y substituer le vraisemblable & le naturel.

Un autre plus égal que Marot & plus poëte que Voiture, a le jeu, le tour & la naïveté de tous les deux; il instruit en badinant, persuade aux hommes la Vertu par l'organe des Bêtes, élève les petits sujets jusqu'au sublime; homme unique dans son genre d'écrire; toujours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise; qui a été au-delà de ses modèles, modèle lui-même difficile à imiter.

Celui-ci passe Juvenal, atteint Horace, semble créer les pensées d'autrui, & se rendre propre tout ce qu'il manie; il a dans ce qu'il emprunte des

autres toutes les graces de la nouveauté & tout le mérite de l'invention : ses vers forts & harmonieux , faits de génie , quoique travaillés avec art , pleins de traits & de poésie , seront lus encore quand la Langue aura vieilli , en seront les derniers débris : on y remarque une critique sûre , judicieuse , & innocente , s'il est permis du-moins de dire de ce qui est mauvais , qu'il est mauvais.

Cet autre vient après un homme loué , applaudi , admiré , dont les vers volent en tous lieux & passent en proverbe , qui prime , qui régne sur la scène , qui s'est emparé de tout le Théâtre : il ne l'en dépossède pas , il est vrai , mais il s'y établit avec lui , le monde s'accoutume à en voir faire la comparaison : quelques-uns ne souffrent pas que Corneille , le grand Corneille , lui soit préféré , quelques autres qu'il lui soit égalé : ils en appellent à l'autre siècle , ils attendent la fin de quelques vieillards , qui touchés indifféremment de tout ce qui rappelle leurs premières années , n'aiment peut-être dans *Oedipe* que le souvenir de leur jeunesse.

Que

Que dirai-je de ce personnage qui a fait parler si long-tems une envieuse Critique & qui l'a fait taire, qu'on admire malgré soi ; qui accable par le grand nombre & par l'éminence de ses talens ; Orateur, Historien, Théologien, Philosophe, d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses Ecrits, soit dans la Chaire ; un défenseur de la Religion, une lumière de l'Eglise, parlons d'avance le langage de la postérité, un Père de l'Eglise ? Que n'est-il point ? Nommez, Messieurs, une vertu qui ne soit pas la sienne.

Toucherai-je aussi votre dernier choix si digne de vous ? Quelles choses vous furent dites dans la place où je me trouve ! Je m'en souviens, & après ce que vous avez entendu, comment osai-je parler, comment daignez-vous m'entendre ? Avouons-le, on sent la force & l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'il prêche de génie & sans préparation, soit qu'il prononce un Discours étudié & oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation ; toujours maître de l'oreille & du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur

permet pas d'envier ni tant d'élevation, ni tant de facilité, de délicatesse, de politesse : on est assez heureux de l'entendre, de sentir ce qu'il dit, & comme il le dit : on doit être content de foi si l'on emporte ses réflexions, & si l'on en profite. Quelle grande acquisition avez-vous faite en cet homme illustre ? à qui m'associez-vous ?

Je voudrois Messieurs, moins pressé par le tems & par les bienséances qui mettent des bornes à ce Discours, pouvoir louer chacun de ceux qui composent cette Académie, par des endroits encore plus marqués & par de plus vives expressions. Toutes les sortes de talens que l'on voit répandus parmi les hommes, se trouvent partagés entre vous. Veut-on des Orateurs diferts qui ayent semé dans la Chaire toutes les fleurs de l'Eloquence, qui avec une saine morale ayent employé tous les tours & toutes les finesses de la Langue, qui plaissent par un beau choix de paroles, qui fassent aimer les Solemnités, les Temples, qui y fassent courir ? qu'on ne les cherche pas ailleurs, ils sont parmi vous. Admire-t-on une vaste & profonde Littérature

ture qui aille fouiller dans les Archives de l'Antiquité, pour en retirer des choses enfévelies dans l'oubli, échappées aux esprits les plus curieux, ignorées des autres hommes; une mémoire, une méthode, une précision à ne pouvoir dans ces recherches s'égarer d'une seule année, quelquefois d'un seul jour sur tant de siècles? cette doctrine admirable vous la possédez, elle est du moins en quelques-uns de ceux qui forment cette savante Assemblée. Si l'on est curieux du don des Langues joint au double talent de savoir avec exactitude les choses anciennes, & de narrer celles qui sont nouvelles avec autant de simplicité que de vérité, des qualités si rares ne vous manquent pas, & sont réunies en un même sujet. Si l'on cherche des hommes habiles, pleins d'esprit & d'expérience, qui par le privilège de leurs emplois fassent parler le Prince avec dignité & avec justesse; d'autres qui placent heureusement & avec succès dans les Négociations les plus délicates, les talens qu'ils ont de bien parler & de bien écrire; d'autres encore qui prêtent leurs soins & leur vigilance aux Affaires publiques, après

les avoir employés aux Judiciaires , toujours avec une égale réputation : tous se trouvent au milieu de vous, & je souffre à ne les pas nommer.

Si vous aimez le savoir joint à l'éloquence , vous n'attendrez pas long-tems , réservez seulement toute votre attention pour celui qui parlera après moi. Que vous manque-t-il enfin ? Vous avez des Ecrivains habiles en l'une & en l'autre Oraïson, des Poètes en tout genre de Poësies , soit Morales , soit Chrétiennes , soit Héroïques , soit Galantes & Enjouées ; des Imitateurs des Anciens , des Critiques austères , des Esprits fins , délicats , subtils , ingénieux , propres à briller dans les conversations & dans les cercles. Encore une fois à quels hommes , à quels grands sujets m'associez-vous ?

Mais avec qui daignez-vous aujourd'hui me recevoir , après qui vous fais-je ce remerciement public ? Il ne doit pas néanmoins cet homme si louable & si modeste appréhender que je le loue : si proche de moi , il auroit autant de facilité que de disposition à m'interrompre. Je vous demanderai plus volontiers à qui me faites-vous succéder ?

céder? à un homme QUI AVOIT DE LA VERTU.

Quelquefois, Messieurs, il arrive que ceux qui vous doivent les louanges des illustres morts dont ils remplissent la place, hésitent partagés entre plusieurs choses qui méritent également qu'on les relève: vous aviez choisi en Mr. l'Abbé de la Chambre, un homme si pieux, si tendre, si charitable, si louable par le cœur; qui avoit des mœurs si sages & si chrétiennes; qui étoit si touché de religion, si attaché à ses devoirs, qu'une de ses moindres qualités étoit de bien écrire. De solides vertus qu'on voudroit célébrer, font passer légèrement sur son érudition ou sur son éloquence: on estime encore plus sa vie & sa conduite que ses Ouvrages. Je préférerois en effet de prononcer le Discours funébre de celui à qui je succède, plutôt que de me borner à un simple éloge de son esprit. Le mérite en lui n'étoit pas une chose acquise, mais un patrimoine, un bien héréditaire, si du-moins il en faut juger par le choix de celui qui avoit livré son cœur, sa confiance, toute sa personne à cette famille,

qui l'avoit rendue comme votre alliée; puisqu'on peut dire qu'il l'avoit adoptée, & qu'il l'avoit mise avec l'Académie Françoisé sous sa protection.

Je parle du Chancelier Seguier, on s'en souvient comme de l'un des plus grands Magistrats que la France ait nourri depuis ses commencemens: il a laissé à douter en quoi il excelloit davantage, ou dans les Belles-Lettres, ou dans les Affaires: il est vrai du-moins, & on en convient, qu'il surpassoit en l'un & en l'autre tous ceux de son tems: homme grave & familier, profond dans les délibérations, quoique doux & facile dans le commerce, il a eu naturellement ce que tant d'autres veulent avoir & ne se donnent pas, ce qu'on n'a point par l'étude & par l'affectation, par les mots graves ou sententieux, ce qui est plus rare que la Science, & peut-être que la probité, je veux dire de la dignité; il ne la devoit point à l'éminence de son poste, au contraire il l'a anobli: il a été grand & accredité sans ministère, & on ne voit pas que ceux qui ont su tout réunir en leurs personnes, l'ayent effacé.

Vous le perdîtes il y a quelques années

nées ce grand Protecteur, vous jettâtes la vue autour de vous, vous promenâtes vos yeux sur tous ceux qui s'offroient & qui se trouvoient honorés de vous recevoir : mais le sentiment de votre perte fut tel, que dans les efforts que vous fîtes pour la réparer, vous osâtes penser à celui qui seul pouvoit vous la faire oublier & la tourner à votre gloire. Avec quelle bonté, avec quelle humanité ce magnanime Prince vous a-t-il reçus ! N'en soyons pas surpris, c'est son caractère ; le même, Messieurs, que l'on voit éclater dans les actions de sa belle vie, mais que les surprenantes révolutions arrivées dans un Royaume voisin & allié de la France, ont mis dans le plus beau jour qu'il pouvoit jamais recevoir.

Quelle facilité est la nôtre, pour perdre tout d'un coup le sentiment & la mémoire des choses dont nous nous sommes vus le plus fortement touchés ! Souvenons-nous de ces jours tristes que nous avons passés dans l'agitation & dans le trouble, curieux, incertains quelle fortune auroient couru

un grand Roi, une grande Reine, le Prince leur Fils, Famille auguste mais malheureuse, que la Piété & la Religion avoient poussée jusqu'au dernières épreuves de l'adversité ; hélas ! avoient-ils péri sur la mer ou par les mains de leurs ennemis, nous ne le savions pas : on s'interrogeoit, on se promettoit réciproquement les premières nouvelles qui viendroient sur un événement si lamentable : ce n'étoit plus une affaire publique, mais domestique ; on n'en dormoit plus, on s'éveilloit les uns les autres pour s'annoncer ce qu'on en avoit appris. Et quand ces Personnes Royales à qui l'on prenoit tant d'intérêt, eussent pu échapper à la mer ou à leur patrie, étoit-ce assez ? ne falloit-il pas une Terre étrangère où ils pussent aborder, un Roi également bon & puissant, qui pût & qui voulût les recevoir ? Je l'ai vue cette réception, spectacle tendre s'il en fut jamais ! On y versoit des larmes d'admiration & de joie : ce Prince n'a pas plus de grace, lorsqu'à la tête de ses Camps & de ses Armées il foudroie une Ville qui lui ré-

si-

siste , ou qu'il dissipe les Troupes ennemies du seul bruit de son approche.

S'il soutient cette longue guerre , n'en doutons pas , c'est pour nous donner une paix heureuse , c'est pour l'avoir à des conditions qui soient justes & qui fassent honneur à la Nation , qui ôtent pour toujours à l'Ennemi l'espérance de nous troubler par de nouvelles hostilités. Que d'autres publient , exaltent ce que ce grand Roi a exécuté , ou par lui-même , ou par ses Capitaines durant le cours de ces mouvemens dont toute l'Europe est ébranlée , ils ont un sujet vaste & qui les exercera longtems. Que d'autres augurent , s'ils le peuvent , ce qu'il veut achever dans cette Campagne : je ne parle que de son cœur , que de la pureté & de la droiture de ses intentions , elles sont connues , elles lui échappent : on le félicite sur des titres d'honneur dont il vient de gratifier quelques Grands de son Etat , que dit-il ? qu'il ne peut être content quand tous ne le sont pas , & qu'il lui est impossible que tous le soient comme ils le

voudroit. Il fait, Messieurs, que la fortune d'un Roi est de prendre des villes, de gagner des batailles, de reculer ses frontières, d'être craint de ses ennemis; mais que la gloire du Souverain consiste à être aimé de ses Peuples, en avoir le cœur, & par le cœur tout ce qu'ils possèdent, Provinces éloignées, Provinces voisines! ce Prince humain & bienfaisant, que les Peintres & les Statuaires nous défigurent, vous tend les bras, vous regardant avec des yeux tendres & pleins de douceur; c'est-là son attitude: il veut voir vos Habitans, vos Bergers danser au son d'une flûte champêtre sous les faules & les peupliers, y mêler leurs voix rustiques, & chanter les louanges de celui qui avec la paix & les fruits de la paix leur aura rendu la joie & la sérénité.

C'est pour arriver à ce comble de ses souhaits, la félicité commune, qu'il se livre aux travaux & aux fatigues d'une guerre pénible, qu'il essuye l'inclemence du Ciel & des Saisons, qu'il expose sa personne, qu'il risque une vie heureuse: voilà son secret, & les
vues.

vues qui le font agir : on les pénètre , on les difcerne par les feules qualités de ceux qui font en place , & qui l'aident de leurs confeils. Je ménage leur modeltie , qu'ils me permettent feulement de remarquer , qu'on ne devine point les projets de ce fage Prince ; qu'on devine au-contraire , qu'on nomme les perfonnes qu'il va placer , & qu'il ne fait que confirmer la voix du peuple dans le choix qu'il fait de fes Miniftres. Il ne fe décharge pas entièrement fur eux du poids de fes affaires ; lui-même , fi je l'ofe dire , il eft fon principal Miniftre : toujours appliqué à nos befoins , il n'y a pour lui ni tems de relâche ni heures privilégiées : déjà la nuit s'avance , les gardes font relevées aux avenues de fon Palais , les Aftres brillent au Ciel & font leur courfe , toute la Nature repose , privée du jour , enfévelie dans les ombres , nous reposons auffi tandis que ce Roi retiré dans fon baluftre veille feul fur nous & fur tout l'Etat : tel eft , Messieurs , le Protecteur que vous vous êtes procuré , celui de fes Peuples.

Vous m'avez admis dans une Compagnie illustrée par une si haute protection ; je ne le dissimule pas, j'ai assez estimé cette distinction pour desirer de l'avoir dans toute sa fleur & dans toute son intégrité ; je veux dire de la devoir à votre seul choix, & j'ai mis votre choix à tel prix, que je n'ai pas osé en blesser, pas même en effleurer la liberté par une sollicitation importune. J'avois d'ailleurs une juste défiance de moi-même, je sentoie de la répugnance à demander d'être préféré à d'autres qui pouvoient être choisis : j'avois cru entrevoir, Messieurs, une chose que je ne devois avoir aucune peine à croire, que vos inclinations se tournoient ailleurs, sur un sujet digne, sur un homme rempli de vertus, d'esprit & de connoissances, qui étoit tel avant le poste de confiance qu'il occupe, & qui seroit tel encore s'il ne l'occupoit plus : je me sens touché non de sa déférence, je fais celle que je lui dois, mais de l'amitié qu'il m'a témoignée, jusqu'à s'oublier en ma faveur. Un Père mène son fils à un spectacle, la foule y est gran-

grande, la porte est assiégée, il est haut & robuste, il fend la presse, & comme il est prêt d'entrer, il pousse son fils devant lui, qui sans cette précaution ou n'entreroit point, ou entreroit tard. Cette démarche d'avoir supplié quelques-uns de vous, comme il a fait, de détourner vers moi leurs suffrages, qui pouvoient si justement aller à lui, elle est rare, puisqu'elle est unique dans ses circonstances; & elle ne diminue rien de ma reconnoissance envers vous, puisque vos voix seules, toujours libres & arbitraires, donnent une place dans l'Académie Françoise.

Vous me l'avez accordée, Messieurs, & de si bonne grace, avec un consentement si unanime, que je la dois & la veux tenir de votre seule magnificence. Il n'y a ni poste, ni crédit, ni richesses, ni titres, ni autorité, ni faveur qui ayent pu vous plier à faire ce choix; je n'ai rien de toutes ces choses, tout me manque: un Ouvrage qui a eu quelque succès par sa singularité, & dont les fausses, je dis les fausses & malignes applications,

pou-

pouvoient me nuire auprès des personnes moins équitables & moins éclairées que vous, a été toute la médiation que j'ai employée, & que vous avez reçue. Le moyen de me repentir jamais d'avoir écrit!



DEFENSE
DE
LA BRUYERE
ET DE SES
CARACTERES,

Contre les Accusations & les Objections
DE VIGNEUL-MARVILLE;

Par PIERRE COSTE.





DEFENSE
DE
LA BRUYERE
ET DE SES
CARACTERES,
Contre les Accusations & les Objections
DE
VIGNEUL-MARVILLE.

❖❖❖❖ I ce que *Vigneul-Marville*
❖❖❖❖ S vient de publier dans ses *Mé-*
❖❖❖❖ langes d'*Histoire & de Litté-*
❖❖❖❖ rature

contre la personne &
les Ecrits de *La Bruyère*, me paroïssoit
de

de quelque force , je n'entreprendrois pas de le réfuter , de peur de faire tort à *La Bruyère* par une méchante Apologie. C'est un tour que bien des gens ont joué à leurs meilleurs Amis , témoin l'Auteur du *Traité de la Délicatesse* , qui voulant défendre le Révérend P. *Bouhours* contre le fameux *Cléante* , ne fit autre chose que fournir à ce dernier le sujet d'un nouveau triomphe. Je ne crains pas de tomber dans cet inconvénient , en repoussant les objections de *Vigneul-Marville* : car elles sont si foibles pour la plupart , qu'il n'est pas besoin de beaucoup de pénétration pour les détruire , comme j'espère le faire voir à tous ceux qui voudront prendre la peine de lire cet Ecrit avec toute l'attention nécessaire pour le bien comprendre.

Il faut pourtant que ces objections aient quelque chose d'éblouissant , puisque le judicieux * Auteur qui continue à nous donner les *Nouvelles de la République des Lettres* après le célèbre *Bayle* , en parle ainsi dans l'Extrait qu'il a fait de

* *Mr. Bernard* , mort en 1718, Professeur en Philosophie dans l'Université de Leide.

de ces *Mélanges d'Histoire & de Littérature* : * Il n'y a guères d'apparence que Mr. de Vigneul-Marville fasse revenir le Public de l'estime qu'il a conçue pour les *Caractères de Mr. de La Bruyère*; cependant on ne sera pas fâché de lire la Critique qu'il fait de cet Auteur, sur la fin de son Ouvrage. J'ai conclu de-là que, si cette Critique méritoit d'être lue, elle valoit aussi la peine d'être réfutée. Et c'est ce qui m'a déterminé à publier ce petit Ouvrage.

Vigneul-Marville attaque la personne de *La Bruyère*, & l'Ouvrage qu'il a donné au Public sous le titre de *Caractères ou Mœurs de ce Siècle*. Je vais le suivre pas à pas, & commencer avec lui par la personne de *La Bruyère*.

* Au mois de Janvier 1700. pag. 82.



P R E M I E R E P A R T I E .

De la personne LA BRUYERE.

I. **A** V A N T toutes choses, j'avoueraï sincèrement que je n'ai jamais vu *La Bruyère*. Je ne le connois que par ses Ouvrages. Il ne paroît pas que *Vigneul-Marville* l'ait connu plus particulièrement que moi, du-moins si l'on en juge par ce qu'il nous en dit lui-même dans son Livre. Car c'est sur le Portrait que *La Bruyère* a fait de lui-même dans ses Ecrits, que *Vigneul-Marville* croit qu'il est aisé de le connoître; & l'on ne voit pas qu'il ajoute de nouveaux traits aux différens Caractères qu'il prétend que cet Auteur nous a donnés de lui-même dans son Livre. Si donc je puis faire voir que *Vigneul-Marville* a mal pris les paroles de *La Bruyère* dans tous les endroits où il s'imaginé que cet illustre Ecrivain s'est dépeint lui-même, peu importe que je n'aye jamais vu *La Bruyère*; je ne suis pas moins en droit de

de le défendre contre les fausses accusations de son Adversaire.

II. Le principal Caractère de Mr. de La Bruyère, dit d'abord Vigneul-Marville, c'est celui d'un Gentilhomme à louer, qui met en seigne à sa porte, & avertit le siècle présent & les siècles à venir de l'antiquité de sa noblesse. Il le fait sur le ton de * Dom Quichotte, & d'une manière tout-à-fait délicate & fine. „ Je le déclare nettement, † dit-il, afin que „ l'on s'y prépare, & que personne „ un jour n'en soit surpris. S'il arrive „ jamais que quelque Grand me „ trouve digne de ses soins, si je fais „ enfin une belle fortune, il y a un „ Geofroi de la Bruyère que toutes „ les Chroniques rangent au nombre „ des plus grands Seigneurs de France „ qui suivirent GODEFROY DE „ BOUILLON à la conquête de la Terre

* *Mélanges d'Histoire & de Littérature, recueillis par Mr. de Vigneul-Marville. A Rotterdam, 1700 pag. 325. Je me servirai toujours de cette Edition.*

† Ce sont les propres paroles de *La Bruyère* dans ses *Caractères*, au Tome II. Chap. XIV. intitulé DE QUELQUES USAGES, p. 191.

re Sainte : voilà alors de qui je descends en ligne directe.

Vigneuil-Marville trouve dans ces paroles une vanité ridicule & sans égale : mais il auroit fait plus de justice à *La Bruyère*, s'il y eût vu une satire ingénieuse de ces gens, qui roturiers de leur propre aveu tandis qu'ils sont pauvres, croient être nobles dès qu'ils viennent à faire fortune. C'est cette folle imagination que *La Bruyère* attaque si plaisamment en tant d'endroits de ce Chapitre. *Un homme du peuple*, dit-il (p. 187) un peu avant le passage qu'on vient de voir, *un homme du peuple, à force d'assurer qu'il a vu un prodige, se persuade faussement qu'il en a vu un. Celui qui continue de cacher son âge, pense enfin lui-même être aussi jeune qu'il veut le faire croire aux autres. De-même le Roturier qui dit par habitude qu'il tire son origine de quelque Baron, ou de quelque Châtelain, dont il est vrai qu'il ne descend pas, a le plaisir de croire qu'il en descend.*

La Bruyère, qui savoit que tous les Ordres sont infectés de cette maladie de vouloir s'élever au-dessus de leur condition dans leur esprit, & sur-tout dans

dans l'esprit des autres hommes, revient à la charge: *Un bon Gentilhomme, dit-il, veut passer pour un petit Seigneur, & il y parvient. Un grand Seigneur affecte la Principauté, & il use de tant de précautions qu'à force de beaux noms, de disputes sur le rang & les préséances, de nouvelles armes, & d'une généalogie que d'HOSIER ne lui a pas faite, il devient enfin un petit Prince.*

Enfin, pour mettre dans un plus grand jour le ridicule de ces prétentions mal fondées, *La Bruyère se représente lui-même comme entêté de cette passion, mais d'une manière qui fait bien voir qu'il en connoît toute la faiblesse, & qu'il ne parle de lui que pour pouvoir se moquer plus librement de ceux qui sont effectivement attaqués de ce mal. S'il arrive jamais, dit-il, que quelque Grand me trouve digne de ses soins, si je fais enfin une belle fortune, il y a un Geoffroy de la Bruyère, que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France qui suivirent GODEFROY DE BOUILLON à la conquête de la Terre Sainte: voilà alors de qui je descends en ligne directe.*

Il n'y a pas un mot dans ce passage qui ne fasse sentir l'ironie que l'Auteur avoit dans l'esprit en l'écrivant. *La Bruyère* ne dit pas qu'il prétende descendre présentement de ce *Geoffroy de la Bruyère* que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France qui suivirent GODEFROY DE BOUILLON à la conquête de la Terre Sainte : mais s'il vient enfin à faire une belle fortune , voilà *alors* de qui il descend *en ligne directe*. Il seroit à-présent fort en peine de prouver qu'il tire son origine de ce grand Seigneur : mais *alors* il n'en doutera plus , & le publiera hardiment , prétendant en être cru sur sa parole , aussi-bien que tant d'autres qui ne sont nobles que du jour qu'ils parviennent à quelque grande fortune. Si ces Nobles chimériques s'étoient avisés de se faire des Ayeux illustres dans le tems qu'ils portoient la mandille , qu'ils vendent du drap à l'aune , ou qu'ils labourent la terre , tout le monde se feroit moqué d'eux. Cependant , comme leur origine ne sauroit changer avec leur fortune , & qu'ils auroient été aussi bien fondés à se vanter de leur pré-

prétendue noblesse lorsqu'ils étoient pauvres, qu'après être devenus riches, *La Bruyère*, qui ne s'est chargé de jouer leur personnage que pour les rendre plus ridicules, déclare d'avance que, s'il ne prétend pas descendre encore d'un *Geoffroy de la Bruyère*, que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France qui suivirent GODEFROY DE BOUILLON à la conquête de la Terre Sainte, il n'aura garde de laisser échapper un si beau nom, s'il vient jamais à faire fortune. Voilà alors de qui il descendra incontestablement; & cela, non par quelque alliance éloignée, mais en ligne directe; car l'un ne sera pas plus difficile à prouver que l'autre. Pouvoit-il, je vous prie, marquer plus vivement la folie de ces Nobles de quatre jours, qui contens de leurs véritables Ayeux tandis qu'ils ont vécu dans une condition conforme à leur origine, s'avisent tout d'un coup de se glorifier de l'ancienneté de leur noblesse, dès qu'ils viennent à s'enrichir? Je crois pour moi, qu'on ne seroit pas mieux fondé à prendre à la lettre ces paroles de *La Bruyère*, comme a fait

Vigneul-Marville, qu'à se figurer que *Boileau* a écrit sans génie & sans réflexion, sous prétexte qu'il dit en parlant de lui-même,

* Mais pour Cotin & moi qui rimons au hazard,

Que l'amour de blâmer fit Poètes par art;
Quoiqu'un tas de grimauds vante notre éloquence,

Le plus sûr est pour nous, de garder le silence.

Rien n'est plus ordinaire à certains Écrivains, que de s'attribuer à eux-mêmes les fautes qu'ils veulent reprendre dans les autres. Ce sont des Tableaux qu'ils exposent à la vue des hommes pour les engager adroitement à les examiner de sang froid, afin que quiconque y reconnoitra ses propres traits, songe à se corriger, s'il le trouve à propos. C'est justement dans cette vue que *La Bruyère* nous déclare, qu'il ne manquera pas de descendre en droite ligne d'un *Geoffroy de la Bruyère*, que toutes les Chroniques rangent au nom.

* Satire IX. v. 45.

nombre des plus grands Seigneurs de France, &c. *supposé qu'il vienne à faire une belle fortune.*

Il est tout visible que s'il eût cru descendre véritablement de ce *Geoffroy de la Bruyère*, il auroit dit sans détour, que, soit qu'il fût jamais fortune ou non, il pouvoit se glorifier de l'antiquité de sa noblesse, puisqu'il pouvoit faire remonter son origine jusqu'à ce grand Seigneur qui suivit GODEFROY DE BOUILLON à la conquête de la Terre Sainte:

S'il l'eût pris sur ce ton, peut-être que *Vigneul-Marville* auroit eû droit de le traiter de *Dom Quichotte*. Mais ce dangereux Critique n'avoit qu'à lire la réflexion qui suit immédiatement celle qu'il a censurée si mal à propos, pour être convaincu que *La Bruyère* favoit trop bien en quoi consistoit la véritable noblesse, pour faire parade d'une origine illustre, dont il eût pu même donner de bonnes preuves, bien loin de se glorifier d'une noblesse mal fondée, comme son Censeur l'en accuse. *Si la Noblesse est vertu, dit ce grand-homme, elle se perd par tout ce qui n'est pas vertueux; & si elle n'est pas*

vertu, c'est peu de chose. S'il est heureux d'avoir de la naissance, * dit-il ailleurs, il ne l'est pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez. Quelle apparence qu'un homme qui a des sentimens si nobles & si relevés, soit capable de tomber dans une vanité aussi sotté & aussi puérile que celle que *Vigneul-Marville* lui attribue avec tant d'assurance ? Permettez-moi de vous citer encore un endroit des *Caractères* qui fait bien voir que *La Bruyère* jugeoit du vrai prix des choses, sans se laisser éblouir à de vaines apparences.

† Chaque heure en soi, comme à notre égard, est unique : est-elle écoulée une fois, elle a péri entièrement, les millions de siècles ne la ramèneront pas. Les jours, les mois, les années s'enfoncent & se perdent sans retour dans l'abyme des tems. Le tems même sera détruit : ce n'est qu'un point dans les espaces immenses de l'Eternité, & il sera effacé. Il y a de légères & frivoles circonstances du tems qui ne sont point
sta-

* Chap. II. DU MERITE PERSONNEL, pag. 186.

† Chap. XIII. DE LA MODE, Tom. II. pag. 185.

stables, qui passent, & que j'appelle des modes; LA GRANDEUR, la Faveur, les Richesses, la Puissance, l'Autorité, l'Indépendance, le Plaisir, les Joies, la Superfluité. Que deviendront ces MODES quand le tems même aura disparu? LA VERTU SEULE SI PEU A LA MODE, VA AU-DELA DES TEMS.

J'ai été bien aise de transcrire ce beau passage, parce que l'ayant lu cent fois avec un nouveau plaisir, j'ai cru que, soit qu'on l'eût déjà lu ou non, on ne seroit point fâché de le voir ici.

Mais pour revenir à *Vigneul-Marville*, s'il a cru véritablement que *La Bruyère* s'étoit glorifié de l'antiquité de sa noblesse en fanfaron & comme un vrai Dom Quichotte, quel nom lui donnerons-nous à lui-même pour avoir si mal pris le sens d'un passage qui n'a été écrit que pour tourner en ridicule cette folle vanité?

Je ne puis m'empêcher d'admirer ici les soins inutiles que se sont donnés tant de savans Critiques pour expliquer certains passages des Anciens. Il est visible par les sens contraires qu'ils donnent à ces passages, qu'ils prêtent à leurs Auteurs bien des pen-

fées qui ne leur sont jamais tombées dans l'esprit. Mais lors même que tous les Critiques s'accordent sur le sens d'un passage un peu difficile de *Virgile*, d'*Horace*, &c. il est plus que probable qu'ils se trompent fort souvent; puisqu'aujourd'hui nous n'entendons pas des endroits un peu figurés d'un Auteur moderne qui a écrit en notre propre Langue, & qui a vécu de notre tems. Il n'y a * qu'environ cinq ans que *La Bruyère* est mort. Son Livre est écrit en François, & ne roule que sur des matières de l'usage ordinaire de la vie. Tout le monde le lit en France, & dans les Pais Etrangers où on l'imprime aussi souvent qu'en France. Cependant voici un François, Homme de Lettres, qui voulant critiquer *La Bruyère*, lui fait dire précisément tout le contraire de ce qu'il dit :

Après cela, Docteur, va pâlir sur la Bible.

Cela ne doit pourtant par décrier la
lectu-

* Cette *Défense de la Bruyère* fut imprimée pour la première fois en 1702, & *La Bruyère* mourut en 1696, le 10 de Mai, âgé de 57 ans.

lecture des bons Livres, ni en détourner les personnes qui aiment à passer leur tems de la manière la plus agréable & la plus utile tout ensemble. Car enfin, si l'on n'entend pas toujours un Auteur, c'est quelquefois parce qu'il n'est pas intelligible, & alors il n'y a pas grand mal de ne le point entendre. Nous ne laissons pas d'avoir bien employé notre tems, si dans plusieurs autres endroits de son Livre il nous a fait comprendre des choses qui peuvent nous être de quelque usage. Il faut dire en ce cas-là ce qu'*Horace* disoit d'un bon Poëme où il trouvoit quelques défauts,

———— *Ubi plura nitent in carmine, non ego
paucis*

*Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.*

De Arte Poëtica, v. 351, &c.

„ Dans'une Pièce où brillent des
„ beautés sans nombre, je ne suis point
„ choqué d'y voir quelques taches,
„ qui sont échappées à l'Auteur, ou
„ par négligence, ou parce que l'es-
„ prit de l'homme, tel qu'il est, ne
„ prend pas toujours garde à tout. „

Q 5

Quel-

Quelquefois aussi ce qui est fort clair dans un Livre , nous paroît obscur , parce que nous ne le lisons pas avec assez d'attention. Il n'y a , je crois , personne qui se mêle de lire , à qui il n'arrive de tems en tems de se surprendre dans cette faute. Le seul remède à cela , c'est de nous défier de nous-mêmes , & de relire plusieurs fois un passage avant que de décider qu'il est obscur , absurde , ou impertinent.

Mais si quelqu'un est obligé de prendre ces précautions , c'est sur-tout ceux qui s'érigent en Censeurs publics des Ouvrages d'autrui. Pour cela il ne faut pas lire un Livre dans le dessein de le critiquer , mais simplement pour l'entendre. Il ne faut y voir que ce qui y est , sans vouloir pénétrer dans l'intention de l'Auteur au-delà de ce qu'il nous en découvre lui-même. Si *Vingneul-Marville* eût lu l'Ouvrage de *La Bruyère* dans cette disposition d'esprit , il n'y auroit pas trouvé tant de fondement aux censures qu'il fait de sa personne. C'est ce que je pense avoir démontré à l'égard du premier reproche qu'il lui fait d'être un *Gentilhomme à louer , de mettre enseigne à sa porte , en*
aver-

avertissant le siècle présent & les siècles à venir de l'antiquité de sa noblesse : car on ne vit jamais d'accusation plus mal fondée. Je ne sai si *Vigneul-Marville* en tombera d'accord : mais, lui excepté, je ne pense pas que personne en doute, après avoir lu ce que je viens de dire sur cet article. Je dis après avoir lu ce que je viens d'écrire sur cet article, parce que j'ai vu quelques personnes de très-bon sens, qui ont pris cet endroit du Livre de *La Bruyère* de la même manière que *Vigneul-Marville*. J'aurais pu me dispenser en bonne guerre de lui faire cet aveu : mais je suis bien aise de lui montrer par-là que ce n'est pas l'amour d'un vain triomphe qui m'a fait entrer en lice avec ce Critique, mais le seul desir de défendre la Vérité.

Du reste, je ne vois pas qu'on puisse juger fort sûrement d'un Auteur par ce qui s'en dit en conversation. On lit un Livre à la hâte, pour s'amuser, ou pour se délasser de ses affaires, dont on a la tête remplie. Quelque tems après on se trouve en compagnie. La conversation vient à tomber sur quelques endroits de ce Livre, dont on

croit avoir retenu le sens , quoiqu'on ait entièrement oublié les paroles. Ce sens nous déplaît. D'autres qui le désapprouvent aussi-bien que nous , soutiennent que ne n'est point-là ce que l'Auteur a voulu dire. La-dessus on dispute. Chacun défend son sentiment avec chaleur , & personne ne s'avise de consulter les paroles de l'Auteur , qui souvent mettroient tout le monde d'accord , en faisant voir nettement que ce qu'il a dit est très-raisonnable , & tout-à-fait différent de ce que lui font dire quelques-uns de la compagnie , & quelquefois tous ensemble. Voilà pour l'ordinaire comment on critique les Livres en conversation. L'usage veut qu'on excuse cette méthode , toute ridicule qu'elle est. Mais on n'a pas la même indulgence pour ceux qui se mêlent de censurer publiquement les Ouvrages d'autrui. On veut qu'ils soient un peu plus circonspects , & qu'avant que de critiquer un Livre , ils le lisent & le relisent , jusqu'à ce qu'ils soient assurés de le bien entendre. C'est apparemment ce que n'a pas fait *Vigneul-Marville* , du-moins à l'égard du premier passage des *Caractères de ce Siècle* qu'il

qu'il critique si rudement, puisqu'il l'a pris tout-à-fait à contre-sens, comme je crois l'avoir démontré. Voyons s'il aura été plus heureux dans la suite.

III. *CE n'est pas assez pour Mr. de la Bruyère, continue * notre Censeur, du caractère de Gentilhomme à louer, il lui faut encore celui de Misanthrope qui est bien à la Mode. Il se dépeint tel, lorsque parlant de l'Opéra, il dit par enthousiasme: „ † Je ne fai comment l'Opéra, „ ra avec une musique si parfaite & „ une dépense toute royale a pu réussir à m'ennuyer. „*

Regardez un peu, s'écrie sur cela Vigueul Marville, combien il faut faire de dépense, & mettre de choses en œuvre pour avoir l'avantage, je ne dis pas de divertir, (car l'entreprise ne seroit pas humaine) mais d'ennuyer Mr. de la Bruyère. Ne seroit-ce point pour faire bâiller ce galant-homme & l'endormir, que le Roi auroit dépensé des millions à bâtir Versailles & Marly?

Voilà

* Pag. 326.

† *Caractères de ce Siècle, Chap. I. intitulé DES OUVRAGES DE L'ESPRIT, p. 156, 157.*

Voilà une belle exclamation , mais qui ne nous instruit de rien. Les invectives , les railleries ne sont pas des raisons. On l'a dit & redit aux Déclamateurs de tous les tems , qui faute de meilleures armes n'ont jamais manqué d'employer celles-là , quelque frivoles qu'elles soient.

Quand on veut critiquer un Auteur avec succès, il faut se munir de solides raisons , & les exprimer nettement , afin que ceux qui les verront , en puissent être frappés. Pour les Figures de Rhétorique , elles peuvent éblouir l'Esprit , mais elles ne sauroient le persuader. C'est un feu de paille qui s'évanouit en fort peu de tems. On devroit , ce semble , prendre un peu plus garde à cela qu'on ne fait ordinairement. Et les Ecrivains ne sont pas les seuls à qui s'adresse cet avis. Ceux qui se chargent d'instruire les autres par des Discours publics , en ont pour le moins autant de besoin ; car rien n'est plus ordinaire que d'entendre ces Messieurs s'évaporer en vaines déclamations , sans songer à établir sur de bonnes raisons ce qu'ils ont entrepris de prouver. Si donc *Vigneul-Mar-*

villè

ville croit que *La Bruyère* a eu tort de s'ennuyer à l'Opéra, il devoit faire voir par de bonnes preuves, que rien n'est plus propre à divertir un homme raisonnable que cette espèce de Poëme Dramatique, & qu'on ne peut en être dégoûté sans avoir l'esprit mal fait. Après avoir montré cela d'une manière convainquante, il pouvoit se réjouir aux dépens de *La Bruyère*. Alors tout est bon, Ironies, Comparaisons, Similitudes, Exclamations, Apostrophes, & tous ces autres tours brillans qu'on nomme *Figures de Rhétorique*. C'est le triomphe après la victoire. Et bien loin d'être choqué de voir alors le victorieux s'applaudir à lui-même, on se fait quelquefois un plaisir de relever son triomphe par de nouvelles acclamations. Les plus délicats qui n'aiment pas trop cette fanfare, l'excusent tout au moins, & l'écoutent sans se fâcher. Mais avant cela, rien ne leur paroît plus ridicule. Ils en sont autant choqués que d'entendre un Soldat qui chante le triomphe avant que d'avoir vu l'Ennemi.

A-la-vérité, si *La Bruyère* se contentoit d'avertir le Public que l'Opéra l'a
en-

ennuyé malgré la beauté des Décorations & les charmes de la Musique, *Vigneul-Marville* auroit raison de se jouer un peu de lui, quand même l'Opéra lui paroîtroit un spectacle fort ennuyeux. Mais *La Bruyère* étoit trop raisonnable pour tomber dans ce défaut. Il écrivoit pour instruire les hommes, & non pour les amuser du récit de choses aussi frivoles que le feroit l'Histoire de ce qui lui plaît ou ne lui plaît pas dans ce Monde. Il s'étonne * de ce que l'Opéra avec une dépense toute royale a pu l'ennuyer. Mais il nous donne, aussi-tôt après, de bonnes raisons de cet ennui: *C'est*, dit-il, *qu'il y a des endroits dans l'Opéra qui en laissent désirer d'autres. Il échappe quelquefois de souhaiter la fin de tout le spectacle: c'est faute de théâtre, d'action, & de choses qui intéressent.*

Si, dis-je, *La Bruyère* se fût contenté de nous apprendre que l'Opéra a enfin réussi à l'ennuyer, on auroit eu droit de l'en critiquer: mais ce ne seroit pas par la raison qu'il faut être bien

* Dans les *Caractères de ce Siècle*, Chap. I. pag. 156, 157.

bien délicat pour ne pas trouver beau un spectacle où le Prince a fait tant de dépense. *Vigneul-Marville* fait entrer mal-à-propos le Roi dans ce dé-mêlé. Ce n'est pas le Roi qui a fait l'Opéra, & par conséquent on peut s'ennuyer à l'Opéra sans choquer l'Autorité Royale. Raisonner ainsi, c'est être un peu de l'humeur de *Cotin*, qui veut faire passer pour Crime d'Etat le mépris qu'on fait de ses Vers :

* Qui méprise *Cotin*, n'estime point son
Roi,

Et n'a selon *Cotin*, ni Dieu, ni Foi, ni
Loi.

Encore ce Poète étoit-il plus excusable que *Vigneul-Marville*, qui n'est pas intéressé personnellement au mépris qu'on peut faire des Opéra; car je ne crois pas qu'il se soit jamais avisé d'en publier de sa façon.

„ Mais, dit Mr. de *Vigneul-Mar-*
„ *ville*, il faut faire tant de dépense, il
„ faut mettre tant de choses en œuvre
„ pour la représentation de l'Opéra.
„ Sera-t-il permis après cela de s'y
en-

* Boileau, *Sat. IX.* v. 305.

ennuyer , fans mériter d'être traité de „ Misantrope „ ? Pourquoi non , si c'est effectivement un spectacle tout propre de sa nature à produire cet effet ? Que la Musique soit la plus charmante & la plus parfaite du monde , que les oreilles soient agréablement flattées par ses doux accords , que les yeux soient charmés de la beauté des Décorations , & enchantés par le jeu surprenant des Machines , tout cela n'empêche pas que l'Opéra ne puisse ennuyer , si le sujet en est mal conduit , s'il n'a rien qui touche & intéresse l'esprit , & que les vers en soient durs & languissans. En ce cas-là mépriser l'Opéra , c'est une marque de bon goût , & non l'effet d'une résolution bizarre de mépriser ce que tout le monde admire. Au - contraire , estimer l'Opéra avec tous ces défauts , parce qu'il est accompagné d'une belle Musique & de Décorations magnifiques , c'est admirer une happelourde , parce qu'elle est mêlée avec de véritables diamans ; c'est prendre un âne pour un beau cheval d'Espagne , parce qu'il a une housse toute couverte d'or & de pierreries. Mais un âne a beau être
su-

superbement enharnaché, ce n'est toujours qu'un âne. De-même, si l'Opéra est un Poëme languissant & infipide, il le fera toujours malgré la Musique, les Machines & les Décorations dont il est accompagné. Et par conséquent il faut l'examiner en lui-même, & indépendamment de toutes ces additions, pour savoir si le jugement qu'en fait *La Bruyère* est solide, ou uniquement fondé sur la bizarrerie de son goût.

Au-reste, je ne sais pas si *Vigneul-Marville* est du sentiment de ce Marquis,

* Qui rit du mauvais goût de tant d'hommes divers,

Et va voir l'Opéra seulement pour les vers.

Mais il paroît que dans ces vers de Boileau, on ne donne ce sentiment à ce Marquis bel-esprit, que pour faire voir l'extravagance & la singularité de son goût. D'où nous pouvons conclure que, selon *Boileau*, ce n'est pas une fort bonne preuve de *misanthropie* de ne pas admirer l'Opéra, mais qu'au-

* Boileau, *Épître IX.* v. 97.

qu'au-contre aller à l'Opéra pour l'admirer, c'est se déclarer contre le goût le plus général, & se rendre ridicule en s'ingérant de juger de ce qu'on n'entend pas.

Voulant se redresser soi-même, on s'estropie,
Et d'un original on fait une copie.

Ici *Vigneul-Marville* dira peut-être, que l'autorité de *Boileau* ne prouve rien. J'en tombe d'accord. Mais il doit convenir aussi que la sienne ne prouve pas davantage; & qu'autorité pour autorité bien des gens pourront suivre dans un point comme celui-ci, celle d'un fameux Poète préférablement à celle d'un * Docteur en Droit.

Laisant à part ce parallèle, je vais citer à *Vigneul-Marville* une autorité qu'il

* Je ne donne ce titre à *Vigneul-Marville* que par allusion à ce qu'il nous dit lui-même dans son Livre, p. 42. qu'il a appris le Droit Civil d'*Antonio Delcamp*. Du reste, sans examiner ici quelle est sa véritable profession, il est certain du moins qu'il n'est pas si bon Poète que *Boileau*: ce qui suffit pour autoriser le raisonnement que je fais en cet endroit.

qu'il n'osera recuser, si je ne me trompe ; & qui de plus se trouve munie de fort bonnes raisons. C'est celle de *St. Evremond* qui ne fait pas grand cas de l'Opéra, & cela à peu près sur les mêmes fondemens que *La Bruyère*. Comme il s'exprime bien plus fortement, c'est à *Vigneul-Marville* à voir si *St. Evremond* qu'il reconnoît pour un * *Ecrivain célèbre*, qui a donné à ses expressions toute la force qu'elles pouvoient souffrir en gardant la Raison, ne s'est point écarté de la Raison dans cet endroit. S'il croit que ce célèbre Ecrivain n'a pas assez ménagé l'Opéra, le voilà obligé de mettre aussi *St. Evremond* au rang des *Misanthropes* qui sont si fort à la mode. Et s'il ne veut pas lui faire cet affront pour si peu de chose, qu'il cherche d'autres preuves de la *misanthropie* de *La Bruyère*, ou qu'il avoue ingénument qu'il s'est un peu trop hâté de le taxer de ce défaut. Mais voyons s'il est vrai que *St. Evremond* s'exprime avec tant de hauteur contre les Opéra, qu'il mérite d'être mis au rang
des

* *Mélanges d'Histoire & de Littérature*,
P. 335. &c.

des misantropes de ce siècle, aussi bien que *La Bruyère*. Il y a longtems, dit * d'abord *St. Evremond* au Duc de *Buckingham* à qui il adresse son Discours, il y a longtems, Mylord, que j'avois envie de vous dire mon sentiment sur les Opéra, Je la contente donc aujourd'hui, Mylord, dans le Discours que je vous envoie. Je commencerai par une grande franchise, en vous disant que je n'admire pas fort les Comédies en Musique, telles que nous les voyons présentement. J'avoue que leur magnificence me plaît assez, que les Machines ont quelque chose de surprenant, que la Musique en quelques endroits est touchante, que le tout ensemble paroît merveilleux; mais il faut aussi m'avouer que ces merveilles deviennent bientôt ennuyeuses; car où l'esprit a si peu à faire, c'est une nécessité que les sens viennent à languir. Après le premier plaisir que nous donne la surprise, les yeux s'occupent, & se lassent ensuite d'un continuel attachement aux objets. Au commencement des Concerts, la justesse des accords est remarquée: il n'échappe rien de

* *Oeuvres mêlées de St. Evremond, Tom. III. p. 282. &c. Ed. d'Amst. 1726.*

de toutes les diversités qui s'unissent pour former la douceur de l'harmonie: quelque tems après, les Instrumens nous étourdisent, la Musique n'est plus aux oreilles qu'un bruit confus qui ne laisse rien distinguer. Mais qui peut résister à l'ennui du récitatif dans une modulation qui n'a ni le charme du Chant, ni la force agréable de la Parole? L'ame fatiguée d'une longue attention où elle ne trouve rien à sentir, cherche en elle-même quelque secret mouvement qui la touche: l'esprit qui s'est prêté vainement aux impressions du dehors, se laisse aller à la rêverie, ou se déplaît dans son inutilité: enfin la lassitude est si grande * qu'on ne songe qu'à sortir; & le seul plaisir qui reste à des Spectateurs languis-

- * C'est à quoi revient le jugement que le célèbre Chevalier *Newton* faisoit de l'Opéra. Un jour m'étant trouvé avec lui & le fameux Docteur *Clarke* dans une assemblée des premières Dames de la Cour d'Angleterre, une de ces Dames demanda au Chevalier *Newton* s'il avoit jamais été à l'Opéra. Une fois, répondit-il: Et comment le trouvatés-vous? Le premier Acte, dit-il, me charma; j'eus la patience d'écouter le second, & au troisième je me retirai: *At the first Act I was enchanted, the second I could just bear, and at the third I ran away.*

guissans, c'est l'ESPERANCE DE VOIR FINIR BIENTÔT le Spectacle qu'on leur donne. LA LANGUEUR ORDINAIRE OU JE TOMBE AUX OPERA, vient de ce que je n'en ai jamais vu qui ne m'ait paru MEPRISABLE dans la disposition du sujet, & dans les vers. Or c'est vainement que l'oreille est flattée & que les yeux sont charinés, si l'esprit ne se trouve pas satisfait : mon ame d'intelligence avec mon esprit plus qu'avec mes sens, forme une résistance aux impressions qu'elle peut recevoir, ou pour le moins elle manque d'y prêter un consentement agréable, sans lequel les objets les plus voluptueux même ne sauroient me donner un grand plaisir. Une sottise chargée de Musique, de Danses, de Machines, de Décorations, est une sottise magnifique : c'est un vilain fond sous de beaux dehors, où je pénétre avec beaucoup de desagrément. Qu'auroit dit Vigneuil-Marville si La Bruyère se fût exprimé si durement ? Une sottise chargée de Musique, de Danses, de Machines, de Décorations, est une sottise magnifique, mais toujours sottise. Parler ainsi de l'Opéra, d'un Spectacle Royal, où l'on fait tant de dépense, où l'on met tant de choses en œuvre !

* Quis

* *Quis cælum terris non misceat , & mare
cælo?*

Quelle hardiesse ! quelle témérité ! quelle insolence ! c'est le moins qu'il auroit pu dire , puisqu'il le traite de *misanthrope* , pour avoir osé avancer qu'il ne fait comment l'Opéra avec une Musique si parfaite & une dépense toute royale a pu réussir à l'ennuyer.

Après que *Vigneul-Marville* nous aura montré la foiblesse de toutes les raisons par lesquelles *St. Evremond* & *La Bruyère* ont voulu persuader au monde que l'Opéra étoit un spectacle fort languissant , il pourra blâmer la délicatesse de *St. Evremond* , de *La Bruyère* , du Chevalier *Newton* , & de tous ceux qui s'ennuyent à l'Opéra. Mais avant cela , il n'est pas en droit de s'en moquer , à moins qu'il ne croye que son autorité doive fixer les jugemens du reste des hommes sur les Ouvrages d'esprit. Quoique je n'aye pas l'honneur de le connoître , je gagerois bien qu'il est trop galant-homme pour s'attribuer un tel privilège , qu'on n'accorda jamais à per-
son-

* *Juvenal. Sat. II. 25.*

sonne dans la République des Lettres.

IV. *Vigneul-Marville*, continuant de peindre *La Bruyère*, nous apprend que dans un autre endroit de ses *Caractères*, * *changeant de personnage il se revêt de celui de Socrate*, & se fait dire des injures honorables par des Sots qu'il fait naître exprès. Il s'agite, il suppose qu'on lui fait de sanglans reproches, & personne ne pense à lui. En effet, qui jusqu'à-présent a dit de *La Bruyère* comme de *Socrate* qu'il est en délire, &c. *Mr. de la Bruyère est Mr. de la Bruyère, comme un chat est un chat*, & puis c'est tout : sage ou non, on ne s'en met pas en peine. Qui ne croiroit après cela, que *La Bruyère* s'est comparé sans façon au sage *Socrate* dans quelque endroit de son Livre ? Il est pourtant vrai que dans le passage que *Vigneul-Marville* a eu apparemment devant les yeux, il n'est parlé que de *Socrate* depuis le commencement jusqu'à la fin. Ce Critique auroit dû citer l'endroit. Je vais le faire pour lui, afin qu'on puisse mieux juger de la solidité de sa remarque. †

On

* *Mélanges* &c. pag. 327.

† Chap. XII. DES JUGEMENS. Tom. II. p. 120.

On a dit de Socrate, qu'il étoit en délire, & que c'étoit un fou tout plein d'esprit : mais ceux des Grecs qui parloient ainsi d'un homme si sage passoient pour fous. Ils disoient, quels bizarres portraits nous fait ce Philosophe ! quelles mœurs étranges & particulières ne décrit-il point ! Où a-t-il rêvé, creusé, rassemblé des idées si extraordinaires ? quelles couleurs ! quel pinceau ! Ce sont des chimères. Ils se trompoient : c'étoient des monstres, c'étoient des vices, mais peints au naturel : on croyoit les voir, ils faisoient peur. Socrate s'éloignoit du Cynique, il épargnoit les personnes, & blâmoit les mœurs qui étoient mauvaises. Voilà tout ce que dit *La Bruyère* dans l'endroit qui met *Vigneul-Marville* de si mauvaise humeur contre lui. Il est visible que *La Bruyère* ne parle que de *Socrate* ; que ce qu'il en dit est vrai, & très-digne de remarque. Quel mal y a-t-il à cela ? Oh ! direz-vous, mais qui ne voit que tout cela doit être entendu de *La Bruyère* ? Vous le voyez. C'est donc à dire qu'on peut appliquer à *La Bruyère* ce qu'on a dit autrefois de *Socrate*. Si cela est, pourquoi êtes-vous fâché de le voir ? Je ne

le vois point, direz-vous. C'est *La Bruyère* qui dans cet endroit veut me le faire voir par une vanité que je ne puis souffrir. Mais s'il n'y a aucun rapport entre *Socrate* & *La Bruyère*, pourquoi dites-vous que *La Bruyère* a voulu parler de lui-même, puisqu'il ne se nomme point? Pourquoi n'appliquez-vous pas la comparaison à ceux à qui elle convient véritablement, à *Molière*, à *Boileau*, & à tous ceux qui nous ont donné de véritables Portraits des vices & des déréglemens du siècle? Il n'est pas permis à un Censeur de critiquer autre chose dans les Livres que ce qui y est, & qu'on ne peut s'empêcher d'y voir en les lisant. Autrement il n'y auroit point de fin aux Critiques qu'on pourroit faire des Auteurs, & il n'y a point de visions qu'on ne pût trouver dans l'Ecrivain le plus judicieux. Je ne veux pas dire par-là qu'on ne puisse appliquer à *La Bruyère* ce qu'on a dit autrefois de *Socrate*. On peut le lui appliquer sans-doute, s'il est vrai qu'il ait peint d'après nature les défauts de son siècle, aussi-bien que ces grands Maîtres que je viens de nommer, & qu'il

qu'il y ait des gens qui trouvent ses peintures extravagantes & chimériques. *Vigneul-Marville* nous dit que *La Bruyère* s'est déjà fait faire ce reproche par des Sots qu'il a fait naître exprès. Je ne vois pas qu'il fût fort nécessaire que *La Bruyère* prît la peine de faire naître des Sots pour cela. Les vrais Sots de ce siècle ont apparemment l'imagination aussi fertile que ceux qui vivoient du tems de *Socrate*. Quoi qu'il en soit, je connois un homme d'esprit qui vient de faire à *La Bruyère* le même reproche que les Sots qu'il avoit fait naître exprès, si l'on en croit *Vigneul-Marville*. Cet homme est *Vigneul-Marville* lui-même, qui dit à la page 340. de ses *Mélanges*, Mr. de la Bruyère est merveilleux, dit Mr. Ménage, à attraper le ridicule des hommes & à le développer. Il devoit dire à l'envelopper. Car Mr. de la Bruyère, à force de vouloir rendre les hommes ridicules, fait des Sphinx & des Chimères, qui n'ont nulle vraisemblance. Il y a toutes les apparences du monde que si *La Bruyère* eût prévu cette critique de la part de *Vigneul-Marville*, il

se feroit épargné la peine de *faire naître des Sots pour se faire dire des injures.*

V. NOTRE Censeur revient à la charge. *Avant cela, * dit-il, Mr. de la Bruyère avoit pris un caractère un peu moins fort & plus agréable: ce n'est pas celui d'un fâcheux Socrate, ni d'un Misantrope qui ne s'accommode de rien, mais c'est le caractère d'un Philosophe accessible.*

„ † O homme important, s'écrie-t-il,
 „ & chargé d'affaires, qui à votre
 „ tour avez besoin de mes offices, ve-
 „ nez dans la solitude de mon cabinet,
 „ le Philosophe est accessible, je ne
 „ vous remettrai point à un autre jour.
 „ Vous me trouverez sur les Livres
 „ de *Platon* qui traitent de la spiritua-
 „ lité de l'Ame, & de sa distinction
 „ d'avec le Corps, ou la plume à la
 „ main pour calculer les distances
 „ de Saturne & de Jupiter: j'admi-
 „ re Dieu dans ses Ouvrages, & je
 „ cherche par la connoissance de la
 „ Vérité à régler mon esprit, & à de-
 „ venir meilleur. Entrez, toutes les
 „ por-

* Page 327.

† Chap. VI. DES BIENS DE FORTUNE p.
307.

„ portes vous sont ouvertes : mon anti-
 „ chambre n'est pas faite pour s'y en-
 „ nuyer en m'attendant, passez juf-
 „ qu'à moi sans me faire avertir : vous
 „ m'apportez quelque chose de plus
 „ précieux que l'or & l'argent, si
 „ c'est une occasion de vous obliger,
 „ &c.”

*Rien n'est si beau que ce caractère, a-
 joute Vigneul-Marville. Pourquoi tâ-
 che-t-il donc de le défigurer par de fa-
 des plaisanteries sur ce que La Bruyère
 n'étoit pas fort bien logé? Mais aussi
 faut-il avouer, nous dit ce judicieux
 Censeur, que sans supposer d'anticham-
 bre ni cabinet, on avoit une grande com-
 modité pour s'introduire soi-même auprès de
 Mr. de la Bruyère avant qu'il eût un ap-
 partement à l'Hôtel de..... Il n'y avoit
 qu'une porte à ouvrir, & qu'une cham-
 bre proche du Ciel, séparée en deux par
 une légère tapisserie. Que signifie tout
 cela? Parce que La Bruyère étoit mal
 logé, étoit-il moins louable d'être ci-
 vil, doux, complaisant & officieux?
 Qu'auroit donc dit Vigneul-Marville
 contre Socrate, qui étoit beaucoup plus
 mal partagé des biens de la fortune que
 La Bruyère? Se feroit-il moqué de sa*

modération, de sa bonté, de sa douceur, de sa complaisance..... sous prétexte que n'ayant pas de quoi faire le grand Seigneur dans *Athènes*, ce n'étoit pas merveille qu'il prît le parti de se faire valoir par des manières conformes à sa condition ? Mais *Vigneul-Marville* se trompe, s'il croit que dès-là qu'un Savant n'est pas à son aise dans ce Monde, il en soit plus souple, plus civil, plus obligeant & plus humain ; car on voit tous les jours des Savans plus incivils, plus fiers, plus durs & plus rebarbatifs que le Financier le plus farouche. *Il y a de bonnes qualités qui ne sont jamais parfaites quand elles sont acquises*, comme l'a remarqué le Duc de la Rochefoucault. De ce nombre est la bonté, la douceur, & la complaisance. Du reste, ce caractère que *La Bruyère* donne au Philosophe sous son nom, ou plutôt en le faisant parler lui-même, n'est pas plutôt son caractère que celui que doit avoir tout homme de bon-sens qui a l'âme bien faite. Or tel est le véritable Philosophe, qui voulant vivre en société dans ce Monde, n'a pas de peine à comprendre qu'il n'a rien de meilleur à fai-

re que de tâcher de gagner l'amitié des hommes par toute sorte de bons offices. Ses avances ne sont pas perdues, il en recueille bientôt le fruit avec usure. Ce qui fait voir, pour le dire en passant*, que *bien loin de s'effrayer, ou de rougir même du nom de Philosophe, il n'y a personne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de Philosophie.* Car, comme le dit *La Bruyère*, de qui j'emprunte cette réflexion, *la Philosophie convient à tout le monde: la pratique en est utile à tous les âges, à tous les sexes, & à toutes les conditions.*

VI. LA faute que commet ici *Vingneul-Marville*, volontairement ou par ignorance, de prendre historiquement & à la lettre ce que *La Bruyère* a voulu dire de tout homme d'étude qui a soin de cultiver sa Raïson, lui donne un nouveau sujet de déclamer sur ce que *La Bruyère* dit ailleurs d'*Antisthène*, pour représenter la triste condition de plusieurs fameux Ecrivains, qui, comme le dit *Boileau*;

† N'en sont pas mieux refaits pour tant de renommée.

Mais

* Chap. XI. DE L'HOMME.

† Sat. I. 6.

Mais si *La Bruyère* n'a pas été fort à son aise dans ce Monde, comme *Vigneul-Marville* nous en assure, il n'en est que plus estimable d'avoir trouvé le moyen de se perfectionner l'esprit au point qu'il a fait, malgré les distractions & les chagrins que cause la nécessité indispensable de pourvoir aux besoins de la vie. Il a eu cela de commun avec plusieurs Ecrivains célèbres, qui, à la honte de leur siècle dont ils ont été l'ornement, ont vécu dans une extrême misère. *Vigneul-Marville* nous donne lui-même une liste assez ample de ces Savans nécessairement; & bien loin de se jouer de leur infortune, il en paroît touché, comme on peut le voir par ce qu'il nous dit * de *Du Ryer*. Pourquoi n'a-t-il pas la même humanité pour *La Bruyère*? Il semble que ce Critique ne l'insulte de cette manière, que pour avoir occasion de nous dire que c'étoit un Auteur forcé. *Mr. de la Bruyère*, † dit-il, décrit parfaitement bien son état dans la page 448. § de la neuvième Edition de son Livre, où
sous

* Pag. 193. † Pag. 328. &c.

§ Pag. 96. du Tom. II. de cette Edition.

sous la figure d'un Auteur forcé, qui est encore un autre de ses Caractères, il se fait tirer à quatre pour continuer d'écrire, quoiqu'il en meure d'envie. Je ne fai ce que *Vigneul-Marville* entend par un *Auteur forcé* : mais pour moi je crois qu'on pourroit fort bien appeller ainsi certains *Ecrivains* qui ne pensent rien d'eux-mêmes ; *Compilateurs* de *fa-daises*, d'*historiettes*, & de *bons-mots* fort communs, que tout autre a autant de droit de transcrire qu'eux ; *Auteurs* faits à la hâte, qui ne disent rien qu'on ne puisse mieux dire ; dont le style plein de négligences & de méchantes phrases proverbiales n'a rien d'*exact*, de poli, de vif & d'*engageant* ; en un mot qui sont toujours prêts à publier des *Livres* nouveaux qui ne contiennent rien de nouveau. On voit bien que je veux parler des *Livres* terminés en *ana*, ou qui sans être ainsi terminés, leur ressemblent parfaitement. Je ne sai si les *Ecrivains* qui depuis quelque tems remplissent les boutiques des *Libraires* de ces fortes de *Compilations*, sont tous des *Auteurs forcés*, comme parle *Vigneul-Marville* : mais une chose dont je suis

bien assuré, c'est qu'il n'y a qu'une extrême misère qui puisse les excuser de prostituer ainsi leur réputation par des Ouvrages si puérils.

* Si l'on peut pardonner l'effor d'un mauvais Livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.

Et cela même n'est pas une fort bonne excuse, si nous en croyons le P. *Tarteron*, qui dit plaisamment dans la Préface qu'il a mise au-devant de *Persé & de Juvenal*, qu'en fait d'impression, il ne faut jamais être pressé pour toutes les raisons du monde, y allât-il de la vie.

Sous prétexte que le Public a reçu avec indulgence quelques † paroles échappées en conversation à de grands hommes, qu'on a publiées après leur mort, il ne meurt plus aucun Écrivain, qu'on ne publie † un Recueil des belles choses qu'on lui a ouï dire pendant sa vie; & quelques-uns même prennent

* *Molière* dans son *Misanthrope*, Act. I. Sc. II.

† *Scaligerana*, *Tbuana*, *Perroniana*, &c.

‡ *Ménagiana*, *Valésiana*, *Furétériana*, *Sorlériana*, *Arliquiniana*, &c.

nent la peine de faire de ces fortes de Recueils * en leur propre & privé nom, de crainte que personne ne s'avise de leur rendre ce devoir après leur mort. C'est prudemment fait à eux; car autrement qui penseroit à mettre sur leur compte tant de belles sentences de *Socrate*, d'*Aristipe*, de *Protagore*, d'*Antisthène* dont ils remplissent ces Recueils, mais qu'on a pu voir depuis longtems dans *Diogène Laërce*, dans *Plutarque*, ou tout au moins dans le *Polyanthea*? D'autres plus rusés changent de titre. Ils savent que rien n'impose plus aisément au Public qu'un titre nouveau; & que tel Livre qui pourrissoit dans la boutique d'un Libraire, a été admirablement bien vendu en paroissant sous un nouveau nom. C'est pourquoi voyant que le Public commence à se dégoûter des Livres terminés en *ana*, ils ont soin d'éviter cette terminaison dans les titres qu'ils donnent à leurs Ecrits. Mais cela n'empêche

* Chevreau publia quelques années avant sa mort un Livre intitulé *Chevraana*, où il fit entrer je ne sai combien de pensées tirées mot pour mot de *Plutarque*, de *Diogene Laërce*; & de tels autres Compilateurs anciens.

pêche pas que ce ne soient des *ana*, c'est-à-dire des compositions précipitées pleines de faits incertains, d'historiettes sans fondement, de décisions mal fondées, ou tout-à-fait destituées de preuves, & de bons-mots fades, ou qu'on a vus cent fois ailleurs. Ce sont les Auteurs de ces Livres qu'on auroit droit d'appeler des *Auteurs forcés*, & non des Ecrivains d'un esprit aussi pénétrant & aussi original que *La Bruyère*, & qui composent avec autant de justesse, de vivacité & de délicatesse que cet excellent homme.

Comme *Vigneul-Marville* n'en veut point à ces Compilateurs de fadaïses, il est tems de finir cette invective, qui pourroit l'impatienter & lui faire croire qu'on le néglige.

VII. APRÈS avoir dit, je ne sais sur quel fondement, que *La Bruyère* étoit un *Auteur forcé*, il nous apprend * qu'à la fin son mérite illustré par les souffrances a éclaté dans le monde. Les gens ont ouvert les yeux, ajoute-t-il: La vertu a été reconnue pour ce qu'elle est, & Mr. de la Bruyère changeant de fortune, a aussi

* *Mélanges*, p. 329.

*si changé de caractère. Ce n'est plus un Auteur timide qui s'humilie dans sa disgrâce. C'est un Auteur au-dessus du vent, & qui s'approchant du Soleil, morgue ceux qui l'ont morgué, & découvre leur bonte par cette narration: * „ Tout le „ monde s'élève contre un homme qui „ entre en réputation: à peine ceux „ qu'il croit ses amis, lui pardonnent- „ ils un mérite naissant, & une première vogue qui semble l'associer à „ la gloire dont ils sont déjà en possession. On ne se rend qu'à l'extrémité, & après que le Prince s'est „ déclaré par les récompenses: tous „ alors se rapprochent de lui, & de „ ce jour-là seulement il prend son „ rang d'homme de mérite.” C'est-à-dire, sans figure, continue notre Censeur, que l'Académie a été forcée à recevoir Mr. de la Bruyère, & qu'elle y a consenti, le tems que Mr. Péliſſon a prédit étant arrivé que l'Académie par une politique mal entendue ne voulant pas aller au-devant des grands hommes pour les faire entrer dans sa Compagnie, se laisseroit entraîner*

* Paroles de La Bruyère, Chap. XII. intitulé DES JUGEMENTS, Tom. II. pag. 117.

traîner par les brigues, & donneroit malgré elle à la faveur, ce qu'elle ne vouloit accorder par son choix qu'à la capacité & au mérite. „ * La jolie manière de raisonner que voilà! Que vous „ êtes, Mr. de Vigneul-Marville, un „ rude joueur en critique, & que je „ plains le pauvre Mr. de la Bruyère „ de vous avoir pour ennemi! Permettez-moi, Monsieur, de vous adresser les mêmes paroles dont *Elise* se fert en parlant à *Climène* dans la *Critique de l'Ecole des Femmes*, car vous jouez admirablement bien le personnage de cette *Précieuse*. Aussi bien qu'elle, † vous avez des lumières que les autres n'ont pas, vous vous offensez de l'ombre des choses, & savez donner un sens criminel aux plus innocentes paroles. Pardon de l'application. - Mais pour parler plus sérieusement, de quel droit ce dangereux Critique vient-il empoisonner des paroles aussi innocentes que celles qu'il nous cite du Livre de

* Paroles tirées de la *Critique de l'Ecole des Femmes*, & appliquées au présent sujet.

† Voyez la *Critique de l'Ecole des Femmes*, Scène 2.

de *La Bruyère*? Qui lui a révélé que c'est de *La Bruyère* qu'il faut les entendre, plutôt que de toute autre personne qui commence à s'élever dans le monde? *La Bruyère* le lui a-t-il dit en confidence? Mais comment l'auroit-il fait, puisque dans son Discours à l'Académie il déclare expressément & sans détour qu'il n'a employé aucune médiation pour y être admis? *Vos voix seules*, dit-il à ces Messieurs, *toujours libres & arbitraires, donnent une place dans l'Académie Française. Vous me l'avez accordée, Messieurs, & de si bonne grace, avec un consentement si unanime, que je la dois & la veux tenir de votre SEULE MAGNIFICENCE. Il n'y a ni poste, ni crédit, ni richesses, ni autorité, ni FAVEUR qui ayent pu vous plier à faire ce choix. Je n'ai rien de TOUTES CES CHOSES. Tout me manque. Un Ouvrage qui a eu quelque succès par sa singularité, & dont les fausses & malignes applications pouvoient me nuire auprès des personnes moins équitables & moins éclairées que vous, a été TOUTE LA MÉDIATION que j'ai employée, & que vous avez reçue.*

Peut-on croire que *La Bruyère* eût parlé

parlé de cette manière, s'il eût été reçu dans l'Académie à la recommandation du Prince? N'auroit-ce pas été en lui une hardiesse & une ingratitude insupportables? Il y a apparence que si *Vigneul-Marville* eût lu ce Discours de *La Bruyère*, il ne décideroit pas si hardiment que c'est à la faveur du Prince qu'est dûe sa réception dans l'Académie Française. Je me trompe, il l'a lu, & y a vu que *La Bruyère* y déclare expressément qu'il n'a employé aucune médiation pour être reçu dans l'Académie Française, que la singularité de son Livre. Ce sont les propres termes de *Vigneul-Marville*, pag. 348. de ses *Mélanges d'Histoire & de Littérature*. Mais ce terrible Censeur ne se rend pas pour si peu de chose. Comme *Mr. de la Bruyère*, * ajoute-t-il, dit le contraire dans ses *Caractères*, & qu'il avoue que ç'a été par la faveur du Prince, qui s'étant déclaré, a fait déclarer les autres, je m'en tiens à cette parole, qui étant la première qui lui soit venue à la pensée, doit être la meilleure selon ses règles. Peut-être embarrasseroit-on bien *Vigneul-*

* Pag. 348, 349.

Vigneul-Marville, si on le prioit de prouver que l'endroit des *Caractères* qu'il a en vue n'a été imprimé qu'après que *La Bruyère* a été reçu dans l'Académie Française. „ Tout le monde s'élève „ contre un homme qui entre en ré- „ putation: à peine ceux qu'il croit „ ses Amis, lui pardonnent-ils un mé- „ rite naissant: on ne se rend qu'à „ l'extrémité, & après que le Prince „ s'est déclaré par les récompenses.” *C'est-à-dire sans figure*, si nous en croyons *Vigneul-Marville*, que l'Académie a été forcée à recevoir *Mr. de la Bruyère*. Quelle chute! Quelle explication, bon Dieu! Ne diroit-on pas qu'une Place dans l'Académie vaut un Gouvernement de Province? Il a bien raison d'écarter la figure, ou plutôt de tirer les paroles de *La Bruyère* du plus ténébreux cahos qu'il soit possible d'imaginer: car sans le secours d'un si subtil interprète, qui s'aviferoit jamais d'entendre par le terme de *récompense* une Place dans l'Académie Française? Mais pour qui nous prend ce sévère Critique? Croit-il donc être le seul qui ait lu *l'Histoire de l'Académie*, où tout le

le monde peut voir, * Que les avantages qui sont accordés aux Membres de cette illustre Compagnie, se réduisent à être exemptés de toutes tutelles & curatelles, de tous guets & gardes, & à jouir du droit de faire solliciter par Commissaires les Procès qu'ils pourroient avoir dans les Provinces éloignées de Paris? C'est si peu de chose que Pélisson s'étonne qu'on n'eût pas demandé, outre ces Priviléges, l'exemption des tailles, qu'apparemment on auroit obtenue sans peine. Mais que la Place d'Académicien soit une des plus importantes du Royaume, où est-il parlé de *La Bruyère* dans l'endroit des *Caractères* que nous cite *Vigneul-Marville*? Qu'y a-t-il-là qu'on puisse lui appliquer plutôt qu'à tout homme de mérite que le Prince s'avise d'élever à quelque poste considérable? N'y a-t-il donc en France que *La Bruyère* dont les belles qualités ayent été en bute à l'envie, dès qu'elles ont commencé d'éclater dans le monde? On est donc aujourd'hui beau-

* Pag. 43, 44, &c. de l'Édition de Paris. 1701.

beaucoup plus raisonnable en France que dans les siècles précédens, dont l'Histoire nous fournit tant d'exemples d'une maligne jalousie.

Je me suis un peu trop étendu sur cet article; car il suffisoit de proposer les fondemens de la Critique de *Vigneul-Marville*, pour en montrer la foiblesse. Mais j'ai été bien-aïse de faire voir par cet exemple, dans quels inconvéniens s'engagent ces Censeurs passionnés, qui veulent, à quelque prix que ce soit, décrier les personnes ou les Ouvrages qui n'ont pas le bonheur de leur plaisir. Aveuglés par ce desir, ils prennent tout à contre-sens, censurent au hazard les paroles les plus innocentes, blâment hardiment les meilleurs endroits d'un Ouvrage, sans s'être donné la peine d'en pénétrer le véritable sens; & par-là s'exposent eux-mêmes à la censure de tout le monde.

* Ceci s'adresse à vous, Esprits du dernier ordre,

Qui n'étant bons à rien cherchez sur tout à mordre:

Vous

L a Fontaine, *Fable XVI. Liv. V.*

Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs
outrages

Sur tant de beaux Ouvrages?

Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de dia-
mant.

VIII. CE que notre Censeur a-
joute pour achever le prétendu Por-
trait de *La Bruyère*, n'est pas mieux
fondé que ce que nous venons de réfuter.
Il n'est point de Philosophe,
dit-il *, *plus humble en apparence, ni*
plus fier en effet que Mr. de la Bruyère.
Il monte sur ses grands chevaux; &
à mesure qu'il s'élève, il parle avec plus
de hardiesse & de confiance. „ On
„ peut, dit-il, refuser à mes Écrits
„ leur récompense, on ne sauroit en
„ diminuer la réputation; & si on le
„ fait, qui m'empêchera de le mépri-
„ ser?” De la manière que *Vigneul-*
Marville cite ces paroles, on ne peut
que les appliquer à *La Bruyère*. Mais
encore un coup, qui a révélé à ce Cen-
seur pénétrant que *La Bruyère* a voulu
parler de lui-même, & non de tout sa-
ge

* Pag. 330.

ge Ecrivain qui s'étant appliqué à démontrer la folie & l'extravagance des vices de l'homme pour le porter à s'en corriger, est en droit de mépriser ceux qui s'attachent à décrier son Ouvrage? On n'a qu'à lire tout le passage pour voir qu'il faut l'entendre dans ce dernier sens. Il est un peu trop long pour le transcrire ici. Vous le trouverez au Chapitre XII. intitulé DES JUGEMENTS, p. 121. Mais si notre Censeur veut à quelque prix que ce soit qu'on applique ces paroles à *La Bruyère* lui-même, je ne vois pas qu'elles contiennent rien de fort déraisonnable, à les prendre dans leur vrai sens. Il est visible qu'il faut entendre ici par les personnes qui prétendent diminuer la réputation d'un Ouvrage, des Envieux qui n'y sont portés que par pure malignité, comme il paroît par les méchantes raisons qu'ils employent pour en venir à bout. Or quel meilleur parti peut-on prendre en ce cas-là, que de mépriser leurs vaines insultes? Et par conséquent si *La Bruyère* a jamais été exposé à la haine de ces fortes de personnes, pourquoi n'auroit-il pu leur
dire,

dire, „ *Vous ne sauriez diminuer la ré-*
 „ *putation de mes Ecrits* par vos mé-
 „ *chantes plaisanteries, & par les fauf-*
 „ *ses & malignes applications que vous*
 „ *faites de mes paroles?* Mais si vous
 „ *imposiez pour quelque tems au Pu-*
 „ *blic par vos réflexions odieuses &*
 „ *mal-fondées, qui m'empêchera de*
 „ *vous mépriser?* Vous voudriez peut-
 „ être que je m'amufasse à vous ré-
 „ pondre. Je n'ai garde de le faire.
 „ Ce seroit donner du poids à vos rai-
 „ sonnemens frivoles. J'aime mieux
 „ les regarder avec mépris, comme
 „ ils le méritent. „ Si c'étoit-là ce
 que *La Bruyère* a voulu dire, quel droit
 auroit-on de l'en censurer? N'est-il pas
 vrai qu'en bien des rencontres c'est u-
 ne fierté louable de mépriser les vaines
 morsures de l'Envie? C'est ainsi qu'en
 a usé *Boileau*. Mais qui le blâme d'a-
 voir mieux aimé enrichir le Public de
 nouveaux Ouvrages, que de s'amuser à
 réfuter toutes ces impertinentes criti-
 ques qu'on fit d'abord des premières
 Poësies qu'il mit au jour? Et qui ne
 voudroit à-présent que le fameux *Ar-*
naud se fût occupé à autre chose qu'à
 re-

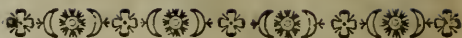
repousser les attaques de ses adversaires, à quoi il a employé la meilleure partie de sa vie?

Enfin, pour me rapprocher de *Vigneul-Marville*, il est tout visible que si *La Bruyère* eût vu le Portrait odieux que ce dangereux Censeur a fait de sa personne sans aucune apparence de raison, il auroit fort bien pu se contenter de dire pour toute réponse: * *Ceux qui sans nous connoître assez pensent mal de nous, ne nous font pas de tort. Ce n'est pas nous qu'ils attaquent, c'est le fantôme de leur imagination.* Car, comme je viens de le montrer, rien n'est copié d'après nature dans ce prétendu Tableau: tout y est, je ne dis pas croqué & strapasonné, comme parle *Vigneul-Marville*, mais plutôt peint au hazard, & sans aucun rapport à l'Original que le Peintre a voulu représenter.

En voilà assez sur la *Personne de La Bruyère*, voyons maintenant ce que notre Critique trouve à reprendre dans ses *Ecrits*.

SE-

* Paroles de *La Bruyère*, Ch. XII. intitulé, DES JUGEMENS, Tom. II. p. 106.



S E C O N D E P A R T I E .

*Du Livre de la Bruyère intitulé
Caractères ou Mœurs de ce Siècle.*

I. **S**I décider étoit prouver, jamais Livre n'auroit été mieux critiqué, que celui de *La Bruyère* l'a été dans les *Mélanges d'Histoire & de Littérature*, recueillis par *Vigneul-Marville*. Mais comme tout homme qui s'érige en Critique, devient partie de celui qu'il entreprend de censurer, son témoignage n'est compté pour rien devant le tribunal du Public. Après avoir déclaré que cet Auteur lui déplait, il n'est plus nécessaire qu'il nous dise en différens endroits & en diverses manières qu'il condamne ses pensées, son style, ou ses expressions. On le fait déjà. Tout ce qu'on attend de lui, c'est qu'il fasse voir nettement & par de bonnes raisons, que tel ou tel endroit du Livre qu'il prétend critiquer, est condamnable.

Je fais bien que plusieurs Savans se
font

font fait une habitude de nous étaler assez souvent leurs opinions particulières, sans en donner aucune preuve. Tels ont été dans le siècle précédent quelques célèbres Commentateurs qu'on nomme *Critiques*. Mais ce n'est pas par-là qu'ils se font fait estimer. C'est au-contre un défaut dont ils ont été blâmés par tout ce qu'il y a de gens raisonnables dans la République des Lettres. Il est vrai qu'encore aujourd'hui plusieurs Savans de cet ordre, qui écrivent * en Latin & en François, sont assez portés à excuser cette méthode, parce qu'ils sont bien-aîsés de l'imiter : mais les gens de bon-sens ne sauroient s'en accommoder.

L'esprit se révolte naturellement contre des décisions vagues qui ne l'instruisent de rien. Que m'importe de savoir qu'un Ouvrage vous déplût, si j'ignore les raisons pour lesquelles

* Témoin deux ou trois Editeurs d'*Horace*, qui depuis peu ont fait imprimer le Texte de ce fameux Poëte avec des corrections, des transpositions, & des changemens, dont ils ne donnent pour garant que leur goût, & leur autorité particulière.

quelles vous le condamnez ! Par exemple , j'ai lu le *Voyage du Monde de Descartes* , composé par le P. *Daniel* ; & j'ai été charmé de la naïveté de son style , de la pureté de ses expressions , & sur-tout de la solidité de ses raisonnemens. Quelque tems après , *Vigneul-Marville* trouve à propos d'imprimer * que l'Auteur de ce Livre est un fade railleur. Faudra-t-il qu'après avoir vu cette décision , faite en l'air , je renonce à mon jugement pour embrasser le sentiment de *Vigneul-Marville* ? Je ne crois pas qu'il osât lui-même l'exiger. Mais s'il n'a prétendu instruire personne par cette critique , jettée au hazard sans preuve , pourquoi la faire ? Pourquoi perdre du tems inutilement ? L'Auteur des *Dialogues des Morts* dit plaisamment , que tout paresseux qu'il est , il voudroit être gagé pour critiquer tous les Livres qui se font. Quoique l'emploi paroisse assez étendu , ajoute-t-il , je suis assuré qu'il me resteroit encore du tems pour ne rien faire. Mais ce judicieux Ecrivain auroit trouvé l'emploi bien plus com-

mo-

* *Mélanges d'Histoire* , &c. pag. 152.

mode, s'il eût pu s'aviser de cette autre manière de critiquer, où l'on suppose tout ce qu'on veut sans se mettre en peine de le prouver: méthode si courte & si facile qu'on pourroit, en la suivant, critiquer les meilleurs Livres sans se donner même la peine de les lire. Il est vrai qu'une telle critique est sujette à un petit inconvénient; c'est que, si elle est facile à faire, elle est aussi fort aisée à détruire. Car il n'y a personne qui ne soit en droit de siffler toutes ces décisions destituées de preuves, & de leur en opposer d'autres directement contraires: desorte qu'à critiquer de cette manière, on n'est pas plus avancé au bout du compte, que le Marquis de la *Critique de l'École des Femmes*, qui voulant décrier cette Pièce, croyoit faire merveille en disant d'un ton de Maître, *qu'il la trouvoit détestable, du dernier détestable, ce qu'on appelle détestable.* Mais on lui fit bientôt voir que cette décision n'aboutissoit à rien, en lui répondant, *Et moi, mon cher Marquis, je trouve le jugement détestable.* C'est à quoi doit s'attendre tout Censeur

décifif qui veut en être cru sur sa parole. Car s'il se donne la liberté de rejeter le sentiment d'un autre sans en donner aucune raison, chacun a droit de rejeter le sien avec la même liberté.

Si *Vigneul-Marville* eût pensé à cela, il se feroit plus attaché qu'il n'a fait, à nous prouver en détail & par de bonnes raisons, que le Livre de *La Bruyère* est plein de pensées fausses, obscures & mal exprimées, au lieu de nous dire en général que, * *si Mr. de la Bruyère avoit pris un bon style, qu'il eût écrit avec pureté, & fini davantage ses Portraits, on ne pourroit sans injustice mépriser son Livre: † qu'il use de transpositions forcées; § qu'il n'a point de style formé, qu'il écrit au hazard, employant des expressions outrées en des choses très-communes, & que quand il en veut dire de plus relevées, il les affoiblit par des expressions basses, & fait ramper le fort avec le foible: qu'il tend sans relâche à un sublime qu'il ne connoît pas, & qu'il met tantôt dans les choses, tantôt dans.*

* *Mélanges d'Histoire, &c. pag. 332.*

† *Pag. 333. § Pag 336.*

*dans les paroles, sans jamais attraper le point d'unité qui concilie les paroles avec les choses, en quoi consiste tout le secret & la finesse de cet art merveilleux. Car à quoi bon toutes ces décisions vagues, si l'on n'en fait voir la solidité par des exemples incontestables? J'estime toutes les bonnes choses que Mr. de la Bruyère a tirées de nos bons Auteurs, continue notre Critique * sur le même ton de Maître qui veut en être cru sur sa parole, mais je n'estime pas la manière dont il les a mises en œuvre. J'aurois mieux aimé qu'il nous les eût données tout bonnement comme il les a prises, que de les avoir obscurcies par son jargon. Je loue la bonne intention qu'il a eue de réformer les mœurs du siècle présent en découvrant leur ridicule, mais je ne saurois approuver qu'il cherche ce ridicule dans sa propre imagination plutôt que dans nos mœurs mêmes, & qu'outrant tout ce qu'il représente, il fasse des Portraits de fantaisie, & non des Portraits d'après nature, comme le sujet le demande. Je fais cas des règles de bien écrire que Mr. de la Bruyère débite dans ses Caractères,*

mais

* Pag. 350, 351.

mais je ne puis souffrir qu'il viole ces règles qui sont du bon-sens, pour suivre le dérèglement d'un génie capricieux. En un mot, je loue le dessein de Mr. de la Bruyère qui est hardi, & très-hardi, & dont le Public pourroit retirer quelque utilité; mais je dis sans façon, que ce dessein n'est pas exécuté de main de Maître, & que l'entrepreneur est bien au-dessous de la grandeur de son entreprise. Voilà une terrible critique: mais que nous apprend-elle dans le fond? Rien autre chose, si ce n'est que *Vigneul-Marville* n'approuve pas le Livre de *La Bruyère*, desorte que tous ceux qui estimoient ce Livre avant que d'avoir lu cette critique, pourroient se contenter de lui dire, *C'est donc-là le jugement que vous faites des Caractères de ce siècle: voilà qui va le mieux du monde: & nous, Monsieur, * nous trouvons votre jugement tout-à-fait ridicule & mal fondé.* A-la-vérité cette contre-critique ne nous apprendroit rien non plus; mais *Vigneul-*

* De quibus, quoniam verbo arguis, verbo satis est negare. CICERON pro Sext. Roscio Amerino, cap. 29.

gneul-Marville n'auroit aucun droit de s'en plaindre. C'est de quoi ce Censeur auroit dû s'appercevoir d'autant plus aisément, que dans la plupart des choses qu'il dit contre les *Caractères de ce siècle*, il entre en dispute avec *Ménage*. Car s'il a eu raison de ne pas se rendre à l'autorité de ce savant homme, il devoit supposer naturellement que ceux qui liroient sa critique, ne feroient pas plus de cas de son autorité qu'il n'en fait de celle du *Ménagiana* : ce qui, pour le dire en passant, fait bien voir l'inutilité de ces décisions sans preuve qu'on se donne la liberté d'entasser dans ces Livres terminés en *ana*, & dans d'autres Ouvrages composés sur le même modèle.

Ces Réflexions générales pourroient presque suffire pour détruire ce que *Viguel-Marville* a jugé à propos de publier contre le Livre de *La Bruyère*; car la plupart de ses Remarques ne sont fondées que sur sa propre autorité, qui dans cette occasion doit être comptée pour rien, ou sur la supposition qu'il fait gratuitement & sans en donner aucune preuve, que le Livre

qu'il prétend critiquer est un méchant Livre. C'est ce que nous allons voir article par article. Mais comme il importe fort peu au Public de savoir qu'on peut réfuter un Livre, si cette réfutation n'instruit de rien, je tâcherai de faire voir par raison le contraire de ce que *Vigneul - Marville* s'est contenté d'avancer sans preuve.

II. *La Bruyere* finit son Livre par ces paroles: *Si on ne goûte point ces Caractères, je m'en étonne; & si on les goûte, je m'en étonne de-même.* La diversité & l'incertitude des jugemens des hommes est si grande, que cet Auteur pouvoit fort bien parler ainsi d'un Ouvrage où il avoit tâché de représenter naïvement les mœurs de son siècle. Car croyant d'un côté avoir exécuté fidèlement son dessein, (sans quoi il n'auroit pas dû publier son Livre) il devoit s'étonner qu'on ne goûtât point des choses dont chacun pouvoit aisément reconnoître la vérité aussi-bien que lui; & de l'autre, considérant la bizarrerie & l'extrême variété des jugemens humains, il ne pouvoit qu'être surpris si ces choses venoient à être goûtées de la plupart de ses Lecteurs.

teurs. C'est-là, si je ne me trompe, le vrai sens de cette sentence que *Vigneul-Marville* veut trouver ambiguë. Qu'elle le soit, ou non, c'est par-là qu'il commence la censure qu'il a trouvé à propos de faire du Livre de *La Bruyère*: *Si on ne goûte point ces Caractères, je m'en étonne; & si on les goûte, je m'en étonne de-même.* Pour moi, * dit *Vigneul-Marville*, je m'en tiens à ce dernier. C'est-à-dire qu'il ne goûte pas beaucoup ces Caractères: A la bonne heure. Mais s'il vouloit l'apprendre au Public, il devoit lui en découvrir en même tems les raisons, supposant modestement que le Public ne se soucie pas beaucoup d'être informé de ses dégoûts; ce qu'il n'a pas fait, à mon avis, comme j'espère le montrer clairement dans tout le reste de ce petit Ouvrage. *J'avoue pourtant en honnête homme, ajoute d'abord Vigneul-Marville, que le Livre de Mr. de la Bruyère est d'un caractère à-se faire lire. De tout tems ceux qui ont écrit contre les mœurs de leur siècle ont trouvé des Lecteurs en grand nombre, & des Lecteurs favorables, à*

cau-

* Pag. 331.

cause de l'inclination que la plupart ont pour la satire, & du plaisir que l'on sent de voir à découvert les défauts d'autrui, pendant qu'on se cache ses propres défauts à soi-même. Quoique l'Euphormion de Barclée ne touche les vices des Cours de l'Europe qu'en général, & assez légèrement, on a lu ce Livre avec avidité, & on le lit encore tous les jours. Il en est de-même du Gygès, du Genius Sæculi, & des autres Livres semblables. Il ne faut donc pas s'étonner si les Caractères de Mr. de la Bruyère ont été si courus & imprimés jusqu'à neuf fois, puisqu'entrant dans le détail des vices de ce siècle, il caractérise toutes les personnes de la Cour & de la Ville qui sont entichées de quelques-uns de ces vices. La curiosité la plus maligne y est réveillée, comme elle l'est à l'égard de tous les Libelles & les Ecrits qui supposent des Clefs pour être entendus. La Ville a une demangeaison enragée de connoître les vices de la Cour; la Cour de son côté jette volontiers les yeux, quoique de haut en bas, sur les vices de la Ville pour en turlupiner; & c'est une avidité inconcevable dans les Provinces, d'apprendre les nouvelles scandaleuses de la Ville & de la Cour.

C'est

C'est donc uniquement à l'inclination que la plupart des hommes ont pour la Satyre, que le Livre de *La Bruyère* doit cette approbation générale qu'il a reçue en France, où il a été imprimé jusqu'à neuf fois, & le fera sans-doute davantage par la même raison. Il s'en suivroit de ce beau raisonnement, que les Satyres d'*Horace*, de *Perse*, de *Juvenal*, de *Régnier*, de *Boileau*, &c. n'ont été & ne sont encore estimées qu'à cause du plaisir que la plupart des hommes prennent à s'entretenir des vices des autres hommes. Mais ce n'est pas cela, n'en déplaise à *Vigneuil-Marville*.

On admire ces Auteurs, parce qu'ils sont pleins d'esprit, que les divers portraits qu'ils font des défauts des hommes sont exacts, que leurs raileries sont fines, solides, & agréablement exprimées, Et lorsqu'ils viennent à louer ce qui est louable, comme ils le font très-souvent, on est autant touché de ces éloges que des traits satyriques qu'ils répandent dans leurs Ouvrages.

Comme on entend tous les jours débiter en Chaire des maximes générales

sur la plupart des sujets, quelques Ecrivains se font à cette manière de raisonner, qui n'instruit de rien. Car pour l'ordinaire, si l'on prend ces maximes générales à la rigueur & dans toute l'étendue qu'emportent les termes dont on se sert pour les exprimer, elles sont fausses: & si on les considère dans un sens vague & indéterminé, elles ne sont d'aucun usage, & ne disent rien que ce que tout le monde fait déjà. C'est ce qu'il est aisé de voir dans le point en question. Il est certain que les hommes ont de la malignité, tout le monde en convient. Mais peut-on en conclure que cette malignité régle tous leurs jugemens? Point du tout. Si les hommes ont de la malignité, ils ont aussi du bon-sens. S'ils rient du Portrait d'un Avare, d'un Lâche, d'un Impertinent, ce n'est pas toujours à cause qu'ils aiment à se divertir aux dépens d'autrui, mais parce qu'on leur représente l'idée de ces différens caractères avec des couleurs vives & naturelles, ce qui ne manque jamais de plaire. Preuve de cela, c'est que ces Portraits les divertissent, sans qu'ils songent à en

en faire l'application à aucun original actuellement existant. C'est par cette raison qu'on aime la Comédie, où l'on voit des défauts agréablement tournés en ridicule, sans penser à personne dans le monde en qui l'on ait remarqué rien de pareil. Par exemple, lorsque le Parterre se divertit à voir représenter le *Tartuffe*, chacun de ceux qui le composent, n'a pas devant les yeux un homme de sa connoissance dont le caractère réponde à celui de cet hypocrite; mais le Portrait de ce scélérat leur plaît, parce que tous ses traits sont bien tirés, & conviennent admirablement au caractère que le Poëte lui a voulu donner. C'est ce qui fait qu'un Avare se divertit quelquefois à voir le portrait d'un Avare, dont il est lui-même le plus parfait original, & sur qui souvent ce Portrait a été tiré.

* Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y voit avec plaisir, ou croit ne s'y point voir.

L'A-

* Boileau, *Art Poétique*, Chant III. 353.
& suiv.

L'Avare des premiers rit du tableau fidèle.
 D'un Avare souvent tracé sur son modèle,
 Et mille fois un Fat finement exprimé
 Méconnut le portrait sur lui-même formé.

Mais supposé que la malignité contribue à nous faire trouver du plaisir dans ces sortes de Spectacles & dans la lecture des Livres satyriques, elle n'est pourtant pas généralement & constamment si grande cette malignité, qu'elle aveugle le jugement de la plus grande partie des hommes, & leur fasse goûter toute sorte de Satyres, quelque impertinentes qu'elles soient. Si cela étoit, on auroit conservé mille fades Libelles pleins de fiel & d'aigreur, qu'on a composé dans tous les tems contre les personnes les plus illustres. On ne vit jamais tant de Satyres que du tems de la *Ligue*. Où sont-elles présentement? Elles ont disparu pour jamais, si vous en exceptez le fameux *Catholicon d'Espagne*, auquel le tems n'a rien ôté de son prix. D'où vient cette distinction en faveur de cet Ouvrage? Est-ce de la malignité des hommes, & de leur inclination à la Satyre? Nullement: mais de la bonté:

bonté de la Pièce, qui, comme le dit le P. Rapin, *surpasse tout ce qu'on a écrit en ce genre dans les derniers siècles.* Il régné dans tout cet Ouvrage, ajoute-t-il, une délicatesse d'esprit qui ne laisse pas d'éclater parmi les manières rudes & grossières de ce tems-là : & les petits vers de cet Ouvrage sont d'un caractère très-fin & très-naturel. C'est-là, dis-je, ce qui a conservé cette Satyre, & qui la fit si fort estimer dès qu'elle vit le jour : car, comme * le dit *Vigneul-Marville*, qui a fait des Observations très-curieuses sur cette Pièce, *dès qu'elle parut, chacun en fut charmé.*

Et sans remonter si haut, combien de Libelles satyriques ne publia-t-on pas en France contre le Cardinal *Mazarin*? On ne voyoit alors par la Ville, dit † l'Histoire de ce tems-là, que libelles diffamatoires, que chansons & vers satyriques, qu'histoires faites à plaisir, que discours d'Etat & raisonnemens politiques, où *Mazarin* étoit représenté sous les noms les plus odieux, & où même les

Per-

* Pag. 198. de ses *Mélanges*.

† Histoire du Prince de Condé, pag. 325.
2. Edition.

Personnes Royales n'étoient guères épargnées. Voilà bien de quoi réveiller la malignité des hommes. Cependant elle n'a pu toute seule donner du prix à tous ces Libelles, & les empêcher de tomber dans l'oubli.

Il est vrai que la malignité, la passion & le desir de décrier les personnes qui font le sujet d'un Ouvrage satyrique, peuvent le faire valoir pendant quelque tems. Mais s'il est fade & impertinent, on s'en dégoûte presque aussi-tôt que d'un froid Panégyrique. Mille Libelles ridicules qu'on a fait pendant la * dernière Guerre, à Paris, à Londres, à Vienne, à la Haye, à Amsterdam & ailleurs, en font une bonne preuve. Recherchés & lus avec avidité pendant quelques mois, ils étoient rebutés en peu de tems, pour faire place à d'autres, qui n'étant pas meilleurs éprouvoient bientôt la même disgrâce.

Lors donc qu'une Satyre est générale-
rale-

* Qui, commencée en 1688 & finie en 1697, étoit la dernière par rapport à l'an 1702, auquel cette Défense a été imprimée pour la première fois.

ralement estimée , il ne suffit pas de dire , pour la décrier , que cette estime générale ne vient que de l'inclination que les hommes ont à s'entretenir des défauts d'autrui. Ce raisonnement ne peut être de mise , qu'après qu'une Satyre qui a été en vogue pendant quelque tems , vient à tomber dans le mépris. On peut dire alors , après en avoir montré les défauts , (ce qui est à noter) que ce qui la faisoit valoir pendant ce tems-là , quelque grossière qu'elle fût , c'étoit apparemment le plaisir malin qu'on prenoit à se divertir aux dépens de ceux qu'on y tournoit en ridicule. Et par conséquent , si *Vigneul-Marville* ne goûte pas les *Caractères de ce siècle* , quoiqu'ils soient généralement estimés , il n'a pas raison de dire pōur justifier son dégoût , qu'il ne faut pas s'étonner si les *Caractères de Mr. de la Bruyère* ont été si courus & imprimés jusqu'à neuf fois , puisqu'entrant dans le détail des vices de ce siècle , il caractérise toutes les personnes de la Cour & de la Ville qui sont entichées de quelques-uns de ces vices. Car si *La Bruyère* a bien exécuté son dessein , on ne peut qu'estimer son Ouvrage , comme
on.

on estime les *Satyres de Boilcau* & les *Comédies de Molière*; & s'il l'a mal exécuté, il y a lieu de s'étonner que son Livre ait été si longtems & si généralement estimé. Desorte que si *Vigneul-Marville* croit que *La Bruyère* ait mal représenté les mœurs de son siècle, il doit le prouver par des raisons tirées de l'Ouvrage même, & non pas de la malignité des hommes, qui seule ne suffit pas pour faire valoir longtems une méchante Satyre.

Mais ce qui fait bien voir que les *Caractères de ce siècle* ne doivent pas cette approbation qu'ils ont dans le monde à la passion extraordinaire que la Ville a de connoître les vices de la Cour, & au plaisir que la Cour prend à se divertir des défauts de la Ville, non plus qu'à l'avidité inconcevable qu'on a dans les Provinces d'apprendre les nouvelles scandaleuses de la Ville & de la Cour, c'est que les premières Editions du Livre de *La Bruyère* furent enlevées, quoiqu'il y eût fort peu de ces Caractères qu'on pût appliquer à des personnes particulières.

D'ailleurs, cet Ouvrage n'est pas moins estimé dans les Pais Etrangers qu'en

qu'en France. On l'a peut-être imprimé plus souvent à Bruxelles qu'à Paris. Il s'en fait un grand débit en Hollande, & on l'admire en Angleterre où il a été traduit en Anglois. Ces Peuples ont-ils aussi *une demangeaison enragée*, comme parle *Vigneul-Marville*, de connoître les vices de tous les François qui font quelque figure à Paris ou à Versailles? D'où leur viendrait cet empressement pour des personnes dont ils ne connoissent pas même les noms? Et comment pourroient-ils les démêler dans les *Caractères de ce siècle*, où non seulement ces prétendues personnes ne sont pas nommées, mais où le caractère qu'on leur donne ne contient rien que ces Etrangers ne puissent aussi bien appliquer à mille autres personnes qu'à ceux que certaines gens croient que l'Auteur a eu devant les yeux? Un Anglois, par exemple, ouvre le Livre de *La Bruyère*, & y trouve ce Caractère: * *Argyre tire son gand pour montrer une belle main, & ne néglige pas de découvrir un*
pe-

* Chap. XI. intitulé DE L'HOMME, Tom. II. p. 43.

petit soulier qui suppose qu'elle a le pied petit : elle rit des choses plaisantes ou sérieuses pour faire voir de belles dents : si elle montre son oreille, c'est qu'elle l'a bien faite ; & si elle ne danse jamais, c'est qu'elle est peu contente de sa taille, qu'elle a épaisse. Elle entend tous ses intérêts à l'exception d'un seul, elle parle toujours, & n'a point d'esprit. Faudra-t-il que cet Anglois aille s'adresser à *Vigneul-Marville* (car il est, je pense, le seul qu'on puisse consulter sur cela) pour savoir quelle est la personne de la Cour ou de la Ville que *La Bruyère* a voulu représenter sous le nom d'*Argyre* ? Cela n'est pas nécessaire. Il n'a qu'à jeter les yeux autour de lui pour y voir des personnes de ce caractère, ce qui suffit pour lui faire sentir que *La Bruyère* a bien dépeint dans cet endroit la foiblesse & l'aveuglement de la plupart des hommes, qui négligeant de connoître leurs plus grands défauts, s'apperçoivent bientôt de leurs plus petits avantages.

Au-reste, de la manière dont *Vigneul-Marville* parle du Livre de *La Bruyère*, on diroit qu'il ne l'a jamais lu. Car en soutenant, comme il fait, que

que ce grand succès qu'il a eu dans le Monde, ne vient que du plaisir malin que les hommes prennent * à voir à découvert les défauts d'autrui, il semble supposer que cet Ouvrage n'est qu'un amas de Portraits satyriques † de toutes les personnes de la Cour & de la Ville, comme il parle. Cependant rien n'est plus faux que cette supposition. Car non seulement ce Livre est presque tout composé de solides réflexions qui regardent uniquement les vertus ou les vices des hommes sans aucun rapport à qui que ce soit, comme le verra tout homme qui prendra la peine de le lire; mais encore la plupart des Portraits qui y sont, ne peuvent point être plutôt appliqués à certaines personnes particulières qu'à mille autres que *La Bruyère* n'a jamais vu: & quelques autres en assez grand nombre contiennent l'éloge des personnes les plus distinguées par leur vertu ou par leur mérite qui ayent paru en France vers la fin du XVII. Siècle: Caractères beaucoup plus propres à exciter l'envie des hom-

* *Mélanges d'Histoire, &c. p. 331.*

† *Id. p. 332.*

hommes, qu'à réveiller *cette maligne curiosité*, qui selon *Vigneul Marville* leur fait trouver tant de plaisir à voir des défauts d'autrui pendant qu'ils se cachent à eux-mêmes leurs propres défauts, qu'elle leur donne du goût pour des Satyres fort froides & fort insipides, telles que les *Caractères de ce Siècle*.

Mais puisque nous voilà tombés sur le chapitre des Portraits que *La Bruyère* a répandus dans son Livre, nous transporterons ici tout ce que notre Critique en dit ailleurs, afin qu'on en puisse mieux juger en le voyant tout ensemble.

III. *Vigneul-Marville* commence à parler des Portraits qui sont répandus dans le Livre de *La Bruyère*, en attaquant avec la dernière intrépidité le jugement avantageux qu'en avoit fait *Ménage* dans le Recueil des pensées qu'on lui a attribuées après sa mort, sous le titre de *Ménagiana*. „ Mr. de „ *la Bruyère* est merveilleux, dit * „ Mr. *Ménage*, à attraper le ridicule „ des hommes & à le développer.” Il
devoit

* *Ménagiana*, Tom. IV. p. 219. de l'Édition de Paris 1715.

devoit dire plutôt à l'envelopper, ajoute * Vigneul-Marville; car Mr. de la Bruyère, à force de vouloir rendre les hommes ridicules, fait des Sphinx & des Chimères, qui n'ont nulle vraisemblance. Mr. Ménage, tout entêté qu'il est de son Mr. de la Bruyère, est contraint de reconnoître que ses Portraits sont un peu chargés. Il fait la petite bouche, & n'ose dire, comme il est vrai, que ses Portraits sont trop chargés, & si peu naturels que la plupart ne conviennent à personne. Quand on peint de fantaisie, on peut charger ses Portraits, & s'abandonner à ses imaginations; mais quand on peint d'après nature, il faut copier la nature telle qu'elle est. Outre que Mr. de la Bruyère travaille plus en détrempe qu'à l'huile, qu'il n'entend pas les divers tons ni l'union des couleurs, & que d'ordinaire ses Tableaux ne sont que croqués, il a encore le malheur, ne sachant pas dessiner correctement, qu'il strapassonne ses figures, & en fait des grotesques & des monstres.

Plaisante manière de critiquer! Poser d'abord ce qui est en question, le répéter cent fois en différens termes sans le

* Mélanges, p. 340.

le prouver ; & triompher , après cela , comme si l'on avoit terrassé son ennemi , il n'y a si petit Ecolier qui n'en pût faire autant. *Vigneul-Marville* en veut aux Portraits de *La Bruyère* , & à *Ménage* qui les approuve. Il le déclare hautement , *il n'en fait pas la petite bouche* , pour parler son langage : mais enfin , tout ce qu'il dit pour confondre *Ménage* , c'est qu'il n'est pas de son sentiment sur les Portraits qu'on trouve dans le Livre de *La Bruyère*. *Id populus curat scilicet*. C'est de quoi le Public se met fort en peine ! Selon *Ménage* , *Mr. de la Bruyère est merveilleux à attraper le ridicule des hommes* , & à le développer. Dites plutôt à l'envelopper , répond gravement *Vigneul-Marville*. *A-la-vérité* , continue *Ménage* , *les Portraits de Mr. de la Bruyère sont un peu chargés , mais ils ne laissent pas d'être naturels*. *Vigneul-Marville* conviendra-t-il de cela ? Nullement. Il va donc le réfuter , direz-vous , par des exemples sensibles , ou par des raisons incontestables ? Vous n'y êtes pas. Il se contentera d'opposer à *Ménage* une décision toute contraire. *Non seulement* , dit-il , *les Portraits de Mr. de la*

la

la Bruyère sont trop chargés, mais ils sont si peu naturels que la plupart ne conviennent à personne. Et parce que certaines gens assignent la victoire à celui qui parle le plus, & qui parle le dernier, *Vigneul-Marville* qui veut tenter l'aventure, dit & redit en différens termes que les Portraits de *La Bruyère* sont très-mal entendus, qu'ils sont croqués, strapassonnés, que ce sont des grotesques & des monstres, empruntant habilement les termes de l'Art que tout le monde n'entend pas, afin de mieux éblouir ses Lecteurs, en leur faisant sentir qu'il est homme du métier, qu'il entend ces matières, & peut en parler *savamment*. Et en effet bien des gens se laissent surprendre à ces airs de Docteur. Ils s'imaginent qu'un homme qui parle si positivement, doit avoir de bonnes raisons de ce qu'il avance. La conséquence n'est pourtant pas fort sûre: au-contraire ceux qui ont de bonnes raisons à dire, se hâtent de les proposer nettement, sans perdre le tems en paroles inutiles. Mais supposons pour un moment que *Vigneul-Marville* ne condamne pas les Portraits de *La Bru-*

yère sans savoir pourquoi, d'où vient qu'il ne fait pas voir aux autres ce qu'il voit si clairement lui-même? S'est-il imaginé que tout le monde étoit du même sentiment que lui? C'est avoir bonne opinion des hommes. Pourquoi donc perdoit-il de l'encre & du papier à nous débiter ce qu'il supposoit être connu de tout le monde, avant qu'il prît la peine de l'écrire dans *ses Mélanges d'Histoire & de Littérature*? Et s'il a cru, (comme il est plus vraisemblable) qu'il pourroit bien y avoir des gens aveuglés sur ce point, ou par leur propre malignité, comme il nous l'a déjà dit, ou par l'autorité du *Ménagiana*, comme il nous le dira * bientôt, pourquoi nous cache-t-il les bonnes raisons qu'il a de condamner les Portraits de *La Bruyère*, & qui pourroient desabuser ceux qui les admirent? Oh, dira-t-on, le dessein de *Vigneul-Marville* étoit de combattre le *Ménagiana*; & son autorité suffit pour cela. Elle doit
 ,, l'em-

* *Mr. Ménage*, dit il à la page 348. de ses *Mélanges*, a donné un grand relief aux *Caractères de Mr. de la Bruyère*.

„ l'emporter incontestablement sur ce
 „ Recueil sans aveu, qui n'est tout
 „ au plus qu'un Ouvrage posthume,
 „ où manque, par conséquent, cette
 „ exactitude d'expression & cette jus-
 „ tesse de raisonnement qui ne se ren-
 „ contrent d'ordinaire que dans des
 „ Ecrits qu'on a touchés & retouchés,
 „ & où l'Auteur a mis la dernière
 „ main. „ Eh bien soit, que les *Mé-
 langes d'Histoire & de Littérature* l'em-
 portent sur le *Ménagiana*:

On le veut, j'y souscris, & suis prêt de me
taire.

Mais en conscience, *Vigneul-Mar-
 ville* ne savoit-il pas, avant que d'é-
 crire son Livre, que les *Caractères de
 ce siècle* avoient été approuvés en Fran-
 ce & dans les Pais étrangers, qu'ils y
 ont été imprimés & réimprimés avant
 la mort de *Ménage*? Pourquoi donc
 se contente-t-il de nous dire grave-
 ment, que les Portraits qu'on trouve
 dans ce Livre, ne sont pas naturels,
 qu'ils sont *croqués & strapassonnés*, que
 ce sont des grôtesques & des monf-
 tres? Prétend-il qu'après une décision

si formelle, tous ceux qui approuvoient l'Ouvrage de *La Bruyère*, renonceront à leur opinion pour embrasser la sienne, & qu'ils aimeront mieux l'en croire sur sa parole que de se fier à leur propre jugement? Ou bien, a-t-il pris toutes ces décisions pour des preuves? Je le crois trop habile homme pour tomber dans une telle méprise. C'est à lui à nous apprendre ce qui en est. En attendant je crains bien qu'il ne se trouve des gens assez soupçonneux pour se figurer qu'il n'avoit rien de meilleur à dire, & qu'il a bien fait voir par son exemple, que si *La Bruyère ne dessine pas toujours correctement*, il a pourtant assez bien peint ces Censeurs décisifs qui se croient dispensés de rendre raison de ce qu'ils avancent. Voici le Portrait: je ne fais s'il est en détrempe ou à l'huile, comme parle *Vigneul-Marville*, je l'en fais juge lui-même. Dire d'une chose modestement, ou qu'elle est bonne, ou qu'elle est mauvaise, & (NB.) les raisons pourquoi elle est telle, demande du bon-sens & de l'expression, c'est une affaire. Il est plus court de prononcer d'un ton décisif & qui emporte la preuve de ce qu'on

qu'on avance, ou qu'elle est exécrationnelle, ou qu'elle est miraculeuse.

Je remarquerai à ce propos (s'il m'est permis de perdre de vue pour un moment le Censeur de *La Bruyère*) que rien n'est plus sage que le conseil qu'un savant Romain donnoit aux Orateurs de son tems, * de chercher des choses dignes d'être écoutées par des personnes savantes & raisonnables, avant que de penser en quels termes & comment ils les exprimeroient. Il est visible que les Ecrivains sont encore plus obligés de suivre ce conseil, que ceux qui parlent en public: car au-lieu que ceux-ci peuvent imposer par un extérieur agréable, par les charmes de la voix, par la beauté du geste, & par une prononciation vive & animée qui ravit & enchante l'esprit, † en lui présentant
fans-

* *Volo prius habeat Orator rem de qua dicat, dignam auribus eruditissimis, quam cogitet quibus verbis quidque dicat aut quomodo.* M. Tull. Cic. ad Marcum Brutum Orator. cap. 34.

† *Cum enim fertur quasi torrens oratio, quamvis multa cujusquemodi rapiat, nihil tamen teneas, nihil apprehendas.* Cic. De Finib. Bon. & Mal. L. II. c. 1. Je me serois exprimé ici beaucoup plus fortement, si j'eusse eu devant

fans-cesse de nouvelles pensées, qui le tenant toujours en suspens, l'amusent tour-à-tour, fans qu'il ait le tems de les examiner fort exactement; l'Ecrivain au-contraire ne peut espérer d'attacher son Lecteur qu'en lui proposant sur le sujet qu'il a entrepris de traiter, des pensées nobles, solides, exactes, profondes, & qui tendent à un même but. Ce ne sont pas des sons qui se perdent en l'air, & qui s'oublent en peu de tems: ce sont des mots qui restent toujours devant les yeux, qu'on compare, qu'on examine de sang froid, & dont on peut voir aisément la liaison ou l'inconsistance. Mais comme parmi nos Orateurs Populaires, vulgairement nommés *Prédicateurs*, il y en auroit de bien embarrassés s'ils ne pouvoient monter en chaire qu'après avoir médité des choses dignes d'occuper l'attention des personnes éclairées & intelligentes, la plupart accoutumés à nous débiter au hazard & sans préparation tout ce qui leur vient à la

la

les yeux ce beau passage qui ne me vint dans l'esprit que longtems après la première Edition de ce petit Ouvrage.

la bouche * sur les fujets qu'ils ont entrepris de traiter, il y auroit auffi bien des *Faiseurs de Livres* réduits au silence, s'ils s'imposoient la nécessité de ne prendre la plume qu'après avoir trouvé sur les fujets qu'ils ont en main, des pensées qui pussent plaître à des gens de bon-sens. Et où les trouveroient-ils ces pensées raisonnables, puisqu'ils se hazardent fort souvent à faire des Livres sur des matières qu'ils n'entendent pas eux-mêmes? † *Tel tout d'un coup & sans y avoir pensé la veille, prend du papier, une plume, dit en soi-même, Je vais faire un Livre, sans autre talent pour écrire que le besoin qu'il a de cinquante pistoles..... Il veut écrire & faire imprimer; & parce qu'on n'envoie pas à l'Imprimeur un Cahier blanc, il le barbouille de ce qui lui plaît :-*

* A voir le désordre qui régné dans les Discours qu'ils font au Peuple, on peut assurer qu'avant que de monter en chaire ils ne savent ce qu'ils diront, & qu'après avoir cessé de parler ils ne savent eux-mêmes ce qu'ils ont dit. Et cela, qui n'est en effet qu'un vain exercice de la langue & des pömons, ils l'appellent *prêcher par méditation*.

† Paroles de *La Bruyère*, dans ses *Caractères*, Chap. XV. DE LA CHAIRE, Tom. II. p. 245.

plaît : il écrivoit volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a sept jours dans la semaine, ou que le tems est à la pluye. Il y en a même qui se louent, pour ainsi dire, à des Libraires, pour travailler à la journée sur toute sorte de sujets, tant en vers qu'en prose : & souvent c'est le Libraire lui-même qui leur fournit des titres, auxquels ils se chargent d'attacher au-plutôt un certain nombre de paroles, qui venant à remplir plusieurs pages, font enfin ce qu'on peut appeller un *Livre*. Voilà d'où nous vient à Paris ce grand nombre d'Ouvrages nouveaux où l'on ne voit que désordre & confusion depuis le commencement jusqu'à la fin, que pensées vagues & indéterminées, que réflexions triviales, que faux raisonnemens, que décisions destituées de preuve, que faits incertains, mal exprimés, & chargés de circonstances ridicules, &c. Mais, à ce que j'entends dire, ce n'est pas seulement en France que les Libraires ont des Auteurs à leurs gages, ceux d'Angleterre * & de Hollande en ont aussi bon

* La prostitution est allée si loin à cet égard, que

bon nombre qui ne sont pas moins féconds en bagatelles littéraires. Preuve trop assurée de la décadence des Belles-Lettres en Europe! Car enfin ces méchants Livres *gâtent le goût du Public, & l'accoutument aux choses fades & insipides*, comme le remarque très-bien *La Bruyère* dans la suite du passage que je viens de citer.

Pour revenir à *Vigneul-Marville*, il a tort sans-doute de censurer les Portraits de *La Bruyère*, sans donner aucune raison de tout le mal qu'il en dit : mais cela n'empêche pas que tout ce qu'il en dit, ne puisse être véritable. Voyons donc ce qui en est. Tout ce qu'il trouve à reprendre dans ces Portraits se réduit à ceci, *qu'ils sont trop chargés; & si peu naturels, que la plupart ne conviennent à personne.*

IV. LA plupart de ces Portraits ne conviennent à personne, cela est vrai,
si

que des Libraires Anglois m'ont assuré qu'en Angleterre il s'est trouvé des Ecrivains qui pour de l'argent ont permis qu'on mît leur nom à des Livres qu'ils n'avoient pas composés.

si *Vigneul-Marville* entend par-là que la plupart ne conviennent pas à certaines personnes particulières, en sorte qu'ils ne puissent convenir à aucune autre. Mais on ne peut les condamner par cette raison, puisqu'ils n'ont pas été faits pour représenter certaines personnes particulières, à l'exclusion de toute autre. C'est ce que *La Bruyère* nous apprend lui-même. *J'ai peint à-la-vérité d'après nature*, nous dit-il dans la Préface qu'il a mise devant son Discours à l'Académie Française, *mais je n'ai pas toujours songé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon Livre des Mœurs: je ne me suis point loué au Public pour faire des Portraits qui ne fussent que vrais & ressemblans, de peur que quelquefois ils ne fussent pas croyables, & ne parussent feints ou imaginés. Me rendant plus difficile, je suis allé plus loin, j'ai pris un trait d'un côté & un trait d'un autre; & de ces mêmes traits qui pouvoient convenir à une même personne, j'en ai fait des peintures vraisemblables.* Et par conséquent, bien loin que ce soit un défaut dans ces Portraits de ne convenir à personne en particulier, c'est au-contraire une de leurs plus

plus grandes perfections, puisqu'ils ne représentent que ce que le Peintre a voulu leur faire représenter. Par exemple, *La Bruyère* veut nous donner le caractère d'un *Damoiseau* qui ne songe qu'à se bien mettre, qui en fait son capital, & ne croit être dans le monde que pour cela: *Iphis*, dit-il, voit à l'Eglise un soulier d'une nouvelle mode, il regarde le sien & en rougit; il ne se croit plus habillé: il étoit venu à la Messe pour s'y montrer, & il se cache: le voilà retenu par le pied dans sa chambre tout le reste du jour: il a la main douce, & il l'entretient avec une pâte de senteur: il a soin de rire pour montrer ses dents: il fait la petite bouche, & il n'y a guères de moment où il ne veuille sourire: il regarde ses jambes, il se voit au miroir, il ne peut être plus content de sa personne qu'il l'est de lui-même: il s'est acquis une voix claire & délicate, & heureusement il parle gras: il a un mouvement de tête, & je ne sai quel adoucissement dans les yeux, dont il n'oublie pas de s'embellir: il a une démarche molle, & le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer: il met du rouge, mais rarement, il n'en fait pas habitude. Rien n'est plus juste

que ce caractère. Il n'y a pas un trait qui ne porte coup. Cependant on ne fauroit dire avec quelque apparence de raison, que ce Portrait ne représente qu'une certaine personne, enforte qu'il ne puisse convenir à aucune autre. Il faudroit pour cela que cet *Iphis* eût seul toutes les qualités que *La Bruyère* lui attribue, & que nul autre ne pût les avoir; & par conséquent il faudroit regarder toute cette peinture comme un tissu de faits historiques, ce qui seroit de la dernière absurdité: car comment *La Bruyère* auroit-il pu savoir qu'*Iphis* vit à l'Eglise un soulier d'une nouvelle mode, qu'il en rougit, & qu'il alla se cacher dans sa chambre jusqu'à ce que son Cordonnier lui eût fait d'autres souliers sur ce nouveau modèle....? Mais quoique cet *Iphis* n'ait jamais existé, le portrait qu'en fait *La Bruyère* ne laisse pas d'être fort naturel, parce qu'il est vraisemblable, & qu'il convient très-bien à ces efféminés, amoureux de leur personne, qui ne s'occupent que de leur parure, sans qu'il soit nécessaire pour cela de supposer qu'ils ressemblent en tout à cet *Iphis* imagi-
nai.

naire, qu'ils ont tous les dents belles, la voix claire & délicate, la jambe bien faite, &c.

Du reste, que *La Bruyère* ait pensé ou non à certaines personnes particulières en faisant ces fortes de peintures, on n'a aucun droit de dire qu'il ait voulu caractériser telle ou telle personne en particulier, dès-là qu'il ne désigne personne en particulier par des traits qui lui conviennent uniquement, comme, par quelque chose qu'il ait fait ou dit en tel tems & en tel lieu, & dont le bruit ait été répandu dans le monde. C'est ce qu'a fort bien prouvé l'Abbé de Villiers dans son *Traité de la Satyre*: Quand, * dit-il, un Ecrivain qui se propose de n'attaquer que le vice en général, se sert de noms supposés pour rendre plus sensibles les désordres généraux qu'il attaque, ou pour égayer davantage les matières qu'il traite, on ne doit point lui en faire un crime, pourvu qu'il ne dise rien en effet qui désigne quelqu'un personnellement. C'est ainsi qu'en ont usé plusieurs Ecrivains de l'Antiquité, dont

nous

* Au Chapitre intitulé, des *Libelles diffamatoires*.

nous avons cru pouvoir suivre l'exemple, & que nous avons aussi tâché de disculper dans les Eclaircissimens que nous avons ajouté au Poëme de l'Amitié, en faisant voir qu'on n'a jamais droit d'accuser un Auteur d'avoir eu quelqu'un en vue, lorsque dans la peinture qu'il fait d'un vice sous un personnage imaginaire, il ne représente que le vice qu'il attaque. Tout cela convient parfaitement à la plupart des Portraits de La Bruyère, comme ce judicieux Ecrivain s'est fait un plaisir de le reconnoître. Quand un Auteur a pris ces précautions, ajoute-t-il, on n'a point lieu de lui demander la clef des noms qu'il emploie: & si l'on s'obstine à la savoir, il peut répondre que la seule clef de son Ouvrage est l'Homme vicieux & corrompu, puisque c'est-là le seul Original sur lequel il a composé ses Portraits. Ainsi, on ne doit point le rendre responsable de ces clefs, que chacun compose comme il lui plaît, qu'on répand dans le monde sur les Ouvrages de cette nature. Comme il n'y a donné lieu que par la peinture générale du vice, les seuls qu'on a droit d'accuser de médisance, sont ceux qui voulant à toute force qu'un Ouvrage

de:

de Morale soit une Satyre, veulent aussi qu'il y ait une clef, & prennent le soin d'en faire une qu'ils donnent pour véritable. C'est ce qui est arrivé depuis à l'égard du Livre des Caractères des mœurs de ce siècle, & c'est à quoi celui qui en est l'Auteur a solidement répondu dans la dernière Edition de son Livre.

Vigneul-Marville auroit dû lire ces réflexions, & y répondre, avant que de décrier les Portraits de *La Bruyère*, comme peu naturels, comme des *Sphinx* & des *Chimères*, sous prétexte que la plupart ne conviennent à personne, c'est-à-dire, à une certaine personne qui y soit distinguée par des traits particuliers qui ne puissent convenir qu'à elle. Il est vrai qu'à prendre la plupart de ces Portraits en ce sens-là, ce sont de pures chimères. Mais de quel droit peut-on les faire passer pour des Portraits de certaines personnes particulières, si l'on n'y voit rien qui désigne ces personnes, plutôt que mille autres? C'est comme si l'on vouloit supposer sans preuve, que *Molière* a voulu représenter sous le nom de Mr. *Fourdain*, un tel Bourgeois de Paris, logé dans la Rue St. Honoré, & qu'on le

le traitât après cela de Peintre ridicule, pour avoir donné à ce Bourgeois des inclinations qu'il n'eut jamais, comme vous diriez d'apprendre la Philosophie, ou de faire des Armes, quoique tout le reste du caractère lui convînt assez bien. Ce seroit exposer mal-à-propos ce bon homme à la risée publique, puisque non seulement on ne sauroit prouver que le Poëte ait tiré sur lui le Portrait qu'il a fait de Mr. *Fourdain*, mais qu'on n'a même aucun sujet de le soupçonner, par la raison que ce Portrait ne lui convient pas plutôt qu'à mille autres Bourgeois de Paris, entêtés de la même fantaisie.

Si notre Censeur persiste à traiter de chimériques tous les Caractères du Livre de *La Bruyère* qui ne peuvent être appliqués exactement à une certaine personne à l'exclusion de toute autre, que dira-t-il de ceux de *Théophraste*, qui sont tous de cette espèce? Et comment nommera-t-il tant de caractères que *Molière* a répandus dans ses Comédies, & qu'on a cru si naturels jusqu'ici, sans songer pourtant à les regarder comme des Portraits exacts de telle ou telle personne?

V. IL est aisé de conclure de ce que nous venons de dire, que *Vigneul-Marville* n'a pas non plus grande raison de condamner les Portraits de *La Bruyère*, parce qu'ils sont trop chargés. Car ou il entend par-là qu'ils n'ont aucune vraisemblance, & qu'ils supposent des choses incompatibles dans un même sujet, ce qu'on ne croira jamais sur sa parole, tant qu'on pourra s'assurer du contraire par ses propres yeux : ou bien, il suppose ces Peintures trop chargées, parce qu'elles ne conviennent à personne en particulier. Mais au-lieu de conclure que ces Portraits sont trop chargés, parce qu'ils ne conviennent à personne en particulier, il devoit conclure que, puisqu'ils sont si chargés, ils n'ont pas été faits pour représenter telle ou telle personne à l'exclusion de toute autre ; & que c'est pour empêcher qu'on ne les regardât comme des copies de certaines personnes particulières, que l'Auteur les a chargés de quantité de traits qui ne sauroient guères se trouver réunis dans un seul sujet. C'est ce que *Vigneul-Marville* auroit pu apprendre de la Préface que *La Bruyère* a mise au-devant de son

Dis-

Discours à l'Académie Française: & si cette Préface lui déplaît, il auroit dû le voir dans le Remercement que l'Abbé *Fleury* fit à Mrs. de l'Académie en succédant à *La Bruyère*: car venant à parler des *Caractères de ce siècle*, il remarque expressément, qu'on trouve dans cet Ouvrage des peintures quelquefois chargées pour ne les pas faire trop ressemblantes. Voilà l'énigme, qui embarrassoit si fort *Vigneul-Marville*, bien nettement expliquée.

VI. *Il n'est pas vrai*, replique notre Censeur *, que Mr. de la Bruyère n'ait personne en vue; & quoiqu'il ait nié le fait avec détestation, il ne peut en homme d'honneur desavouer le Portrait qu'il a fait de Santeuil sous le nom de Théodas. Pourquoi ne le desavoueroit-il pas, s'il est assez mal honnête-homme pour nier avec détestation ce qu'il fait être très-véritable? *Vigneul-Marville* nous donne-là une affreuse idée de *La Bruyère* sans aucune apparence de raison: & s'il est lui-même homme d'honneur, il doit une réparation publique à la mémoire d'un honnête-homme, qu'il re-
 pré-

* *Mélanges*, pag 341.

présente au Public comme le plus infame de tous les hommes. Car si, selon la judicieuse remarque de La Bruyère *, celui qui dit incessamment qu'il a de l'honneur & de la probité, qu'il ne nuit à personne, qu'il consent que le mal qu'il fait aux autres lui arrive, & qui jure pour le faire croire, ne fait pas même contrefaire l'homme de bien, que dirons-nous de celui qui nie avec des sermens horribles d'avoir fait une chose dont il est aisé de le convaincre, & qu'il ne peut s'empêcher d'avouer, je ne dirai pas s'il est homme d'honneur, car il ne sauroit l'être après avoir abusé d'une manière si lâche de ce qu'il y a au monde de plus sacré? Or tel est *La Bruyère* lui-même, si nous en croyons *Vigneul-Marville*. Jamais calomnie ne fut plus palpable & plus atroce que celle de ce téméraire Censeur. Je pourrois m'emporter ici, je le sens bien; mais je veux me retenir pour ne pas faire tort à l'innocence en la défendant avec trop d'ardeur. Voici le fait. Quelque tems après que le Livre de *La Bruyère* fut public, on vou-

lut

* Chap. V. DE LA SOCIÉTÉ' p. 274.

lut deviner les originaux des caractères qu'il avoit inférés dans cet Ouvrage. Là-dessus certaines gens firent des listes de toutes les personnes qu'ils se figuroient que *La Bruyère* avoit voulu représenter dans tel ou tel endroit de son Livre. Ces prétendues clefs, presque toutes différentes entr'elles, (ce qui suffisoit pour en faire voir la fausseté) coururent la Ville, desorte que *La Bruyère* se crut enfin obligé de les desavouer. C'est ce qu'il fit dans la Préface qu'il mit au-devant de son Remerciement à l'Académie Françoise, & qu'il inféra dans son Livre des *Caractères de ce siècle*. Je ne rapporterai pas tout ce qu'il dit sur cela. Je me contenterai de citer l'endroit que *Vigneul-Marville* a eu apparemment devant les yeux, lorsqu'il dit que *La Bruyère* a nié avec détestation d'avoir eu qui que ce soit en vue dans son Livre. Puisque j'ai eu la foiblesse, dit *La Bruyère*, de publier ces *Caractères*, quelle digue élèverai-je contre ce déluge d'explications qui inonde la Ville, & qui bientôt va gagner la Cour? Dirai-je sérieusement, & protesterai-je avec d'horribles sermens que je ne suis ni

auteur ni complice de ces Clefs * qui courent ; que je n'en ai donné aucune ; que mes plus familiers amis savent que je les leur ai toutes refusées ; que les personnes les plus accréditées de la Cour ont désespéré d'avoir mon secret ? N'est-ce pas la même chose que si je me tourmentois beaucoup à soutenir que je ne suis pas un mal-honnête homme, un homme sans pudeur, sans mœurs, sans conscience, tel enfin que les Gazetiers
dout

* Mais puisque *La Bruyère* a défavoué toutes ces Clefs, d'où vient, me direz-vous, qu'on en met constamment une dans toutes les Editions de Hollande, & qu'on la glisse quelquefois dans les Editions de France ? Un Docteur, beaucoup plus respecté que respectable, me fit cette question il y a cinq ou six mois, & voici ce que je lui répondis : „ Ceux „ qui liront cette clef avec un peu d'atten- „ tion, verront sans peine qu'elle a été faite „ au hazard, & qu'en bien des endroits elle „ est entièrement chimérique. Pourquoi donc „ paroît-elle si souvent ? C'est que les Librai- „ res s'obstinent à la conserver, parce qu'ils „ savent que bien des fots, dont le nombre „ est aussi grand aujourd'hui que du tems de „ SALOMON, ne voudroient point acheter „ une Edition de *La Bruyère* dont on auroit „ retranché cette clef.

* *Stultorum infinitus est numerus.* Ecclesiastes
L. 15.

dont je viens de parler, ont voulu me représenter dans leur *Libelle diffamatoire*? Où trouvera-t-on dans ces paroles, que *La Bruyère* ait nié avec détestation d'avoir eu personne en vue dans ses *Caractères*? N'y voit-on pas plutôt le contraire avec la dernière évidence? Car s'il a refusé à ses meilleurs amis la clef de son Ouvrage, si les personnes les plus accréditées de la Cour ont désespéré d'avoir son secret, n'est-il pas visible qu'il a eu quelquefois dessein de représenter dans son Livre certaines personnes particulières? Et en effet, il le déclare nettement lui-même dans un autre endroit de cette Préface: *J'ai peint à-la-vérité d'après nature*, dit-il, *mais je n'ai pas TOUJOURS songé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon Livre des Mœurs.* S'il n'y a pas toujours songé, il y a donc songé quelquefois. La conséquence est incontestable.

VII. IL est donc vrai que dans le Livre de *La Bruyère* il y a quelques *Caractères personnels*: qu'on me permette d'appeler ainsi, pour abrégé, ces sortes de Portraits où *La Bruyère* a si bien désigné certaines personnes par des traits qui leur conviennent uniquement,

ment, qu'on a droit de dire, *c'est un tel ou une telle*. Voici maintenant ce que *Vigneul-Marville* y trouve à reprendre. A son avis, * *Ils ne sont pas entièrement d'après nature, l'Auteur y ayant mêlé ses propres imaginations*. Mais, ajoute-t-il, *c'est en cela qu'il a grand tort ; car comme il n'y a point d'homme qui n'ait deux côtés, l'un bon & l'autre mauvais, † il auroit moins offensé les gens de les faire voir tous entiers de ces deux côtés, que de ne prendre que le mauvais, & le charger encore d'un ridicule extraordinaire de vices empruntés*. Nous venons de voir comment des Portraits peuvent n'être pas chimériques, quoiqu'ils ne représentent pas une certaine personne en particulier à l'exclusion de toute autre. Pour ceux qui sont véritablement *personnels*, dont il s'agit présentement, *Vigneul-Marville* ne devoit pas se contenter de dire que *La Bruyère* les défigure par de fausses couleurs, il devoit le prouver par des exemples incontestables. Du reste, ce qu'il dit de *La Bruyère* qu'il

ne

* Pag. 341.

† — 342.

ne représente les gens que par leur méchant côté, prouve nettement qu'il n'a pas examiné ces Caractères de fort près, & qu'on auroit tort de s'en rapporter au jugement qu'il en fait. On n'a qu'à voir quelques-uns de ces Caractères, pour être convaincu que *La Bruyère* s'y fait un plaisir de rendre justice au mérite des personnes qu'il a voulu peindre; & que, bien loin de ne faire voir les gens que par leur méchant côté, il représente aussi naïvement & avec des couleurs pour le moins aussi vives leurs belles qualités que leurs défauts. C'est ce qu'il sera aisé de voir par quelques exemples.

Vigneul-Marville veut que sous le nom de *Théodas*, *La Bruyère* nous ait fait le portrait de *Santaül*, Chanoine Régulier de St. Victor, l'un des plus excellens Poëtes Latins qui ayent paru en France dans le XVII. Siècle. On dit la même chose dans le * *Ménagianna*, & je n'ai pas de peine à le croire: car outre que *La Bruyère* donne à son *Théodas* un génie extraordinaire pour la Poësie Latine, il y a dans sa

pein-

* Tom. II. p. 378. Ed. de Paris 1715.

peinture quelques autres traits qui ne peuvent guères convenir qu'à *Santeuil*. Je n'ai garde pourtant de l'assurer aussi positivement qu'on l'a fait dans le *Ménagiana* & dans les *Mélanges d'Histoire & de Littérature*; car je ne saurois le prouver à ceux qui voudroient en douter après ce que je viens de dire. Mais supposé que *La Bruyère* nous l'ait avoué lui-même, voyons si l'on en pourra conclurre avec *Vigneul-Marville*, que *la Bruyère n'a fait voir les personnes particulières qu'il a voulu peindre que par ce qu'elles avoient de mauvais*, sans prendre aucune connoissance de leurs bonnes qualités. La première ligne va nous convaincre visiblement du contraire. Concevez, dit *La Bruyère* * en parlant de *Théodas*, ou si l'on veut de *Santeuil*, concevez un homme facile, doux, complaisant, traitable, & tout d'un coup violent, colère, fougueux, capricieux. Imaginez-vous un homme simple, ingénu, crédule, badin, volage, un enfant en cheveux gris: mais permettez-lui de se recueillir, ou plutôt de se li-

vrer

* *Caractères de ce Siècle*, T. II. Ch. XII. intitulé DES JUGEMENS, p. 114, 115.

orer à un génie qui agit en lui, j'ose dire sans qu'il y prenne part, & comme à son insu, quelle verve! quelle élévation! quelles images! quelle Latinité! Parlez-vous d'une même personne, me direz-vous? Oui, du même, de Théodas, de lui seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se relève, il tonne, il éclate, & du milieu de cette tempête il sort une lumière qui brille & qui réjouit: disons-le sans figure, il parle comme un fou, & pense comme un homme sage: il dit ridiculement des choses vraies, & follement des choses sensées & raisonnables: on est surpris de voir naître & éclôre le bon-sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces & les contorsions. Qu'ajouterai-je davantage, il dit & il fait mieux qu'il ne fait: ce sont en lui comme deux ames qui ne se connoissent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour, ou leurs fonctions toutes séparées. Il manqueroit un trait à cette peinture surprenante, si j'oublois de dire qu'il est tout à la fois avide & insatiable de louanges, prêt à se jeter aux yeux de ses Critiques, & dans le fond assez docile pour profiter de leur censure. Je commence à me persuader moi-même que
 j'ai

J'ai fait le portrait de deux personnages tout différens: il ne seroit pas même impossible d'en trouver un troisième dans Théodas; car il est bon homme, il est plaisant homme, & il est excellent homme. N'est-ce donc-là représenter les gens que parce qu'ils ont de mauvais? Mais plutôt, qui ne voudroit avoir les petits défauts que *La Bruyère* remarque dans *Théodas*, à condition de mériter les louanges qu'il lui donne? J'en fais juge *Vigneul-Marville* lui-même.

Voici un autre Portrait dans les *Caractères de ce siècle* qui ne convient qu'à une seule personne. * Un homme paroît grossier, lourd, stupide, il ne sait pas parler ni raconter ce qu'il vient de voir: s'il se met à écrire, c'est le modèle des bons contes, il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point: ce n'est que légèreté, qu'élégance, que beau naturel, & que délicatesse dans ses Ouvrages. A ces traits on reconnoît le célèbre *La Fontaine*, ce parfait original dans l'Art de raconter, en quoi il a surpassé de beaucoup

* Tom. II. Chap. XII. DES JUGEMENTS.
p. 114.

coup tous ceux qui l'ont précédé, & n'aura peut-être jamais d'égal. Mais n'est-il représenté dans ce Tableau que par ce qu'il avoit de mauvais? C'est justement tout le contraire: car si l'on nous dit d'un côté qu'il *paroissoit* grossier, lourd, stupide, (ce qu'il a eu de commun avec * le Prince des *Poëtes Latins*) on nous fait bientôt voir que c'étoit une *apparence trompeuse*, & que sous cet extérieur peu prévenant étoit caché un génie extraordinaire & inimitable, que le Peintre se fait un plaisir de nous montrer dans le plus beau jour qu'il étoit possible de lui donner, desorte que dans le tems qu'on admire toutes ces rares qualités réunies dans un seul sujet, on n'est pas moins charmé de la pénétration de celui qui les a si bien conçues, & de son adresse à nous les peindre si vivement. Et sa sincérité n'est pas moins louable dans cette occasion que son dis-

* *Virgile*, dont on a dit aussi, qu'il étoit fort pesant en conversation, & presque semblable à un homme du commun & sans lettres: *Sermone tardissimam ac penè indocto similem Melissus tradidit*. C'est ce que vous trouverez dans sa *Vie* en autant de termes.

discernement: car s'il est vrai, comme le dit * le Duc de la Rochefoucault, que *c'est en quelque sorte se donner part aux belles actions que de les louer de bon cœur*, La Bruyère mérite sans-doute de grandes louanges pour celles qu'il donne de si bonne grace à ceux qui en sont dignes.

J'avoue qu'il n'oublie pas les défauts de ceux dont il fait si bien valoir les belles qualités. Mais il ne pouvoit faire autrement, s'il vouloit nous les montrer tout entiers. Car si l'on ne représente les hommes que par ce qu'ils ont de bon, on ne peut non plus les faire connoître, qu'un Peintre qui voulant nous représenter l'air du Roi de Suède, se contenteroit de nous peindre son front, ou qui n'ayant vu que le front de ce jeune vainqueur, peindroit de fantaisie tout le reste du visage. Un Historien ne dit-il que du bien de son Héros, c'est un lâche flatteur, ou bien il manque de Mémoires: qu'il fasse de nouvelles perquisitions avant que de publier son Ouvrage. Car enfin, s'il y a une maxime
géné-

* Dans ses *Réflexions Morales*.

générale sans exception, c'est sans-doute celle-ci, *Nul homme n'est sans défauts, le plus parfait est celui qui en a le moins.* Et par conséquent, un véritable Historien doit dire du bien & du mal des hommes, pour les représenter tels qu'ils sont effectivement; par où il se distingue du Satyrique, qui se contente de relever ou d'exagérer leurs défauts; & du Panégyriste, qui s'attache uniquement à faire valoir leurs vertus, ou leur en suppose. C'est ce qu'avoit fort bien compris *Bussy Rabutin*: car après avoir dit que ce qu'il a écrit du *Vicomte de Turenne* dans ses *Mémoires*, fera cru davantage & lui fera plus d'honneur que les Oraisons Funébres qu'on a faites de lui, parce qu'on fait que ceux qui en font, ne parlent que pour louer, & que lui n'a écrit que pour dire la vérité, il ajoute: * *Et d'ailleurs, il y a plus d'apparence que mes Portraits sont ressemblans que ceux des Panégyristes, parce que je dis du bien & du mal des mêmes personnes,*

* *Lettres du Comte de Bussy Rabutin, Tom. IV. pag. 242. & 243. Edition de Hollande.*

nes, qu'eux ne disent que du bien, & que nul n'est parfait en ce monde.

Ici notre Censeur dira peut-être, que si *La Bruyère* a représenté sincèrement les bonnes & les mauvaises qualités de *Santeuil* & de *La Fontaine*, il ne s'ensuit pas qu'il en usé ainsi dans les autres Caractères personnels qu'il lui a plû de nous donner. Cela est vrai. Mais supposé que *La Bruyère* n'eût fait voir d'autres personnes que par ce qu'elles avoient de mauvais, il ne s'ensuivroit pas non plus qu'il en eût toujours usé ainsi : & par conséquent *Vigneul-Marville* a eu tort de proposer son objection en termes aussi généraux qu'il a fait. Mais que dira-t-il, si le Caractère même qu'il cite dû Livre de *La Bruyère*, ne sauroit prouver, comme il le prétend, que cet illustre Ecrivain se soit plû à ne faire voir *les gens*, comme il parle, que par leur mauvais côté? Ce Caractère est celui de *Ménalque*, nom emprunté sous lequel *La Bruyère* nous peint un homme à qui une grande distraction d'esprit fait faire des extravagances ridicules, qui, quoiqu'en assez grand nombre, sont

toutes très-divertissantes par leur singularité.

Y a-t-il dans tout ce récit quelque particularité qui fasse connoître sûrement que *La Bruyère* ait voulu désigner une telle personne à l'exclusion de toute autre? Je n'en fai rien. C'est à *Vigneul-Marville* qui le croit, à nous en convaincre par de bonnes preuves, autrement il a tort de nous citer cet exemple. Mais pourquoi se tourmenteroit-il à chercher qui est désigné par *Ménalque*? *La Bruyère* lui a épargné cette peine par une Note qu'il a mise au commencement de ce Caractère. *Ceci est moins un Caractère particulier, dit-il dans cette Note, qu'un recueil de faits de distraction. Ils ne sauroient être en trop grand nombre s'ils sont agréables; car les goûts étant différens, on a à choisir.* Que prétend après cela *Vigneul-Marville*? Que nous l'en croyions plutôt que *La Bruyère*? Quelle apparence qu'il fache mieux la pensée d'un Auteur, que l'Auteur même qui l'a produite? Il est vrai que cette déclaration de *La Bruyère* ne prouveroit rien, si l'on pouvoit trouver dans le Caractère de *Ménalque* des choses

choses qui convinssent indubitablement à une certaine personne, & qui ne pussent convenir à aucune autre. Mais jusqu'à ce que *Vigneul-Marville* ait fait cette découverte, il n'a aucun droit de contredire *La Bruyère*. Et où en seroient les Ecrivains, si le premier qui se mettroit en tête de les critiquer, étoit reçu à expliquer leurs intentions sans avoir aucun égard à leurs paroles, c'est-à-dire, à leur prêter toutes les pensées qu'il voudroit, quelque opposées qu'elles fussent à ce qu'ils ont dit en termes exprès & d'une manière fort intelligible?

Je sai bien qu'on a publié dans le *Ménagiana* que par *Ménalque*, dont il est parlé dans le Livre de *La Bruyère*, il faut entendre le feu Comte de *Branças*; mais on ne le donne que comme un bruit de ville, & une simple conjecture que *Ménage* laisse échapper en conversation pour avoir lieu de débiter à ceux qui l'écoutoient * deux exemples de distractions de ce Comte, aussi bizarres & aussi extraordinaires.

* On peut les voir dans le IV. Tome du *Ménagiana*, p. 220. de l'Édition de Paris, 1715.

dinaires qu'aucune de celles que *La Bruyère* attribue à son *Ménalque*. On veut que *Ménalque* dans le Livre de Mr. de la Bruyère soit le feu Comte de *Branças*. Ce sont les propres termes * du *Ménagiana*. Voyez si c'est-là un témoignage fort authentique, & si *Vingneul-Marville* n'est pas bien fondé à nous dire après cela, que *Ménalque* dont la Maison est illustre, a été deshonoré par *La Bruyère*: Le faux *Ménalque*, nous † dit ce grave Censeur, substitué dans l'esprit des gens au véritable *Ménalque*, deshonore celui-ci, & laisse une tache honteuse dans sa Maison qui est illustre. Ce raisonnement n'est pas des plus solides, mais laissons-le passer: Voilà donc le vrai *Ménalque* deshonoré, & toute sa postérité avec lui: A qui nous en prendrons-nous? Sera-ce à *La Bruyère*, qui ne nomme nulle part le vrai *Ménalque*, & qui ne dit rien qui lui convienne plutôt qu'à cent autres personnes: ou bien à *Ménage* & aux Compilateurs de ses conversations, qui le désignent par son

nom.

* Tom. IV. pag. 220.

† — pag. 342. m

nom & par sa qualité, & qui nous apprennent par des faits très-bien circonstanciés & qu'ils donnent pour véritables, qu'il peut fort bien être l'original du faux *Ménalque*? Je m'en rapporte à *Vigneul-Marville* lui-même: Mais n'est-il pas plaisant de voir que ce rigide Censeur se scandalise si fort des Portraits satyriques qu'il prétend être répandus dans les *Caractères de ce siècle*, lui qui, sans épargner ni les vivans ni les morts, critique à tort & à travers toute sorte de personnes, sans se mettre en peine de cacher leurs noms? C'est ce que l'Auteur des *Nouvelles de la République des Lettres* a pris soin de remarquer dans l'Extrait qu'il a fait du Livre de *Vigneul-Marville*. Peut-être, * dit-il, quelques personnes trouveront-elles à redire que Mr. de *Vigneul-Marville* parle si librement, & s'il est permis de le dire, D'UNE MANIERE SI PIQUANTE de diverses personnes, sans distinguer celles qui sont mortes de celles qui sont encore en vie. Mais ce ne sera pas le plus grand nombre des Lecteurs, qui lui
fera

* *Nouvelles de la République des Lettres*,
Janv. 1700. pag. 92. & 93.

fera un procès sur ce sujet. La Satyre est d'un goût assez général ; & pourvu que l'on ne s'y trouve point personnellement intéressé , on n'est pas trop fâché d'en trouver dans un Livre. Voici un exemple d'un de ces endroits où il semble que l'Auteur n'ait épargné ni les morts ni les vivans , &c. On peut voir le reste dans la République des Lettres , à l'endroit que je viens de citer. Sur quoi je ne puis m'empêcher de dire avec Madame Des-Houlières :

 Foible Raïson que l'homme vante ,
Voilà quel est le fond qu'on peut faire sur
 vous !

Toujours vains, toujours faux, toujours pleins
 d'injustices ,

 Nous crions, dans tous nos discours ,
Contre les passions, les foibles, & les vices ,
 Où nous succombons tous les jours.

Après cette Critique des Portraits de *La Bruyère* , notre Censeur fait une remarque générale & deux particulières contre les *Caractères de ce siècle*. Et comme les fautes qui regardent les pensées sont beaucoup plus considérables que celles qui ne regardent que les mots , voyons ces remarques avant
que

que de retourner sur nos pas, pour examiner ses réflexions sur le style de cet Ouvrage.

VIII. Mr. de la Bruyère, * dit-il, prie le Lecteur à l'entrée de son Livre pag. 5. (Tom. I. pag. 129. de cette Edition) „ de ne point perdre son titre de vue, „ & de penser toujours que ce sont „ les Caractères ou les Mœurs du Siècle „ qu'il décrit”. *J'ai suivi avec exactitude cet avis de Mr. de la Bruyère, mais j'ai trouvé qu'à le suivre on se trouve souvent dans des Païs perdus, & qu'il faudroit retrancher un tiers du Livre de Mr. de la Bruyère qui n'appartient point à son dessein. Au-lieu d'augmenter cet Ouvrage, il devoit le resserrer, & s'en tenir aux Caractères de ce siècle, sans extravaguer parmi cent choses qui ne distinguent point notre siècle des autres siècles, mais qui sont de tous les tems. En effet, ce qu'il dit de la beauté, de l'agrément & de choses semblables, est tout-à-fait hors d'œuvre. Voilà bien des paroles, mais qui n'emportent autre chose que cette simple décision, Qu'il y a, selon Vigneul-Marville, quantité de choses hors*
d'œu-

* *Mélanges d'Histoire, &c. p. 342, 343.*

d'œuvre dans les *Caractères de ce siècle*: desorte que, si l'on vouloit s'en rapporter à lui, on ne le pourroit mieux faire qu'en proscrivant la troisième partie de cet Ouvrage. Mais ce Censeur ne prend pas garde qu'il n'est que partie dans cette affaire, qu'on ne doit compter pour rien son sentiment particulier, & qu'il ne peut espérer de gagner sa cause qu'en prouvant exactement tout ce qu'il avance contre l'Auteur qu'il a entrepris de critiquer. D'ailleurs, s'il y a une objection où il faille descendre dans le détail & parler avec la dernière précision, c'est sans-doute celle qu'il fait présentement. Je ne crois pas *La Bruyère* infallible, ni son Ouvrage sans défauts: & je suis persuadé que dans ce genre d'écrire par pensées détachées, il est presque impossible qu'il n'ait laissé échapper des choses qui ne sont pas tout-à-fait essentielles à son sujet. Mais d'autre part, il n'est guères moins difficile de faire voir clairement & d'une manière indubitable, que telles choses qu'on trouve dans son Livre, sont hors d'œuvre. Comme une pensée peut avoir différens rapports, il faut savoir au juste.

juste celui que l'Auteur a eu dans l'esprit (ce qui n'est pas fort aisé à deviner) pour pouvoir dire sûrement qu'elle n'est pas en son lieu. Cette seule réflexion auroit dû empêcher notre Critique de décider trop promptement, & sans de bonnes raisons, qu'il y a un tiers à retrancher dans le Livre de *La Bruyère*. Il semble qu'une des principales raisons qu'il ait eu de prononcer ce terrible Arrêt, C'est qu'il a trouvé dans ce Livre quantité de choses qui ne distinguent point notre siècle des autres siècles. Mais où est-ce que *La Bruyère* s'est engagé à n'insérer dans son Livre que ce qui peut distinguer notre siècle des autres siècles? Il nous promet les *Caractères ou les Mœurs de ce siècle*. C'est le titre de son Ouvrage: & son dessein est de peindre les hommes en général, sans restreindre ses Portraits à une seule Cour, ni les renfermer en un seul País, comme il nous le déclare lui-même * dans sa Préface. Son affaire est donc de représenter nos Mœurs telles qu'elles sont effectivement: & s'il le fait, il a dégagé sa

pro-

* Tom. I. pag. 129.

promesse. Mais que par ces peintures notre siècle soit distingué ou non des autres siècles, cela ne le regarde pas. Et je ne fai même (pour le dire en passant) si ce dessein de peindre un siècle par des choses qui ne convinssent à aucun autre siècle, ne seroit point aussi ridicule que celui d'un Peintre qui voudroit peindre les hommes de ce siècle sans nez ou sans menton, pour les mieux distinguer de tous ceux qui ont vécu dans les siècles précédens. Les hommes ont toujours été les mêmes par le cœur, toujours sujets aux mêmes passions & aux mêmes foiblesses, toujours capables des mêmes vertus & des mêmes vices. Les Acteurs changent, mais c'est toujours la même Comédie. D'autres hommes joueront bientôt les mêmes rôles qu'on joue aujourd'hui: *Ils s'évanouïront à leur tour, comme dit quelque part La Bruyère; & ceux qui ne sont pas encore, un jour ne seront plus.* Vraie image de ce Monde, qui montre visiblement que ce siècle ne peut être bien peint que par une infinité de traits qui ne conviennent pas moins aux siècles précédens qu'à celui-ci! Si donc

Vigneul-Marville a trouvé dans les *Caractères de ce siècle* quantité de traits qui ne distinguent point notre siècle des autres siècles, bien loin de les proscrire par cette raison-là, il en devoit conclure que ces traits étoient apparemment très-conformes à la Nature, qui agit toujours à peu près de-même dans tous les siècles. C'est-là en effet la conclusion que nous tirons tous les jours en lisant les Livres des Anciens. Nous croyons, par exemple, que *Térence* a bien peint un Débauché, un Fripon, un Jeune-homme amoureux, &c. Pourquoi? Parce que les portraits qu'il en fait, conviennent exactement aux Débauchés, aux Fripons, aux Jeunes-gens amoureux que nous voyons tous les jours. C'est sur le même fondement que nous admirons la justesse des *Caractères de Théophraste*. *Les hommes dont Théophraste nous peint les mœurs, dit La Bruyère, étoient Athéniens, & nous sommes François: & si nous joignons à la diversité des lieux & du climat le long intervalle des tems, & que nous considérons que ce Livre a pu être écrit la dernière année de la cxv. Olympiade, trois cens quatorze ans avant*

l'Ere

L'Ere Chrétienne, & qu'ainsi il y a deux mille ans accomplis que vivoit ce Peuple d'Athènes dont il fait la peinture, nous admirerons de nous y reconnoître nous-mêmes, nos Amis, nos Ennemis, ceux avec qui nous vivons, & que cette ressemblance avec des hommes séparés par tant de siècles soit si entière. En effet, ajoute La Bruyère, les hommes n'ont point changé selon le cœur & selon les passions: ils sont encore tels qu'ils étoient alors & qu'ils sont marqués dans Théophraste; vains, dissimulés, flatteurs, intéressés, effrontés, importuns, défiants, médisans, querelleux, superstitieux.

Encore un mot sur cet article. Je voudrois bien demander à *Vigneul-Marville* s'il croit que *Boileau* ait fait une véritable peinture de ce siècle dans ces beaux vers:

* L'argent, l'argent, dit-on: sans lui tout est stérile:

La Vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile:

L'argent en honnête-homme érige un scélérat:

L'argent seul au Palais peut faire un Magistrat.

II

* Epitre V. à *Mr. de Guilleragues*, vs. 85.

Il me répondra fans-doute que c'est-là visiblement un des caractères de notre siècle. Mais est-ce un caractère qui distingue notre siècle des autres siècles? C'est ce que *Vigneul-Marville* ne dira jamais. Il est trop versé dans la lecture des Anciens, pour ignorer qu'un * fameux Poète a dit en Latin du siècle d'AUGUSTE ce que *Boileau* nous dit-là du siècle de LOUIS XIV. Or si *Boileau* a pu désigner le siècle présent par des traits qui conviennent également bien à des siècles déjà passés, pourquoi *La Bruyère* ne pouvoit-il pas faire la même chose?

IX. LA première remarque particulière que *Vigneul-Marville* fait après cela contre *La Bruyère*, c'est † que souvent il fait le mystérieux où il n'y a point de mystère. J'appelle cette remarque particulière, parce que notre Critique ne la confirme que par un seul exem-

* HORAT. *Epistolarum Lib. I. Epist. 1.*
 vs 35.

O cives, cives, querenda pecunia primum est:
 Virtus post nummos, &c.

† *Mélanges d'Histoire*, pag. 343.

exemple, & qui est si mal choisi, comme vous l'allez voir, que je ne pense pas que personne veuille s'en fier pour le reste à son jugement. *Ainsi*, continue notre Censeur, *pour nous faire comprendre ce qui se comprend assez de soi-même*, que l'Esprit de discernement est la chose du monde la plus rare, *il exagère & prononce d'un ton de Prophète cette belle sentence*: * „ Après l'Esprit de discernement, ce qu'il y a au monde de „ plus rare, ce sont les Diamans & „ les Perles. ” Notre Critique fait ici deux fausses suppositions, si je ne me trompe; l'une que *La Bruyère* veut nous faire comprendre que l'Esprit de discernement est fort rare. C'est à quoi il n'a jamais pensé, à mon avis. Il se contente de le proposer comme une pensée digne de remarque, & sur laquelle chacun devoit faire de sérieuses réflexions, pour s'accoutumer à se défier de soi-même, & à ne pas croire trop promptement entendre ce qu'il n'entend point: défaut trop commun
par-

* Paroles de *La Bruyère*, T. II. Chap. XII. DES JUGEMENS, p. 116.

parmi les hommes, & qui est la grande source des erreurs où ils tombent à tout moment ! La seconde supposition mal fondée que fait ici notre Critique, c'est de s'imaginer qu'il soit fort aisé de comprendre *que l'Esprit de discernement est très-rare*. Bien loin de-là, c'est peut-être la chose que les hommes comprennent le moins ; car il n'y a que ceux qui ont du discernement (dont le nombre est sans-doute fort petit) qui comprennent combien le discernement est une chose rare dans ce Monde. Et ce qui va surprendre *Vigneul-Marville*, la manière dont il réfute lui-même *La Bruyère*, prouve visiblement qu'il n'est pas facile de comprendre combien le discernement est rare dans ce Monde ; & combien il importe d'être averti que c'est une chose extrêmement rare. C'est ce qu'on verra tout-à-l'heure. *Après l'Esprit de discernement*, dit *La Bruyère*, *ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les diamans & les perles*. Ce tour ne plaît pas à *Vigneul-Marville*. *Les gens de Village*, dit-il, *admirent cet endroit, comme un de ces beaux tours que Mr. de la Bruyère fait donner à ses pensées : cependant*

dant ce n'est qu'un renversement de pensée enchassée dans un pur galimatias. Car il n'est point vrai que les diamans & les perles soient des choses très-rares, & si rares qu'il n'y ait que l'esprit de discernement qui soit plus rare; ce qu'il faudroit supposer pour soutenir la pensée de Mr. de la Bruyère, & la rendre raisonnable. Les diamans & les perles à-la-vérité sont précieuses; mais pour rares il y a mille choses en France & ailleurs plus rares que les perles & les diamans; & l'on trouveroit à Paris dix boisseaux de diamans & de perles, plutôt que dix ou douze feuilles de papier de la Chine. Ainsi les perles & les diamans étant des choses assez communes, quoique de grand prix, il faut que Mr. de la Bruyère conclue, malgré qu'il en ait, à s'en tenir au bon-sens, que le discernement n'est pas la chose du monde la plus rare. Quand Vigneul-Marville auroit été payé pour prouver que le discernement est une chose très-rare, pouvoit-il s'en mieux acquiter qu'en faisant ce beau raisonnement, où il ne discerne pas Paris du reste du Monde, confondant ainsi deux objets, entre lesquels il y a plus de différence qu'entre une mouche & un éléphant?

On trouveroit, dit-il, à Paris dix boisseaux de diamans & de perles plutôt que dix ou douze feuilles de papier de la Chine: Donc *La Bruyère* a tort de dire qu'après l'Esprit de discernement, ce qu'il y a au Monde de plus rare, ce sont les diamans & les perles. Quoi donc? Parce que le papier de la Chine est plus rare à Paris que les perles, est-il aussi plus rare que les perles dans le Royaume même de la Chine, qui est sans-doute dans le Monde, puisqu'il en est une des plus belles parties? N'est-il pas bien difficile après cela de comprendre que le discernement soit si rare qu'il l'est effectivement, puisque des Ecrivains aussi pénétrants & aussi judicieux que *Vigneul-Marville* en manquent quelquefois jusqu'à prendre Paris pour le Monde, une partie pour le tout?

X. LA seconde remarque particulière de notre Critique, c'est * que Mr. de La Bruyère a le don de se contredire, & de ne s'entendre pas lui-même. Cela paroît, dit-il, dès l'entrée de son Livre à la page 11. Il parle en faveur de l'Anti-

ti-

* Pag. 344. & 345.
Tome II. X

tiquité, & étale cette pensée communément reçue, que les Anciens ont tout dit, qu'on vient aujourd'hui trop tard pour dire des choses nouvelles. „ Tout est „ dit, s'écrie † Mr. de la Bruyère, & „ l'on vient trop tard depuis plus de „ sept mille ans qu'il y a des hommes, „ & qui pensent. Sur ce qui concer- „ ne les Mœurs, le plus beau & le „ meilleur est enlevé; on ne fait que „ glaner après les Anciens.” Tout est bien jusques-là: mais comme si Mr. de la Bruyère se repentoit de sa proposition, il joint aux Anciens (ce qui gâte tout) les habiles d'entre les Modernes. Car par-là il égale les Modernes aux Anciens, & fait voir, puisqu'il y a des Modernes aussi-bien que des Anciens après lesquels on peut glaner, que les Anciens n'ont pas tout dit, ni enlevé tout ce qu'il y a de plus beau & de meilleur dans la Morale. Mais le fin de cette judicieuse contradiction est que Mr. de la Bruyère a voulu se précautionner contre les reproches qu'on auroit pu lui faire, de n'être pas un Auteur tout nouveau. C'est donc pour se faire hon-
neur

† Tom. I. Chap. I. intitulé DES OUVRAGES d'ESPRIT, p. 135.

neur qu'il introduit contre sa maxime, des Modernes habiles aussi inventifs dans la Morale que les Anciens. Autant de mots, autant de fausses suppositions & de conclusions mal fondées. *La Bruyère* ne songe point à égaler en cet endroit les Modernes aux Anciens. Il ne dit pas que les Anciens ayent tout dit, ni enlevé tout ce qu'il y a de plus beau & de meilleur dans la Morale; mais seulement que les Anciens & les habiles d'entre les Modernes ayant enlevé le plus beau sur ce qui concerne les mœurs, il ne reste à présent à ceux qui veulent écrire sur la Morale, que peu de nouvelles réflexions à faire sur cette importante matière. Et par conséquent *La Bruyère* ne s'est pas contredit, en disant au commencement de son Livre: *Tout est dit, & l'on vient trop tard, depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, & qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs le plus beau & le meilleur est enlevé; on ne fait que glaner après les Anciens & les habiles d'entre les Modernes.* Il n'y a, dis-je, aucune contradiction dans ces paroles; mais plutôt une grande modestie, que tout homme équitable doit louer &

admirer après avoir lu le Livre de *La Bruyère*, où l'on ne peut s'empêcher de voir quantité de belles choses qu'on chercheroit inutilement dans les Ouvrages des plus habiles d'entre les Anciens & les Modernes. Peut-être que *Vigneul-Marville* joue sur le mot de *tout*, qu'il prend à la rigueur pour une universalité métaphysique & qui ne reçoit aucune exception; mais il est visible qu'en cet endroit il faut le prendre dans un sens vague & populaire pour la plus grande partie des choses dont il s'agit, & cela en nombre indéterminé, comme quand on dit, *Tout Paris est allé au-devant du Roi*, &c.

Du reste, bien loin que la Science des Mœurs ait été entièrement épuisée par les Anciens, il semble au contraire qu'on peut assurer sans craindre de se trop avancer, qu'on y fera de nouvelles découvertes aussi longtems qu'il y aura des hommes sur la Terre, tant les desirs, les vues, les complexions & les passions de cette espèce de créatures sont différentes, & capables de combinaisons à l'infini. C'est le senti-
ment

ment * d'un grand Maître en ces matières: *Quelle découverte que l'on ait faite dans le Pays de l'Amour-propre, † dit-il, il y reste encore bien des terres inconnues.*

XI. ALLONS voir présentement ce que *Vigneul-Marville* trouve à redire dans le style du Livre de *La Bruyère*. Il le condamne sans façon. *Fa-vouc, § dit-il, que si Mr. de la Bruyère avois pris un bon style, qu'il eût écrit avec pureté & fini davantage ses Portraits, on ne pourroit sans injustice mépriser son Livre.* Vous avez déjà vu quel fond on peut faire sur ce que ce Critique a jugé à propos de publier contre les *Portraits* de *La Bruyère*; & vous allez voir tout-à-l'heure qu'il ne s'entend guère mieux en Style qu'en Portraits. Car voici comme il continue. *Sa manière d'écrire (selon Mr. Ménage) est toute nouvelle, mais pour cela elle n'en est pas meilleure; il est difficile d'introduire un nouveau style dans les Langues & d'y réussir, principalement quand ces*
Lan-

* Le Duc de la Rochefoucault.

† Dans ses *Réflexions Morales*. Refl. 4.

§ Pag. 332.

Langues sont montées à leur perfection, comme la nôtre l'est aujourd'hui.

Je ne sai ce que *Vigneul-Marville* entend par *style*, mais il me semble que ce n'est autre chose qu'un certain enchaînement de pensées, exprimées par des paroles, qui en font voir la liaison: desorte que, selon que cette liaison est nette & raisonnable, on peut dire que le style a de la netteté & de la justesse. Je suppose qu'on entend sa Langue, sans quoi le discours ne sauroit avoir cette pureté & cette netteté qui consiste dans l'usage des termes propres, dans leur juste arrangement, & dans tout ce qui rend l'expression exacte & facile à entendre. Du reste, ce qui fait le bon style, c'est le bon raisonnement, & l'ordre naturel des pensées. * Et comme il y a peut-être autant de différence entre les esprits des hommes qu'entre leurs visages, il y a peut-être autant de styles que de personnes qui se mêlent d'écrire, parce qu'il n'y a peut-être pas deux hommes qui conçoivent jus-

* *Est in hoc incredibilis quædam varietas: nec pauciores animorum penè quàm corporum formæ.* QUINTIL. Instit. Orat. Lib. II. cap. 8.

tement les choses dans le même ordre & avec la même précision. C'est de quoi l'on peut faire tous les jours des expériences sensibles. Que trois ou quatre personnes, par exemple, fassent une Lettre sur un même sujet, chacun prendra un tour différent, & liera diversement ses pensées, l'un plus agréablement & plus naturellement que l'autre: de sorte que chaque Lettre aura son style particulier, quoique dans le fond les pensées n'en soient pas fort différentes. Ainsi l'on ne voit pas trop bien ce que notre Censeur a dans l'esprit, quand il dit *qu'il est difficile d'introduire un nouveau style; car chaque Ecrivain a son style.* *Voiture* manie & conduit autrement ses pensées que *Balzac*. Son style est plus libre, & paroît moins étudié. *Vigneul-Marville* narre tout autrement que *Pellisson*. Il y a pour le moins autant de différence entr'eux qu'entre *Chapelain* & *Virgile*. Et le style de *Pellisson* est aussi fort différent de celui de *Ménage*, ou du P. *Bouhours*, comme celui du P. *Bouhours* diffère beaucoup de celui de

* *Cléante*, de *Fontenelle*, ou de l'Abbé de *Vertot*. Bien plus: le même Ecrivain n'a pas toujours le même style. Quelquefois il n'est pas en humeur d'écrire, & dès-là son style n'a plus les mêmes graces qu'il avoit accoutumé d'avoir. Quelquefois il est plus diffus qu'à son ordinaire, pour n'avoir pas le loisir ou le courage de châtier son style, de le polir & d'en retrancher les inutilités qui lui échappent dans le feu de la composition. Il me souvient à ce propos d'un conte qu'on trouve dans la *Vie de Virgile*. On dit, † que lorsque ce Poëte composoit ses *Géorgiques*, il dictoit le matin quantité de vers, & que les retouchant tout le reste du jour il les réduisoit à un très-petit nombre, ce qu'il appelloit lécher l'Ours. Ces vers que Virgile composoit le matin, étoient sans-

dou-

* *Barbier Daucourt.*

† *Cum Georgica scriberet, traditur quotidie meditato mane plurimos versus dictare solitum; ac per totum diem retractando ad paucissimos redigere; non absurdè, carmen se ursæ more parere dicens, & lambendo demùm effingere. In Virgillii Vita.*

doute fort différens de ceux qui, pour ainsi dire, en étoient extraits le reste du jour. Et si par hazard quelques-uns de ces premiers vers étoient parvenus jusqu'à nous, il y auroit sans-doute bien des Critiques qui ne voudroient pas croire qu'ils fussent échappés à ce grand Poëte, à cause du peu de rapport qu'ils trouveroient entre ces vers-là & ceux que nous avons de lui.

Puisque nous en sommes sur la différence des styles, il ne sera pas, je pense, tout-à-fait hors de propos d'avertir en passant, qu'une des choses qui contribue le plus à cette différence, c'est le différent usage des Particules qu'on a inventé pour marquer la connexion que l'esprit met entre les idées ou les propositions qui composent le discours: *Car lorsque l'esprit veut faire connoître ses pensées aux autres, il lie non seulement les parties des Propositions, mais des sentences entières l'une à l'autre, dans toutes leurs différentes relations & dépendances, afin d'en faire un discours suivi.* Je tire cette remarque d'un excellent Ouvrage, traduit de l'Anglois, intitulé, *Essai Philosophique concernant*

l'Entendement Humain. * L'Auteur est visiblement un génie du premier ordre, Philosophe exact & profond, qui examine les choses dans leur source, & qui pénètre fort avant dans tous les sujets qu'il manie. Ce qui soit dit sans garantir son Système. Pour ce qui est de l'usage des Particules dans le style, ce qu'il ajoute sur cela mérite d'être rapporté. Le voici mot pour mot, comme il l'a exprimé lui même: *Pour qu'un homme pense bien, dit † ce Philosophe, il ne suffit pas qu'il ait des idées claires & distinctes en lui-même, ni qu'il observe la convenance ou la disconvenance qu'il y a entre quelques-unes de ces idées; mais il doit encore lier ses pensées, & remarquer la dépendance que ces raisonnemens ont l'un avec l'autre. Et pour bien exprimer ces sortes de pensées, rangées méthodiquement, & enchaînées l'une à l'autre par des raisonnemens suivis, il lui faut des termes qui montrent la connexion, la restriction, la distinction, l'opposition, l'emphase, &c. qu'il met dans chaque partie*
ref-

* *Locke.*

† Liv. III. Ch. 7. §. 2. p. 381. de la quatrième Edition en François, 1741.

respective de son Discours. Et par conséquent c'est de la juste application qu'on fait de ces termes que dépend principalement la clarté & la beauté du style, comme le remarque * le même Auteur. Au-contre, le style d'un Discours est obscur, mal formé, sans suite & sans force, si l'on y applique ces Particules au hazard & sans raison. Et à parler exactement d'un homme qui écrit de cette manière, il faut dire, non qu'il écrit d'un *style nouveau*, mais qu'il n'a point de style.

Vignoul-Marville n'avoit garde de faire ces réflexions, lui qui fait consister la nouveauté de style qu'il reproche à *La Bruyère* dans l'usage de quelques mots impropres, ou qui étant joints ensemble composent des expressions peu Françaises. Car après avoir dit qu'il est difficile d'introduire un nouveau style dans les Langues, il continue ainsi : *Senèque ; Barclée, Juste Lipse, & les autres qui s'en sont voulu mêler dans le Latin, n'ont point été*
ap.

* Ibid.

† Pag. 332. & 333.

approuvés par les plus sages Critiques : & dans la Langue Françoisè , Cirano de Bergerac & le Traducteur de l'Homme de Cour de Gracian , sont insupportables. Mr. de la Bruyère lui-même fait le procès à ces gens-là , & le sien propre , lorsqu'il dit dans ses Caractères T. I. page 260.*

„ On voit des gens qui dégoûtent
 „ par leurs ridicules expressions , par
 „ la nouveauté , & j'ose dire par
 „ l'impropriété des termes dont ils
 „ se servent , comme par l'alliance
 „ de certains mots qui ne se ren-
 „ contrent ensemble que dans leur
 „ bouche , & à qui ils font signifier
 „ des choses que leurs premiers In-
 „ venteurs n'ont jamais eu intention
 „ de leur faire dire. Ils ne suivent
 „ en parlant ni la Raison , ni l'Usu-
 „ ge , mais leur bizarre génie. ” Voi-
 „ là Mr. de la Bruyère copié au miroir &
 „ d'après nature , ajoute notre subtil Cri-
 „ tique :

XII. COMME je lisois cette *Défense* de *La Bruyère* à un de mes amis , il m'arrêta tout d'un coup dans cet endroit ,

* Chap. V. DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA CONVERSATION.

droit, pour apostropher notre Censeur. Mais vous, dit-il, Monsieur de *Vigneul-Marville*,

* Pour en parler ainsi, vous y connoissez-vous?

„ Vous, dont le discours n'est
 „ qu'un tissu d'expressions impropres,
 „ puérides, & monstrueuses; & de
 „ méchantes phrases proverbiales
 „ qu'on devoit à peine pardonner à
 „ d'honnêtes-gens qui s'en serviroient
 „ en badinant dans une conversation
 „ libre. ” En effet, notre Critique
 n'y pense pas, de s'ériger en Juge
 dans une affaire où son autorité est re-
 cusable pour tant de raisons. Il fait
 fort le délicat en matière d'expres-
 sions. Mais sur quoi fonde-t-il cet-
 te grande délicatesse? Sur la bonté de
 son goût? D'où vient donc que son
 Livre est si mal écrit? D'où vient
 qu'il l'a rempli de tant d'expressions
 basses, impropres, obscures, affec-
 tées, & peu françoises? Si vous ne
 voulez pas m'en croire, lisez ce qui suit.

* *Lors-*

* BOILEAU, Sat. III. vs. 703

* Lorsque Moréri trouve des Auteurs qui s'épanchent sur des riens, il s'épanche avec eux. Quelle façon de parler, s'épancher avec quelqu'un sur des riens ! Est-elle fondée sur l'Usage, ou sur le bizarre génie de celui qui trouve à propos de s'en servir : Je m'en rapporte à lui-même.

† On lâche un argument captieux à Mr. Simon : Il le reçoit de bonne grace, le fend en deux par un subtil distinguo, & se sauve par la brèche. Je ne sai si les gens de village, comme parle ailleurs notre Critique, admireront cette belle période, mais je doute qu'elle soit au goût des personnes de bon-sens qui ont quelque politesse.

** Le Maréchal de Bassompierre détenu à la Bastille employoit le tems à lire de bons Livres & à composer des Remarques & des Mémoires qui lui sont glorieux, pour dire qui lui font honneur.

† Il semble que les Muses s'étoient appliquées à approprier au dehors les Livres
de

* Mélanges d'Histoire & de Littérature, p. 292.

† Pag. 233.

** Pag. 186. † Pag. 154.

de la Bibliothèque de Mr. Grollier, tant il paroïssoit d'art & d'esprit dans leurs ornemens. La pensée n'est-elle pas rare, & l'expression noble & Françoisse? des Livres appropriés au dehors, c'est-à-dire, reliés par les Muses?

* A l'âge de douze ans Le Tasse étudia au Droit. On dit étudier en Droit, en Philosophie, en Rhétorique, mais on n'a jamais dit étudier à la Philosophie, &c. Vigneul-Marville est apparemment le premier qui ait parlé ainsi. Il fait pourtant les règles de notre Langue. Il a lu celles de Vaugelas & du P. Bouhours. Mais bien des gens lisent des règles qu'ils n'observent point. C'est ainsi que notre Critique donne un régime à *auparavant*, comme si c'étoit une préposition, quoique Vaugelas dise expressément que † le vrai usage d'*auparavant*, c'est de le faire adverbe, & non pas préposition. *Bien auparavant*

cet

* Pag. 142.

† Remarques sur la Langue Françoisse, Tom. II. p. 203. Edition d'Hollande. Vous trouverez la même chose dans les Doutes du P. Bouhours, p. 152. & dans une Note de Thomas Corneille sur cette remarque de Vaugelas.

*cet Auteur , dit * Vigneul - Marville , deux célèbres Ecrivains ont donné à leurs expressions toute la force qu'elles pouvoient souffrir.*

† *La Cour jette volontiers les yeux sur les vices de la Ville pour en turlupiner. On dit turlupiner quelqu'un ; mais qu'on dise turlupiner de quelqu'un , de ses vices , c'est Vigneul - Marville qui doit prendre la peine de nous en convaincre par quelque témoignage incontestable. Je ne crois pas au reste que le vice puisse jamais être un légitime sujet de turlupinade.*

M. Gaudin , dit § encore notre Critique , mit un clou à la Fortune , qui commençoit à rouler pour lui. La belle expression , mettre un clou à la Fortune ! N'est-elle pas bien claire & bien Françoisé ?

** *Messieurs Dupuy , graves comme des Catons , prenoient les Sciences du côté de leur plus grand sérieux , & ne souffroient pas aisément ceux qui n'ont , pour ainsi dire ,*

* Pag. 335.

† Pag. 332.

§ Pag. 138.

** Pag. 86.

dire, que le polichinet de la Littérature. Et celle-là n'est-elle pas noble & du bel usage, avoir le Polichinet de la Littérature? Parleroit-on ainsi * parmi les Chartreux? Si cela est, notre Auteur est excusable d'employer une si plaisante expression que tout l'Ordre a consacrée? *Vigneul-Marville* m'entend, & cela suffit.

† Il n'y a pas encore longtems que les Eugènes & les Aristes qui pensoient triompher de leurs ennemis par leurs insultes, tombèrent entre les mains d'un Critique sévère qui leur fit la barbe de si près, que les pauvres gens en sont demeurés tout écorchés. Voilà donc aussi *Vigneul-Marville* érigé en Barbier qui a écorché

La

* Dans le tems que je travaillois à cette *Défense de la Bruyère*, je vis une Lettre écrite de Rouen, où l'on assuroit que le véritable Auteur des *Mélanges* attribués à *Vigneul-Marville*, étoit *Dom Bonaventure d'Argone*, Prieur de la Chartreuse de Gaillon. A-présent la chose est certaine, & généralement reconnue. Voyez dans le *Rabelais* de Mr. *Le Duchat*, (Edit. d'Amsterdam, 1711.) page 223. Tome III & le Tome III p. 1016. des *Lettres de Mr. Bayle*, réimprimées en 1729.

† Pag, 385.

La Bruyère. Ces idées ne sont-elles pas brillantes, & bien assorties?

* *Un fort honnête homme qui pensoit à écrire l'histoire du tems, disoit : Je ne veux point d'héros affecté; la seule Vérité sera mon héroïne.* *Vigneul-Marville* rapporte trop fidèlement les paroles de cet honnête homme. Il pouvoit le faire parler un peu mieux François, sans blesser la Vérité son héroïne. On ne dit point, *je ne veux point d'héros, mais de héros.* C'est la première remarque de *Vaugelas.*

Dispensez-moi de pousser plus loin cette Critique. Je ne l'ai faite que pour faire sentir à *Vigneul-Marville* qu'il devoit se défier de lui-même, & ne pas prendre trop promptement ses décisions pour des preuves.

XIII. MAIS c'est un défaut dont il n'est pas facile de se corriger. Notre Censeur y est tombé plusieurs fois, & voici qu'il y retombe encore dans ce qu'il ajoute immédiatement après. *Il est vrai, dit-il, qu'avant cela ce Monsieur*

*sieur avoit dit pag. 50. „ * Que l'on*
„ peut en une sorte d'Ecrits (il entend
„ parler des siens) hazarder de certai-
„ nes expressions, „ user de termes
„ transposés & qui peignent vivement,
„ & plaindre ceux qui ne sentent pas
„ le plaisir qu'il y a à s'en servir où
„ à les entendre”. Il seroit fort dif-
ficile de deviner d'où ce Critique a pu
savoir qu'en cet endroit La Bruyère
veut parler de ses Ouvrages plutôt que
de bien d'autres, où l'on doit prendre
ces libertés, comme nous le verrons
bientôt. Passe pour cela, voyons ce
qu'il trouve à redire dans ces paroles:
Mr. de la Bruyère, † dit-il, se chatouille
ici pour se faire rire. Certes, il faut être
bien bon pour s'imaginer du plaisir où
il n'y a que des duretés à essuyer. Car
qu'y a-t-il de plus dur dans la Langue
Françoise, qui étant toute unie, suit exac-
tement l'ordre naturel dans ses construc-
tions, que de transposer ses termes & de
former de l'embarras où il n'y en doit point
avoir.

* Dans les Caractères de ce Siècle, au Chap.
 II. intitulé, DES OUVRAGES DE L'ESPRIT, P.
 157.

† Pag. 333. & 334.

avoir. Mais plutôt, ne faut-il pas être bien bon pour croire prouver une chose qu'on ne fait que supposer? *Vigneul-Marville* condamne absolument les transpositions dans la Langue Française, & *La Bruyère* les croit permises dans une sorte d'Ecrits, c'est-à-dire, si nous en croyons ce Censeur, dans les *Caractères de ce Siècle*. Qui ne voit que ce hardi Critique ne devoit se donner la liberté de conclure que les transpositions sont contraires au génie de notre Langue, qu'après avoir montré par dix ou douze exemples de transpositions tirées du Livre de *La Bruyère*, qu'elles ne servent qu'à embarrasser le discours? Ce n'est pas qu'après tout, la conclusion eût été fort sûre; car d'autres Ecrivains pourroient avoir bien fait ce que *La Bruyère* n'auroit su faire. Quoi qu'il en soit, *Vigneul-Marville* a trouvé cette discussion trop embarrassante. Il a mieux aimé profcrire en général toutes les transpositions, que de prendre la peine d'examiner si l'on a raison de s'en servir en certaines rencontres. *Nos Poètes mêmes*, continue-t-il, à qui les transpositions sont d'un grand secours dans la ver-

si

sification, les ont abandonnées, & ne s'en servent que dans la dernière extrémité, & quand ils ne peuvent autrement former leurs vers. C'est-là une des graces de notre Langue, de ne rien transporter, ni dans la Prose ni dans la Poësie; ce qui ayant été découvert au commencement de ce siècle par Mr. de Malherbe & par le Président Maynard, se pratique de jour en jour par les plus grands Maîtres, avec encore plus d'exaëtitude qu'auparavant. Cela veut dire que, selon notre Critique, les transpositions doivent être entièrement bannies de la Prose, & n'être reçues dans la Poësie que par nécessité. Mais cette décision est un peu trop vague & trop générale, comme vous l'allez voir. Il est certain que depuis l'établissement de l'Académie Françoise, on s'est fort appliqué à polir notre Langue, & qu'on a tâché sur-tout d'en rendre le tour simple, aisé, clair, & dégagé de tout embarras. On a condamné pour cet effet toutes les constructions obscures ou équivoques; & l'on a suivi dans l'arrangement des paroles l'ordre le plus naturel, comme le moins susceptible d'ambiguïté. Cet
or-

ordre consiste à mettre le nominatif à la tête d'une proposition, & après cela le verbe & son régime, l'adverbe tantôt devant ou après le verbe. Et faut-il suivre cet ordre en toute rencontre ? Oui, lorsque tout autre arrangement se trouve contraire à la clarté du discours, à laquelle il faut tout sacrifier, car on ne parle que pour se faire entendre. Mais bien loin qu'on ne puisse jamais s'éloigner de cet ordre sans obscurcir le discours, on est quelquefois indispensablement obligé de l'abandonner, ou pour se conformer à l'Usage, qui a comme consacré certains tours irréguliers; ou pour dégager une période, qui sans cela seroit languissante, obscure & embarrassée: outre que dans un Discours Orationnaire les transpositions ont une grâce & une vivacité toute particulière. Et tout cela, nous l'allons prouver par des exemples.

I. Je dis premièrement qu'il y a des transpositions si fort autorisées par l'Usage, que la construction naturelle seroit non seulement rude, mais entièrement barbare. *Car voyez-vous,*
dit

dit * le P. Tarteron, *ainsi va le monde, nous déchirons notre prochain, il nous déchire aussi.* Un François qui fait sa Langue, peut-il parler autrement? Et n'auroit-on pas droit de traiter d'Ostrogot un homme, qui voulant suivre l'ordre naturel en cette occasion, diroit, *Ainsi le monde va, nous déchirons notre prochain, il nous déchire aussi?* C'est par cette maxime, † dit le nouveau Traducteur de Démosthène, *vous le savez peut-être comme moi, que se conduisoient dans l'administration de la République les anciens & fameux Orateurs, que ceux d'aujourd'hui louent toujours sans jamais les imiter; un Aristide, un Nicias, un Périclès, & ce grand-homme dont je porte le nom.* Voilà encore une transposition, *que se conduisoient dans l'administration de la République les anciens Orateurs;* mais qui est d'une absolue nécessité. Je ne saurois croire que Vaugneul-Marville lui-même pût se résoudre à dire, *C'est par cette maxime que* les

* Dans la Traduction de Perse, Sat. IV. p. 67. Edition de Paris.

† Turreil, Philippiques de Démosthène, Edit. de Paris, in 4. 1701. pag. 54.

les anciens. & fameux Orateurs, que ceux d'aujourd'hui louent toujours sans jamais les imiter; un Aristide, &c. se conduisoient dans l'administration de la République. En effet, quelque déclaré qu'il soit contre les transpositions, jusqu'à dire que c'est une grâce de notre Langue de ne rien transposer ni dans la Prose, ni dans la Poësie, il lui échappe quelquefois de mettre le nominatif après le verbe. Ainsi, parlant des Epîtres de Cicéron à Atticus, il dit, * Ces Epîtres vous instruiront de la guerre civile, & des sentimens qu'en avoit Cicéron. Il auroit pu dire que Cicéron en avoit; sans que son discours en eût été moins embarrassé; mais ce tour lui a paru plus agréable, ou peut-être lui est tombé de la plume sans qu'il s'en soit apperçu lui-même.

2. En second lieu, rien n'est plus propre à dégager le discours que des transpositions faites à propos, comme l'éprouvera infailliblement tout Ecrivain qui a du goût pour la netteté du style, & qui se trouve chargé d'un Ouvrage de longue haleine. *Delà vient,*
dis

* Pag. 567.

dit * un fameux Orateur, que le Prince DE CONDE' valoit seul à la France des Armées entières: que devant lui les forces ennemies les plus redoutables, s'affoiblissoient visiblement par la terreur de son nom: que sous lui nos plus foibles troupes devenoient intrépides & invincibles: que par lui nos Frontières étoient à couvert & nos Provinces en sûreté: que sous lui se formoient & s'élevoient ces Soldats aguerris, ces Officiers expérimentés, ces Braves dans tous les ordres de la Milice, qui se sont depuis signalés dans nos dernières guerres, & qui n'ont acquis tant d'honneur au Nom François, que parce qu'ils avoient eu ce Prince pour Maître & pour Chef. Qui ne voit que cette dernière période auroit été fort languissante & embarrassée, si l'Orateur eût suivi l'ordre naturel, comme il avoit fait jusques-là, & qu'il eût dit, que ces Soldats aguerris, ces Officiers expérimentés, ces Braves dans tous les ordres de la Milice, qui se sont depuis signalés dans nos dernières guerres, & qui n'ont acquistant d'honneur au Nom François, que parce qu'ils

* Le P. Bourdaloue, dans l'Oraison funébre du Prince DE CONDE'.

qu'ils avoient eu ce Prince pour Maître & pour Chef, se formoient & s'élevoient sous lui?

Voici un autre exemple où la construction naturelle est tout-à-fait ridicule. *C'est un Livre que cette personne qui me vint voir hier sur les six heures du soir, lorsque vous étiez avec moi dans ma Bibliothèque, m'a donné.* „ Cette manière de parler, ajoute * l'Auteur „ de qui j'emprunte cet exemple, toute „ régulière qu'elle est, est ridicule; „ & il n'est pas difficile de voir qu'il „ est mieux de prendre le tour irrégulier en disant: *C'est un Livre que m'a donné cette personne, qui me vint voir hier sur les six heures du soir, lorsque vous étiez avec moi dans ma Bibliothèque.* C'est une chose si connue, poursuit ce judicieux Ecrivain, „ que nous n'avons point d'Auteurs „ qui y manquent: il n'est pas même „ jusqu'aux moins exacts & aux moins „ soigneux de la politesse, qui ne „ prennent ce tour irrégulier, plutôt „ que

* Andry dans ses *Reflexions sur l'Usage présent de la Langue Française*, pag. 485. Edition d'Hollande.

„ que d'embarrasser mal-à-propos une phrase „ Je ne crois pas que *Vigneul-Marville* soit d'un autre sentiment.

3. Il me reste à faire voir que dans des Discours d'un style vif & soutenu, les transpositions ont une grace toute particulière. Nos plus célèbres Ecrivains m'en fourniront des preuves, que je ne pense pas que notre Critique ose contredire. Je tirerai la première des Oeuvres de St. Evremond, *cet Auteur célèbre qui a donné à ses expressions toute la force qu'elles pouvoient souffrir en gardant la raison*, comme l'a très-bien* remarqué *Vigneul-Marville*. *J'estime le Précepteur de Néron, † dit-il, l'Amant d'Agrippine, l'Ambitieux qui prétendoit à l'Empire: du Philosophe & de l'Ecrivain, je n'en fais pas grand cas.* Il auroit pu dire, *je ne fais pas grand cas du Philosophe & de l'Ecrivain.* Mais outre que le tour irrégulier est plus vif & plus harmonieux, *St. Evremond*

trou-

* Pag. 335.

† Jugement sur *Senèque*, *Plutarque* & *Pétron*, Tom. II. pag. 149. Ed. d'Amsterdam. 1726.

trouve par-là le moyen de varier son style ; secret si important , que quiconque l'ignore , ne fera jamais , quoi qu'il fasse , qu'un très-mauvais Ecrivain.

* Un style trop égal & toujours uniforme
Envain brille à nos yeux , il faut qu'il nous
endorme.

On lit peu ces Auteurs nés pour nous ennuyer ,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.

Si *St. Evremond* a eu droit d'employer des transpositions dans un discours familier , à plus forte raison peut-on s'en servir dans des Discours publics , qui étant animés de la voix , doivent être écrits d'un style plus vif & plus soutenu. Aussi rien n'est plus ordinaire dans ces sortes de compositions que ces tours irréguliers.

Ce cœur plus grand que l'Univers , dit le P. Bourdaloue dans l'Oraison funèbre du Prince DE CONDE' , *ce cœur que toute la France auroit aujourd'hui droit de nous envier , ce cœur si digne de Dieu ;*
il

* BOILEAU *Art Poétique* , Chant. I. vs. 71.

il a voulu que nous le possédassions, & que nous en fussions les dépositaires.

Changeant de scène, vous l'admireriez hors du tumulte de la guerre & dans une vie plus tranquille, dit le même Orateur en parlant de ce grand Prince.

** Cet échec, quand vous voudriez concourir avec les Dieux & sortir de l'inaction, à quoi leur toute-puissance ne supplée jamais, dit le Traducteur de Démosthène que nous avons déjà cité, cet échec, dis-je, cette révolution, nous n'aurons pas longtems à les attendre.*

† Ce que vous desiriez tant, dit ailleurs le même Traducteur, de susciter les Olynthiens contre PHILIPPÈ; ce que la voix publique vouloit ici qu'on tentât à quelque prix que ce fût, le sort lui seul l'a fait pour vous, & de la manière qui vous convient davantage.

Déjà, dit un autre fameux § Orateur, frémissait dans son camp l'ennemi
con-

** Turreil, Philippiques de Démosthène, pag. 35.*

† Pag. 65.

§ Flécbier, Evêque de Nîmes, dans l'Oraison funèbre de Mr. de Turenne.

confus & déconcerté , déjà prenoit l'effor pour se sauver dans les montagnes cet Aigle dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos Provinces.

Il est visible que dans tous ces endroits une construction plus régulière feroit languir le discours , & lui ôteroit cette douce harmonie qui plaît si fort à l'oreille dans une action publique.

Enfin , puisque *Vigneul - Marville* * semble estimer les règles du *P. Bouhours* , je ne saurois mieux faire que de confirmer ce que je viens de dire , par une remarque judicieuse de ce fameux Grammairien sur les transpositions qui ont bonne grace en certaines rencontres. *Il y a* , selon † le *P. Bouhours* , *des tours irréguliers qui sont élégans.* „ Les exemples , *ajoute-t-il* , feront entendre ce que je veux dire. „ *Mr. de Maucroix* dit dans la seconde Homélie de Saint Jean Chrysofotême au Peuple d'Antioche: *Ce lieu* „ *qui*

* *Mélanges d'Histoire , &c.* pag. 347.

† Remarques nouvelles sur la Langue Française , *Tom. I. p. 303. III. Edition de Paris , 1682.*

„ qui nous a donné la naissance , nous
 „ l'évitons comme une embuche ; & Mr.
 „ Patru dit dans le Plaidoyer pour Ma-
 „ dame de Guenegaud , *Cependant cet-*
 „ *te Souveraine , les nouvelles Constitu-*
 „ *tions la dégradent ; toute son autorité*
 „ *est anéantie , & pour toute marque de*
 „ *sa dignité , on ne lui laisse que des ré-*
 „ *vérences. La Supérieure ne fait rien*
 „ *qu'on ne condamne ; ses plus innocentes*
 „ *actions , on les noircit.*

„ Il semble , continue le P. Bou-
 „ hours , - qu'il faudroit dire régulié-
 „ rement , *nous évitons comme une em-*
 „ *buche ce lieu qui nous a donné la nais-*
 „ *sance. Cependant les nouvelles Consti-*
 „ *tutions dégradent cette Souveraine : on*
 „ *noircit ses plus innocentes actions. On*
 „ parle ainsi dans la conversation &
 „ dans un Livre tout simple : mais
 „ dans une action publique qui est a-
 „ nimée de la voix & qui demande
 „ une éloquence plus vive , le tour
 „ irrégulier a meilleure grace. C'est
 „ en ces rencontres qu'il est permis
 „ quelquefois aux Orateurs aussi-bien
 „ qu'aux Poètes , de se dispenser des
 „ règles scrupuleuses de la construc-
 „ tion ordinaire ; & on peut presque

„ dire du Sermon & du Plaidoyer ce
 „ que l'Auteur de l'Art Poétique dit
 „ de l'Ode:

„ Son style impétueux souvent marche au
 hazard:

„ Chez elle un beau désordre est un effet de
 l'art.

„ Mais si ces fortes d'irrégularités
 „ sont élégantes dans la Prose, *ajoute*
 „ *le P. Bouhours*, elles le sont encore
 „ plus dans la Poësie, qui est d'elle-
 „ même un peu impétueuse, & qui
 „ n'aime pas tant un langage tout
 „ uni. Il y en a un exemple dans *
 „ l'Ode à Achante:

„ Je jouïs d'une paix profonde;

„ Et pour m'assurer le seul bien

„ Que l'on doit estimer au monde,

„ Tout ce que je n'ai pas, je le compte pour
 rien.

„ On diroit régulièrement, *je compte*
 „ *pour rien tout ce que je n'ai pas*: mais
 „ *tout ce que je n'ai pas, je le compte*
 „ *pour rien*, est plus poétique & plus
 „ beau.

* Composée par l'Abbé Regnier.

„ beau. Aussi nos excellens Poëtes:
 „ prennent ce tour-là dans les endroits
 „ animés:

„* Ces moissons de Lauriers, ces hon-
 neurs, ces conquêtes,
 „ Ma main, en vous servant, les trouve
 toutes prêtes.

Qu'on juge après cela, si *La Bruyère* n'a pas eu raison de dire qu'on peut en une sorte d'Ecarts user de termes transposés, & qui peignent vivement; & si au-contraire *Vigneul-Marville* n'a pas eu tort de décider que c'est une des graces de notre Langue de ne rien transposer ni dans la Prose, ni dans la Poësie. Il y a sans-doute des transpositions forcées, & contraires à la douceur & à la netteté du Langage: mais il y en a aussi qui ont fort bonne grace, & qu'on ne peut proscrire sans priver notre Langue de cet air vif, libre & naturel qui en fait une des plus grandes beautés. C'est ce qu'avoit fort bien compris *Vaugelas*, cet Auteur si judicieux, dont l'autorité sera toujours d'un

* Racine dans son *IPHIGENIE*, Act. V. Sc. II.

d'un grand poids dans cette matière. Car après avoir condamné certaines transpositions trop rudes, il ajoute, * *Plusieurs attribuent aux vers la cause de ces transpositions, qui sont des ornemens dans la Poësie, quand elles sont faites, comme celles de Mr. de Malherbe, dont le tour des vers est incomparable; mais pour l'ordinaire elles sont des vices en prose: je dis pour l'ordinaire, parce qu'il y en a quelques-unes de fort bonne grace. Voyez comment ce sage Ecrivain fait éviter ces décisions générales & absolues, qui presque toujours sont démenties par quelques exceptions incontestables.*

XIV. CONTINUONS d'examiner ce que *Vigneul - Marville* trouve à reprendre dans le style de *La Bruyère*, „ * *Personne avant Mr. de La Bruyère, dit Mr. Ménage, n'avoit trouvé la force & la justesse d'expression qui se rencontrent dans son Livre.*” *En-vérité*, s'écrie sur cela notre Censeur, *Mr. Ménage nous auroit fait plaisir de*
nous:

* Dans l'article intitulé *Arrangement des mots*. Tom. II. p. 210. *Edit. d'Hollande.*

† *Mélanges d'Histoire &c.* p. 335.

nous marquer les endroits du Livre de Mr. de La Bruyère où cela se trouve : en récompense on lui en montreroit au double, où cela ne se trouve point. Que ne les montreroit-il donc ces endroits, sans perdre le tems en paroles inutiles ? Pourquoi abuser de son loisir & de celui du Public, à faire imprimer de tels Dialogues ? On ne peut pas désespérer après cela de voir mettre au jour les Entretiens des Porteurs d'eau & des Vendeuses d'herbes. Il pleura aujourd'hui, dites-vous, & moi je n'en crois rien ; & je suis prêt à parier contre vous double contre simple. Imaginez quelque chose de plus frivole, si vous voulez, il ne le fera pas davantage que cet endroit des *Mélanges d'Histoire & de Littérature*. Car que nous importe de savoir que *Ménage* auroit fait plaisir à *Vigneul-Marville* de lui citer des endroits des *Caractères de ce siècle*, où parut de la force & de la justesse d'expression ; & que s'il l'eût fait *Vigneul-Marville* lui en auroit montré au double où cela ne se trouve point ? Après ce beau Dialogue, en sommes-nous plus savans, & plus

capables de juger du Livre de *La Bruyère* ?

XV. * C'EST bien gratuitement , & sans y penser , ajoute Vigneul-Marville , que Mr. Ménage vient nous dire qu'avant Mr. de la Bruyère personne n'a trouvé la force & la justesse d'expression qu'il s'imagine dans ses *Caractères*. Bien auparavant cet Auteur , deux célèbres Ecrivains (sans compter les autres) ont donné à leurs expressions toute la force qu'elles pouvoient souffrir en gardant la raison : Ce sont Messieurs Nicole & de St. Evremont. Oh ! pour le coup Vigneul-Marville a raison. La France a produit plusieurs excellens Ecrivains qui ont leur mérite aussi bien que *La Bruyère*. Nicole & St. Evremont sont de ce nombre , tout le monde en convient. Le Censeur des *Caractères* de ce siècle , qui avance tant de choses sans les prouver , a fort bien fait de s'en dispenser en cette occasion. C'est sans doute une trop grande hardiesse à Ménage de préférer *La Bruyère* à tant de fameux Ecrivains qui ont paru dans
ce

ce dernier siècle. Ces sortes de comparaisons sont toujours odieuses & téméraires. Mais, à mon avis, ce n'est pas tant à *Ménage* qu'il faudroit s'en prendre qu'aux compilateurs de ses conversations. Car où est l'homme à qui il n'échappe, dans une conversation libre, des pensées outrées qu'il n'auroit garde de soutenir dans un Ouvrage public?

XVI. Mr. *Ménage*, continue * notre Critique, ajoute que Mr. de la Bruyère dit en un mot ce qu'un autre ne dit pas aussi parfaitement en six. C'est ordinairement tout le contraire. Mr. de la Bruyère affectant d'entasser paroles sur paroles, & pensées sur pensées sans aucune nécessité. En voici un exemple qui me tombe sous les yeux, c'est à la page 90, où il dit que la Pruderie est une imitation de la Sagesse. Cette pensée est si claire, qu'elle ne demande point d'être éclaircie par des comparaisons tirées de je ne sai où. Cependant voyons quels tours & quels détours Mr. de la Bruyère prend pour nous faire comprendre ce qui n'a pas la moindre ombre de difficulté. „ Un.
„ Co.

* Pag. 336.

„ Comique, * dit-il, outre sur la scé-
 „ ne ses Personnages : un Poëte char-
 „ ge ses descriptions : un Peintre qui
 „ fait d'après nature, force & exagé-
 „ re une passion, un contraste, des
 „ attitudes : & celui qui copie, s'il
 „ ne mesure au compas les grandeurs,
 „ & les proportions, grossit ses figu-
 „ res, donne à toutes les pièces qui
 „ entrent dans l'ordonnance de son
 „ Tableau, plus de volume que n'en-
 „ ont celles de l'original: de-même la
 „ Pruderie est une imitation de la Sa-
 „ gesse." *Outre que tout ce discours
 sent fort son galimathias, qui, je vous
 prie, après cet exemple, peut dire de bon-
 ne foi (à moins que ce ne soit Mr. Mé-
 nage) que Mr. de la Bruyère dit en un
 mot ce qu'un autre ne dit pas aussi parfai-
 tement en six?*

Voilà ce que *Vigneul-Marville* trou-
 ve à censurer dans cette réflexion de
La Bruyère, que *la Pruderie est une
 imitation de la Sagesse*. Ce sont, com-
 me vous voyez, autant d'arrêts défi-
 nitifs, indépendans de toute raison.

Mais

* Tom. I. Chap. III. intitulé, DES FEM-
 MES pag. 221.

Mais que faire? chacun a sa méthode. Celle de notre Critique n'est pas de prouver ce qu'il avance. Il pourroit pourtant avoir raison dans le fond. Voyons ce qui en est.

La Bruyère veut nous faire voir comment la Pruderie est une imitation de la Sagesse, & il emploie pour cela plusieurs comparaisons. Sa pensée étoit assez claire sans toutes ces comparaisons, replique *Vigneul-Marville*. Mais ce Critique se trompe; car sans ces Comparaisons la pensée de *La Bruyère* auroit été fort imparfaite. Il ne suffit pas de dire que la Pruderie imite la Sagesse, si l'on ne fait sentir comment & jusqu'à quel point elle le fait. La plupart des vertus consistent en un certain milieu, dont les deux extrémités sont également défectueuses. Demeurez en-deçà, ou passez au-delà des justes bornes, vous voilà hors du bon chemin. Et rien n'est plus facile que de s'y méprendre. On le voit tous les jours. L'Avare croit être bon ménager, & le Prodigue qui le traite de fou, croit être le seul qui sache faire un bon usage des richesses. Les Lâches don-

nent.

nent à leur foiblesse le beau nom de Prudence, & les Téméraires pensent être de vrais Braves. Tous ces gens-là ignorent les justes bornes des vertus qu'ils croient pratiquer. Ils vont au-delà du but, ou demeurent en-deçà, faute de connoître ce juste milieu dont les deux extrémités sont également vicieuses. Et par conséquent, lorsqu'on veut donner une juste idée d'un de ces vices, il faut marquer comment & jusqu'à quel point il imite une certaine vertu. Car de dire en général que c'est une imitation d'une telle vertu, c'est en donner une idée qui peut tout aussi-bien convenir à un autre vice qui lui est directement opposé. L'Avarice, par exemple, est une imitation de la Frugalité, mais qui dans le fond en est autant éloignée que la Prodigalité même. *La Bruyère* avoit l'esprit trop juste pour faire de pareilles définitions. Il nous veut apprendre que la Pruderie est une imitation de la Sagesse, mais il a soin de marquer en quoi consiste cette imitation. Ce qu'il fait par un parallèle ingénieux, qui amusant agréablement l'esprit, fait voir

net-

nettement que c'est une imitation outrée qui passe les bornes de la raison. *Un Comique outre sur la scène ses Personnages : Un Poëte charge ses descriptions, &c. de-même la Pruderie est une imitation de la Sagesse.* Qu'y a-t-il là d'obscur, & qui sent le galimathias? La Pruderie imite mal la Sagesse, en portant les choses dans l'excès, comme un Comique qui outre ses personnages, comme un Poëte qui charge ses descriptions, comme un Peintre qui travaillant d'après nature, force & exagère les passions & les attitudes qu'il tâche de représenter, ou qui voulant copier un tableau en grossit les figures. Notre Critique ne trouve aucune justesse en tout cela. Je ne faurois qu'y faire. Mais il me semble que des comparaisons sont justes, lorsque les choses comparées conviennent dans le point sur lequel roule la comparaison, ce qu'on ne peut trouver à dire dans ce Parallèle. Car le Comique, le Poëte, le Peintre y conviennent tous en ceci, qu'ils vont au-delà de certaines bornes qu'ils ne devroient pas passer, aussi-bien que la Pruderie qui va au-delà des bor-

bornes de la Sageſſe en prétendant l'imiter.

Une autre choſe que *Vigneul-Marville* blâme dans ce Parallele, c'eſt que l'Auteur y emploie trop de paroles, d'où il conclut que *Ménage* a tort de dire, que Mr. de la Bruyère dit en un mot, ce qu'un autre ne dit pas auſſi parfaitement en ſix. Cette concluſion eſt un peu trop précipitée, ne lui en déplaîſe. Car de ce qu'un Auteur feroit un peu plus diffus qu'à ſon ordinaire dans un certain endroit de ſon Livre, il ne ſ'enſuivroit nullement qu'il le fût par-tout ailleurs. Et où en ſeroient les meilleurs Ecrivains, *Vigneul-Marville* lui-même, ſi cette manière de raifonner étoit reçue? *Virgile* eſt obſcur dans un tel endroit: Donc c'eſt un méchant Ecrivain qui ne ſ'entend pas lui-même. Il y a dans *Cicéron* une période embarrasſée & d'une longueur accablante: Donc *Cicéron* ne fait pas écrire. *Vigneul-Marville* raifonne mal dans un tel endroit de ſon Livre, il conclut du particulier au général: Donc c'eſt un méchant Logicien, qui parle au hazard & ſans réflexion. Qui ne voit que
 tou-

toutes ces conclusions font impertinentes, & que notre Censeur auroit droit de se plaindre de la dernière? Qu'il fasse donc aux autres la même justice qu'il exige pour lui-même. Bien plus: non seulement ce Critique a tort de conclure d'un seul passage des *Caractères de ce siècle*, que l'Auteur de ce Livre affecte ordinairement d'entasser paroles sur paroles sans nécessité, mais ce passage même qu'il cite pour le prouver, est, à mon avis, très-mal choisi. *Vigneul-Marville* pourroit peut-être dire, que l'Auteur parle trop en cet endroit, qu'il y entasse quatre comparaisons sans nécessité, puisqu'une ou deux auroient pu suffire. Mais la question n'est pas de savoir si *La Bruyère* parle trop, mais s'il dit en peu de mots ce qu'il veut dire; & si l'on pourroit le dire aussi nettement en moins de paroles. Ce sont deux choses fort différentes. On peut être concis & grand parleur * en même tems, surtout en écrivant: car dans la conversation *grand parleur*

* Témoin *Senéque*, qui d'un style fort concis, dit plusieurs fois la même chose.

leur & difeur de rien ne fignifient ordinairement qu'une feule & même chofe.

XVII. A P R È S tant de fauffes attaques, en voici une enfin qui peut-être portera coup. C'est la critique de quelques expreffions que *La Bruyère* a employées dans le paffage que nous venons d'examiner, & qui ne paroiffent pas Françoises à *Vigneul-Marville*. Il y en a quatre, favoir, (1) *un Peintre qui fait d'après nature*, pour dire *qui travaille, qui peint d'après nature*: (2) *forcer une paffion, un contraste, des attitudes*, expreffions barbares en langage de Peinture, fi l'on en croit notre Censeur: (3) le terme de *volume* appliqué aux figures d'un Tableau, quoiqu'il ne fe dife, félon *Vigneul-Marville*, que des chofes qui fe mefurent & fe préfent: & (4) enfin les *pièces d'un Tableau*, au-lieu de dire les figures d'un Tableau, le mot de *pièces* étant réfervé pour le Blazon, comme *Mr. de la Bruyère le fait ou ne le fait pas*, ajoute poliment notre Critique.

Je ne fai fi l'on ne pourroit point douter de la folidité de quelques-unes de
de

de ces décisions : mais je suis fort tenté de ne pas disputer cette petite victoire à *Vigneul-Marville*, quand ce ne seroit que pour l'encourager à nous faire part d'une plus ample Critique des *Caractères de ce siècle*. Car afin que vous le sachiez, tout ce que vous avez vu jusqu'ici, n'est que le prélude d'un combat à toute outrance. *Vigneul-Marville* avoit composé un plus gros Ouvrage*, qu'il a supprimé après avoir appris la mort de *La Bruyère*. Ce n'est ici qu'un petit échantillon par où l'on pourra juger de toute la pièce. Mais si j'accorde à *Vigneul-Marville* qu'il a eu raison de censurer ces quatre expressions dans les *Caractères de ce siècle*, c'est à condition qu'il n'abusera pas de ce petit avantage, comme s'il lui donnoit droit de conclure que l'Auteur de ce Livre ne fait pas écrire en François †, qu'il n'a point de style formé, qu'il écrit au hazard ; & § que la plupart de ses expressions sont forcées, impropres & peu naturelles. Ce seroit imiter

* Pag. 345.

† *Mélanges d'Histoire, &c.* pag. 336.

§ Pag. 339.

ter ces Critiques dont parle Madame *Deshoulières*, qui pour un mot bien ou mal placé, approuvent ou condamnent tout un Ouvrage.

Quelques faux brillans bien placés,
Toute la pièce est admirable :
Un mot leur déplaît, c'est assez,
Toute la pièce est détestable.

Je crois *Vigneul-Marville* trop raisonnable pour donner dans cet excès. Il fait qu'*Homère* s'endort quelquefois, & qu'on trouve des fautes dans les plus excellens Ecrivains. Il est Auteur lui-même, & par conséquent sujet à se méprendre aussi - bien que *Pindare*, *Virgile*, *Horace*, & tous les plus fameux Ecrivains anciens & modernes.

Du reste, quoique je ne veuille pas disputer à *Vigneul-Marville* la gloire d'avoir censuré avec raison les expressions qu'on vient de voir, * celle-ci
sur-

* Voici pourtant une expression tirée des *Entretiens sur les Ouvrages des Peintres* qui pourroit servir à justifier celle dont se sert ici *La Bruyère* : „ Si ce beau faire, & cette belle „ union de couleurs que l'on voit dans leurs „ Ou-

furtout , un Peintre qui fait d'après nature , je suis obligé d'avertir le Public que ce Censeur ne donnant pour preuve de la solidité de cette censure , que sa propre autorité , & la connoissance qu'il prétend avoir du langage des Peintres , on fera bien de ne s'y fier que sous bonne caution : puisqu'on trouve, dans son Livre même, des expressions tirées de la Peinture qui peuvent faire douter qu'il entende aussi bien les termes de cet Art, qu'il semble se le persuader, comme quand il dit, * que La Bruyère travaille plus en détrempe qu'à l'huile. On dit, peindre en huile, j'en suis sûr, & je puis le prouver par des autorités incontestables ; mais je doute qu'on puisse dire, travailler, peindre à l'huile. Je m'en rapporte aux Experts.

XVIII. Je ne sai pourquoi j'ai cru si légèrement que *Vigncul-Marville* useroit modérément du petit avantage que je viens de lui céder. Bien loin de-là, ce Critique en est devenu si fier

„ Ouvrages non contestés, &c. Tom. III.

„ page 217.

* Pag. 340.

fier qu'il commence à s'oublier lui-même, tant c'est une chose difficile de se modérer dans la victoire. *Ce ne seroit jamais fait*, dit-il, *si l'on vouloit critiquer toutes les expressions forcées, impropres, & peu naturelles qu'on veut faire passer pour des beautés & des raffinemens de Langage.* Voilà de terribles menaces, mais qui, par bonheur pour *La Bruyère*, ne seront pas mises en exécution. *Vigneul-Marville* veut lui épargner la honte d'une entière défaite. Il se contentera de lui porter deux ou trois coups pour faire voir au monde ce qu'il seroit capable de faire s'il vouloit déployer toutes ses forces contre lui. Il semble pourtant, à en juger par ces deux ou trois attaques, que ce Critique n'est pas dans le fond si redoutable qu'il voudroit nous le faire accroire. Vous en jugerez.

I. *Est - ce parler naturellement, & proprement*, * dit-il d'abord, *comme le souhaite Mr. de la Bruyère en plusieurs endroits de son Livre, de dire*, † que la
véri-

* Pag. 339.

† Tom. I. Chap. II. DU MERITE PERSONNEL, pag. 198.

véritable grandeur se laisse toucher & manier. *Cela en bon François & selon la raison*, poursuit notre Critique, *ne se peut dire que des choses corporelles qui se manient & se touchent.* Je connois pourtant un habile homme qui se mêle de faire des Livres, & qui croit entendre les règles & les beautés de la Langue Françoisé, qui se sert du terme de *manier* en parlant de choses qui ne sont pas corporelles. Et cet homme (qui le croiroit ?) c'est *Vigneul-Marville* lui-même qui s'en sert ainsi deux fois, & cela dans le même Ouvrage où il censure si fièrement *La Bruyère* pour avoir employé ce terme une seule fois. *Un homme*, dit *Vigneul-Marville*, page 251. de ses *Mélanges*, *un homme a composé un Sermon, un Plaidoyer, ou une Harangue avec bien du soin. Il en a MANIE'*, tourné, agencé les pensées. Si ce rigide Censeur croit qu'on ne peut *manier* que des choses corporelles, comment a-t-il pu *manier* des pensées ? Qu'il nous explique cette énigme. *Les bons Ecrivains*, dit-il * ailleurs,

* Pag. 139. de ses *Mélanges*.

leurs , s'approchent du style *Laconique*, qui n'est pas moins difficile à MANIER.

2. Passons à sa seconde remarque. *Dit-on en bons termes*, jeter de la profondeur dans ses *Ecrits*? Mr. de la Bruyère le dit, * page 45. Mais le bon-sens & l'usage ne le disent point. Après cela il n'y a plus rien à dire. Le moyen de résister à des décisions si formelles! Mais pourtant d'où vient que *La Bruyère* n'auroit pas pu se servir de cette expression, puisque St. Evremond, qui, comme le dit très-bien notre Critique, revêt ses pensées qui sont nobles, d'expressions hardies, mais toujours justes, toujours propres à son sujet, n'a pas fait difficulté de dire: † Lorsque le choix du sujet dépend de l'Orateur, il le doit prendre susceptible de force & d'ornement: Il doit jeter de l'ordre dans son dessein, & de la liaison dans ses pensées. Pourquoi ne pourroit-on pas jeter de la profondeur dans un *Ecrit*, aussi-bien que de l'ordre dans un dessein & de la liaison dans
ses

* Tom. I. Chap. I. DES OUVRAGES DE L'ESPRIT p. 170.

† Oeuvres mêlées. De l'Eloquence, Tom. I. p. 293.

ses pensées ? Autre énigme que notre Critique est prié d'expliquer , si tel est son bon-plaisir.

3. Il ajoute une troisième remarque, qu'il exprime en ces termes : *dire comme Mr. de la Bruyère, pag. 173. en parlant des gens qui ne sauroient garder leur secret , * qu'on voit au travers de leur poitrine qu'ils sont transparens ? N'est-ce pas-là outrer ses expressions ? Ne suffisoit-il pas d'avoir dit : Ils ne remuent pas les lèvres , & on les entend : on lit leur secret sur leur front & dans leurs yeux.*

Ce seroit ici le lieu de parler de l'usage qu'on doit faire des *termes figurés*. Je dirois volontiers à cet égard ce que Mr. de Fontenelle a dit quelque part du style sublime , *qu'il ne faudroit y donner qu'à son corps défendant*. Il est pourtant certain que les termes figurés trouvent fort bien leur place en quelques rencontres ; & sans prétendre traiter cette matière à fond , il me semble qu'on peut s'en servir pour deux raisons. L'une , lorsqu'on manque de

termes

* Tom. I. Chap. V. DE LA SOCIÉTÉ , p. 302.

termes propres pour exprimer ce qu'on veut dire , ce qui arrive fort souvent , & dont il ne faut pas tant attribuer la cause à la pauvreté des Langues , qu'à l'ignorance des hommes , qui ne connoissant pas les choses en elles-mêmes , ne peuvent parler que par voie de comparaison. L'autre raison pourquoi l'on peut employer des termes figurés dans le discours , c'est pour divertir l'esprit , en lui représentant par des images corporelles ce qu'on lui a déjà expliqué ou qu'on lui explique immédiatement après en termes propres , & qui peignent la chose telle qu'elle est en elle-même. Car en ce cas-là les expressions figurées n'ayant rien d'obscur amuse agréablement l'esprit , en lui traçant d'une manière sensible ce qu'une expression propre lui fait comprendre avec une entière exactitude. Et c'est-là , si je ne me trompe , le seul usage qu'on devoit faire des termes figurés lorsqu'on n'est pas indispensablement obligé de s'en servir. C'est comme une débauche d'esprit , qui ne peut que plaire lorsqu'elle vient à propos , mais qui sans
cela

cela choque, déplaît, & embarrasse infailliblement.

Je laisse à d'autres le soin d'appliquer ceci à l'endroit des *Caractères* qui n'a pu échapper à la censure de *Vigneul-Marville*. Ce sont des choses de goût & de sentiment, qu'on ne peut guères faire comprendre à des gens qui ne s'en apperçoivent pas d'eux-mêmes.

XIX. NOTRE Critique ne peut souffrir que *Ménage* doute que la manière d'écrire de *La Bruyère* soit suivie. *Pourquoi non ?* * dit-il. *Combien de pauvres Peintres copient tous les jours de méchants originaux ? Néanmoins, ajoutez-il, j'accorde à Mr. Ménage que jamais personne de bon goût n'imitera le méchant style de Mr. de la Bruyère.*

Belle conclusion, & digne de l'exorde!

Non seulement *La Bruyère* a pu avoir quelques imitateurs, mais il en a eu effectivement un très-grand nombre. Son Censeur ne peut l'ignorer, tant la chose a éclaté dans la République.

* Pag. 340.

blique des Lettres. Les uns ont pillé les mots & ses expressions, les autres ses pensées ; & tous se sont parés du *titre* de son Ouvrage , comme s'il suffisoit , pour avoir part à la gloire d'un excellent Ecrivain , de faire des Livres sous le même titre que lui. On n'a imprimé pendant quelque tems que des Ouvrages qui portoient le nom de *Caractères* , ou quelque autre qui signifioit à peu près la même chose. *Ouvrage dans le goût des Caractères. Les différens Caractères des Femmes du Siècle. Caractères & Portraits critiques sur les défauts ordinaires des Hommes. Portraits sérieux & critiques. Caractères tirés de l'Écriture Sainte , & appliqués aux Mœurs de ce siècle. Caractères naturels des Hommes , en forme de dialogue. Caractères des Vertus & des Vices. Suite des Caractères de Théophraste & des Mœurs de ce siècle , &c.* On ne voyoit que *Caractères*. Les boutiques des Libraires en étoient inondées. Mais , je vous prie , le Censeur de *La Bruyère* pouvoit-il mieux faire valoir le mérite des *Caractères de ce siècle* , qu'en nous faisant ressouvenir de ce grand nombre d'Ouvrages qu'a produit le desir d'imiter.

ter cet excellent Original: fades Copies, la plupart méprisées du Public, & toutes fort inférieures à leur modèle?

Si *Vigneul-Marville* a cru, comme il le semble, que parmi tous ces Copistes il s'en trouve quelques-uns qu'on peut comparer à *La Bruyère*, d'où vient qu'il ne les a pas nommés? Pourquoi perdre une si belle occasion de nous convaincre de l'étendue de ses lumières, & de la solidité de son jugement? Car infailliblement on lui auroit fait honneur de cette belle découverte, puisqu'il ne paroît pas que le Public ait encore préféré ou égalé aucun de ces Imitateurs à celui qu'ils ont tâché de copier.

Un d'eux le plus hardi, mais non pas le plus sage,

a pris le titre orgueilleux de *Théophraste moderne*: & c'est, dit-on, celui qui approche le plus de *La Bruyère*. Mais s'il le suit, ce n'est qu'à la trace, & de bien loin, comme l'a montré depuis peu * un Ecrivain, qui après
avoir

* Dans un Livre intitulé, *Sentimens Critiques*
Z. 4.

avoir assez bien découvert les défauts du *Théophraste moderne*, n'a pas toujours rendu justice à l'Auteur des *Caractères de ce siècle*. Ce qui soit dit sans conséquence. Car outre qu'on a déjà * repoussé les attaques de ce nouveau Critique, je ne voudrois pas me brouiller encore avec lui après m'être attiré sur les bras un adversaire aussi redoutable que *Vigneul-Marville*.

XX. ENFIN, je vois terre, comme disoit † *Diogène*. Il ne me reste plus qu'à examiner quelques réflexions de notre Critique sur les personnes qui ont approuvé le Livre de La Bruyère. Si ce ne sont pas des esprits superficiels, dit-il § d'abord, je puis bien assurer que ce sont, ou des gens qui lisent les Livres superficiellement & sans examen, ou des personnes qui se trouvent dans l'obligation de louer Mr. de la Bruyère. Je vous laisse

se
ques sur les Caractères de Mr. DE LA BRUYERE.

* Dans un Livre intitulé, *Apologie de Mr. de la Bruyère, ou Réponse à la Critique des Caractères de Théophraste*.

† *Le Cynique*. Voyez sa *Vie* composée par *Diogène-Laërce*, Liv. VI. §. 38. Edition d'Amsterdam de 1692.

§ Pag. 346.

se à penser, après ce que nous venons de voir, s'il lui sied bien de parler ainsi.

Il nomme ensuite quelques-uns de ces approbateurs, dont il tâche de diminuer l'autorité.

XXI. LE premier est le P. *Boubours*, qui, * dit-il, a élevé Mr. de la Bruyère jusqu'aux nues, le rangeant entre les Auteurs célèbres qui ont fourni à son *Recueil de Pensées choisies*. Cela, ajoute-t-il, s'est fait, je crois, autant par politique qu'autrement. Il le croit, à la bonne heure; mais que nous importe de savoir ce qu'il croit, s'il ne nous apprend le fondement de sa croyance? Un autre n'a qu'à faire imprimer qu'il croit le contraire, & les voilà à deux de jeu, lui & *Vigneul-Marville*, tout aussi avancés l'un que l'autre. Et qui des deux croirons-nous après cela? Mais à tout prendre, continue notre Censeur, toujours sur le ton d'un homme qui veut en être cru sur sa parole, je ne pense pas que jamais le P. *Bouhours* ait loué absolument Mr. de la Bruyère,

* Pag. 347.

& sans restriction mentale. Il est trop habile Jésuite pour avoir fait ce coup-là purement & simplement. Voilà ce qu'on appelle offenser les gens sans raison, & sans aucune nécessité. D'ailleurs, ajoute-t-il, si Mr. de la Bruyère est un excellent Ecrivain, il faut dire que toutes les règles du P. Bouhours sont fausses; ce que ce Père ne croit pas, ni moi non plus. Si ce n'est-là perdre impunément de l'encre & du papier; qu'on me dise ce que ce peut être; car pour moi je n'y vois autre chose que des paroles qui ne signifient rien. Quelles sont donc ces Règles que La Bruyère a violées? Sont-ce toutes les Règles du P. Bouhours, ou quelques-unes seulement? Et puis, ces Règles sont-elles fondées sur un usage incontestable, ou sur l'autorité de celui qui les a publiées? Peut-on condamner un homme sans instruire son procès? & le moyen d'instruire un procès sans en voir les pièces! Vigneul-Marville néglige un peu trop les formes pour un homme qui a étudié * en Droit Civil.

D'ailleurs, à voir la manière dont il
 parle

* Voyez la Note ci-dessus, p. 380.

parle de l'estime que le P. *Bouhours* a fait paroître publiquement pour le Livre de *La Bruyère*, ne diroit-on pas que le P. *Bouhours* ne l'a loué qu'en termes vagues, & sans donner aucune raison de son estime ? C'est pourtant tout le contraire. Car non content de dire que *La Bruyère* pense d'une manière solide & agréable, il tire des *Caractères de ce siècle* des pensées qui sont effectivement pleines de solidité, d'agrémens, & de délicatesse. Par exemple, après avoir dit * que la pensée d'un Ancien sur l'avantage qu'ont les Grands de faire du bien aux Petits, lui semble très-belle & très-noble, il ajoute : *Un Auteur moderne, c'est-à-dire, La Bruyère, tourne agréablement la même pensée en Satyre* : „ Les „ Grands se piquent, † *dit-il*, d'ou- „ vrir une allée dans une forêt, de „ soutenir des terres par de longues „ murailles, de dorer des plafonds, „ de faire venir dix pouces d'eau, de „ meubler une galerie : mais de ren- „ dre

* *Pensées ingénieuses*, p. 194. Edit. de Holl.

† Tom. I. Chap. IX. intitulé DES GRANDS, P. 414.

„ dre un cœur content , de combler
 „ une ame de joie , de prévenir
 „ d'extrêmes besoins , ou d'y remé-
 „ dier , leur curiosité ne s'étend pas
 „ jusques-là.” *Vigneul-Marville* cro-
 yoit-il cet endroit mal pensé & plus
 mál exprimé ? Pourquoi ne le faisoit-
 il pas voir en corrigeant ce qu'il y vo-
 yoit de faux , & en l'exprimant d'une
 manière plus fine & plus agréable ?
 C'étoit-là le vrai moyen de plaître au
 Public en censurant le Livre de *La Bruy-
 yère* : c'est par-là qu'il pouvoit don-
 ner de l'autorité à sa Critique , affoi-
 blir le témoignage du P. *Bouhours* , &
 plaître à ses Lecteurs en les instrui-
 fant.

„ Il y a , dit * ailleurs *La Bruyère* ,
 „ un País où les joies sont visibles ,
 „ mais fausses , & les chagrins cachés ,
 „ mais réels.

„ La Vie de la Cour , dit-il † en-
 „ core , est un jeu sérieux , mélanco-
 „ lique , qui applique. Il faut arran-
 „ ger ses pièces & ses batteries ; a-
 „ voir un dessein , le suivre , parer
 „ ce-

* Tom. I. Chap. VIII. DE LA COUR. p. 397.

† *Ibid.*

„ celui de son adversaire ; hazarder
 „ quelquefois , & jouer de caprice :
 „ & après toutes ces rêveries & tou-
 „ tes ces mesures on est échec , quel-
 „ quefois mat : le plus fou l'emporte
 „ & le plus heureux.

Le P. *Boubours* a trouvé à propos d'insérer ces deux passages dans son Recueil de *Pensées ingénieuses* ; & selon lui * ces sortes de définitions ou de descriptions où l'antithèse joue un peu, ont quelque chose de bien agréable. *Vigneul-Marville* est-il d'un autre avis ? Croit-il que le P. *Boubours* n'a pas parlé de bonne foi en cette occasion , ou qu'il a eu tort de louer ces pensées , qui, selon lui, sont fausses & grossièrement exprimées ? Que ne faisoit-il donc voir ce qu'elles avoient de faux ? Ou s'il ne les croit pas fausses , mais seulement assez mal tournées , pourquoi ne leur donnoit-il pas un tour plus vif & plus agréable , pour nous convaincre tout d'un coup de la beauté de son esprit , du peu d'adresse de *La Bruyère* , & du mauvais goût du P. *Boubours* ? Mais il est encore tems d'en venir

* Pag. 217.

venir à cette épreuve. Qu'il nous fasse voir cette rare merveille, & nous le regarderons comme le *Phénix* des Ecrivains de ce siècle.

XXII. APRE'S le P. *Bouhours*, notre Critique met en jeu l'Abbé *Fleury*, qui dans son Remercement à l'Académie Française fit l'éloge de *La Bruyère* dont il prenoit la place, en ces termes: „ Le Public fait tôt ou tard justice aux Auteurs; & un Livre lu de „ tout le monde, & souvent redemandé, ne peut être sans mérite. „ Tel est * l'Ouvrage de cet Ami „ dont nous regrettons la perte, si „ prompte, si surprenante, & dont „ vous avez bien voulu que j'eusse „ l'honneur de tenir la place: Ouvrage „ singulier en son genre; &, au „ jugement de quelques-uns, au-dessus „ du grand Original que l'Auteur „ s'étoit d'abord proposé. En faisant „ le caractère des autres, il a „ parfaitement exprimé le sien: on y „ voit une forte méditation & de pro- „ fondes

* *Les Caractères de ce siècle*, dont la huitième Edition est la dernière que *La Bruyère* a revue & augmentée.

„ fondes réflexions sur les esprits &
 „ sur les mœurs : on y entrevoit cette
 „ érudition qui se remarquoit aux oc-
 „ casions dans ses conversations parti-
 „ culières , car il n'étoit étranger en
 „ aucun genre de doctrine : il savoit
 „ les Langues mortes & vivantes. On
 „ trouve dans ses *Caractères* une sévé-
 „ re critique , des expressions vives,
 „ des tours ingénieux , des peintures
 „ quelquefois chargées exprès pour
 „ ne les pas faire trop ressemblantes.
 „ La hardiesse & la force n'en ex-
 „ cluent ni le jeu ni la délicatesse :
 „ par-tout y régne une haine impla-
 „ cable du vice , & un amour déclai-
 „ ré de la vertu : enfin ce qui cou-
 „ ronne l'Ouvrage , & dont nous
 „ qui avons connu l'Auteur de plus-
 „ près , pouvons rendre un témoi-
 „ gnage , on y voit une Religion fin-
 „ cère ,” Toutes ces louanges
 ont un air de vérité qui les rend res-
 pectables. Qu'en juge *Vigneul-Mar-*
ville ? Il les compte pour rien. Selon
 lui , ces louanges ne fauroient être
 d'un grand poids , *parce que l'bonnêteté*
dont Mr. l'Abbé Fleury fait profession, l'a
obligé de louer avec excès Mr. de la Bru-
 yère ;

yère ; outre que l'Académie exige de ses Candidats cet encens, comme une espèce de tribut qu'ils doivent à la mémoire de ceux qui leur ont frayé le chemin à l'immortalité. C'est tout ce qu'on pourroit dire de cet Eloge, si ce n'étoit qu'un amas d'épithètes vagues & générales qui ne pussent pas plutôt convenir à *La Bruyère* qu'à toute autre personne. Mais si l'Abbé *Fleury* a prétendu peindre au naturel *La Bruyère*, nous donner le vrai caractère de son esprit & de ses Ouvrages, comme on a tout sujet de le croire, *Vigneul-Marville* a tort de décrier cet Eloge, sans faire voir en détail qu'il ne sauroit convenir à la personne qui en est le sujet. Ce n'est pas tant *La Bruyère* qui est intéressé dans cette censure, que l'Auteur de son Panégyrique. Ce sont les Ouvrages d'un Auteur qui font son véritable éloge, & non des Discours étudiés qu'on publie à sa louange après sa mort. *La Bruyère* avoit remporté l'estime du Public avant qu'il eût été loué par l'Abbé *Fleury*, ou par le * Secretaire de l'Académie, qui dans la

Ré-

* L'Abbé *Régnier*.

Réponse qu'il fit à cet illustre Abbé, prit soin d'exprimer le caractère de *La Bruyère* par des traits si justes & si délicats, que je me crois obligé d'en orner ce Discours. *L'excellent Académicien à qui vous succédez*, dit-il à l'Abbé Fleury, étoit un génie extraordinaire. Il sembloit que la Nature eût pris plaisir à lui révéler les plus secrets mystères de l'intérieur des hommes, & qu'elle exposât continuellement à ses yeux ce qu'ils affectoient le plus de cacher à ceux de tout le monde. Avec quelles expressions, avec quelles couleurs ne les a-t-il point dépeints! Ecrivain plein de traits & de feu, qui par un tour fin & singulier donnoit aux paroles plus de force qu'elles n'en avoient par elles-mêmes : Peintre hardi & heureux, qui dans tout ce qu'il peignoit, en faisoit toujours plus entendre qu'il n'en faisoit voir. Si ce Portrait a paru chimerique à *Vignacul-Marville*, il est étonnant qu'il n'ait pas daigné dire un mot pour desabuser tant de bons esprits qui en France & dans tout le reste de l'Europe sont persuadés qu'il représente fidèlement l'Original d'après lequel il a été tiré.

XXIII. LE troisième Approbateur
de

de *La Bruyère*, que notre Critique a jugé à propos de citer, c'est *Ménage*, qui a donné, * dit-il, un grand relief aux *Caractères de Mr. de la Bruyère*. Mais, ajoute *Vigneul-Marville*, ce *Mr. Ménage* disoit bien des choses sans réflexion: ses *Ménagiana* le témoignent assez. Il loue & blâme d'ordinaire, plutôt, ce semble, pour parler & ne pas demeurer court, que pour blâmer & louer avec jugement & la balance à la main. Sans prétendre défendre ici *Ménage* ou ses *Ménagiana*, je vous laisserai le soin de conclure, après tout ce que je viens de dire, qui de *Ménage* ou de *Vigneul-Marville* est plus coupable du défaut de parler pour parler, de louer & blâmer sans connoissance de cause. Mais d'où vient que notre Critique n'a rien dit de l'Eloge que *Ménage* a fait de la Traduction des *CHARACTERES DE THÉOPHRASTE*? Elle est †, dit-il, bien belle, & bien Française, & montre que son Auteur entend parfaitement le Grec. Je puis dire
que

* Pag. 348.

† *Ménagiana*, Tom. IV. p. 219. Edit. de Paris, 1715.

que j'y ai vu bien des choses, que peut-être, faute d'attention, je n'avois pas vues dans le Grec. Voilà qui est bien exprès, & qui doit être compté pour quelque chose, venant d'un homme qui, de l'aveu de toute l'Europe, entendoit fort bien la Langue Grecque. Peut-être que *Vigneul-Marville* se prépare à nous donner une nouvelle Traduction des *Caractères* de THEOPHRASTE plus exacte, & sur-tout plus Françoisse que celle qu'en a donné *La Bruyère*. Il ne sauroit mieux faire; car outre qu'il rendroit par ce moyen un assez grand service à sa Patrie en lui procurant une meilleure Traduction d'un Ouvrage qui mérite d'être entre les mains de tout le monde, il feroit enfin revenir le Public de ce prodigieux entêtement où il est pour *ce Mr. de la Bruyère*, s'il m'est permis de parler le langage de *Vigneul-Marville*, qui aura sans-doute le crédit d'introduire cette belle expression parmi les honnêtes gens, où je ne crois pas qu'elle soit encore fort en usage.

XXIV. POUR conclusion, notre Critique suppose je ne sai quels défenseurs de *La Bruyère* qui se retranchent sur
l'es.

l'estime que Mrs. de l'Académie Françoisise ont fait paroître pour sa personne & pour ses Ouvrages en le recevant dans leur Corps. A quoi *Vignéul - Marville*, répond, que * ces Messieurs ne l'ont choisi qu'à la recommandation du Prince, qui s'étant déclaré, a fait déclarer les autres, comme il l'avoue lui-même dans ses CARACTERES, quoiqu'il déclare expressément dans son Discours à l'Académie „ qu'il n'a employé aucune médiation pour y être reçu que la singularité de son „ Livre.” Mais cette recommandation du Prince, & cet aveu qu'en a fait *La Bruyère*, sont de pures chimères. C'est ce que nous avons † déjà montré, & avec tant d'évidence, que ce seroit perdre le tems, & abuser de la patience de ceux qui liront ce Discours, que d'y insister davantage.

Cependant si *La Bruyère* avoit été reçu dans l'Académie Françoisise à la recommandation du Prince, pourquoi ne pourroit-on pas regarder cette faveur comme une preuve du mérite
de

* Pag. 348.

† Ci-dessus, p. 400. 401. & suiv.

de celui qui en auroit été honoré? Il semble que Vigneul-Marville voudroit conclure que le Prince ne fait jamais de bons choix, & que sa faveur n'est pas plus judicieuse que celle du Peuple, comme * on a accusé injustement *La Bruyère* de l'avoir pensé. *Boileau* fut admis dans l'Académie † à la recommandation du Roi, & n'y seroit apparemment jamais entré sans cela : est-ce à dire qu'il ne méritoit pas d'être reçu dans cette illustre Compagnie? On pourroit me repliquer, que, si la faveur des Princes n'exclut pas le mérite, elle ne le suppose pas aussi, comme l'a fort bien remarqué *La Bruyère*.

Pour grands que soient les Rois, ils sont ce
que nous sommes :
Ils se trompent en vers comme les autres
hommes.

Cela est vrai, j'en tombe d'accord.

Mais

* Dans un Livre intitulé, *Sentimens Critiques sur les Caractères de Mr. DE LA BRUYERE*, pag. 405. Edit. de Paris. Et c'est, croit-on communément, *Vigneul-Marville* lui-même, qui a composé ce Livre. *Risum teneatis, amici.*

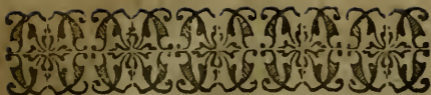
† Voyez l'*Histoire de l'Académie Françoisse*, pag. 260. Edit. de Holl. 1688.

Mais il n'est pas moins certain , ce me semble , qu'on devoit faire beaucoup plus de fond sur l'estime qu'un Prince auroit témoigné pour un Auteur généralement estimé tel que *La Bruyère*, que sur les dégoûts d'un Critique chagrin qui auroit diffamé sa *Personne* sans raison , & censuré ses *Ecrits* sans les entendre , comme a fait *Vigneul Marville* , ainsi que chacun peut s'en convaincre par la lecture de ce petit Ouvrage.

F I N.



TABLE



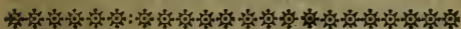
T A B L E

D E S

PRINCIPALES MATIERES

Contenues dans la DEFENSE DE LA
BRUYERE.

POURQUOI on a entrepris la Défense de La
Bruyère contre les accusations & les ob-
jections de Vigneul-Marville, pag. 355



PREMIERE PARTIE.

De la Personne de La Bruyère.

A R T I C L E . I .

Que l'Auteur a pu défendre la personne de
La Bruyère sans l'avoir jamais connu.

358

ART. II. Si La Bruyère s'est vanté de l'antiqui-
té de sa famille.

359

Imagination ridicule de bien des gens , qui
roturiers de leur propre aveu tandis qu'ils
sont pauvres , se croient nobles dès qu'ils
ont fait fortune.

360

Au-

- Autre folie des Gentilshommes & des grands Seigneurs qui veulent s'élever au-dessus de leur condition.* 361
- Explication du Caractère où La Bruyère se représente entêté de la même foiblesse.* *ibid.*
- Rien n'est plus ordinaire aux Ecrivains Satyriques que de s'attribuer à eux-mêmes les fautes qu'ils veulent reprendre dans les autres.* 364
- En quoi consiste, selon La Bruyère, la véritable Noblesse.* 365, 366
- Combien il est aisé de se tromper dans l'explication des anciens Auteurs, puisqu'on n'entend pas bien souvent les Auteurs modernes.* 367, 368
- Pourquoi l'on n'entend pas toujours un Auteur.* 369
- Si l'on peut juger d'un Auteur par ce qui s'en dit en conversation.* 371, 372
- ART. III. *Si La Bruyère peut être justement taxé de misanthropie, parce qu'il s'ennuyoit à l'Opéra.* 373
- Figures de Rhétorique de nul usage avant les raisons.* 374
- Si l'on peut employer des figures de Rhétorique après avoir donné de bonnes raisons.* 375
- On ne doit pas entretenir le Public de ses goûts sans les justifier par des raisons.* 376
- On peut blâmer l'Opéra sans choquer le Prince qui en a fait la dépense.* 377
- Malgré les grandes dépenses qu'on fait pour un Opéra, les Spectateurs peuvent le trouver languissant, & pourquoi.* 377, 378
- Ce que Boileau pense de l'Opéra.* 379, 380
- Ce qu'en pensoit St. Evremond, & le Chevalier Newton, conforme à ce qu'en a dit La Bruyère.* 381. & suiv.
- ART.

DES MATIERES. 553

- ART. IV. Si La Bruyere s'est comparé sans façon au sage Socrate. 386, 387
 S'il peut lui être comparé. 388, 389
- ART. V. Si La Bruyere a voulu faire son portrait en faisant celui d'un Philosophe accessible, doux, affable, officieux, &c. 390, & suiv.
- ART. VI. Si La Bruyere n'a pas été fort à son aise dans ce Monde, il n'en est que plus digne d'estime. 393, 394
 Ce que c'est qu'un Auteur forcé. 395
 La plupart des Auteurs des Livres terminés en ana, sont des Auteurs forcés, ou du moins peu sensés. 397, 398
- ART. VII. Si La Bruyere a été reçu dans l'Académie Françoisse à la recommandation du Prince. 398, & suiv.
 Si une place dans l'Académie peut être donnée sous le titre de récompense. 403; 404
- ART. VIII. Si La Bruyere a voulu faire son portrait en nous parlant d'un Philosophe qui se croit en droit de mépriser ceux qui décrivent ses Ouvrages. 406, 407
 En quel sens cela peut être appliqué à La Bruyere. 408
 Mépriser de vaines censures, fierté louable. Ibid.



SECONDE PARTIE

Du Livre de LA BRUYERE, intitulé les Caractères de ce Siècle.

ART. I.

L' Autorité d'un Censeur, destituée de preuves, n'est d'aucun poids. 410
 Tome II. A a Les

- Les Savans ont tort d'étaler leurs sentimens au Public, sans en donner des preuves.* 411
- Vigneul-Marville coupable de la même faute dans la censure qu'il fait du Voyage du Monde de Descartes.* 412
- Critique destituée de preuves, facile à faire, & plus facile à détruire.* 413
- Telle est la censure que Vigneul-Marville a fait des Caractères de ce Siècle.* 414 & suiv.
- ART. II.** *Quel est le sens de ce passage du Livre de La Bruyere, Si on ne goûte point ces Caractères, je m'en étonne; & si on les goûte, je m'en étonne de même.* 418
- Si c'est uniquement à l'inclination que les hommes ont à la médisance qu'on peut attribuer le succès des Livres Satyriques.* 421
- 422
- D'où vient l'estime qu'on a fait & qu'on fait encore du Catholicon d'Espagne.* 424, 425
- Pourquoi bien des Libelles composés contre le Cardinal Mazarin & durant la dernière guerre, finie en 1697, sont tombés dans l'oubli.* 425, 426
- En quel cas on peut dire que l'estime générale qu'on fait d'une Satyre, ne vient que de la malignité des hommes.* 427
- Que l'approbation que les Caractères de ce Siècle ont dans le monde, ne peut pas être attribuée à cette malignité pour plusieurs raisons.* 428 & suiv.
- ART. III.** *Des Portraits répandus dans le Livre de La Bruyere. Ce qu'en pense Vigneul-Marville.* 432
- Digression sur la quantité de méchants Livres qui se font tous les jours à Paris & ailleurs. Quelle est la cause de ce désordre.* 440 & suiv.
- ART. IV.** *La plupart des Portraits qu'on trouve*

de dans le Livre de La Bruyere ne conviennent à personne en particulier. Si l'on peut les condamner à cause de cela. 443 & suiv.

On n'a aucun droit de dire que ces Portraits représentent certaines personnes, lorsqu'ils ne les désignent pas par des traits qui leur conviennent uniquement. Ce que dit sur cela l'Abbe de Villiers. 447, 448

On ne peut blâmer ces sortes de Portraits sans blâmer Théophraste & Moliere.

450

ART. V. *Si l'on peut condamner les Portraits de La Bruyere par la raison qu'ils sont trop chargés.* 451, 452

ART. VI. *La Bruyere accusé injustement d'avoir dit qu'il n'avoit eu qui que ce soit en vue dans ses Caractères.* 452, 453

ART. VII. *Qu'il y a dans le Livre de La Bruyere, des Caractères personnels, qui conviennent à certaines personnes.* 456

La Bruyere rend justice au mérite des personnes qu'il a voulu peindre. 458

On le voit par le portrait qu'il a fait de Santeuil, Chanoine de St. Victor, excellent Poëte Latin. 458, & suiv.

Et par celui qu'il nous a donné de La Fontaine. 461, 462

Ce que La Fontaine a eu de commun avec Virgile. 462

Pour bien peindre les hommes, il en faut dire du bien & du mal. 463

Ce qui distingue l'Histoire d'avec le Panégyrique. 464

Si Ménalque dont il est parlé dans les Caractères de ce Siècle, est le feu Comte de Brancas; qui doit être taxé de l'avoir deshonorié, Menage ou La Bruyere. 465 & suiv.

ART. VIII. *Si l'y a quantité de choses hors d'œuvre dans les Caractères de ce Siècle.*

471

Il n'est pas facile de le décider.

473

Si La Bruyere s'est engagé à n'insérer dans son Livre que ce qui peut distinguer notre siècle des autres siècles.

Ibid.

Peindre un siècle par des choses qui ne conviennent à aucun autre siècle, dessein chimérique.

474, 475

ART. IX. *Qu'il n'est pas fort aisé de comprendre que l'esprit de discernement est très-rare.*

478

On le prouve par le raisonnement même que fait Vigneul-Marville, pour montrer que l'esprit de discernement n'est pas fort rare.

479, 480

ART. X. *Si La Bruyere s'est contredit dans la première reflexion des Caractères de ce Siècle.*

481, & suiv.

Si la Science des Mœurs a été entièrement épuisée par les Anciens.

484

ART. XI. *Ce que c'est que style.*

485, 486

Il y a peut-être autant de styles que d'Ecrivains.

487

Le même Ecrivain n'a pas toujours le même style.

488

Ce qui contribue le plus à la différence des styles, c'est le différent usage des particules destinées à lier le discours.

489

Reflexion curieuse qu'a fait sur cela un Philosophe Anglois.

489, 490

Ce que c'est que n'avoir point de style.

491,

492

ART. XII. *Que Vigneul-Marville écrit trop mal pour pouvoir juger définitivement que La Bruyere n'écrit pas bien.*

493

ART.

D E S M A T I E R E S. 557

ART. XIII. Si la Langue Françoise a banni entièrement les transpositions de la Prose, & ne les reçoit que par nécessité dans la Poësie. 499
& suiv.

1. Il y a des Transpositions autorisées par l'usage. 502

2. Il y a des Transpositions très-propres à dégager le discours, & qui par cela même sont nécessaires. 504

3. Les Transpositions ont bonne grace dans les Discours d'un style vif, & sur-tout lorsqu'ils doivent être récités. 507

Transpositions quelquefois très-élégantes tant en Prose qu'en Vers, selon le P. Bouhours. 510

Il y a, selon Vaugelas, des Transpositions qui ont fort bonne grace. 514

ART. XIV. Pourquoi l'on ne doit pas désespérer de voir mettre au jour les Entretiens des Porteurs d'eau & des Vendeuses d'herbes. Ibid.

ART. XV. Si Menage ou les Compilateurs du Menagiana ont bien fait de décider que personne n'avoit trouvé la justesse d'expression qui paroît dans les Caractères de La Bruyere. 516

ART. XVI. Si c'est bien définir la Pruderie que de dire qu'elle est une imitation de la Sagesse. 517, & suiv.

Que les comparaisons dont se sert La Bruyere pour éclaircir cette proposition, ne sont ni obscures, ni inutiles. 521

Si La Bruyere est trop diffus en un endroit de son Livre : ce n'est pas à dire qu'il le soit par-tout ailleurs. 522

ART. XVII. A quoi se réduit ce que Vigneul-Marville a repris avec quelque apparence

- de raison dans les Caractères de ce Siècle.* 524
- Si Vigneul-Marville entend les termes de Peinture.* 527
- ART. XVIII. *Expressions que Vigneul-Marville censure mal-à-propos dans les Caractères de ce Siècle.* 528, & suiv.
- Du véritable usage des Termes figurés.* 531, 532
- ART XIX. *Copistes de La Bruyere en grand nombre.* 533, 534
- Si quelqu'un d'eux peut lui être comparé.* 535, 536
- ART. XX. *De quelques Approbateurs de La Bruyere.* 536
- ART. XXI. *Le P. Bouhours a parlé de La Bruyere comme d'un Ecrivain célèbre, s'il mérite d'en être repris.* 537, & suiv.
- Vrai moyen de donner de l'autorité à ses censures.* 541
- ART. XXII. *Quel cas on doit faire de l'Eloge que l'Abbé Fleury a fait de La Bruyere.* 542 & suiv.
- L'Abbé Regnier, autre Panégyriste de La Bruyere.* 544
- ART. XXIII. *Menage, troisième Approbateur de La Bruyere, cité par Vigneul-Marville, refusé par lui sans raison.* 546
- Eloge que Menage a fait de la Traduction des Caractères de Théophraste.* 546, 547
- Pourquoi Vigneul-Marville n'a rien dit de cet Eloge.* Ibid.
- ART. XXIV. *Si l'on doit compter pour rien l'estime que MM. de l'Académie Française ont fait paroître pour La-Bruyere en le recevant dans leur Corps.* 548
- Supposé que La Bruyere eût été reçu dans l'Acad-*

DES MATIERES. 559

*L'Académie Françoisé à la recommandation du
Prince, ce qu'on en pourroit conclure. 548,
549*

FIN DE LA TABLE, ET DU TOME II.
ET DERNIER.











